ARTHUR ARNOULD

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS

ET SES CRITIQUES

Nos Intimes. — Un Critique d'État. — Les Ennemis naturels.
Les Ennemis inattendus. — Les Critiques hostiles.
Les Critiques bienveillants. — Conclusion.

TOME II

PARIS
JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE

1864



BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS ET SES CRITIQUES

BÉRANGER

SES AMIS, SES ENNEMIS ET SES CRITIQUES

CINQUIÈME PARTIE.

LES CRITIQUES HOSTILES.

MM. Ch. de Mazade, — Émile Montégut, — Cuvillier-Fleury, — Guizot.

M. CHARLES DE MAZADE.

> Mal-heur à ceux dont l'ignorance
> Ne connaist pas ce que ie vaux;
> Et qui sont faschés que la France
> Me préfère à tous mes rivaux.
> (*Le Povltron*, ode par MAYNARD).

En écoutant MM. de Pontmartin, Eug. Pelletan et consorts, nous avons assisté aux tristes violences de l'esprit de parti dans ce qu'il a de plus étroit et de plus coupable. Auprès de semblables hommes, en effet, il faut renoncer à l'espoir d'entendre une parole juste et vraie, un jugement équitable. — Désormais la portion la plus pénible de notre tâche est terminée; nous venons de traverser l'*Enfer*, et nous voici parvenus au seuil du *Purgatoire*.

M. Charles de Mazade nous y servira d'introducteur.

A sa suite nous nous trouverons en face d'écrivains non pas toujours impartiaux, mais à coup sûr toujours convenables, qui ont le culte de la nuance et l'amour de la modération, qui procèdent avec mesure dans la forme, alors même que des passions politiques ou littéraires obscurciraient leur intelligence.

Personnellement ces critiques ne se montreront pas non plus fort sympathiques à Béranger ; cependant la politesse habituelle de leur langage adoucira l'expression de leur blâme ; en tout cas ils s'efforceront de le justifier et de nous convaincre. Plus habiles ou plus consciencieux, par tradition d'école peut-être, par horreur de la violence aussi, ils resteront de bon ton, iront parfois jusqu'à la mauvaise humeur, ne dédaigneront pas l'insinuation perfide, mais s'arrêteront en deçà de la colère et de la calomnie.

M. Charles de Mazade[1] a, le premier, parlé de Béranger, dans la chronique de la *Revue des Deux-Mondes* qui a suivi la mort du poëte. — Les quelques pages consacrées par lui au chansonnier ont la solennité d'un article pour ainsi dire *officiel ;* on sent, en les parcourant, que M. de Mazade exprime sans doute son opinion personnelle, mais encore et surtout l'opinion de la *Revue*. Le chroniqueur ne porte pas de jugement, il trace un programme, et pose des jalons destinés à guider la marche de celui qui plus tard prononcera d'une façon définitive sur le procès Béranger. Il signale par avance les objec-

[1] *Revue des Deux-Mondes*. 1er août 1857.

tions, relève avec soin les points en litige, note les dissentiments, évite de se déclarer nettement, trace la voie et se retire. Nous le répétons, c'est un programme et un plan tout à la fois ; on dirait un sujet mis au concours, avec les explications nécessaires où le candidat trouve marqué d'avance le ton et l'esprit qu'il devra suivre dans son *Mémoire*.

Voici, du reste, le sujet et le bref commentaire qui l'accompagne. — Expliquer le rôle et l'influence de Béranger, en insistant sur le contraste « d'une grande existence dans une humble condition, et d'une grande influence due à des chansons. » Parler en passant des funérailles officielles ; indiquer un léger blâme, dire que Béranger avait exprimé le vœu « d'être enterré sans bruit, sans discours et sans manifestations ; » et que le poëte « a été satisfait plus qu'il ne l'aurait pensé peut-être. » Ajouter que « le gouvernement a fait la paix sur son tombeau, » et que « c'est ainsi, entouré de ce déploiement d'honneurs, que le poëte est entré dans l'histoire avec ses refrains. » — « Les uns exagéreront cette gloire, les autres la rabaisseront ; » prouver que « Béranger restera le premier des chansonniers, un esprit ingénieux et fin qui a su donner un éclat nouveau à cette forme légère de la chanson, un homme qui a su conduire sa vie avec une simplicité pleine d'art. » — A propos de la popularité du poëte, démontrer avec quelle habileté « il l'a prudemment administrée pendant quarante ans, sachant s'arrêter au moment voulu, et se faire une vie calme, habilement modeste, à l'abri des variations du temps. »

Constater qu'il s'est tû après la révolution de 1848,

« refusant les conseils de son bon sens à ceux qui prétendaient trouver un évangile dans ses chansons, et une constitution dans le *Traité de politique à l'usage de Lise*. La retraite était dans son goût, et elle était aussi dans son intérêt. » — Insister sur sa prévoyance, et en prendre occasion pour rappeler encore ses funérailles, en disant, par exemple : « Il n'y a qu'une chose qu'il n'avait pas prévue, sans doute, c'est qu'après sa mort il serait reçu au seuil de l'Église par l'orgue jouant l'air : *On parlera de sa gloire*, etc., et que des hussards de la garde, accourus pour lui faire honneur, le conduiraient à sa dernière demeure. »

Faire ressortir comment la « popularité de Béranger est un des phénomènes les plus curieux de notre temps ; » distinguer avec soin chez lui, le poëte vraiment populaire du bourgeois parisien et frondeur. « Il ne s'inspire pas des mœurs du peuple, il n'exprime pas ses sentiments naïfs et profonds. Le peuple a d'autres croyances,... il ne se moque pas du jour des morts, etc. Dans toute une partie de ses chansons, Béranger est plutôt le poëte d'une certaine démocratie bourgeoise assez incrédule, volontiers licencieuse d'imagination... » — Exposer que « son grand bonheur et sa vraie gloire, » viennent de ce qu'il s'est « trouvé un jour où spontanément, instinctivement, il s'est fait le poëte de l'instinct patriotique blessé. Il ne fut pas le seul à exprimer ce sentiment en 1814 et 1815, mais il fut seul à lui donner une de ces expressions vives, ailées, à demi-railleuses et à demi-attendries, qui, une fois trouvées, voltigent sur toutes les lèvres et ne s'arrêtent plus. » — Examiner de près le poëte dans ses

œuvres, y découvrir « que moralement il a profané parfois quelques-uns des sentiments les plus inviolables ; » étudier particulièrement son idéal en amour, qui ne « va pas au-delà d'un certain épicuréisme vulgaire ; » dénoncer également son idéal philosophique qui « s'arrête à un déisme gaï et facile. » — Se prononcer avec prudence sur la question politique ; la soulever en évitant de l'approfondir ; procéder par questions sans donner de réponse bien nette ou bien décisive ; rechercher, par exemple, si Béranger s'est « servi du nom de Napoléon comme d'un moyen de popularité, ou s'il a contribué lui-même à populariser les souvenirs de l'empire. » Ajouter ceci : — « Que le chansonnier l'ait voulu ou qu'il ne l'ait pas voulu, il n'est pas douteux que le gouvernement après tout était logique, quand il rendait l'autre jour des honneurs exceptionnels à celui qu'il appelait le poëte des gloires impériales. » — « De tout ce que Béranger a chanté, quelle est en effet la seule chose qui soit debout, si ce n'est l'empire ? » se demandera-t-on.

A ce propos relever les oppositions suivantes, et insister sur ce qu'elles ont « d'étrange » :— « Quand la révolution de 1830 éclatait, c'était comme un triomphe personnel pour le chansonnier des quinze ans ; survient la révolution de 1848, et l'un des chefs de cette révolution ne voit rien autre chose à faire que de consulter Béranger pour avoir promptement une constitution. L'empire a reparu, et voici le poëte des gloires impériales ! »

En regard du chantre de Lisette ne pas oublier de mettre le poëte des *Nuits*, de l'*Espoir en Dieu*, de la

Coupe et les lèvres et de *Namouna*, en un mot le poëte de la *Revue des Deux-Mondes*. — Parler de la mort d'Alfred de Musset, « qui avait bien aussi quelques titres à être appelé le poëte de la jeunesse. » Faire ressortir le contraste de ses obsèques et des obsèques de Béranger, celui-ci accompagné au cimetière par une armée, celui-là, qui s'en va « tranquille, accompagné de quelques amis, sans qu'il ait été nécessaire de prendre des mesures pour tenir la foule à distanee. »

Tel était le sujet mis au concours. — M. Émile Montégut a remporté le prix, et la *Revue des Deux-Mondes* a publié son travail [1].

M. ÉMILE MONTÉGUT.

Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage?
(Boileau, Sat. 1.)

Ce jeune écrivain, suivant avec docilité le programme tracé par M. Charles de Mazade, a successivement traité les différents côtés de la question, telle qu'elle avait été posée dans la *Revue*. Aussi son travail est un mélange de quelques éloges choisis avec soin parmi ceux qui ne grandissent pas un auteur, et de beaucoup de restrictions choisies avec le même soin parmi celles qui le rabaissent. M. Montégut n'aime pas Béranger; l'homme et l'œuvre lui sont peu sympathiques; il le montre, il le dit, mais en

[1] Béranger. *Dernières chansons. Ma Biographie* (nos du 1er décembre 1857 et du 1er janvier 1858.)

même temps il s'efforce de donner à l'expression de son jugement certaines formes d'impartialité, et s'applique à nous faire partager son opinion, en ne la manifestant pas de cette façon rude qui froisse les dissidents ou qui choque les gens sensés et quelquefois les indifférents.

C'était là une mission délicate : M. Montégut y a déployé de grandes qualités de diplomate et de critique, et son article reste d'une lecture attrayante, instructive, même pour ceux qu'il n'a pas convertis à sa manière de voir. D'autre part, le réfuter n'est pas facile. En effet, il n'invente rien ; il n'a recours ni aux citations tronquées, ni aux interprétations visiblement ridicules, ni aux accusations directes. Il se place presque toujours sur le terrain littéraire où doit régner la plus grande liberté et la plus absolue indépendance, et, s'il mesure la gloire au poëte, il fait la part assez belle au chansonnier. Malheureusement dans le monde *libéral* où vit M. Montégut, un chansonnier n'est pas plus un poëte qu'un jardinier n'est un homme pour certaines grandes dames [1].

Nous connaissons déjà le fond du travail dont nous allons nous occuper. Au programme cité plus haut, ajoutez les développements et les artifices de style qu'un homme de talent, rompu à la gymnastique des revues, ne peut manquer d'y mettre, et vous aurez l'article de M. Montégut, puisque ce dernier a simplement exécuté une série de variations brillantes sur le motif donné.

[1] Voir STENDHAL, *De l'amour*.

… hommes dans … parti. L'*homme* … Il a tenu … drame. » … la grande … mais nous ne … pour justi- … opposer … quelques pages

… mais … fois, et … parti : on … formes de … d'une … pensant ainsi : … une cré- … veut … grande … comme … qui fait

… Mon- … mais … comme … fois

… grade … une

grande existence dans une humble condition, et d'une grande influence due à des chansons. » M. Montégut, à son tour, remarque que « ce bonhomme avisé, au regard fin et obstiné, qui sortait sans carrosse, que nous avons tous rencontré, vêtu à l'ancienne mode, sur nos promenades et au coin de nos rues, a exercé sur le monde une autre influence que celles qu'exercent et qu'exerceront tant de gens affairés et importants qui vont et viennent, ennuyant le public du tapage et du clinquant de leurs chétives personnes. »

« La popularité souffle où elle veut, » ajoute le programme. — « L'esprit souffle où il veut, reprend M. Montégut ; et la puissance véritable va loger où il lui plaît, quelquefois même plus mal qu'elle n'était logée dans le *petit asile* de Béranger. »

Je ne sais pourquoi ce *petit asile* me fait songer à M. Sainte-Beuve, et me rappelle tout à coup le procédé qu'il a si habilement employé contre le chansonnier, dans son article de 1850.

Du reste, les analogies, de ce côté, ne manqueraient certes pas, si on voulait s'amuser à les relever. Ainsi lorsque M. Montégut prétend que la fée qui servit de marraine à Béranger, déposa sur son berceau, « non la lyre d'Apollon, non la guitare chère aux amants, non la flûte pastorale, mais un *sifflet* d'ivoire très-aigu, une *petite trompette* et un *tambour ;* » lorsqu'il nous représente cette fée apprenant au poëte une foule d'espiègleries, « comment, par exemple, on *éclaboussait* un équipage armorié, comment on *réveillait en sursaut les sacristains,* en sonnant les cloches à une heure intempestive, et com-

ment on faisait grommeler les rois *en jetant de petits cailloux* aux vitres de leurs palais ; » lorsqu'il compare la muse du poëte à « *un pauvre petit moineau parisien, familier, effronté, libertin, ayant pour toute nature les jardins des faubourgs, faisant l'amour sur les gouttières des toits, et chantant cependant avec son petit filet de voix perçante et railleuse, tout aussi bien qu'un autre oiseau, le plaisir facile,* le beau soleil, le printemps et la liberté ; » lorsque M. Montégut, disons-nous, se livre à cette petite débauche de comparaisons spirituelles et de piquantes images, nous ne pouvons nous défendre de penser à M. Sainte-Beuve, parlant des « petits coups de patte » et des « chiquenaudes » distribués par le chansonnier à tous ceux qui passent devant le vasistas de la loge de portier... où l'éminent critique l'a mis en pénitence.

Mais revenons au programme :

Il n'y a qu'une chose qu'il n'avait pas prévue, s'écrie M. Ch. de Mazade, c'est qu'après sa mort il serait reçu au seuil de l'église par l'orgue jouant l'air : *On parlera de sa gloire*, etc., et que des hussards de la garde, accourus pour lui faire honneur, le conduiraient à sa dernière demeure.

Enfin, cet homme meurt chargé de jours, reprend M. Montégut; le *Moniteur* annonce à la France la mort du poëte national, l'État se convie à ses funérailles ; il est conduit à sa dernière demeure entre deux rangées de soldats, et, confessé ou non, lorsque sa dépouille vient recevoir la dernière absolution de l'église, l'orgue salue son entrée par l'air des *Souvenirs du peuple*. Est-il beaucoup d'hommes, je le demande, même parmi les plus illustres, qui aient laissé :

De leur passage un plus grand souvenir ?

On a remarqué dans les éclaircissements du sujet

mis au concours, un passage relatif à la mort d'Alfred de Musset ; il est ainsi conçu : « Parler de la mort d'Alfred de Musset, qui avait bien aussi quelques titres à être appelé le poëte de la jeunesse. Il n'avait point chanté Lisette, il est vrai : il avait écrit *les Nuits*, l'*Espoir en Dieu* ; il s'en est allé tranquille, accompagné de quelques amis, sans qu'il ait été nécessaire de prendre des mesures pour tenir la foule à distance. »

Le don poétique, il (Béranger) l'avait reçu, écrit à son tour M. Montégut, cela est incontestable, mais non pas au même degré que les autres poëtes illustres de ce temps. Cent mille personnes ont *regardé* passer son convoi ; mais, deux mois avant sa mort, trente personnes accompagnaient au cimetière le pauvre Alfred de Musset, sacré poëte par la muse, d'un baiser bien autrement amoureux et ardent que celui que, d'une lèvre légère, elle avait déposé en passant sur le front de Béranger, dans une minute de facile complaisance.

A ce sujet, il y a beaucoup à dire, et nous ne croyons pas qu'on doive accuser la foule de béotisme ou d'ingratitude parce qu'elle n'a pas suivi le convoi du chantre de *Rolla*, tandis qu'elle se pressait autour du cercueil de l'humble chansonnier. Demandons-nous ce que chantèrent « la lyre d'Apollon, la guitare chère aux amants et la flûte pastorale » de Musset, et ce qu'a chanté « le pauvre petit moineau parisien avec son petit filet de voix perçante et railleuse. » D'ailleurs ce contraste a été signalé, cette prétendue indifférence du public a été dénoncée par plusieurs critiques, et la question vaut qu'on la discute.

Certes, à prendre le mot de poëte dans son sens le

plus aristocratique et le plus moderne, Alfred de Musset aura été le plus grand poëte de notre siècle, car il aura été le plus exclusivement poëte, c'est-à-dire le moins citoyen et le moins utile de tous ceux qui ont conquis avec leur plume une réputation méritée. Si le poëte est par excellence, comme l'entend une certaine école, un être égoïste et faible, complétement désintéressé dans les luttes de l'humanité, pour qui les devoirs de la société et l'amour de nos semblables sont remplacés par les caprices d'une imagination malade et les vagues aspirations d'un cœur inassouvi ; si son rôle ici-bas est seulement de nous charmer par l'éloquence de ses soupirs et la beauté de ses vers ; si l'idée n'est rien, si la forme est tout; si le spectacle de la faiblesse irrémédiable, de l'agonie lyrique d'un homme qui s'abandonne sont un grand exemple; si l'indifférence en politique, en religion les audaces et les défaillances de l'enfant; si l'ignorance et le mépris des grands problèmes qui agitent le monde, le dégoût de la vie, le scepticisme enfanté par l'impuissance de croire même à sa propre négation; si l'amour de soi et le dédain des autres conduisant au découragement absolu, puis au suicide lent par le désordre sans dignité et sans gaîté, sont des titres à l'admiration publique et à l'enthousiasme des foules, nul plus qu'Alfred de Musset n'aura mérité cette admiration et cet enthousiasme, car, de nos jours, nul n'aura recouvert d'un vernis plus magnifique de poésie une démoralisation plus profonde.

Cependant pourquoi s'étonner de l'indifférence du public devant sa mort? Cette mort fut une perte pour

les lettres, mais cette vie avait été un mauvais exemple. « Il avait, nous dit-on, des titres à être appelé le poëte de la jeunesse. » Hélas ! nous sommes loin de le nier ! — seulement nous nous rappelons les leçons que ce poëte donnait à la jeunesse. Quel sentiment généreux, quelle noble pensée, quelle résolution courageuse ses vers ont-ils inspiré à tous ces esprits trop sensibles aux charmes énervants d'une muse ardente et passionnée qui, les pieds dans la boue, le front dans le ciel, ne connaissait de ce monde que le ruisseau et de l'autre que des nuages aux formes indécises et flottantes ? Qu'a-t-il appris à ses lecteurs, ce chantre inspiré de l'amour sensuel et déifié ? Que leur a-t-il appris, si ce n'est qu'on peut être un grand poëte et un homme sans valeur morale ; un écrivain admirable et un penseur impuissant ; qu'il suffit, pour se croire quitte envers la vie, d'avoir un soir, comme *Rolla,* rencontré dans les bras d'une fille de hasard un amour d'un instant ?

Que les lettrés et les raffinés, les artistes et les amateurs admirent Alfred de Musset, nous le comprenons, et, à n'envisager la poésie que sous un certain point de vue, les vers de Musset, nous le répétons, resteront la poésie la plus magnifique du XIXe siècle. Il y a là une pureté de langue merveilleuse, des accents sublimes, une richesse étonnante d'images et des broderies du plus haut prix ; mais la foule, c'est-à-dire le grand public, a le droit de demander à un homme de talent, de génie, si vous voulez, autre chose que de beaux vers et le désespoir, des tirades et la religion de l'indifférence.

Pourquoi donc le peuple aurait-il suivi le convoi de celui qui n'avait jamais aimé le peuple ou même pensé au peuple ? De celui qui avait vu les révolutions se succéder, la liberté triompher ou succomber, et qui avait souri de pitié ?

Alfred de Musset était citoyen... de la République des lettres. Qu'il y reste, qu'il y porte le sceptre et la couronne ; mais ailleurs, partout où l'on aime les hommes, où l'on croit au devoir, où l'on combat, où l'on espère, Alfred de Musset est un étranger : il n'a pas là, il n'aura jamais droit de cité.

Béranger fut un moins grand poëte, pour les *Revues*, mais il fut un poëte pour le peuple ; il a chanté la patrie et la Révolution, et, s'il n'a pas compris tout à fait le problème social comme nous le comprenons depuis quelques annés, il n'est resté indifférent à aucun des problèmes qui intéressent l'humanité. La présence de la foule au convoi d'Alfred de Musset eut été un non sens ; sa présence derrière les *gens d'armes* qui entouraient le corps du chansonnier prouve que cette foule, tant décriée de ses meilleurs amis et tant méprisée de ses plus éloquents défenseurs, ne manque ni d'intelligence, ni de reconnaissance.

Nous ne suivrons pas M. Montégut dans la partie de son travail où il discute Béranger au point de vue purement littéraire. Cette question demanderait de longs développements et pourrait fournir la matière d'un travail spécial. Du reste, n'est-il pas à peu près impossible de démontrer à un critique qu'il se trompe sur cette matière ? Il y a des différences de goût et de tempérament qui décident de nos juge-

ments. Quand M. Montégut nous dit que les « fameuse odes » de Béranger, « où brillent des beautés de premier ordre, » sont trop souvent « essoufflées, asthmatiques, bourrées de chevilles et de vers plats, incolores, prosaïques, » comme M. Montégut ne cite aucun exemple et ne sort pas des généralités, nous ne pouvons savoir au juste sur quoi repose cette opinion sévère. Si par hasard tel vers qui lui paraît plat ou incolore, nous paraissait excellent, il resterait toujours à savoir lequel de l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* ou de nous a raison, et cela importe peu pour le moment. Toutes les affirmations et toutes les négations de la critique ne changeront pas une virgule aux œuvres écrites du poëte. Elles sont là. Le public impartial les a jugées depuis longtemps.

Ce qui nous occupe, nous le répétons, c'est le caractère et la politique du chansonnier. Ce que nous essayons de faire connaître, c'est l'homme, le citoyen et le philosophe ; à travers le poëte, n'est-ce pas eux surtout qu'on voudrait atteindre et frapper à mort ?

M. Montégut traite fort longuement la question morale et politique posée par le programme.

Voici la matière :

Moralement Béranger a profané parfois quelques-uns des sentiments les plus inviolables; son idéal en amour ne va pas au delà d'un certain épicuréisme vulgaire ; son idéal philosophique s'arrête à un déisme gai et facile [1].

Écoutons maintenant M. Montégut :

[1] M. Ch. de Mazade, 1er août 1857.

Béranger est aussi très-Parisien, mais beaucoup plus répréhensible dans la manière dont il chante les sentiments amoureux. Là encore il s'adresse à un public très-nombreux, mais, cette fois, il flatte les instincts vulgaires de son public..... Béranger aimait trop la chanson libertine, ou, pour être précis, *polissonne*..... Ces chansons ont-elles, chez lui, les qualités qui, en même temps qu'elles sont en quelque sorte l'excuse du poëte, sont nécessaires pour donner à de tels sujets droit de cité dans le royaume de l'art? Non, car *elles n'ont pas de tempérament* et ne réveillent jamais l'idée de beauté. *La fougue sensuelle leur manque, elles n'expriment ni ardeurs, ni désirs,* et semblent faites pour être chantées par un vieux célibataire. Leur libertinage se compose d'allusions, de calembourgs grivois et de sous-entendus indécents, enfilés à la suite les uns des autres comme les grains d'un chapelet composé de figures obscènes. Tout cela est *déshabillé* et non pas *nu*, *cynique* et non pas *sensuel*.....

Ce sont là de singuliers reproches, mais M. Montégut y tient essentiellement, et son argumentation nous plaît trop pour que nous ne laissions pas encore un peu la parole au critique de la *Revue des Deux-Mondes*.

... Le *tempérament* est l'excuse du libertinage, continue l'écrivain, *et il est absent* des chansons libertines de Béranger..... Béranger n'avait à aucun degré l'*exaltation voluptueuse* qui anime les poésies sensuelles des anciens..... Les chansons érotiques de Béranger n'éveillent jamais un sentiment de beauté et *n'inspirent jamais un sentiment de volupté*..... Béranger semble n'avoir jamais connu l'amour sensuel, lequel est aussi loin du libertinage que de l'amour véritable. Lisette lui a servi d'amusement, et jamais de plaisir.....

La nuance est très-nettement, très-habilement indiquée. M. Montégut reproche à Béranger, dans

ses chansons grivoises, de manquer de « *tempérament,* » de ne pas avoir et par conséquent de ne pas donner « l'*exaltation voluptueuse,* » c'est-à-dire qu'il reproche aux chansons dites *immorales* du poëte, de manquer juste de ce qui les rendrait immorales.

En effet, la plaisanterie qui fait rire, alors même qu'elle serait privée d'une certaine chasteté, n'offre rien de bien dangereux et n'a rien de corrupteur. Cette façon de traiter légèrement les choses des sens, produit tout d'abord un résultat favorable : elle leur ôte de leur importance, les relègue au second rang, et laisse la première place à d'autres préoccupations d'une nature différente et plus sérieuse. La véritable, la seule corruption consiste à dresser des autels à la volupté, à idéaliser outre mesure le *tempérament* et les passions auxquelles il nous entraîne. De la sorte, on renverse l'ordre nécessaire des facultés de l'homme, qui veut que l'idée domine et que la volonté commande, que le sentiment et la sensation obéissent, en un mot, que la raison soit reine et l'imagination esclave. Croit-on que jamais les gaudrioles et les sous-entendus indécents feront autant de mal que la peinture éloquente, avec « tempérament et exaltation voluptueuse, » de la passion telle qu'on la trouve dans beaucoup de romans contemporains ? Croit-on, par exemple, que les *polissonneries,* — pour employer le terme emprunté par M. Montégut à Béranger, — abaisseront le niveau moral au point où l'énervante sensualité de Rousseau, la volupté exaltée d'Alfred de Musset, le tempérament de *Lélia* ou de *Valentine* l'ont abaissé de nos jours ? Croit-on qu'en justifiant tous les excès

de la passion la plus égoïste, l'amour, qu'en la spiritualisant suivant le procédé mis à la mode depuis un siècle, en lui donnant la place d'honneur et le premier rang dans le cœur de l'homme, à force de la dépeindre comme irrésistible et sublime ; croit-on qu'en la confondant avec les aspirations vers un monde meilleur, en y faisant intervenir Dieu, la religion, la conscience et la nature, en voulant y découvrir le principe de toutes les vertus et de toutes les puissances de l'esprit humain, en l'élevant à une telle hauteur qu'il ne faille pas moins que les forces réunies de l'être entier pour y atteindre; croit-on qu'en procédant ainsi, cette *fougue sensuelle*, ces *ardeurs*, ces *désirs*, ne sont pas plus malsains que le « libertinage composé d'allusions et de calembourgs grivois ? »

Il y a deux grandes sources de corruption. Séparées à l'origine, elles ont fini par se rencontrer : elles confondent aujourd'hui leurs flots fraternels et forment un fleuve immense qui traverse notre société et menace de la submerger. Ces deux sources sont, l'une l'*idéalisation*, l'autre le *mépris* de la chair. Mépriser la chair, au nom d'un spiritualisme impossible et contre nature, ce n'était pas dompter la chair, c'était la rendre honteuse et la faire coupable. En créant un antagonisme entre l'âme, hypothèse que rien ne démontre, et le corps, réalité palpable que rien ne peut supprimer, on a placé l'homme entre deux écueils également dangereux pour la société, l'ascétisme et la dépravation. Les sens, pour remplir leur rôle légitime, ont été obligés de s'affubler d'un masque ridicule; ils se sont spiritualisés et raffinés

de leur mieux. Sous un costume d'emprunt, à force d'hypocrisie et de compromis, ils ont reconquis leur droit de cité, mais alors tout a été confondu : au lieu d'être des besoins et des instruments, ils se sont posés comme des aspirations, des sentiments et des idées, ils en ont pris la place, et la passion divinisée occupe aujourd'hui dans les sociétés chrétiennes un rang que jamais les sens n'eussent occupé avant qu'on eût inventé de diviser l'homme en corps et en âme. Alors aussi, au nom de ce même spiritualisme, on a appelé matérialistes, êtres grossiers et vulgaires, les esprits sensés qui, voyant les choses telles qu'elles sont, ont parlé des ardeurs du tempérament comme de simples ardeurs de tempérament, au lieu de les relever de cette pointe « d'épicuréisme mélancolique, de corruption savante, » dont M. Montégut parle avec tant de ravissement. Alors il est devenu de mode de ne plus rien nommer par son nom, de s'effaroucher du mot en caressant l'idée, de se voiler le visage *(proh ! pudor)*, au récit d'une gaudriole, et de s'attendrir sur l'inceste ou sur l'adultère. Alors les filles qui vivent de l'amour, Lisette ou Frétillon, sont devenues des Madeleine, des Fleur-de-Marie ou des Marguerite Gauthier ; alors de pauvres couplets grivois ont été déclarés immoraux et dangereux, à côté de ces apothéoses de la passion, de ces poëmes de l'égoïsme et de la sensualité, que nous devons aux plumes les plus éloquentes, mais non pas les mieux inspirées de notre époque. Béranger qui a le tort, lui aussi, d'être spiritualiste et un peu trop chrétien, mais qui n'est pas catholique, a cependant, grâce à sa nature gauloise

et parce que l'idée prédominait chez lui, remis un peu chaque chose à sa place. Il a réservé son ardeur, sa séve poétique, pour les grands sentiments de patrie, de liberté, pour les grandes scènes de la bataille révolutionnaire et impériale, pour les souffrances du pauvre et des malheureux de toutes les classes. Il n'a donné que sa verve joyeuse, son badinage sans conséquence, aux caprices de Lisette, au bon cœur de Frétillon, qu'il aurait dû parer, s'il faut en croire M. Montégut, de tous les charmes perfides de la plus haute poésie, et appeler, sans doute, de sublimes faiblesses, de tendres dévouements, suivant la phraséologie adoptée de nos jours. Il a chanté la grisette sur l'air de la faridondaine : c'est un tort aux yeux de M. Montégut, c'est un grand mérite à nos yeux, et nous pensons, contrairement à beaucoup de gens, que la vraie morale, bien différente de la morale niaise prêchée dans les séminaires et les couvents, y gagne ce que l'art y perd. Nous ne croyons pas que le chansonnier ait péché en consacrant quelques refrains au plaisir même facile : — le plaisir n'est-il pas un droit et un besoin? Si on lui dit anathème, il devient criminel; si on l'inonde de sentimentalité, il envahit tout et devient corrupteur. Il faut l'accepter, et, chose légère, le traiter légèrement.

A coup sûr, nous le croyons, à cette façon de chanter l'amour, sans *tempérament*, l'art pur perd quelque chose. Musset, en effet, poëte de l'amour idéalisé, nous traîne de beaux vers en vers sublimes jusqu'à l'alcôve où Rolla se tue sur la couche d'une Aspasie d'occasion, et le dernier vers du poëme :

Et pendant un instant tous deux avaient aimé,

a, certes, une tournure plus grandiose, plus élevée que le

Turlurette,
Bon vin et fillette !

du chansonnier. Seulement avec Rolla, on oublie le monde et ses luttes, la patrie asservie et la liberté vaincue, les devoirs du citoyen et la dignité de l'homme, tandis que sur les pas de Catin, à qui cependant manquait ce qu'il faut pour chasser l'anglais [1], on va mourir à Waterloo sous les balles de l'ennemi.

D'ailleurs le procès intenté par M. Montégut au sujet des chansons grivoises de Béranger, ne porte qu'incidemment sur le côté moral de la question. L'écrivain l'examine surtout au point de vue de l'art ; et, nous croyons que, même à ce point de vue, il se trompe. Il oublie trop, en effet, qu'il s'agit ici de chansons et non pas d'odes ; que si « l'épicuréisme mélancolique et la corruption savante » constituent le plus grand mérite de *René*, poëme en prose de Chateaubriand, — catholique breton et gentilhomme royaliste, — ces raffinements n'étaient guère de mise dans le genre adopté par Béranger. Lorsqu'il

[1] Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle ?
L'Anglais aurait fui sans butin :
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
L'Anglais aurait fui sans butin ;
Soldats, voilà Catin !

écrivait *la Bonne Fille* et *Mme Grégoire*, le poëte suivait les traditions de la muse antique et peu solennelle qu'avaient illustrée les Panard et les Collé. Avec plus de « tempérament » et de « fougue sensuelle » ou « d'exaltation voluptueuse, » l'écrivain devenait malfaisant et plus poëte aussi, en un certain sens, mais le chansonnier risquait de disparaître, comme il disparaît en effet dans *la Bacchante* et *la Cantharide*, « les seules pièces qui possèdent cette qualité du *tempérament* dont j'ai dû accuser l'absence chez Béranger, » nous dit M. Montégut.

Qu'on relise ces deux pièces, et l'on verra que ce ne sont plus à proprement parler des chansons ; on les récite, on n'éprouve pas le désir de les chanter.

Du reste, si Béranger n'a jamais chanté, sauf une ou deux exceptions, cette chose mal définie et assez moderne dans l'expression, que nous appelons, depuis Rousseau, *la passion*, M. Montégut reconnaît lui-même que le poëte a exprimé « une variété de l'amour sérieux, très-noble, très-digne, très-élevée. »

Nous citons en entier le passage consacré par le critique à l'analyse de ce sentiment personnel au chansonnier. M. Montégut a écrit à ce sujet une fort belle page, où tout est juste et bien dit.

La célèbre chanson de *la Bonne Vieille* et quelques strophes admirables intitulées *le Temps*, sont l'expression la plus pure de cette variété du sentiment érotique. C'est un amour sans orages et sans flammes, paisible et délicat comme une lumière d'automne ; je dirais volontiers que c'est le coucher de soleil de l'amour. Il s'exprime avec une émotion attendrie et reconnaissante ; il n'a aucune arrière-pensée de regret, et la

sécurité, en bannissant l'espérance et la crainte, déroule devant lui une longue série de jours remplis de la douce monotonie du bonheur. L'amour sérieux chez Béranger confine à l'amitié, et se confond même parfois avec elle; mais n'importe, ce mélange est beau, et nous a valu quelques accents délicieux, *le Temps*, par exemple, qui est *le Lac* de cet amour-amitié, car Béranger, comme tout poëte, a fait son *Lac*; il a rencontré un jour où il s'est plaint de la fuite rapide des années. C'est une belle chanson d'un ton élevé, très-lyrique et qui mêle à l'idée d'un amour sincère l'idée sérieuse de l'éternité. Mais la pièce où cette affection est résumée dans toute sa douceur intime est la chanson de *la Bonne Vieille*. On lui a comparé un sonnet célèbre de Ronsard, et on l'a mise au-dessous avec injustice selon nous [1]. Les deux pièces expriment bien la même idée, mais non pas le même sentiment. Le sonnet de Ronsard exprime un sentiment de fierté un peu brutale et une invitation toute païenne à cueillir les roses qui, une fois effeuillées, ne refleuriront plus; la chanson de Béranger exprime un sentiment de pieuse reconnaissance et un espoir que cet amour, qui dans ce monde ne fut pas éphémère, aura pour récompense l'immortalité..... Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à certaines harmonies, ils tressailleront en lisant ces vers..... Cet amour-amitié est, avec les joies de la médiocrité *non dorée*, le seul sentiment vraiment pur et élevé que Béranger ait chanté en dehors du sentiment patriotique et populaire.

De ce passage excellent, il ressort que si Béranger a manqué de sensualité en chantant les plaisirs sensuels, ce qui ne saurait être qu'un tort relatif, même au point de vue de l'art, puisque d'autres poëtes se sont chargés de donner à la note voluptueuse tout son éclat et tout son charme, il a en revanche chanté et poussé à la perfection un sentiment nou-

[1] Voir M. Sainte-Beuve, art. de 1850.

veau, l'amour-amitié, c'est-à-dire l'amour sérieux et dévoué, où le cœur prend plus de part que les emportements de l'imagination et les appétits matériels. Nous ne prétendons pas que cet amour soit absolument supérieur à l'amour-passion ; toutefois il semble moins égoïste, et il a sa beauté propre. S'il se prête peu aux grands éclats de la poésie lyrique — ce qui explique pourquoi les recueils de vers en parlent rarement,—il annonce une certaine disposition tendre et modérée de l'esprit, une certaine sagesse sans raideur et sans morosité dont les exemples n'ont jamais été communs [1]. Pour être équitable, il faut donc reconnaître que Béranger, généralement dépourvu de passion, est doué tout au moins de tendresse; il faut éviter surtout de lui reprocher trop sévèrement l'absence d'une qualité poétique assez répandue, à l'instant même où l'on constate qu'il en a déployé une autre plus rare, et qui a sa valeur élevée.

Cette façon de critiquer un artiste, un poëte, en lui demandant ce qui n'est point dans sa nature, ni par conséquent dans son talent, nous paraît toujours singulière. Ne devrait-on pas se féliciter, au contraire, de cette variété infinie des dons intellectuels ? Serions-nous bien avancé le jour où tous ceux qui tiennent une plume, un pinceau, brilleraient par des aptitudes identiques ? Constatons les différences, mais pourquoi nous en plaindre ? Celui-ci se distingue par la passion et ses peintures suffisamment *fougueuses* des joies de l'amour voluptueux, mais il lui

[1] On en trouve cependant un admirable modèle dans La Fontaine. Voir *Philémon et Baucis*.

manque l'intelligence d'autres sentiments aussi délicats ; celui-là connaît peu ou ne chante pas l'ardeur de semblables désirs, mais il goûte et décrit d'autres joies plus voilées quoique réelles. Si l'on reproche au second l'absence de tempérament, on doit reprocher au premier l'absence de tendresse : si le second a oublié l'amour, le premier a méconnu l'amitié. Qu'on les compare donc l'un à l'autre, sans sacrifier ni l'un, ni l'autre, en comprenant que tous deux sont incomplets, que tous deux ont exprimé seulement certaines tendances de l'esprit humain, parce qu'il n'appartient à aucun homme de parcourir la gamme entière des sentiments réels.

Il ressort enfin de ce passage de M. Montégut que Béranger puisait son inspiration poétique à trois sources différentes, qu'il a su chanter : 1° l'amour-amitié, ainsi que nous venons de le voir ; 2° les joies de la médiocrité ; 3° la patrie et le peuple.

Nul poëte avant Béranger n'avait chanté « la jeunesse pauvre et même nécessiteuse : »

Il en a exprimé toutes les légères tristesses et tous les désirs... ses chansons les plus jolies s'adressent à un public immense et incessamment renouvelé. *Ma Vocation, Mon Vieil Habit, le Grenier, Maudit Printemps,* renferment le peu qu'il y a de poésie dans l'existence du pauvre employé, de l'étudiant sans fortune, du jeune homme sans ressources qui use sa journée à tourner la roue du travail..... Tous ces chants gaîment attendris, tendrement sensuels, sont en outre irréprochables au point de vue de la morale. *Ils ne contiennent aucun alliage de sentiments bas et méchants, nulle envie coupable, nulle lâche convoitise, nulle récrimination déclamatoire contre les riches et les heureux.* Combien ces jolis chants ont-ils réjoui

de cœurs attristés et réchauffé de pauvres foyers solitaires!

N'est-ce pas le meilleur commentaire de ce beau vers :

Je n'ai flatté que l'infortune.

Et qui dit tout cela? M. Montégut, M. Montégut qui constate, pour la seconde fois, que le « petit bagage » du chansonnier a enrichi la littérature française d'un nouveau filon, dédaigné ou mal exploité avant Béranger. Si nous ajoutons à ce « petit bagage » ainsi composé, l'amour de la patrie et du peuple, c'est-à-dire l'objet le plus noble et le sujet le plus fécond de toute inspiration poétique, nous serons en droit de conclure, grâce à M. Montégut, contre M. Montégut, que Béranger n'a rien à envier à personne; que s'il lui manque le « tempérament, et les sentiments de la famille, » il est assez riche d'autre part pour supporter, sans inconvénient, la comparaison avec Alfred de Musset, à qui il ne manque, d'ailleurs, que le sens moral, la connaissance des grandes préoccupations qui agitent le monde et l'amour de l'humanité.

Cela prouve une fois de plus qu'il y a deux poésies : celle du cœur et de la raison, celle des sens et de l'imagination, et que les poëtes nous ont trop habitués à ne goûter que cette dernière. Admirons-la toujours, mais n'enfermons pas la poésie entière dans l'étroite limite d'un lyrisme tout personnel, ne devenons pas insensibles à ses accents plus purs, quand elle se dépouille de quelques ornements pour se mêler, simple et sincère, à la foule qui pense et qui souffre, qui travaille et qui espère.

Le programme tracé par M. de Mazade contient, on se le rappelle, plusieurs allusions à l'*habileté* de la conduite politique de Béranger, à la façon prudente dont il a administré pendant quarante ans sa popularité. Voici la fin de ce passage :

Maintenant, que Béranger se soit servi du nom de Napoléon comme d'un moyen de popularité, ou qu'il ait contribué lui-même à populariser les souvenirs de l'Empire, c'est une autre question. Que le chansonnier l'ait voulu ou qu'il ne l'ait pas voulu, il n'est pas douteux que le gouvernement, après tout, était logique, quand il rendait l'autre jour des honneurs exceptionnels à celui qu'il apppelait le poëte des gloires impériales. De tout ce que Béranger a chanté, quelle est en effet la seule chose qui soit debout, si ce n'est l'Empire ? Ce sont toutes ces chansons du *Cinq Mai*, du *Vieux Drapeau*, des *Deux Grenadiers*, qui ont ravivé et entretenu le culte de l'époque impériale; c'est par *les Souvenirs du peuple*, avec le *Petit Chapeau* et la *Redingote grise*, que la figure de l'Empereur est allée se graver dans l'imagination populaire. Chose étrange, quand la révolution de 1830 éclatait, c'était comme un triomphe personnel pour le chansonnier des quinze ans. Survient la révolution de 1848, et l'un des chefs de cette révolution ne voit rien autre chose à faire que de consulter Béranger pour avoir promptement une constitution. L'Empire a reparu, et voici le poëte des gloires impériales.

Le thème est repris par M. Montégut, qui le développe sans s'en écarter beaucoup.

Ainsi, nous dit-il :

A le suivre attentivement du commencement à la fin de sa carrière, on ne trouve dans Béranger que deux instincts opiniâtres et tenaces : la haine des Bourbons et l'admiration pour l'Empereur. Toutes ses autres haines sont légères et tous ses

autres amours sont tièdes. Il n'a pas fait d'opposition en règle à la monarchie de juillet, qu'il avait d'ailleurs contribué à fonder..... La République le réclamait comme un de ses patriarches; pourtant il ne lui a jamais prodigué l'éloge, et s'il ne l'a pas sifflée ouvertement, ce n'est pas, il est permis de le croire, parce qu'il pensait qu'elle méritait d'être applaudie. Qu'était-il donc, et sous qu'elle forme désirait-il voir triompher les principes de la Révolution [1] ?

Était-il bonapartiste? Certes, *il n'eût jamais avoué une telle opinion. Il proteste en vers et en prose* que, dans Napoléon, il a exalté l'homme et non le souverain. Il reproche à la France de l'Empire d'avoir pris l'*autel de la patrie pour l'autel de la Liberté* [2]. Il a chanté Napoléon sous la Restauration, mais alors le libéralisme s'était abrité sous le drapeau de l'Empereur. Beaucoup arboraient ce drapeau par tactique, beaucoup l'arboraient par regret. *En chantant l'Empereur, Béranger a donc pu dire qu'il était resté fidèle à la liberté, et qu'il s'était servi de ce grand nom comme de l'arme la plus populaire qu'il eût à sa disposition.* Tout cela est vrai, et cependant, s'il faut le dire, je crois fermement que Béranger était et n'était pas bonapartiste en même temps. *Il n'était pas bonapartiste d'opinion; il l'était d'instinct et de système.*

Alors M. Montégut, comprenant ce que cette conclusion présente d'obscurité, s'efforce de l'éclaircir par une longue page d'explications, où il expose que deux principes, de nos jours, sont en présence :

[1] M. Montégut à reconnu, dans un autre passage déjà cité par nous, que Béranger « *tenait surtout à la Révolution.* »

[2] Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.

(BÉRANGER, *Mon âme*)

l'absolutisme démocratique et le gouvernement libéral, tous deux issus de la Révolution. « On a donc vu certains hommes embrasser successivement l'un et l'autre système, sans croire qu'ils étaient infidèles à leurs sentiments. Béranger est du nombre de ces hommes. » Il aimait avant tout l'égalité : « il avait des instincts éminemment plébéiens, » — ce dont il faut lui savoir gré, dans un pays où les plus fougueux démocrates sont trop souvent fort aristocrates d'instinct et de tendance, — et « il aimait l'ordre. »

De ce que Béranger aimait l'égalité et l'ordre, deux choses évidemment essentielles dans toutes les sociétés modernes, et particulièrement dans une société démocratique, M. Montégut conclut que Béranger rêvait « *une société absolument nivelée sous le protectorat de l'État démocratique.* Il aimait la liberté sans doute, il l'a dit et il faut l'en croire, mais *il l'eût aimée bien davantage*, s'il eut moins aimé l'égalité. » Voilà qui est grave, et ce singulier argument pourrait se retourner contre M. Montégut et contre les libéraux, qui mettent la liberté avant tout, une certaine liberté, s'entend, et même fort restreinte. Que répondraient ces messieurs, si nous leur disions à notre tour : — Vous manquez des instincts plébéiens, c'est-à-dire de sollicitude pour le peuple, et vous aimez trop la liberté pour aimer l'égalité ? — Les libéraux se récrieraient, sans doute, un peu par conviction, beaucoup pour la forme, et affirmeraient bien haut qu'ils aiment la liberté dans l'égalité. Soit, mais pourquoi supposer alors que Béranger, lui aussi, n'aimait pas l'égalité dans la liberté? Pourquoi lui prêter une théorie dont le premier résultat, si elle

entrait jamais dans le domaine des faits, serait de nous ramener à une sorte de despotisme oriental, où tous les citoyens seraient égaux sous un maître unique ?

On répète, d'après M. Lapointe, que Béranger « se défiait de la liberté ; qu'il la considérait comme un objet de luxe, etc. » Or la vie entière du chansonnier proteste contre cette opinion, et, sur Béranger, il faut croire Béranger, avant d'écouter un disciple qui, de la meilleure foi du monde et avec le plus grand naturel, a dénaturé, faute de les bien comprendre, presque toutes les paroles de son « maître. »

En somme, suivant M. Montégut :

Libéral selon les temps et les nécessités de l'opposition, républicain d'étiquette, voilà le Béranger officiel et extérieur ; démocrate d'instinct et de substance, napoléonien de système, voilà le Béranger véritable.

Nous voici retombé complétement dans le procédé de M. Sainte-Beuve qui, plus tard, en 1861, déclarera à son tour, comme nous l'avons vu, que Béranger était : « plus patriote que libéral, plus démocrate que républicain, plus bonapartiste qu'impérialiste. »

Simplifions la question, en supprimant les mots inutiles et les circonlocutions commodes. — M. Montégut est libéral, Béranger est révolutionnaire, tout est là.

Il n'y aurait jamais eu antagonisme apparent entre le libéralisme et la Révolution, si les hommes étaient logiques, s'ils acceptaient hautement tous les prin-

cipes inscrits sur leur drapeau. En effet, la liberté et la Révolution ne sont pas deux choses distinctes; et l'on n'eût jamais songé à les considérer l'une en dehors de l'autre, si les esprits timides et à courte vue, qui ne voient jamais qu'un seul côté d'une question, n'avaient taillé, dans l'immense programme révolutionnaire, chacun son petit paragraphe exclusif, et ne s'y étaient cantonnés décidés à n'en plus sortir.

Les libéraux devraient être les hommes de la liberté en tout et partout, et quelques-uns n'ont pas failli à ce devoir; mais la plupart, hommes de lettres, orateurs ou politiques, membres distingués des classes éclairées, ont mesuré à leurs besoins et aux besoins des classes qu'ils représentaient, les besoins du pays tout entier. Béranger disait avec beaucoup de raison de Benjamin Constant :

> La dextérité de son élocution était telle que, pourvu qu'il eût une tribune abordable et une presse tant soit peu libre, il se fût, je crois, arrangé de tous les régimes; mais ce n'était là que le tort d'une intelligence qui aime à se jouer des difficultés et regarde les applaudissements qu'elle obtient comme des triomphes pour sa cause. J'ai cru m'apercevoir que les obstacles opposés à l'expression de la pensée par les lois restreintes étaient un stimulant nécessaire à cet écrivain, le plus finement spirituel des hommes d'esprit que j'ai connus [1].

Ce portrait si vrai, si ressemblant (il fait songer involontairement à tels de nos contemporains, journalistes, écrivains de revue ou députés, qu'il est inutile de nommer), ne pourrait-il pas s'appliquer, comme

[1] *Ma Biographie.*

signalement, à presque tous ceux qui ont pris le nom de libéraux ? Pour presque tous, effectivement, qui parle de liberté, entend : liberté de la presse et liberté de la tribune, c'est-à-dire faculté pour ceux qui écrivent et ceux qui sont orateurs d'exprimer leurs opinions. Avec cela, ils se contenteront de tous les régimes, ils accepteront toutes les formes gouvernementales, moins cependant la forme républicaine : elle contient nécessairement autre chose et plus, et ils n'en veulent à aucun prix. La Restauration, malgré ses fautes et les dangers qu'elle faisait courir aux plus importantes conquêtes de la Révolution, obtient leur indulgence et même leurs regrets, et le règne de Louis Philippe reste le type idéal de la liberté comme ils la comprennent, le rêve, hélas ! évanoui, de ces intelligences d'élite, mais fort peu démocratiques.

Qu'on regarde les libéraux à l'œuvre, car ils ont eu la fortune rare de gouverner la France pendant dix-huit ans ; qu'ont-ils fait pour le peuple ? rien. Quelle solution ont-ils proposée ou même entrevue au grand problème de l'organisation de la démocratie ? aucune. Ont-ils affranchi le travail ? non. Ont-ils instruit les classes pauvres ? pas davantage. Ont-ils convié la foule d'en bas à prendre une part, même indirecte, à l'exercice de ces droits civiques sans lesquels la prétendue liberté de tout dire et de tout écrire reste un monopole entre les mains des riches et des lettrés [1] ? jamais. Les Guizot, les Thiers, tous ces hommes qu'on voudrait bien, depuis

[1] Voir à ce sujet de très-belles pages de Daniel STERN. *Histoire de la Révolution de 1848*. Introduction.

dix ans, nous représenter comme de véritables incarnations de la liberté, ont-ils réformé la justice, l'administration, le système suranné de notre instruction publique? Je ne le pense pas. Ils ont seulement prêché le dogme de la libre discussion, et permis aux idées de circuler. C'est quelque chose, c'est beaucoup, et, quand on est condamné au silence, on comprend tout ce qu'on a perdu en perdant la parole ; ils ont eu le tort néanmoins, et leurs disciples l'ont également, de confondre certaines libertés à fleur de peau, avec la liberté, et de prendre un moyen pour un résultat. Le révolutionnaire, au contraire, va plus loin : il demande la liberté de la presse et de la tribune, mais il n'y voit qu'un contrôle nécessaire, un premier pas en avant sur la grande route du progrès. Béranger aimait autant que personne les idées prêchées par les libéraux, et partageait les besoins de libre expansion de la pensée dont ils se sont fait les organes : il ne croyait pas qu'un discours éloquent ou qu'un article de journal fût le *nec plus ultra* des efforts de la Révolution. Il songeait au peuple, au paysan, à l'ignorant, au travailleur livré sans défense à l'exploitation de son patron ; il pensait que les droits suffisants pour une bourgeoisie privilégiée étaient trop étroits pour contenir le pays tout entier. Il demandait l'organisation de la démocratie, c'est-à-dire qu'on mît à la portée de tous, qu'on appliquât dans leurs dernières conséquences ces libertés restreintes et superficielles. Il voulait en un mot qu'on sortît de la théorie qu'on entrât dans la pratique; que la parole affranchie allât trouver le prolétaire esclave, et brisât

le cercle d'exclusions légales et d'impossibilités matérielles où nos lois l'ont enfermé.

Parce qu'il demandait plus que les libéraux, parce qu'il ajoutait à leurs préoccupations d'autres préoccupations, parce qu'il était démocrate autant que libéral, parce qu'il ne se contentait pas de la « responsabilité ministérielle, » parce qu'il voulait la participation active de chacun aux affaires de tout le monde, certains libéraux viennent nous dire aujourd'hui : — Il avait des instincts plébéiens, il était démocrate égalitaire, donc il aimait peu la liberté et la sacrifiait volontiers à l'égalité. — Le chansonnier au contraire n'aurait-il pas le droit de leur répondre : — Vous aimez la liberté politique, mais vous ne pensez pas assez au peuple ; quand vous avez obtenu le triomphe de quelques principes révolutionnaires qui satisfont vos désirs légitimes, vous croyez la Révolution faite ; vous vous mettez à table au banquet de la presse et de la tribune, et vous oubliez que des millions de déshérités attendent derrière vous qu'on dresse enfin dans la rue le banquet des libertés universelles. Vous vous contentez de la fiction légale de l'égalité devant la loi ; vous prétendez même que l'égalité nous déborde et menace la liberté, sans songer que l'égalité, dont on fait tant de bruit, reste presque toujours une lettre morte pour ceux qui devraient le plus en profiter. Il ne suffit pas que toutes les carrières soient ouvertes théoriquement à tous, pauvres et riches, si des obstacles insurmontables vouent éternellement les pauvres à la misère et à l'abrutissement qu'elle enfante.

La liberté sans l'égalité, c'est l'oligarchie, la plus durable des tyrannies ; l'égalité sans la liberté, c'est l'esclavage, ou, comme l'appelle plus poliment M. Montégut, « *le protectorat de l'État démocratique.* » Ce protectorat, Béranger ne l'a jamais prêché. Ennemi irréconciliable des Bourbons de la branche aînée, qui menaçaient le principe d'égalité, la seule révolution à laqnelle il ait pris une part directe, a été une révolution éminemment *libérale :* nous voulons parler de 1830, et de l'avénement de Louis-Philippe.

Or sa conduite en face de ce nouveau régime a été aussi logique que sensée, et montre combien sont fausses toutes les peintures qui tendent à faire de Béranger le prôneur arriéré d'une dictature populaire. Il n'a ni combattu, ni défendu les d'Orléans, par la bonne raison qu'il n'était ni l'adversaire des institutions libérales, ni leur partisan satisfait. A ses yeux elles étaient un moyen, une transition ; au delà d'elles, il voyait la Révolution et la démocratie, ou, si vous préférez, la liberté cessant d'être le mets délicat de quelques lettrés et devenant le pain quotidien de la nation. Des institutions parlementaires, il attendait qu'elles fissent l'éducation du peuple. Il espérait qu'elles lui donneraient le goût de la liberté, qu'il connaît mal jusqu'à présent et dont il comprend peu l'importance pour ses propres intérêts. Si dix-huit ans de libéralisme ont si peu répondu à son attente; s'ils ont produit de si maigres résultats, est-ce sa faute ou celle des libéraux? Et n'est-ce pas un singulier bonapartiste que celui qui a toujours combattu l'Empire, qui a contribué à

développer le pouvoir constitutionnel en France, et qui n'a reproché à la seconde République que de n'avoir pas su vivre ?

Certes, je ne prétends pas chercher « un évangile » dans les chansons de Béranger, ni démontrer que sa politique ait été parfaite et sans lacune. Je crois, au contraire, que les derniers événements ont contribué à nous révéler certains dangers qu'on ne prévoyait guère sous la Restauration, ni sous le régime inauguré par Louis-Philippe ; je crois qu'une conception meilleure et mieux définie de la liberté vraie et de ses nécessités a pénétré dans les esprits. Faut-il donc, pour cela, séparer l'égalité de la liberté ? Faut-il dire que Béranger n'a pas assez aimé la seconde, parce qu'il aimait trop la première ? L'une ne peut pas exister sans l'autre : ce sont les deux termes essentiels du problème de l'avenir. Le monde a marché, sans contredit, pendant que le chansonnier vieillissait. Aujourd'hui que l'égalité des droits, grâce à la proclamation du suffrage universel, a fait un pas immense ; aujourd'hui que la liberté semble plus réellement compromise qu'elle ne l'avait été depuis quarante ans, nous avons naturellement interverti l'ordre de nos préoccupations et de nos craintes. Nous courons au plus pressé, de même que Béranger, à une époque où la Révolution était surtout menacée dans ses éléments démocratiques, combattit plus spécialement au nom de certaines conquêtes de 89, mises en péril par la haine active des émigrés, de la cour et du clergé. Mais on ne peut, en vérité, regretter que le poëte ne se soit pas renfermé dans le libéralisme étroit et im-

puissant des doctrinaires, dans ce libéralisme où M. Montégut voit « une forme de l'âme, un mode de la nature, » où nous ne saurions voir, nous, qu'une tête de chapitre du programme révolutionnaire.

Sous ce titre : *Un dernier mot sur Béranger* [1], M. Montégut est rentré dans la lice au sujet de *Ma Biographie*. Cet article contient les mêmes accusations politiques que le précédent, mais cette fois plus nettement formulées. En bien et en mal le critique de *la Revue des Deux-Mondes* procède désormais par affirmations tranchées : il rejette loin de lui les réticences calculées derrière lesquelles il avait jusqu'alors dissimulé son antipathie contre le chansonnier. Il marchande un peu moins son approbation à l'écrivain : il la refuse tout à fait à l'homme politique et même à l'homme privé.

M. Montégut ne cache pas le désappointement profond que lui a causé l'excessive discrétion de Béranger *autobiographe*.

D'ordinaire, s'écrie-t-il, on attend avec impatience les mémoires et les confessions des hommes célèbres..... Nous sommes de ceux qui pensent que Jean-Jacques et Chateaubriand n'ont rien perdu à révéler toute la vérité, à montrer à nu toutes leurs haines et tous leurs vices. Ils ont tout dit, et après qu'ils ont eu fini leur confession, s'il nous a été permis de les moins vénérer, il nous a été impossible de les moins admirer, car les livres dans lesquels ils ont consigné leurs aveux sont de beaucoup les plus parfaits, les plus animés, les plus *humains* qu'ils aient écrits.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1858.

Nous n'en disconvenons nullement, et nous comprenons que la curiosité publique, cette curiosité composée de « mille sentiments contraires, les uns bas, les autres nobles, » n'ait pas trouvé son compte à *Ma Biographie*.

Ce joli livre, d'après M. Montégut, — et nous partageons encore ici son avis, — est le miroir fidèle du Béranger que nous connaissons depuis longtemps; *il faut nous résigner à n'en pas connaître d'autre*. Ces 250 pages sont un prodige de réserve, de prudence, de modestie et *aussi d'habileté*, car Béranger a trouvé moyen de ne parler que de lui, et en même temps d'en parler *aussi peu que possible. Il n'a voulu compromettre personne*, et il a réussi..... *Béranger se tait lorsqu'il n'a rien de bon à dire;* il juge tout le monde avec une bienveillance pleine d'optimisme, même le roi Charles X, et le seul personnage qui sorte quelque peu maltraité de ses mains est le roi Louis XVIII[1].

On suppose d'abord, en lisant ces lignes, que le critique va féliciter Béranger de cette « modestie » si rare, de cette « réserve » avec laquelle il a parlé de lui-même « aussi peu que possible, » en évitant de confesser les autres et d'immortaliser par delà la tombe ses antipathies et ses inimitiés personnelles. On suppose que le critique va s'appesantir sur cette « bienveillance pleine d'optimisme, » qu'on ne s'attendait pas tout à fait à rencontrer dans un homme qui s'était montré si redoutable par son esprit mordant et par l'acuité de son ironie. On suppose que M. Montégut sera frappé de ce contraste, et qu'il

[1] Cela n'est pas absolument juste. Talleyrand, Fouché, le roi de Suède et la duchesse d'Angoulême sont jugés très-sévèrement par Béranger.

se hâtera d'en conclure que le *bonhomme* Béranger, loin d'être un faux bonhomme, comme des perfidies posthumes auraient pu le prouver, était non-seulement un bonhomme, mais un homme bon, indulgent aux autres, n'éprouvant nul désir de diminuer, pour s'agrandir à leurs dépens, des rivaux politiques et littéraires. — Béranger, en tête de sa biographie, a écrit : « Ceci n'est que l'histoire d'un faiseur de chansons. » Logique jusqu'au bout, celui qui n'a rien voulu être de son vivant, ni ministre, ni député, ni académicien, s'est peint dans ses Mémoires tel qu'il avait été dans sa vie. Il n'a pas voulu se poser en homme politique, après sa mort, et démontrer de la sorte le néant de sa modestie apparente et la grandeur de ses prétentions réelles.— Je ne suis qu'un chansonnier, avait-il dit : — ceci est l'histoire d'un faiseur de chansons, dit-il une dernière fois, en prenant la plume pour écrire l'ouvrage d'après lequel il prétend être jugé et *classé* par la postérité.

M. Montégut n'entend pas les choses ainsi. A son avis, si « l'indiscrétion est un défaut, la discrétion poussée à ce degré est une vertu si négative qu'il ne voudrait la souhaiter à personne... »

Béranger est décidément trop parfait ; on lui souhaiterait presque quelque défaut bien accentué. *Que de sagesse, bon Dieu, que de modestie, que de modération ! Franchement il serait bien plus intéressant, s'il était un peu moins sage.* Ma conclusion, après avoir lu la *Biographie*, c'est qu'il n'a manqué qu'une chose à Béranger : l'imprudence.

Nous voilà bien et dûment prévenus par M. Montégut lui-même : ce qu'il reproche à la *Biographie*, c'est de n'avoir révélé aucun « vice » inattendu, et

d'avoir montré Béranger *tel qu'on le connaissait depuis longtemps*. Le critique s'était dit d'avance : — On parle de la bonté de Béranger, de sa modération, de sa modestie ; on prétend qu'il est serviable et bienveillant, qu'il aime réellement le peuple et les hommes, qu'il a toujours mis d'accord ses actes et ses paroles, qu'il ne s'est guère démenti pendant sa longue vie ; mais nous savons à quoi nous en tenir, et c'est à la « vile multitude » de croire à toutes ces fadaises. Les gens d'esprit ne tombent point dans ces piéges tendus à la crédulité populaire. Rousseau, Chateaubriand, Alfred de Musset à la bonne heure, voilà les grands hommes qu'il nous faut, ceux que nous adorons volontiers. Ils ont le génie, don personnel ; mais, cela mis à part, ils n'ont rien qui les élève au-dessus de nous : leurs vices, leurs faiblesses, les rattachent au commun des mortels, et, du moins, la petitesse de leur caractère comble, dans une certaine mesure, la distance qui nous sépare d'eux sous d'autres rapports. Avec eux la malignité trouve son compte, et nous nous consolons d'admirer leurs œuvres, pouvant médire de leurs personnes.

Qu'il en fût autrement avec Béranger, était-ce possible ?

Enfin, il meurt, et *Ma Biographie* paraît. Stupeur ! point de révélations piquantes, point de ces détails honteux où Jean-Jacques se complaît ; point de ces vengeances d'outre-tombe qui donnent si belle matière aux indignations vertueuses de la critique ; point de revers, toujours la médaille, la même médaille. — « Il fallait se résigner à ne pas connaître d'autre Béranger que celui qu'on connaissait depuis

longtemps. » — Cela parut bien dur à quelques-uns, et M. Montégut a exprimé franchement le dépit général. Cette unité de caractère lui semble invraisemblable : tant de sagesse, de modestie, de modération, dérangent toutes ses idées sur l'espèce humaine; « ce désintéressement si réel uni à un sens si pratique des affaires de ce monde » bouleverse toute son *esthétique* morale. Il voit et il refuse de croire. M. Montégut n'admet pas l'unité de caractère, et c'est évidemment pour lui un article de foi que derrière l'auteur d'*Émile* on devait nécessairement découvrir le père dénaturé qui jette ses enfants à l'hospice. Certes M. Montégut ne le dit pas ; mais son étonnement et son incrédulité, son irritation visible et ses aveux le disent assez.

Quand on trouve les *Confessions* et les *Mémoires d'Outre-Tombe* « les livres les plus humains qu'aient écrits » Chateaubriand et Rousseau; quand on oppose ces livres aux Mémoires de Béranger, en refusant à ces derniers le caractère *humain*, c'est-à-dire la vérité réelle, on doit avoir une triste opinion de l'humanité. L'idéal que s'en fait le critique de *la Revue des Deux-Mondes* nous paraît bien peu élevée, et c'est être par trop pessimiste. Pourquoi donc ne pas accepter Béranger tel qu'il se montre dans ses *chansons*, dans sa vie et dans sa *Biographie?* Pourquoi chercher un autre Béranger, et nier [1] celui qu'on a sous les yeux? Quelle loi s'oppose à ce qu'il ait été effectivement aussi sage, aussi modeste,

[1] M. Montégut ne le nie pas absolument, mais il ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire, et l'on sent qu'au fond il n'y croit guère.

aussi modéré, que cela ressort, suivant vous, de la lecture de sa dernière œuvre ? Si cette loi existe, qu'on la nomme, qu'on la fasse connaître, et nous nous inclinerons. Jusque là, il nous paraîtra toujours plus simple et plus naturel de croire au développement extraordinaire de quelques rares vertus, que d'aller inventer ou supposer des calculs d'une habileté tellement raffinée et si peu en rapport avec les résultats obtenus, qu'elle prendrait presque le caractère d'une maladie mentale, d'une sorte de monomanie étrange. Pour que le caractère du chansonnier fût « *insaisissable* et *inclassable*, » il faudrait d'abord prouver que notre société ne compte dans son sein que des ambitieux, des égoïstes et des hypocrites ; que cette société ne nous a jamais donné l'exemple de vertus simples et de dévouements purs à une conviction ; que tous les esprits y sont débordés, tous les cœurs dévorés par de sourdes convoitises, toutes les intelligences faussées, toutes les consciences élastiques. Or, nous ne croyons pas à ce désarroi général, à cette abolition du sens moral. Nous avons eu le bonheur de pouvoir apprécier dans l'intimité un autre homme [1] que Béranger, chez qui nous avons rencontré la même bonté active unie au même sens pratique de la vie, le même désintéressement et la même bienveillance. Ce type est donc possible et réel. Si la race des Rousseau, des Chateaubriand, des Alfred de Musset existe, au nom de quel principe exilerait-on de l'humanité la race des Béranger ? ou, si l'on admet théoriquement

[1] Sa modestie nous défend de le nommer ici.

que cette race existe aussi, au nom de quels faits voudrait-on en retrancher le chansonnier? Qu'on les cite ces faits, une fois pour toutes, ou qu'on cesse de se refuser à l'évidence, en se retranchant dans un scepticisme que rien ne justifie à l'égard du poëte populaire, et qui prendrait à la longue les proportions d'une calomnie véritable contre la nature humaine.

Il y a un passage de l'article de M. Montégut, qui nous a particulièrement étonné et même peiné. Cet écrivain nous avait habitué à une critique sérieuse après tout, et, si nous différons de lui quant au fond, si nous n'acceptons pas l'ensemble de son jugement sur Béranger, nous reconnaissons volontiers le mérite réel et la distinction de son esprit. Ce passage est relatif à Mlle Judith Frère. M. Montégut soutient que Béranger devait « introduire cette amie auprès du public immense qu'il a conquis, et lui donner sa part d'immortalité : »

Une affection qui dure depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à l'âge de soixante-quinze, joue d'ailleurs un trop grand rôle dans la vie morale, dans la vie du cœur et l'éducation du caractère pour qu'on la passe sous silence..... Trois lignes sur cette amie de soixante ans..... Est-ce bien une récompense suffisante pour tant de dévouement?

Comment M. Montégut, qui constate quelques lignes plus haut que Mlle Judith a inspiré au poëte « l'admirable chanson de la *Bonne Vieille,* » ne comprend-il pas qu'il se réfute lui-même de la façon la plus péremptoire? Cette amie, Béranger ne l'a pas introduite auprès du public, à la façon dont l'entend

le critique, mais il lui a donné « sa part d'immortalité, » en lui réservant une de ses plus belles chansons, une des mieux inspirées, celle-là même dont l'écrivain a dit précédemment : « Tant qu'il y aura des cœurs sensibles à certaines harmonies, ils tressailleront en lisant ces vers, etc... »

De la sorte M[lle] Judith jouit d'une immortalité certaine et pure : elle prend place dans le monde idéal de la poésie, à côté de la Béatrix du Dante et de l'Elvire de Lamartine, moins légendaire que la première, plus vivante et mieux définie que la seconde. Non, M[lle] Frère n'a rien à reprocher au poëte ; il lui a payé sa dette amplement, car il l'a nommée SEULE dans *Ma Biographie*, après lui avoir consacré ses vers les plus nobles et les plus touchants.

Nous craignons bien ici que l'intérêt porté par le critique à la constante amie du chansonnier, ne soit un intérêt d'emprunt. Qui ne sent pas quel hommage l'amant a rendu à la compagne fidèle de sa vie, en ne nommant auprès d'elle aucune autre femme, n'est point un excellent juge des devoirs dus à la femme aimée ; qui regrette que Béranger n'ait pas raconté ses fredaines de jeunesse est peut-être assez mal venu à trouver que Béranger n'a pas suffisamment récompensé le dévouement de « *la Bonne Vieille.* » Nous ne doutons nullement de la délicatesse et de la galanterie éclairée de M. Montégut : ce qui l'égare ici, c'est une préoccupation personnelle. Il parle de M[lle] Frère, mais ce n'est pas à elle qu'il pense ; il regrette simplement, sous une forme charitable, l'absence de certains détails intimes attendus « avec impatience » par le public, et

que le poëte a jugé à propos de taire, supposant que les choses du cœur ne sont pas essentiellement du domaine de la publicité, et qu'un homme illustre n'est pas condamné à introduire les contemporains et la postérité dans les joies ou les souffrances de sa vie privée. Il y a une pudeur des sentiments, une certaine aristocratie du cœur qui s'accommode mal de la promiscuité, même posthume, avec un « public immense. »

D'ailleurs une seule personne aurait eu le droit de se plaindre de cette « discrétion mal entendue. » Cette personne, c'était Mlle Judith. Or elle savait ce que le chansonnier avait écrit d'elle. Si elle a jugé sa place suffisante; si elle s'est contentée d'avoir rempli la vie de l'homme, sans tenir à remplir les ouvrages de l'écrivain, il n'appartient guère à des étrangers de s'étonner d'un demi-silence qui fut sans doute un suprême hommage rendu aux délicates susceptibilités de la femme.

Cependant, pour être équitable, il faut reconnaître que M. Montégut, tout en montrant quelques défiances injustes au sujet du caractère réel du chansonnier, en d'autres circonstances a bien saisi et bien rendu certaines nuances que personne n'avait senties d'une façon aussi nette, ou du moins exprimées, avant le critique de la *Revue des Deux-Mondes*. Ainsi il a parfaitement raison, lorsqu'il déclare que Béranger appartenait à la fois à la bourgeoisie et au peuple.

Formé pour ainsi dire de deux natures, il était merveilleusement doué pour remplir le rôle qu'il a joué, pour fondre ensemble les sentiments de ces deux grandes moitiés de la

société française, et pour atteindre à cette popularité que lui ont faite à l'envi la bourgeoisie et le peuple.

Rien de plus vrai.

Le récit que Béranger fait de son enfance a encore changé en certitude un soupçon que nous n'aurions pas osé exprimer : c'est qu'il devait aux mœurs de l'ancienne France ce qu'il y a dans son caractère de très-respectable. Il y a beaucoup de la vieille France dans Béranger.....

Plus circonscrite, cette remarque serait très-exacte, et nous savons gré à M. Montégut d'avoir démêlé dans le chansonnier cet élément primitif qui le rattache à un passé intellectuel d'où sont sortis, en réagissant contre lui, les encyclopédistes et Voltaire. Du reste l'écrivain commente sa pensée, lorsqu'il ajoute quelques lignes plus bas :

La table rase que les générations nouvelles trouvent à leur entrée dans la vie n'a jamais existé pour Béranger. Fils de ses œuvres, Béranger n'est nullement un parvenu ; il n'en a ni les témérités de pensée, ni les impertinences de langage, ni les audaces d'action. Quels qu'aient été ses déboires, il est entré dans la vie docilement, sans fracas, comme un homme qui a sa place faite dans la société, si modeste qu'elle soit, et *non comme un homme qui sent le besoin de faire son chemin*... Ce qui caractérise au contraire le Français d'aujourd'hui, c'est qu'il se considère comme exclu de la société et comme n'ayant ni feu ni lieu tant qu'il n'a pas conquis la fortune ou le renom ; de là l'abondance des parvenus dans la société contemporaine......

Tout ceci est finement compris, écrit dans un ton juste et plein de vérité.

M. Montégut, l'un des premiers aussi, a décou-

vert et mis en montre cette perle fine qui s'appelle l'*Histoire de la Mère Jary*.

C'est, nous dit-il, une anecdote rapide et concise, comme on savait en composer autrefois, avant que le roman à la manière anglaise, importation exotique, eût remplacé le genre tout français du *récit*. Cette courte et touchante histoire est une des plus belles choses qui soient sorties de la plume de Béranger [1], et peut hardiment prendre sa place à côté de *Jeanne la Rousse* et du *Vieux Vagabond*. Nous avons été d'autant plus touché de cette anecdote, qu'elle roule sur un sujet dont nos modernes romanciers nous ont déshabitués, l'amour maternel. Ce vieux sentiment, éternel comme la nature humaine, a été pour ainsi dire renouvelé par Béranger, et se présente dans son sobre, savant et cependant naïf récit, avec une physionomie tout à fait originale..... Quel beau sujet pour un romancier moderne que l'odyssée de cette femme poursuivant une vision à travers toute l'existence! Nous n'en aurions pas été quittes à moins de huit ou dix volumes. L'histoire occupe dix pages à peine dans la *Biographie* de Béranger; nous n'hésitons pas à la ranger parmi les petits chefs-d'œuvre du récit à la *française*, et nous la recommandons à l'attention de tous les amateurs de la bonne littérature.

En somme, le travail de M. Montégut pourrait se définir ainsi : fort malveillant dans son ensemble et convenable en général; juste [2] quelquefois; per-

[1] Nous signalerons, à ce sujet, un phénomène bien rare chez ceux qui écrivent et surtout qui écrivent leurs *confessions* : les plus belles pages et les plus éloquentes de *Ma Biographie*, ne sont pas celles où Béranger parle de *lui-même*, mais celles où il raconte les souffrances d'une pauvre femme du peuple pleurant le fils qu'elle a perdu. Quand il s'agit de lui, le chansonnier est sobre et presque sec.

[2] Quoi de plus juste que ce passage sur le rôle de Béranger, après les deux invasions :

« Au milieu d'un silence profond, où l'on n'entendait encore que les

fide à l'occasion; souvent plus subtil que sérieux, mais néanmoins presque toujours remarquable. En lisant les articles de la *Revue des Deux-Mondes*, plus d'un lecteur a dû se laisser convertir à l'opinion du critique. Pour ne point subir cet entraînement, il faut s'avancer avec une grande prudence au milieu des artifices du style, et connaître d'avance la réalité des choses, ou, du moins, avoir soi-même étudié sincèrement la question.

M. CUVILLIER-FLEURY.

Nous ne trouvons guère de bon sens
que ceux qui sont de notre avis.
(LA ROCHEFOUCAULD. *Pensées*.)

Nous n'en avons pas fini avec le procès intenté à Béranger, sous le couvert du libéralisme. Comme la *Revue des Deux-Mondes*, par l'organe de M. Montégut, le *Journal des Débats* s'est également porté partie civile par la bouche de M. Cuvillier-Fleury. Si nous étions l'avocat du chansonnier, nous hésiterions peut-être à combattre de pareils adversai-

cris des victimes de la défaite et les menaces des vainqueurs, cette voix s'éleva, et la France prêta l'oreille. On a dit souvent que Béranger avait consolé la France de l'invasion; l'expression n'est pas trop forte. Oui, *ces chants furent alors une consolation et même une espérance; ils apaisèrent les douleurs et les regrets, ils réveillèrent les courages*. Aussi ces chants méritent-ils, quelle qu'en soit la valeur littéraire, d'être appelés patriotiques, et ils resteront attachés au souvenir de l'invasion, comme un poétique commentaire des émotions qui traversèrent alors le cœur de la France. »

res, mais, heureusement pour nous, comme pour Béranger, ce n'est pas ici Béranger que nous défendons, c'est la vérité. Nous ne parlons pas au nom d'un homme, nous parlons au nom de la justice, et nous comptons fermement que la bonté de notre cause suppléera à ce qui peut nous manquer d'autre part.

M. Cuvillier-Fleury, sans contredit, est un écrivain de beaucoup d'esprit et d'un esprit critique qui ne manque ni de portée, ni de finesse. Cependant l'esprit a ses faiblesses et sa pente naturelle, et parfois il nous emporte au delà du but par le plaisir que nous éprouvons à montrer toutes nos ressources, à prouver au public que nous ne sommes dupes d'aucune comédie, et que nous connaissons le fond des choses. L'esprit nous porte à la défiance : la défiance nous engage à chercher *le dessous*, à vouloir deviner, alors même qu'il n'y a rien à deviner. Notre propre subtilité nous égare, et, parce que nous sommes raffinés, nous finissons par ne plus voir que des raffinés autour de nous. On prête si naturellement à autrui ses propres faiblesse!

Ainsi nous avons vu M. Veuillot reprocher à Béranger, en style d'ivrogne, d'être un poëte de cabaret; M. Sainte-Beuve signaler de l'égoïsme dans la conduite du chansonnier; M. Eugène Pelletan dénoncer à l'indignation publique ce poëte qui aurait vécu avec l'unique préoccupation de *se distinguer* et de faire parler de lui. Voici maintenant M. Cuvillier-Fleury qui appelle tour à tour la simplicité de Béranger calcul ou médiocrité, ne pouvant se décider à prendre son homme tel qu'il se présente, et deve-

nant injuste à force de se croire bien informé.

D'ailleurs, il y a deux sortes d'esprit : l'un s'accommode aux choses, l'autre accommode les choses à sa guise, et si le premier se débarrasse, à un moment donné, des opinions de l'individu, le second s'y enchaîne.

Le *Journal des Débats* nous a, au sujet de Béranger, fourni dans la personne de MM. Cuvillier-Fleury et Bersot, un échantillon de ces deux sortes d'esprits.

Une même préoccupation a conduit ces deux écrivains à un résultat tout à fait contraire. Ils n'ont pas voulu, comme le public, juger le chansonnier sur l'écorce, s'en tenir à l'opinion vulgaire, à la *légende* en un mot : ils ont voulu pénétrer au cœur même de la question. Seulement M. Bersot, allant de l'avant, dépouillant les impressions du jour, bouchant ses oreilles aux cris des partis furieux, s'est donné le « plaisir *innocent* (suivant lui, mais peut-être assez malin, aux yeux de quelques confrères), de dire maintenant à peu près seul ce qu'à peu près tout le monde dira plus tard, lorsque des passions ardentes à cette heure seront calmées par leur propre cours ou par l'effet des événements[1]. » Il y a presque complétement réussi, croyons-nous, et ce trait de jugement l'a placé sur le terrain solide de la critique et de la vérité.

M. Cuvillier-Fleury, lui, au contraire, est resté dans son cabinet de travail. Il y a convoqué le ban et l'arrière-ban de ses souvenirs, de ses croyances,

[1] *Littérature et morale*, 1 vol., 1861. (Voir le chap. sur *Béranger*, pour toutes les citations que nous ferons de M. Bersot).

de ses regrets, de ses antipathies et de ses sympathies ; puis, devant cet aréopage respectable, il a procédé à l'étude attentive de l'homme qui ne partageait ni toutes ses croyances, ni tous ses regrets. C'était se vouer d'avance à une certaine injustice inévitable ; c'était borner son horizon et se renfermer dans des limites trop étroites pour que la vérité tout entière pût y pénétrer. Ajoutez à cela une sagacité exercée qui compte sur elle-même et se plaît à découvrir des ressorts cachés, des motifs secrets, parce qu'elle y trouve son triomphe, et vous vous expliquerez facilement comment deux hommes d'une réelle perspicacité d'esprit, appartenant au même monde, suivant le même courant d'idées, se livrant aux mêmes études, ont, sur la même question, proposé deux solutions diamétralement opposées. Vous vous expliquerez surtout comment M. Cuvillier-Fleury, assez favorable à Béranger tant qu'il s'occupe de l'écrivain politique tel que les *chansons* nous le révèlent, devient tout à coup sévère dès qu'il a ouvert *Ma Biographie*, dès qu'il connaît par elle le testament définitif du chansonnier.

Au sujet des *Dernières chansons*, le critique se prononce sans enthousiasme, avec équité, signalant même chez l'homme — malgré une défiance visible, quoique non exprimée, — certaines qualités qu'il niera plus tard, ou, tout au moins, qu'il *expliquera*, après avoir lu la vie de Béranger.

Avant de juger les *Dernières chansons*, nous dit-il [1], j'a-

[1] *Dernières études historiques et littéraires*, 2 vol. (*Béranger peint par lui-même.*)

vais voulu relire d'un bout à l'autre les anciennes. La proportion de ce qui est vraiment supérieur à ce qui l'est moins, est plus forte, sans doute, dans le passé que dans le présent. Malgré tout, beaucoup d'écrivains de notre temps sont-ils sûrs de se présenter à la postérité avec une vingtaine de pages d'un style excellent ?

Alors M. Cuvillier-Fleury se demande pourquoi le peuple a gardé « un souvenir fidèle à son poëte, malgré son silence de vingt-cinq ans. » Naturellement le critique attribue quelque peu cette popularité à ce que le poëte a « *flatté les passions du peuple, caressé ses préjugés, célébré ses vices comme ses vertus,* raconté ses joies et ses souffrances ; » et, naturellement aussi, le critique oublie de nous dire quelles sont ces *passions*, ces *préjugés*, ces *vices :* cet oubli se comprend. En effet, les passions, les préjugés, les vices dont veut parler M. Cuvillier-Fleury, ne relèvent pas de la morale éternelle, ne sont pas de ceux dont la nomenclature révolterait toutes les consciences, indignerait tous les esprits. Ces passions, ces préjugés, ces vices, ne sont justiciables que de la morale particulière d'un parti. C'est à ce parti que l'écrivain s'adresse, sûr qu'il sera compris et approuvé de lui, jugeant inutile de spécifier davantage, pour les profanes, une accusation qu'ils pourraient d'autant mieux récuser, qu'elle serait plus définie et par conséquent plus circonscrite.

Nous venons d'écouter les restrictions de l'homme politique, écoutons maintenant le jugement de l'homme de lettres :

N'est-ce pas aussi parce qu'il avait écrit dans un style à la

fois précis, brillant et ferme [1], qui avait laissé trace sur ce fonds mobile des impressions populaires? Si on s'est souvenu de lui, lorsque tant d'autres *flatteurs* du peuple étaient oubliés, c'est que, comme écrivain (nous parlons de la forme), il s'était plus respecté. C'est qu'il avait gravé plus profondément ce que d'autres avaient crayonné d'une main légère ou inhabile. Au niveau du peuple par les sentiments et les idées, il lui était supérieur par le langage, son succès dure encore. Le peuple aime que la langue qu'on lui parle porte plus haut que lui; ce qui ne l'empêche pas de la comprendre.

De ce passage, où l'on peut remarquer quantité de choses justes, nous ne relèverons qu'une seule épithète. *Flatteur du peuple* est une accusation qu'on a portée plusieurs fois contre le chansonnier, et que M. Sainte-Beuve, des premiers, a mis en avant: aussi n'est-ce pas l'accusation elle-même que nous voulons signaler, mais le ton avec lequel elle est lancée au passage. Cette accusation paraît si simple, si évidente à l'écrivain, qu'il ne la discute même pas, et ne songe à l'appuyer sur aucun fait Chantre du peuple et courtisan du peuple sont à ses yeux, dirait-on, deux expressions synonymes, et M. Cuvillier-Fleury semble croire qu'il ne viendra jamais à l'esprit de personne que Béranger n'ait pas été un *flatteur* du peuple qu'il aimait à coup sûr, et pour lequel il a toujours chanté. Cette façon calme de procéder, cette opinion tranquille que rien ne dérange ou ne fait hésiter, ont leur signification bonne à noter.

[1] Ce n'est pas l'opinion de M. Bersot, en désaccord sur tous les points avec M. Cuvillier-Fleury, et qui reproche à « une multitude de chansons », de manquer de « la clarté de l'idée, de la facilité du tour, de la vivacité de la couleur. »

Longtemps M. Cuvillier-Fleury a vécu non loin des cours, où la flatterie pousse et s'épanouit comme une fleur en serre chaude. Il a vu là le peu de sincérité de la plupart des dévouements, l'habile comédie des intérêts et des ambitions. De ce spectacle affligeant, auquel il a dû assister bien souvent, il est résulté chez lui une sorte de conviction, en tout cas une manière de voir toute spéciale. Grâce à ses souvenirs, grâce à de premières impressions reçues, les « bardes du Sacre » ont déteint, dans son imagination, sur le barde populaire. Il n'a pas compris que Béranger appartenait à un autre monde, et que si le peuple, comme les rois, a ses flatteurs, il a parfois aussi des amis désintéressés et convaincus qui partagent ses idées et ses sentiments, tandis que d'un roi on se partage seulement les faveurs ou le pouvoir. Hélas! nos souvenirs personnels, la société que nous avons fréquentée, les habitudes de notre esprit influent sur notre jugement et s'interposent comme autant de voiles épais entre nous et la vérité. — M. Cuvillier-Fleury a parfois soulevé un coin de ces voiles, et il a aussitôt entrevu le vrai Béranger. Il en est ainsi, quand il parle du prétendu *bonapartisme* du poëte populaire.

Nous savons de reste le fond de ses sentiments et de ses idées pendant les quinze années qui ont suivi la chute de l'Empire. Nous PENSIONS TOUS A PEU PRÈS COMME LUI, sans le dire aussi bien. Nous chantions avec lui. Béranger ne nous apprenait pas à « aimer la patrie, » parole qu'on a prêtée plus tard à un jeune prince ; mais son patriotisme aidait le nôtre. Accablée par l'Europe, la France, ne se croyait pas vaincue. Vice ou vertu, cette présomption est dans le caractère fran-

çais. *Béranger la traduisait en vers magnifiques*, VOILA SON BONAPARTISME.

Cette déclaration est fort claire, ces aveux sont l'expression exacte de la vérité même. Lorsqu'on accuse Béranger d'avoir trop chanté Napoléon, lorsqu'on avance qu'il a créé la légende impériale et contribué à certains résultats, on devrait du moins faire la part de chacun, et ne pas oublier que cette faute, si elle existe, tous ou presque tous les hommes de la Restauration l'ont commise avec lui : « *Nous pensions tous à peu près comme lui.* » Quand on s'appuie sur ses chansons napoléoniennes pour mettre en doute, pour nier au besoin, ses convictions révolutionnaires et sa foi républicaine, on devrait songer à certaines odes de Victor Hugo, au poëme d'Edgard Quinet, et se rappeler qu'il n'en est guère parmi nos contemporains, et je parle des plus grands et des meilleurs, qui soient purs de toute complicité dans cette imprudence. Aucun de ces hommes ne prévoyaient et ne pouvaient prévoir le retour inattendu de l'aigle, et Sainte-Hélène était si loin, qu'on prenait cet éloignement géographique pour un obstacle infranchissable.

D'ailleurs, avait-on réellement le choix des moyens, en 1814 et en 1815? Au moment où la France vaincue voyait se dresser le fantôme de la contre-révolution, où les émigrés nous ramenaient le passé féodal, où toutes les conquêtes de 1789 allaient peut-être nous échapper, comme nous échappaient les conquêtes territoriales de la République et de l'Empire, ne fallait-il pas ranimer ce peuple vaincu, cette nation découragée?

Ne fallait-il pas, pour lui rendre les mâles vouloirs et l'énergie d'une lutte désespérée, réveiller en elle le sentiment de sa fierté? Ne fallait-il pas s'appuyer sur un levier qui soulevât les masses et, par le patriotisme exalté, les ramener au culte trop longtemps délaissé de la Révolution? Le danger était imminent, la menace foudroyante. Cette opposition, qu'on blâme et qu'on maudit aujourd'hui, éloigna le danger d'alors et rendit vaine la menace. Si, le lendemain, un autre danger s'est révélé, si le hasard des événements et la logique des fautes ont amené de nouvelles complications et la défaite momentanée de la liberté, il sied mal aux successeurs des hommes de la Restauration, à ceux qui ont influé sur les destinées du pays, de 1830 à 1852, de rendre Béranger responsable du chemin parcouru depuis qu'il s'est retiré de la lice et qu'il a cessé de combattre à leurs côtés. Il nous avait débarrassés des Bourbons légitimes, vous lui avez ramené l'Empire, et c'est vous qui l'accusez!

Qu'on y regarde de plus près encore, et l'on verra que ceux-là même qui l'attaquent avec le plus d'amertume, qui lui reprochent le plus cruellement son alliance avec les souvenirs glorieux de l'Empire, transformés par le chansonnier en souvenirs patriotiques, sont tout prêts à s'allier, au nom de la liberté, avec les légitimistes et les ultramontains, à donner la main, pour combattre l'adversaire du jour, aux adversaires irréconciliables de la démocratie.

De grâce, Messieurs, un peu de logique. A défaut de justice ayez, du moins, le bon sens, et, de la plume qui dénonce à l'univers la prétendue confusion faite

par Béranger entre le bonapartisme et la Révolution, ne signez pas un pacte avec la fusion orléaniste-légitimiste; au même instant où vous criez qu'il a sacrifié la liberté à la gloire, n'unissez pas le drapeau tricolore au drapeau blanc.

Cependant, si nous admettons avec M. Cuvillier-Fleury que tous, sous la Restauration, suivaient la politique du chansonnier, et « chantaient avec lui; » si nous savons gré au critique d'avoir courageusement proclamé cette vérité, nous n'admettons pas que tous les hommes de l'époque « pensaient à peu près comme le chansonnier. » Il allait, en intention, infiniment plus loin que l'immense majorité de ses confrères de l'opposition. Presque tous se seraient accommodés de la Restauration, pourvu qu'elle accordât certaines réformes ou certaines garanties. Béranger et le peuple voulaient à peu près seuls le renversement des princes légitimes. On l'a dit, avec raison : « Il était irréconciliable. » Ce qu'il demandait, c'était la chûte du trône. Que les libéraux l'en blâment, nous le comprenons; mais les démocrates et les révolutionnaires doivent l'en remercier, et, quand il travaillait pour eux, ce n'est pas sa faute s'ils se sont fait écraser sous les débris de l'édifice qu'ils battaient en brèche avec lui.

D'après M. Montégut, Béranger n'aurait rien compris au mouvement libéral de la Restauration, ni jamais partagé les aspirations du pays vers la liberté, pendant la période écoulée de 1815 à 1830. M. Cuvillier-Fleury se connaît probablement en libéralisme aussi bien que M. Montégut; le drapeau du *Journal des Débats* porte les mêmes couleurs

que l'oriflamme de la *Revue des Deux-Mondes*, et pourtant M. Cuvillier-Fleury ne partage point l'avis de M. Montégut, puisqu'il nous dit fort nettement :

Béranger n'était pas un interprète moins fidèle de nos opinions LIBÉRALES. Aux injures près, qu'il eût le tort de mêler à ses critiques, nous n'aimions pas plus que lui la politique dans la sacristie, la congrégation près du trône, le jésuitisme dans nos écoles, l'espionnage dans nos maisons, ni ces résurrections féodales, ni ces répressions sanglantes qui renvoyaient, nous disait-on alors, « le blasphémateur devant son juge naturel. » Voilà ce que nous n'aimions pas plus que Béranger. Était-ce un crime ? Repentons-nous beaucoup, je le veux bien ; mais SOUVENONS-NOUS UN PEU. Sans tout donner à Lisette, ne refusons pas tout à Béranger.

Que pense M. Montégut de l'ironie charmante avec laquelle M. Cuvillier-Fleury consent « à se repentir beaucoup, » à condition toutefois qu'il lui sera permis de se « souvenir un peu ? » A la vérité l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* est trop jeune pour se souvenir, et cela explique qu'il ait tout oublié en parlant de la politique de Béranger,—tout oublié, disons-nous, moins le programme signé de M. Charles de Mazade.

Au reste, dans toute cette partie de son travail, M. Cuvillier-Fleury montre un grand amour de l'impartialité. Chaque fois qu'il parle du rôle politique du poëte, c'est avec une extrême modération et l'équité d'un homme qui se rappelle au fur et à mesure les passions, les craintes dont la nation était agitée après le retour de *Louis le Désiré*.

Béranger, dit-il encore, était un lutteur qu'animaient les applaudissements de la galerie. *Nous y étions tous*. S'il a dé-

passé plus d'une fois les bornes d'une contradiction honnête et d'une satire légitime, n'était-ce pas un peu notre faute?.... Béranger s'est échauffé au jeu comme Beaumarchais. Il s'est fâché comme Voltaire. Moins heureux que le philosophe de Ferney, il a expié les excès de sa verve et de son langage.

Sans doute, les applaudissements de la galerie animaient Béranger, et la galerie, c'était le pays presque entier. Ici, toutefois, il convient d'établir une distinction importante, car, en l'oubliant, nous serions amenés à méconnaître tout un côté, et le plus honorable, du caractère de Béranger. La *galerie* dont parle M. Cuvillier-Fleury avait ses premières et ses secondes places : les fauteuils où s'asseyaient les membres de l'opposition, l'aristocratie intelligente de la nation; les banquettes où la foule s'entassait ardente et anonyme. Or les applaudissements de l'opposition ne manquèrent jamais au poëte, le lendemain d'une de ses grandes victoires, lorsque les banquettes en avaient d'abord entonné le *Te Deum* retentissant, mais souvent les meilleurs amis du chansonnier, les coryphées et les grands orateurs de son parti, l'abandonnèrent la veille de la bataille, et se séparèrent de lui au moment du danger. — Vous allez trop loin, lui disait-on; vous compromettez par vos exigences les résultats acquis; nous ne voulons qu'un changement de ministère, la modification de quelques articles de loi, et vous marchez à une révolution.

Lui-même nous raconte, dans sa *Biographie*, une de ces étranges faiblesses de l'opposition d'alors :

Le parti libéral était dans le plus grand désarroi : de

folles espérances venaient de s'évanouir et les meneurs de l'opposition semblaient saisis d'une sorte de panique. Le moment était donc bien choisi, puisque l'apparition de mes volumes, longtemps attendus, et que le procès que tout faisait pressentir, et qui devait les dorer sur tranche, comme je disais alors, pouvaient être un moyen de réchauffer un peu l'opinion qu'un rien abat, qu'un rien peut relever. Plusieurs libéraux, et des plus riches, qui, six mois auparavant, me poussaient à cette démonstration, voulurent alors l'entraver. Comme je publiais par souscription, tel qui s'était fait inscrire pour un nombre énorme d'exemplaires, en m'excitant à faire tirer à plus de 10,000, me signifia, au dernier moment, de ne pas faire imprimer ou de retirer son nom de la liste des souscripteurs. Rien ne m'arrêta; au contraire, j'en fus plus convaincu de la nécessité de ce coup de feu d'une sentinelle avancée pour réveiller le camp libéral, si étrangement commandé par ceux qui avaient l'honneur de passer pour ses chefs les plus vigoureux. Manuel pensait comme moi, et, grâce à mon ami M. Bérard et à quelques autres amis fidèles, mes deux in-12, imprimés non sans quelques difficultés chez Firmin Didot, parurent en octobre, tirés à 10,500 exemplaires [1].

Donc, au moment où les riches *meneurs* du parti libéral s'abandonnaient, où les hommes réputés pour leur vigueur se retiraient de la lice, Béranger y rentrait, malgré son isolement et le blâme de ses amis politiques, sachant qu'il allait perdre sa modique place et s'attirer un procès. Ce courage civique, le chansonnier l'a eu plusieurs fois. La galerie l'applaudissait et *tout le monde y était*, certainement; mais, il ne faut pas négliger ce détail qu'une notable partie des spectateurs applaudissaient à contrecœur et après coup, et que Béranger, interprète des

[1] *Ma Biographie*, p. 156, 157 (édit. in-18).

sentiments de la foule, ne recevait de personne un mot d'ordre ou le commandement d'agir.

Ce passage est d'ailleurs, tout porte à le supposer, un de ceux qui ont si fort irrité M. Montégut, un de ceux qu'il trouve trop sages, trop modérés, trop discrets. En effet, Béranger ne *nomme aucun* de ces chefs du parti libéral qui refusèrent leur souscription, et trahirent, dans une circonstance grave, les intérêts de la liberté, dont ils s'étaient faits les défenseurs d'office. Le chansonnier n'a pas voulu exercer une vengeance tardive contre ces hommes, morts aujourd'hui, ou, du moins, trop âgés pour que leur influence personnelle soit longtemps prépondérante. Les dénoncer n'eût profité à personne. Les mêmes faiblesses se rencontreront toujours dans tous les partis, et, à la discrétion de Béranger, nous ne voyons guère que la curiosité de M. Montégut qui ne trouve pas son compte. Il s'agit là, pourtant, nous le répétons, de libéraux, de *vrais libéraux*, il n'y a pas à en douter, de ces libéraux mis par M. Montégut si fort au-dessus du chansonnier, au nom de leur amour éclairé — quoique peu vaillant — de la liberté. M. Montégut ne devrait-il pas savoir quelque gré à l'historien qui lui laisse ses idoles intactes ?

Il devrait aussi se rappeler que « le nom de Louis-Philippe, dans un temps où la diffamation de son caractère et de ses actes défrayait les journaux démagogiques, ne figure pas une seule fois, même par allusion, dans les chansons de Béranger, soit celles de 1833, soit les dernières. » C'est M. Cuvillier-Fleury qui fait cette remarque, à laquelle il ajoute comme

corollaire, la citation d'un mot de Béranger rapporté par M. Savinien Lapointe : « Nous avons des libertés autant qu'il nous en faut. Si nous en avions d'avantage, nous ne saurions qu'en faire. »

Lorsque nous voyons aujourd'hui tous les journaux, toutes les revues de l'opposition soit libérale, soit démocratique, inscrire sur leur drapeau : « libertés constitutionnelles, responsabilité des ministres, etc., » comprend-on que ces mêmes journaux, ces mêmes revues osent prétendre que Béranger préférait la dictature au pouvoir constitutionnel, parce qu'il se déclarait satisfait *momentanément* de ces libertés dont ils pleurent l'absence, dont ils rêvent le retour? Si l'on avait suivi les conseils du chansonnier; si l'on avait profité de cette bonne fortune de dix-huit ans de régime parlementaire, pour travailler à « l'organisation de la démocratie, » — c'est-à-dire, si l'on avait éclairé, affranchi réellement le peuple ignorant et nécessiteux, et résolu les problèmes d'économie sociale d'où dépend l'avenir, — la liberté politique n'aurait pas succombé, au jour des revendications populaires.

Du reste, M. Cuvillier-Fleury revient encore, pour la troisième ou quatrième fois, sur le bonapartisme de Béranger, et toujours en termes aussi clairs, avec une intelligence aussi vraie de cette partie de l'œuvre militante du chansonnier. A propos du règne de Louis-Philippe, le judicieux critique nous rappelle des faits trop oubliés :

On sait le soin que de son côté le gouvernement de juillet voulut prendre de la gloire posthume de Napoléon, au milieu de quelles fêtes il rétablit ses statues, quel musée il ouvrit

à son histoire, quelle mission il donna au plus populaire de ses princes..... *Béranger a fait comme nous et dans le même temps*.....

Le gouvernement de juillet, ne croyant plus à la réalité du bonapartisme, en avait restauré l'image. Béranger ne pouvant plus se servir dans un combat d'opposition de l'épée du héros, s'en sert comme d'un archet commode sur sa guitare de troubadour.

Telle est, nous le répétons, la vérité, et nous sommes heureux qu'elle sorte d'une bouche autorisée et libérale. Ainsi s'expliquent les dernières chansons napoléoniennes de Béranger, les plus faibles de toutes, d'ailleurs, car il faut le remarquer, du moment où le poëte retiré de l'arène chante Napoléon, sans arrière-pensée d'opposition et de lutte anti-bourbonnienne, l'inspiration lui fait défaut: ses vers sentent l'effort et nous laissent froids. Il y a là de l'amplification, il n'y a point d'enthousiasme. Une petite vanité d'auteur travaillant pour la postérité l'a égaré. Ce sujet l'avait si bien soutenu jadis qu'il y compte toujours. Il en attend après sa mort un nouveau succès, cette fois purement littéraire, et ne s'aperçoit pas qu'il n'était éloquent en parlant de Napoléon que lorsqu'il songeait à Louis XVIII. La révolution de 1830 n'a pas seulement, comme il le disait, détrôné la chanson, elle a surtout tari, dans l'écrivain lui-même, la source poétique de ce que l'on veut appeler, par tactique de combat, son bonapartisme.

Jusqu'à présent nous avons écouté M. Cuvillier-Fleury, critique littéraire et contemporain des luttes de la Restauration. Jusqu'à présent ses souvenirs

ont joué un plus grand rôle que ses opinions, et il a montré, à certains égards, une réelle impartialité, par cela seul qu'il a replacé Béranger, homme politique, dans son véritable milieu.

Malheureusement le collaborateur distingué du *Journal des Débats* ne restera pas longtemps sur ce terrain, et, bientôt, le désir de tout interpréter, le besoin de diminuer un adversaire, vont l'entraîner à d'injustes restrictions, à de fausses appréciations.

Le caractère de Béranger sera l'écueil contre lequel ira se briser l'impartialité du critique. A force de vouloir être sagace, il cessera d'être vrai.

Il s'attaque d'abord aux sentiments de l'homme, et prétend que « dans la femme Béranger n'a jamais aimé qu'un instrument de plaisir, peut-être, — ajoute-t-il comme une sorte d'excuse, — parce qu'il n'a jamais connu sa mère. »

Nous accepterions cette excuse, qui a bien sa valeur, si, en effet, Béranger n'avait envisagé la femme qu'au point de vue du plaisir matériel, mais, dans son second article, M. Cuvillier-Fleury cite le passage suivant extrait de *Ma Biographie :*

Peut-être n'ai-je jamais parfaitement connu ce que nos romanciers appellent l'amour ; car je n'ai jamais regardé la femme comme une *épouse,* ou comme une *maîtresse,* ce qui n'est trop souvent qu'en faire une *esclave* ou un *tyran* ; et je n'ai jamais vu en elle qu'une *amie* que Dieu nous a donné ! ..

Il ressort d'abord de cette citation que la femme, aux yeux du poëte, n'était pas uniquement « un instrument de plaisir, » puisqu'il lui donne la fonction d'*amie,* celle de toutes où il entre le moins des sens et le plus du cœur.

Malgré cela M. Cuvillier-Fleury ne revient pas sur son premier jugement, et se contente de tirer de cette citation incomplète la conclusion suivante, où l'on pourrait relever une certaine naïveté :

Telle est la théorie de Béranger; *il ne croit pas à l'amour*; mais si l'amour n'existait pas, lui répondrons-nous, IL FAUDRAIT L'INVENTER.

A ce sujet nous ferons deux observations. D'abord Béranger ne dit nullement « qu'il ne croit pas à l'amour, » ce qui serait une sottise. Il dit seulement qu'il ne l'a « *peut-être* » jamais parfaitement connu tel que les romanciers nous l'ont dépeint, et ceci est fort différent. Ne pas croire à l'amour, ce serait le nier, or, le chansonnier avait trop de bon sens pour nier un sentiment dont il avait dû constater l'existence, en le voyant se manifester bien des fois autour de lui. Ce qu'il nie, sans doute, au fond, c'est la *sainteté* de cette passion, le caractère sublime qu'on lui attribue de nos jours, et qui tend à la mettre au-dessus de tous les autres amours, amour de la patrie et amour du devoir.

En second lieu, nous ne comprenons guère cette exclamation de M. Cuvillier-Fleury : — « Si l'amour n'existait pas, il faudrait l'inventer ! » — Cet enthousiasme inattendu a lieu d'étonner de la part d'un critique sérieux, sévère même, à moins qu'il ne faille supposer à cet axiome une portée philosophique dont le sens nous échappe.

Nous savons bien que les romanciers ont inventé quelque peu l'amour, et qu'ils l'inventent tous les jours à la plus grande joie de leurs lectrices, et dans

l'intérêt du succès ; nous savons aussi que l'amour est un précieux auxiliaire en littérature, et qu'on lui doit des pages magnifiques; mais il y aurait lieu de s'entendre sur cette passion, que chacun conçoit d'une façon si différente, et à laquelle tout le monde donne le même nom.

Elle a son utilité, qui le nie? sa précieuse utilité, comme toutes les passions. C'est un puissant ressort de la nature humaine, qui, à un moment donné, la soulève énergiquement, pour la jeter dans l'action : ce n'est point une vertu, ni une force indépendante, douée de sa vie propre et nécessaire. L'amour ici-bas nous semble jouer le rôle d'un dièze à la clef, dans un morceau de musique : il hausse le ton, il ne change pas la mesure, ni le motif. Le morceau garde sa valeur intrinsèque, et tous les dièzes de la gamme n'enlèveront jamais la médiocrité à une œuvre médiocre.

En est-il autrement de l'amour chez l'homme? Non, certes. D'un égoïste, il augmente l'égoïsme, d'un vaniteux, la vanité, de même qu'il ajoute à la générosité des êtres dévoués, et qu'il embellit ou surexcite les rêves d'une imagination ardente. L'individu reste ce qu'il était, avec une énergie plus grande sur le point donné de sa faculté dominante. Ce sentiment n'a donc rien de particulièrement respectable. S'il exerce une influence caractéristique, elle est plutôt mauvaise que bienfaisante. En effet, plusieurs de nos passions embrassent un grand nombre d'objets. Le patriotisme, par exemple, nous lie intimement à tous les actes de la vie d'un peuple entier, et nous rend solidaire de millions de nos

semblables. La politique, la science, nous rattachent, par divers liens, à l'existence de l'humanité elle-même, et nous élèvent réellement, en nous désintéressant de notre propre personne, tandis que l'amour, n'ayant jamais pour objet qu'un seul être, et reposant essentiellement sur l'élimination de tous les autres, rétrécit notre horizon, développe la personnalité en la doublant, et crée toujours un égoïsme momentané, je l'admets, mais qui dure autant que l'amour, et se renouvelle avec lui.

Les joies qu'il nous donne sont immenses, le motif en est petit, et, si l'absence de la faculté d'aimer nous paraît regrettable,— une faculté de moins n'est jamais une vertu de plus, — sa prédominance devient dangereuse pour les sociétés.

Cette passion est favorable aux arts : toutes les vierges de Raphaël la racontent. Elle inspire la poésie intime, elle apporte au théâtre, au roman, leur élément dramatique le plus fécond et le plus populaire, car tout le monde éprouve à sa façon, à un moment donné, ce sentiment qui se plaît partout, même dans le ruisseau, et que la courtisane peut connaître aussi bien que la jeune fille, le lâche non moins que le héros.

Béranger l'a sans doute éprouvé, lui aussi, quoique tardivement, — nous le savons aujourd'hui par diverses révélations, — mais il l'a peu chanté, ayant consacré ses vers à d'autres douleurs et à d'autres espérances moins personnelles, aux douleurs de la patrie vaincue, aux espérances de la Révolution menacée.

M. Cuvillier-Fleury, disons-nous, n'a pas cité le

passage entier où Béranger parle de l'amour et des femmes. Il convient d'y ajouter les lignes suivantes :

La tendresse pleine d'estime que ce sexe m'a inspirée dès ma jeunesse n'a cessé d'être *la source de mes plus douces consolations.* Ainsi j'ai triomphé d'une secrète disposition à l'humeur noire, dont les retours devinrent de moins en moins fréquents, *grâce aux femmes et à la poésie.* Il me suffirait de dire grâce aux femmes, CAR LA POÉSIE ME VIENT D'ELLES.

Ce passage nous paraît exquis de délicatesse et de sensibilité, et nous y trouvons, rendu à la femme, le plus bel hommage, et le plus touchant, qu'elle puisse désirer.

Ainsi cet homme qu'on accuse de n'avoir vu dans la femme qu'un instrument de plaisir, ne s'exprime sur les femmes qu'avec une « *tendresse pleine d'estime;* » il déclare leur devoir ses plus « *douces consolations.* » Elles ont dissipé sa mélancolie, et la poésie lui vient d'elles. Il avait déjà dit qu'il les regardait comme des *amies* que Dieu nous a données. Que manque-t-il donc au sentiment qu'il leur porte ? Ni la tendresse, à coup sûr, ni la respectueuse estime, ni la reconnaissance, ni, chose beaucoup plus rare, la consécration de leur égalité avec l'homme. — On l'a répété depuis longtemps, il n'y a d'amitié qu'entre égaux. Regarder la femme comme une amie, c'est l'associer à l'homme, en faire sa compagne et sa confidente, partager avec elle tout ce que l'homme possède : le monde moral et le monde physique; l'initier aux grandes luttes de l'intelligence, aux grands triomphes de la volonté ; lui donner la place qu'elle n'a jamais eue, la

seule qu'elle devrait envier, si elle est digne de l'occuper.

Ce qui manque à ce sentiment, chez Béranger, c'est un peu de cette passion violente mais exclusive, éclatante mais égoïste, que nous confondons, depuis Rousseau, avec l'amour, et qui n'en est qu'une des formes. Cet amour affranchit d'abord la femme de tous les devoirs et de toutes les vertus, pour la livrer ensuite à tous les caprices de la plus capricieuse des passions : esclave ou tyran, tel est le dilemme. M. Cuvillier-Fleury voudrait qu'on l'inventât, s'il n'existait pas; que M. Cuvillier-Fleury se rassure, cet amour existe, il existera toujours : il est et il sera infiniment plus répandu que l'amour-amitié de Béranger. En revanche, il ne fera jamais « d'une amante une amie, » et, quand il aura passé comme un ouragan, il ne laissera dans les cœurs qu'un vide affreux et une lassitude profonde.

Qu'avons-nous perdu, d'ailleurs, à ce que le chansonnier n'ait guère connu cette forme d'une des mille passions de l'homme ? Quelques beaux vers éloquents, quelques accents magnifiques, je n'en disconviens pas, mais tant d'autres les ont écrits ces vers, les ont trouvés ces accents ! Ne sommes-nous pas assez riches déjà de ce côté, et craint-on que la source des inspirations personnelles se tarisse ? Le poëte a, du reste, chanté sa façon particulière de comprendre l'amour, et nous y avons gagné, comme on l'a déjà vu, la *Bonne Vieille*, œuvre d'un ton plus rare, plus original. A chacun son rôle, à chaque poëte son genre.

Comment M. Cuvillier-Fleury,—puisqu'il se pique d'être moraliste à l'égard de Béranger, et le dissèque munitieusement, afin de lui découvrir quelque infirmité cachée, — n'a-t-il pas compris que cet amour-passion eût été une antinomie, une contradiction chez Béranger, nature d'équilibre par excellence, en qui le bon sens seul prédomina toujours ? Toute qualité n'est-elle pas la négation de la qualité contraire ? Quand on juge un homme, il faut le prendre tel qu'il fut, et le comparer à lui-même, au lieu de lui demander l'impossible, et de chercher en lui certaines facultés qu'il eut payées du prix de ses meilleures facultés. Nul n'est complet : le programme de nos richesses intellectuelles devient aussi le programme de nos misères. La justice, la vérité résident dans une compensation. Ici elles consistaient à dire : il n'eut pas les élans de la passion, il eut la profondeur du sentiment.

M. Cuvillier-Fleury, à peu de jours d'intervalle, a eu deux manières de voir sur la conduite de Béranger depuis 1830 jusqu'au moment de sa mort.

1re MANIÈRE.

Béranger s'est toujours vieilli, peut-être pour rester jeune. Le *calcul* n'était pas mauvais. Se dire vieux à cinquante ans [1],

[1] En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit ;
La cécité, prison profonde ;
La surdité dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants
Enfants, honorez la vieillesse !
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

se retirer du monde, fuir les affaires, éviter le bruit, tourner le dos à la politique, commencer une retraite qui dure un quart de siècle, dans le siècle le plus affairé et le plus bruyant de notre histoire, échapper à la popularité par la solitude et à l'importunité de sa propre gloire par le déménagement continu, c'est là ce que nous voyons faire à Béranger pendant toute cette période qui comprend ses *Dernières chansons*. Béranger n'a aimé la foule, ni pendant sa vie, ni après sa mort..... Il aimait le peuple pour le chanter, non pour s'y confondre....

Toute la politique de Béranger, après celle qu'il fit un moment en 1830, fut d'échapper aux regards, d'isoler sa vie, de cacher sa gloire. « J'ai eu autant de mal à ne rien être, disait-il encore, que certains ambitieux à être quelque chose. »

Dans tout ce passage, où se trouvent constatés des faits patents et connus, M. Cuvillier-Fleury n'approuve ni ne blâme, il raconte, mais on devine facilement qu'il ressent des défiances insurmontables, et que tant de sagesse l'étonne, comme M. Montégut, sans le convaincre d'une façon définitive.

Nous avons souligné le mot « *calcul*. » En effet, quand on interprète la conduite d'un homme, il y a toujours deux interprétations possibles : une bonne et une mauvaise. Quelquefois on hésite entre les deux, puis on choisit, à moins qu'on ne les combine toutes les deux, ce qui est souvent la véritable manière d'être juste. M. Cuvillier-Fleury n'hésite pas, ne choisit pas, ne combine pas : il prononce à priori. Sans se demander si la prudence et le triste exemple de tant d'hommes se survivant à eux-mêmes n'engageaient pas naturellement Béranger à se retirer de bonne heure de la lice, à abdiquer un rôle

qu'il n'avait plus la force de soutenir, et qui, d'ailleurs, n'était plus dans les circonstances, — car la chanson politique a son temps, et toutes les époques ne lui sont pas également favorables, — l'éminent critique déclare qu'il y a *calcul*, de même qu'il avait déclaré précédemment que Béranger était un *flatteur* du peuple. Je ne crois pas, à la vérité, qu'il y ait mauvaise intention de la part de l'écrivain, ou parti pris défavorable au chansonnier ; on dirait plutôt que le critique ne suppose pas qu'il puisse en être autrement. Chez M. Montégut faisant un portrait analogue de Béranger, on sentait une antipathie certaine contre Béranger; chez M. Cuvillier-Fleury, on craint de deviner une habitude générale de l'esprit, une opinion tranchée sur les motifs probables de nos actions. Ce qui nous amène à cette conclusion, c'est la concision et la simplicité de son style en pareil cas. Son affirmation lui paraît démontrée par elle-même : il ne l'appuie sur rien, et juge même inutile d'y insister. A peine y revient-il d'une façon incidente, et pour rappeler seulement qu'il a déjà signalé le fait :

Puisqu'il ne voulait être ni préfet, ni conseiller d'État, ni ministre, ni député, ni académicien, il comprit que son rôle était fini..... Il rentra dans la retraite. *J'ai dit que c'était un bon calcul.*

Cependant, il lui naît tardivement un léger scrupule. Il se rappelle tout à coup qu'on a longtemps parlé du *désintéressement* de Béranger, et qu'un grand nombre de gens naïfs en parlent encore très-sérieusement. M. Cuvillier-Fleury croit si peu à ces

choses-là, qu'il avait oublié de mentionner ce bruit populaire. En critique intègre, en historien exact, il comble d'un mot cette lacune involontaire, et ajoute :

Au fait, cette porte fermée sur un aussi grand nom, ce silence de vingt-cinq ans obstinément gardé en dépit de toutes les provocations, ce recueil de vers qui attend chez le notaire au fond d'une armoire, sous la garde de trois cachets, ce parti pris d'ingénieuse paresse et de railleuse impuissance, *est-ce là un vrai désintéressement de la gloire humaine?*

La question se résoud d'elle-même, — aux yeux de celui qui la pose, du moins, — car M. Cuvillier-Fleury se contente du point d'interrogation. Ni en morale, ni en géométrie, on ne discute les axiomes : les axiomes de M. Cuvillier-Fleury ne sont pas consolants.

Toutefois la question nous paraît mal posée. Nous ne prétendons pas que Béranger se fut réellement désintéressé de toute « *gloire* humaine. » Plein du sentiment de sa valeur, quoique sans vanité, il tenait à conserver intact le nom auquel il croyait avoir droit, et n'affectait nul dédain du jugement que l'avenir porterait de ses œuvres et de son rôle. Il comprenait que son auréole populaire perdrait quelques-uns de ses rayons, et, d'avance, lui-même, avec un extrême bon sens et une modestie exagérée, il établissait le bilan de son mérite et de sa gloire future ; mais il espérait vivement laisser un souvenir aimé, une trace ineffaçable dans l'histoire politique et littéraire de son siècle.

Aussi, quand on parle du désintéressement du chansonnier, est-ce du désintéressement de l'*homme* et

non pas du *poëte* qu'on entend parler. On ne veut pas dire — ce serait une chose absurde — que l'écrivain n'aimait pas la gloire et dédaignait la postérité; on veut dire seulement que le citoyen, satisfait du triomphe de ses idées, a dédaigné le pouvoir et prouvé qu'il ne mêlait aucun intérêt bas ou tout au moins personnel à son amour pour le peuple, à sa foi démocratique ; on veut dire que l'homme privé n'a jamais sacrifié son indépendance au désir d'acquérir des honneurs ou d'obtenir des pensions officielles, et qu'il avait le droit d'écrire, après 1830 :

> Ta part est belle à ces grandes journées,
> Où du butin tu détournas les yeux.
> Leur souvenir couronnant tes années,
> Te suffira, *si tu sais être vieux.*

En un mot, on veut dire que, de nos jours, il sut rester pauvre, et se contenter du modeste titre de chansonnier.

Néanmoins M. Cuvillier-Fleury, qui est de très-bonne foi, parfaitement sincère, tout à fait au-dessus des mesquines tactiques et des petites haines inintelligentes que la popularité du poëte a suscitées autour de lui, se laisse ébranler par la lecture des *Dernières chansons*, et arrive à se contredire, à se réfuter lui-même.

Après avoir taxé la retraite de Béranger de « bon calcul, » après lui avoir reproché la persistance de son antipathie « contre les rois, contre les riches, contre les prêtres, contre les mouchards, contre tous ces plastrons traditionnels de sa muse satirique, » le critique ajoute :

Combien nous l'aimons mieux quand il est, s'il est permis de le dire, dans la vérité de son nouveau rôle, *un solitaire décidé et convaincu*, un satirique désarmé, un chansonnier en réforme d'emploi, sans autre traitement qu'une honorable pension que lui paye son éditeur, un ami de la belle nature, etc...

Alors il cite une pièce fort belle sur le *Bonheur*, et continue en ces termes :

J'ai cité cette pièce presque entière parce qu'elle donne l'idée de beaucoup d'autres, inspirées par le même sentiment de *modération calme et résignée*, qui est, pour un grand tiers, le fonds de ce livre [1]. Les taches n'y font rien. Elles sont le fait de l'âge. *L'inspiration vient du cœur.* Elle nous toucherait moins, si elle n'était qu'un cri d'impuissance et de regret. *Béranger est un « volontaire » de la solitude. Son âme est plus près, en toute chose, du désintéressement que du dépit. C'est là sa vraie valeur morale.* Nous pensons même, sur ce point, beaucoup plus de bien de Béranger qu'il n'en paraît penser lui-même, lui qui disait en 1833 : « La révolution de juillet a aussi voulu faire ma fortune. Je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut résister..... Je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! Je faisais de la paresse..... » Disons à notre tour : *N'est pas paresseux qui veut à ce prix-là.*

Telle est la première manière de M. Cuvillier-Fleury sur Béranger. Le critique s'y montre, en somme, très-favorable au poëte, indulgent pour le chansonnier politique, dont il explique parfaitement

[1] Les *Dernières chansons*.

le prétendu bonapartisme, défiant à l'égard de l'homme, qu'il finit, à son corps défendant, par reconnaître réellement désintéressé.

Malheureusement, l'écrivain cède ici à l'évidence des faits, mais sa conviction n'est pas profonde. Il voit, il touche du doigt, et l'on sent en lui quelque chose qui proteste malgré tout : cela trouble ses idées et blesse sa raison. Il suffira du moindre choc pour le ramener à son opinion *naturelle*.

2e MANIÈRE.

M. Cuvillier-Fleury, qui craignait bien un peu d'être dupe, a lu *Ma Biographie* avec une vive anxiété, et ses prévisions n'ont pas été trompées :

Il faut bien en prendre son parti, s'écrie-t-il : Béranger n'était ni un héros, ni un malfaiteur, ni un sage, ni un scélérat..... Béranger, le talent à part, était quelqu'un comme nous tous, plus ou moins, un homme du milieu de l'humanité, entre les très-grands et les infimes, *sans vertu supérieure*, sans vices exceptionnels, incapable de faire le mal froidement, très-enclin à faire le bien *s'il ne coûtait guère*, une nature moralement *médiocre*, avec d'honnêtes instincts, un caractère, pour tout dire, inférieur à son esprit et fort au-dessous de sa renommée. Où ai-je puisé cette impression qui pourra bien ne plaire à personne? Dans la *Biographie* même de Béranger, écrite par lui-même, cent pages d'une prose excellente, d'un intérêt soutenu et d'un ton sincère.

Du moins, M. Cuvillier-Fleury exprime franchement son impression. Comment va-t-il la justifier? Il entre d'abord dans l'analyse de la vie du poëte, et, reprochant, le premier, je crois, à Béranger, son

peu de goût pour l'état militaire, nous raconte, en quelques phrases ironiques, « avec quelle anxiété le chansonnier entendait, *à seize lieues de distance*, le canon des Anglais assiégeant Valenciennes ; avec quelle joie il *apprit* que l'artillerie de Bonaparte avait emporté Toulon. »

Ce passage, écrit en style mordant et modéré tout à la fois, a été mis à contribution par M. Pelletan, qui, trouvant, dans le travail de M Cuvillier-Fleury, une remarque peu sérieuse, s'en est aussitôt emparé comme de son bien propre. Nous avons traité cette question, lorsque M. Pelletan nous en a fourni l'occasion, et nous n'y reviendrons pas. Cependant, nous ferons remarquer que M. Cuvillier-Fleury signale le fait et le blâme avec esprit et bon goût, tandis que M. Pelletan s'abandonne à de grossières insultes délayées dans le style déclamatoire et passé de mode que chacun lui connaît. Nous avions déjà signalé la même différence de ton entre M. Sainte-Beuve et M. de Pontmartin. Qu'on relise les deux écrivains, puis, à la suite, les deux pamphlets qui ont succédé à leurs articles, et l'on verra que le parallèle est d'une exactitude frappante. Qu'en conclure, sinon que la violence augmente à mesure que le talent faiblit, et que les gros mots viennent quand les idées s'en vont?

D'ailleurs, le critique du *Journal des Débats* voit désormais tout en noir. Quoique Béranger fasse ou dise, il ne trouvera pas grâce devant la sévérité de son juge.

Enfin, un jour à bout de ressources, il nous raconte qu'il se retira bien content dans une mansarde au sixième étage, avec

une magnifique vue sur les toits et les cheminées du boulevard Saint-Martin. *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!* Beaucoup de lecteurs ont pris ce refrain de Béranger pour un souvenir d'*amour*. — (On sait jusqu'à quel point M. Cuvillier-Fleury tient à l'amour, puisqu'il voudrait même qu'on l'inventât, s'il n'existait pas.)— Ce refrain voulait dire : qu'on est bien dans un grenier, quand on sort des tripôts de l'usure et des intrigues du royalisme.

Voulût-il dire cela seulement, ce refrain aurait encore sa valeur; mais il méritait un commentaire plus complet. Il y avait à signaler la force et la droiture, l'inébranlable honnêteté de cet enfant,

.... Dans une coupe amère,
En orphelin, par le sort allaité,

qui de son contact avec l'or en garde seulement le mépris. La fièvre des richesses ne le gagne pas un instant. A dix-huit ans, maniant chaque jour des sommes considérables, encouragé à la dissipation par les prodigalités de son père, il se condamnait volontairement, par probité, par raison aussi, car il prévoyait une catastrophe prochaine, à loger dans une « mansarde sans feu, où la neige et la pluie inondaient souvent son lit de sangle [1]. »

En effet, la misère survient : plusieurs capitalistes, « convaincus, malgré son extrême jeunesse, de ses aptitudes financières et de sa probité... lui proposent des fonds assez considérables pour recommencer des affaires : son père le poussait à accepter, ce fut en vain. — Le métier m'inspirait

[1] « L'opulence de ton père ne durera pas, m'avait dit ma tante ; et ce mot avait réglé ma conduite. » (*Ma Biographie.*)

un tel dégoût, continue-t-il, que j'aimai mieux rester pauvre que de retourner à cette Bourse, où je n'ai jamais pu remettre les pieds sans un frisson d'épouvante [1]. »

M. Cuvillier-Fleury ne trouve là rien d'exceptionnel, rien de supérieur. Au moment où nous venons de signaler quelques axiômes assez peu consolants du critique, n'est-ce pas le cas de se demander si, maintenant, il ne se fait point des illusions sur la nature humaine. Connaît-il, en réalité, beaucoup de jeunes gens de dix-huit ans qui soient disposés à repousser la fortune, et qui se consolent de monter leurs six étages en s'écriant :

> Tenez-moi lieu de mère,
> Déesse de la liberté!

Du reste, avec plus d'attention, l'écrivain aurait vu dans *Le Grenier* autre chose encore que le dégoût « des tripots de l'usure et des intrigues du royalisme; » il y aurait vu même de l'AMOUR :

> Lisette ici doit surtout apparaître,
> Vive, jolie, avec un frais chapeau :
> Déjà sa main à l'étroite fenêtre
> Suspend son châle en guise de rideau.
> Sa robe aussi va parer ma couchette;
> Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.
> J'ai su depuis qui payait sa toilette.
> Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Ailleurs, cependant, M. Cuvillier-Fleury, qui donne volontiers l'interprétation la plus défavorable, mais qui ne se refuse pas à constater la vérité,

[1] *Ma Biographie.*

quand elle lui apparaît claire et convaincante, cite ce passage remarquable de *Ma Biographie* :

Les hommes désintéressés qui sont mêlés au mouvement politique ont bien besoin d'avoir foi dans le peuple. Cette foi ne m'a jamais manqué..

Puis il ajoute :

Telle était donc la foi de Béranger, sa vraie mission; *le reste n'était rien.*

Nous ne comprenons pas très-bien ce que M. Cuvillier-Fleury entend par le « *reste,* » et sa pensée nous semble un peu obscure; mais il écrit aussitôt à la suite, avec une netteté qui l'honore :

Ceci est l'immortel honneur de Béranger : il aimait le peuple, non comme un tribun qui l'exploite, ou comme un ambitieux qui monte sur ses épaules pour s'élever; il l'aimait non pour avoir reçu du ciel mission de le sauver..... Béranger aimait le peuple pour avoir souffert avec lui, souffert comme lui.

Fallait-il que la plume *libérale* de M. Cuvillier-Fleury se chargeât d'apprendre à certains démocrates, — qui ne semblent guère se douter comment on l'aime, puisqu'ils s'y connaissent si mal, — jusqu'à quel point Béranger a aimé le peuple?

M. Cuvillier-Fleury nous dit encore, à ce propos :

Il a eu toute sa vie cet instinct du cœur qui tient le mieux la place de toutes les autres vertus, et que les plus austères ne remplacent pas, l'instinct de la charité évangélique.

Tel est pourtant l'homme que l'écrivain trouve sans « vertu supérieure, moralement médiocre, d'un caractère inférieur à son esprit. »

Où M. Cuvillier-Fleury place-t-il donc la supériorité? A quels signes reconnaît-il une âme non médiocre, un caractère digne de quelque estime? Jusqu'à présent qu'a-t-il reproché à Béranger? — De ne pas avoir connu l'amour, et d'avoir évité la conscription. Est-il bien nécessaire, pour obtenir grâce aux yeux du critique, de se suicider comme Werther, ou d'enclouer les canons de l'ennemi sous la mitraille? Hélas! non. Pour réaliser l'idéal de l'homme vraiment supérieur, une seule chose manque au chansonnier. — Laquelle? — Partager les opinions politiques de M. Cuvillier-Fleury. — Lui-même nous le dit en d'autres termes :

Béranger a gardé..... ses haines politiques..... On aimerait que la vieillesse eût affaibli chez lui ces rancunes implacables qui avaient entraîné son âge mûr. Ah! ne pourrait-on pas dire de lui, après avoir lu son livre, ce qu'il a dit lui-même, bien souvent peut-être, de ces princes infortunés que son ressentiment poursuit jusqu'au fond de leur exil ou de leur tombe : il n'a rien appris, rien oublié?

Voilà pourquoi viennent à la suite tous les reproches suivants :

Il a attaqué, il a nié, il a contredit, il a bafoué, il a détruit..... Mais quand il a fallu reconstruire et mettre la main à l'œuvre, la première émotion passée et « la planche jetée sur le précipice, » Béranger n'a plus rien voulu faire, pas même des chansons.

Il s'est un peu moqué, après 1830, de ses amis devenus ministres. Il s'est moqué bien plus encore de ses amis devenus rois, après la révolution de 1848, et il a fait à leur adresse, *mais sans la publier alors*, la fameuse chanson des *Tambours*.

bonne heure ! mais, si le désintéressement explique bien des choses, rend-il raison de tout ? La lutte oblige et la victoire engage. N'est-il de véritable abnégation que dans cette « nonchalance rêveuse » qui se croise les bras aux jours des périls publics ?

Béranger s'est croisé les bras une fois pour toutes, et chacun se souvient de la date : c'était après 1830. Nous n'étions pas alors au jour du péril, mais au jour de la victoire, et d'une victoire bien chère à M. Cuvillier-Fleury, ainsi qu'à ses amis. « Aux jours des périls publics, » c'est-à-dire sous la Restauration, pendant quinze ans, Béranger avait lutté sans relâche et au premier rang.

N'y en a-t-il pas (de l'abnégation), ajoute le critique, dans l'énergique activité qui les aborde de front, dans le courage qui les brave ?

Personne n'a jamais prétendu le contraire, et Béranger moins que tout autre. Lui-même écrivait à M. Jean Reynaud, le 7 août 1836 :

Si j'ai tout refusé, c'est que je ne suis plus propre à grand'-chose. De plus, il y a dans ma situation de *républicain* travaillant à faire un roi, par intérêt patriotique, par calcul de raison, *une singularité qu'il fallait sanctionner par une vie désintéressée qu'on s'obstine toujours à méconnaître chez ceux qui s'utilisent dans les emplois.* Mais vous ne sauriez croire avec quel regret je vois les gens capables et honnêtes *refuser les fonctions où ils pourraient rendre service à la nation.* Sous le ministère Martignac, on parlait d'appeler Dupont (de l'Eure) à la Cour de Cassation..... Je lui écrivis qu'on ne devait, à aucune époque, sous aucun gouvernement, refuser de rendre la justice au pays. Un médecin qui consulterait son opinion pour servir les hôpitaux, vous paraîtrait-il estimable ? Nous avons

une morale très-étroite, mon cher enfant, et notre intelligence moderne est furieusement faussée encore par les exemples de vertu, si vertu il y a, donnés par les castes antiques.

M. Cuvillier-Fleury le voit, Béranger n'était nullement partisan de l'abstention et de la « nonchalance rêveuse, » puis qu'il prêchait au contraire « l'énergique activité. »

Quant à son abstention personnelle, il en donne deux motifs, dont un de la plus haute moralité. « *Républicain travaillant à faire un roi,* » il a voulu mettre son *désintéressement* personnel hors de doute, afin que l'on comprît bien qu'il n'avait consulté que « l'intérêt patriotique » du pays, afin surtout que son exemple, joint à son influence, calmât les impatients, convainquît les récalcitrants. Il mettait ainsi sa vie tout entière et son caractère lui-même dans la balance du côté de ses convictions.

Il nous dit encore, et cela en vingt endroits de ses œuvres : — Je suis chansonnier, je ne suis point un homme d'État. Je tourne peut-être bien le couplet, je tournerais fort mal une circulaire. J'étais utile à ma place, et comme volontaire j'ai rendu d'éminents services. Nommez-moi général : je ne saurai plus vous mener à la victoire.

Mais alors il devait au moins continuer à faire des chansons, répond-on de toutes parts.

— Pardon, réplique Béranger [1] :

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable, mais la pointe s'en émousse vite, et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et,

[1] *Dernières chansons.* Préface.

pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux camps bien distincts ou entre des passions fortes [1]..... Nous ne devons jamais l'oublier : la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande *révolution politique,* mais une immense *révolution sociale* [2]. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernements, *copistes du passé,* est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'ecclectisme, etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts..... *Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de pont-neuf, réclamerait l'organisation de la démocratie,* cette œuvre si importante qui reste toujours à faire, et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser?

Cette réponse de Béranger mériterait peut-être qu'on daignât y réfléchir, et nous la recommandons à l'attention de M. Cuvillier-Fleury, qui poursuit ses questions :

Mettre le feu aux poudres, puis s'écrier stoïquement : « Lorsque à cinquante ans j'ai vu de près le pouvoir, *je n'ai fait que le regarder en passant,* comme dans ma jeunesse indigente, devant un tapis vert chargé d'or, je m'amusais à obser-

[1] C'est ce que pensait M. Cuvillier-Fleury, lorsqu'il écrivait, pour expliquer le silence de Béranger : « Béranger était homme de sens : il savait bien que l'opposition, sous la branche aînée des Bourbons, s'était attaquée à la contre-révolution en chair et en os, et que, sous la branche cadette, elle n'avait affaire qu'à son fantôme. »

[2] C'est là ce qui distingue Béranger des libéraux proprement dits, comme nous le faisions observer à M. Montégut. Ceux-ci, en effet, se contentent de la révolution politique, tandis que Béranger veut et la révolution politique et la révolution sociale.

ver les chances du jeu, sans porter envie à ceux qui tenaient les cartes. Il n'y avait de ma part, ni dédain, ni sagesse à cela : j'obéissais à mon humeur..... » Soit! vous regardiez les joueurs, mais n'aviez-vous pas commencé par brouiller les cartes et bouleverser les enjeux?

Soit, en effet; mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'il écoutait ses convictions, non son intérêt et son ambition, car cela est assez connu, les ambitieux ne brouillent les cartes et ne bouleversent les enjeux que pour empocher plus sûrement le gain qu'ils convoitent, et l'on ne saurait de bonne foi supposer une pareille intention à l'homme qui se contenta toujours de « regarder les joueurs, » sans prendre aucune part au jeu, ni rien prélever sur ses bénéfices. Lorsqu'il brouillait les cartes, il restait dans son rôle de satirique populaire et de bout-en-train révolutionnaire ; il en fût sorti, s'il les avait tenues. A chacun suivant sa capacité. La question n'est-elle pas de faire bien et loyalement ce qu'on fait? Qui de nous pourrait sortir innocent d'une enquête où on lui demanderait compte, non de ce qu'*il a* fait et de ce qu'*il a* pensé, mais de tout ce qu'*il n'a pas* fait ou *n'a pas* pensé? Si nous reprochions à M. Cuvillier-Fleury de n'avoir jamais composé de chansons, arme autrement populaire et redoutable que des articles de grave critique dans un journal de lettrés, il nous répondrait : — Je ne suis pas chansonnier, mais je suis un critique distingué : jugez-moi sur mes travaux de critique, — et il aurait raison.

Enfin, M. Cuvillier-Fleury formule sa grosse accusation :

Il y a bien des sortes d'égoïsme; Béranger, si j'ose le dire, avait le plus décent de tous. Il lui donnait dans la vie publique la forme d'un désintéressement estimable, et il l'honorait dans la vie privée par la modération de ses goûts et par l'exercice d'une charité aussi active qu'intelligente. Arrivé à cinquante ans, quand c'était pour lui le moment d'aider ses amis, tous engagés dans les plus grandes affaires du pays, il ne permit plus ni aux hommes, ni aux choses de gêner sa vie.

Il est assez difficile de comprendre cette nouvelle forme d'égoïsme découverte par M. Cuvillier-Fleury, et qui consiste en un « *désintéressement estimable*, » en « *une charité aussi active qu'intelligente* » Quelle différence y a-t-il entre cette « *sorte* d'égoïsme,» et... l'absence d'égoïsme? — Elle est bien simple : on appelle « égoïsme décent, » le désintéressement auquel on se refuse de croire et la charité qu'on n'ose pas nier, mais qu'on ne veut pas admirer. Il n'y a là aucune réalité : c'est une simple conception de l'esprit, à l'usage des critiques adversaires.

Il ne voulut troubler sa vie, ni par le pouvoir, poursuit M. Cuvillier-Fleury, ni par les relations importunes, ni même par les longs ouvrages.

— Excusez-moi,—s'écrie à son tour M. Bersot, avec un sourire fort moqueur,— mais à voir comme on reproche à Béranger de n'avoir voulu aucune position officielle, ni même aucune distinction, on dirait que son exemple est dangereux, et qu'il va y avoir une émulation fatale chez les Français pour ne rien demander et pour refuser tout ce qu'on leur offrira. Par bonheur, nous ne voyons pas que, depuis 1830 et 1848, où Béranger a pu être quelque chose et n'y a pas consenti, nous ne voyons pas, dis-je, que les hommes aient fait défaut aux places : on a trouvé des préfets, des députés, des sénateurs, des ministres;

le gouvernement n'a pas manqué de bras. Si donc il a plu à Béranger de rester simple particulier, il en était maître et n'avait à en répondre qu'à lui-même; il pouvait avoir d'excellentes raisons : aimer la solitude, être effarouché par la foule, être incapable de parler et de penser devant beaucoup de monde, se sentir incapable de s'enrégimenter dans aucun parti, et comprendre qu'un homme isolé ne fait rien; prévoir qu'après le premier hommage rendu, on le traiterait comme on traite les poëtes dans les assemblées d'affaires, et qu'on lui dirait : « Bonhomme, retournez à vos chansons; » s'éloigner de la mêlée pour mieux juger et garder sa raison intacte, concevoir les obligations particulières d'un républicain qui a fait un roi, et se proposer de montrer au peuple, toujours soupçonneux, qu'on pouvait travailler pour lui, sans ambition personnelle. Autant de fortes raisons, mais la plus faible est recevable ! La *migraine* [1] suffit. Toujours est-il que cette conduite de Béranger qui ne réussit pas maintenant auprès de quelques juges, a eu de son temps un bon effet : pendant plus de quarante années il a représenté, dans la cause libérale, la constance et le désintéressement; si j'ose parler ainsi, et sans de vaines antithèses, que je n'aime pas, la vie publique de Béranger a été de n'être rien : ç'a été sa figure et son empreinte.

Nous ajouterons que Béranger n'a jamais fui « les relations importunes, » puisque sa porte resta toujours ouverte à tous, et que s'il n'a pas fait de « longs ouvrages, » c'est qu'apparemment il préféra n'en écrire que de petits où il excellait.

Nous ferons aussi remarquer que le critique du *Journal des Débats* voit « un honnête et spirituel enfant, n'ayant guère de sagesse que ce que l'esprit en peut donner, » dans ce chansonnier où l'au-

[1] V. 2e *partie*. M. Sainte-Beuve, art. 1850.

teur *des Causeries du Lundi* a découvert une sorte de Méphistophélès parisien, des plus rusés et des plus malins. Cela prouve que les gens d'esprit ne sont pas toujours d'accord, même lorsqu'il s'agit d'un homme d'esprit : quant à l'embarras du public, au milieu de ce conflit, on le comprend sans peine.

Pour terminer, nous reproduirons le portrait de *Béranger peint par M. Cuvillier-Fleury*. On y admirera la finesse des nuances, la sûreté du pinceau, et quelques traits exacts ; mais, à côté des bonheurs de l'artiste, on constatera les préoccupations de l'homme. Le tableau est charmant, la ressemblance fort douteuse, et nous nous permettrons de signaler entre parenthèse les oublis ou les erreurs, tout en approuvant ce qui sera juste et vrai :

« Un fonds inépuisable de bienfaisance, quand il s'agissait des inférieurs et des malheureux ; l'*orgueil* — (est-ce bien l'*orgueil* ou la *fierté* qu'il faut dire ?) — de la pauvreté et la modestie du talent ; le *goût* de la retraite avec le *besoin* des distractions — (parfaitement juste) ; — une *grande défiance de lui-même* — (très-exact) — et je ne sais quelle tendance à s'exagérer parfois... sa propre valeur... — (sur quoi repose cette affirmation ?)— et doué pourtant d'une véritable bonté ; *passionné pour la gloire et redoutant ses chaînes* — (on ne saurait mieux dire) ; — avide de *popularité* et de *solitude* — (cela n'est vrai jusqu'à un certain point : il *tenait* à sa popularité, et il *rêvait* la solitude) ; — chansonnier dithyrambique des *campagnes de l'Empire* — (il serait plus juste de dire : des *victoires de la France*) — et *conscrit réfractaire* — (antithèse pu-

rement littéraire, d'un grand effet dans une phrase, mais sans portée;[1]) — *chantre et pontife du culte impérial* — (complétement faux : M. Cuvillier-Fleury s'est, à l'avance, on se le rappelle, réfuté lui-même) — avec des *goûts* de *nivellement* républicain — (*goûts* n'est pas assez fort : mettons *convictions ; nivellement* est de trop : ce mot peint mieux les antipathies de M. Cuvillier-Fleury que les tendances de Béranger) — et des *aspirations socialistes* — (*aspirations* est insuffisant; *socialistes* induirait en erreur, en classant le chansonnier parmi les disciples d'une des nombreuses écoles du socialisme moderne : c'est partisan décidé de la *révolution sociale* qu'il fallait écrire) ; — aimant la liberté pour lui, l'*égalité* pour tous — (ajoutons-y encore la liberté. En 1830, il s'occupait sans doute moins d'assurer le triomphe de l'égalité, qui n'était plus menacée, que de nous inspirer *l'amour de la liberté*, et *de nous apprendre à en user :* lui-même l'a dit et les faits le prouvent) ; — plus *démocrate* que *libéral* — (ceci nous ramène à M. Sainte-Beuve, et n'en est

[1] On a aussi reproché à Gœthe de n'avoir pas pris les armes, en 1814, avec toute l'Allemagne, lorsqu'elle se souleva contre la domination française.

Voici une partie de sa réponse :

« ... Nous ne pouvons pas tous servir la patrie de la même manière; mais chacun fait de son mieux, selon que Dieu lui en a donné le pouvoir. Je me suis imposé d'assez rudes labeurs pendant un demi-siècle. J'ose dire que dans les œuvres dont la nature m'avait prescrit la tâche, j'ai travaillé nuit et jour, sans me permettre la moindre distraction : loin de là, mes efforts, mes recherches, mon activité, tout a été aussi consciencieux qu'il dépendait de moi. Si chacun peut en dire autant de soi, cela ira bien pour tous. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1860. M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER).

pas plus exact : *démocrate et libéral*, telle est la vérité. Il faut être un libéral bien endurci, pour établir une incompatibilité entre ces deux nécessités premières des sociétés modernes, la démocratie dans la liberté, la liberté dans la démocratie) —; et plus près de la *dictature* qui l'aurait fait taire que de la *monarchie constitutionnelle* qui, après 1830, l'aurait bien traité — (erreur flagrante et matérielle. Béranger a toujours, dans Napoléon, séparé l'Empereur, le dictateur, si l'on préfère, du soldat armé de la Révolution. Quant à la monarchie constitutionnelle de 1830, elle doit un peu au chansonnier d'avoir été, et le silence de Béranger prouve seulement qu'il n'avait nul enthousiasme pour la façon dont cette monarchie nouvelle fonctionna ; il prouve aussi, il prouve surtout que le républicain ne voulait ni ne devait encenser aucune royauté, même celle de juillet) ;— *fanfaron* d'intempérance, comme on l'a si bien dit — (M. Renan sans doute. Distinguons : ce n'est pas l'homme qui est fanfaron d'intempérance, mais le chansonnier), — et sobre par prudence et par goût ; voltairien *sans aimer Voltaire* — (l'admirant beaucoup et le lisant sans cesse, vers la fin de sa vie), — célébrant *Lisette* sans croire à l'*amour* — (antithèse ! antithèse ! *Lisette* et l'*amour* font deux. Béranger qui avait connu l'*une* et l'*autre* le savait bien, et se fût gardé de les confondre, par respect pour un sentiment auquel M. Cuvillier-Fleury croit sans doute beaucoup, mais dont il n'a pas le monopole) ; — tour à tour trivial et pindarique — (nécessité du genre) ; — religieux par nature et philosophe par *maintien* — (par *raison* :

cela fera plus d'honneur à Béranger, ce qui est fâcheux, mais cela sera vrai, chose essentielle); — *bafouant son roi* — (mais non, le vôtre peut-être) — et aimant son geôlier. »

Tel est ce portrait tout à la fois de fantaisie et d'après nature, où l'antithèse abonde, où l'artiste et l'homme politique l'emportent souvent sur le moraliste.

M. GUIZOT.

« Le besoin de la domination joint au goût de la discussion libre. »
(Daniel STERN, sur M. Guizot. *Révol. de* 1848. Introd.)

Omnia..... pro dominatione.
(TACITE.)

Nous avons fort peu de chose à dire de M. Guizot au sujet de Béranger. L'ancien ministre de Louis-Philippe a tout perdu, sauf ses grands talents et son orgueil,—cet orgueil impassible et froid, auquel il doit le calme de sa conscience et la dignité de son maintien. Devant les graves événements accomplis depuis quinze ans, bien des passions nouvelles ont surgi, bien des convictions se sont modifiées et transformées; l'histoire a marché, et l'idéal politique des hommes qui pensent et de ceux qui aiment le progrès s'est reporté plus avant dans la liberté et dans la démocratie, tandis que d'autres se rejetaient en arrière, et tournaient vers le passé leurs regards qui fuyaient le présent. M. Guizot n'a suivi ni l'un ni l'autre de ces mouvements contraires. Il est au-

jourd'hui ce qu'il était le 22 février 1848, et, si les événements le ramenaient au pouvoir, s'il remontait ministre à la tribune d'une autre chambre des députés, comme ce professeur espagnol rendu à sa chaire après dix ans passés dans les cachots de l'Inquisition, il reprendrait son discours interrompu par le tumulte révolutionnaire, et commencerait ainsi : — MM. les députés, je vous disais hier...

M. Guizot n'a jamais été vaincu ; c'est un de ces esprits tout d'une pièce, et réellement bornés dans leurs roideur, qui s'arrêtent à un moment donné et se figent sur place. M. Guizot ne pense plus, il a pensé ; M. Guizot, quoiqu'il dise, ne croit plus au progrès : il a dû logiquement cesser d'y croire le jour où il s'est approprié la formule doctrinaire. Ce jour-là, M. Guizot, rentré dans son repos, a jugé que l'humanité pouvait faire halte et dresser sa tente. Le but n'était-il pas atteint? Pourquoi s'agiter désormais en vain? La vraie doctrine existait, et l'homme qu'elle avait choisi pour s'y incarner voulait bien se charger de l'appliquer [1]. L'esprit du mal, c'est-à-dire la Révolution, a triomphé momentanément ; qu'importe pour qui possède la vérité et n'a pas douté de soi?

... Capitoli immobile saxum.

Cet orgueil immense nous pousse au pouvoir et aux fautes : il nous protége aussi contre les petites rancunes, et nous délivre de la fièvre des inquiétu-

[1] « Toutes les politiques vous promettront le progrès, *la mienne seule* vous le donnera ! » (Paroles textuelles de M. Guizot, au banquet de Lisieux). Ces paroles, M. Guizot les répétait annuellement à la chambre.

des. Par lui on perd les gouvernements qu'on sert, mais on garde sa sérénité personnelle; on rend les révolutions nécessaires, mais, le lendemain de la défaite, l'Excellence, déchue aux yeux du monde entier, immaculée à ses propres yeux, ne conçoit ni moins de dédain, ni plus de colère, contre les pauvres d'esprit assez peu éclairés pour nourrir à ses côtés des espérances et chercher une vérité plus complète que sa doctrine.

M. Guizot a donc parlé de Béranger, comme il convenait au ministre libéral qui a tant aimé le régime constitutionnel que ce régime en est mort, et qui nous a donné le suffrage universel en refusant l'adjonction des capacités [1]. Il n'a montré ni rancune, ni sotte animosité contre le chansonnier; c'eût été par trop s'abaisser au niveau du poëte populaire. D'ailleurs, M. Guizot n'a pas d'adversaires; il se reconnaît tout au plus des ennemis, et les voix qui sortent du pays *extra-légal* arrivent bien affaiblies aux oreilles de l'ancien président du cabinet.

Le jugement qu'il a porté sur Béranger [2] présente tous les caractères du désintéressement et même d'une sorte de « haute bienveillance » pour l'homme. Il l'a connu, cet homme, il a pu apprécier quelques-unes de ses vertus, la charité entre autres, et, comme les vertus d'autrui ne gênent nullement M. Guizot, qu'elles ne l'humilient ni ne le diminuent

[1] C'est pourtant le même M. Guizot qui, en 1829, dans l'*Encyclopédie*, article *Élections*, proclamait la nécessité impérieuse de l'avénement des *capacités* au droit électoral, et qui l'ajourna d'année en année, depuis 1844, jusqu'à ce que le 24 février vînt octroyer à tous, *ultra petita*, le suffrage universel.

[2] *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*

en rien, il reconnaît volontiers celles qu'il comprend, et leur rend hommage en les constatant.

Toutefois, pour atteindre à cette équité, M. Guizot fait logiquement la part du personnage et de son rôle. Le *doctrinarisme* étant le bien, tout ce qui le dépasse est un excès, et par conséquent le mal. Dans les théories de l'homme d'État, on connaît la place réservée aux légitimes aspirations de la démocratie et aux droits imprescriptibles du peuple. Ces aspirations et ces droits, M. Guizot les appelle « des instincts et des passions populaires, » et il ne peut approuver le poëte qui les « célébrait, charmait, échauffait et propageait. » De là cette conclusion : « Béranger n'était au fond du cœur ni un révolutionnaire, ni un impie ; il était plus honnête et plus sensé que ses chansons... »

En effet, l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* n'admet guère l'honnêteté et n'admet point le bon sens chez ceux qui ne partagent pas ses intimes convictions. Béranger étant révolutionnaire, il fallait donc ou que M. Guizot eût tort, ou que Béranger fut malhonnête un peu et tout à fait dépourvu de bon sens, car M. Guizot qui est l'honnêteté et le bon sens même n'est pas, Dieu merci ! révolutionnaire. Il amène les révolutions, sans doute, mais c'est contre son avis qu'elles éclatent, et il n'en est pas même complice, comme M. Pelletan, par « *l'admiration* » qu'elles lui inspirent.

Or, M. Guizot ne peut avoir tort, et Béranger était sensé : donc Béranger n'était pas révolutionnaire « *au fond.* » Ses chansons l'étaient à la vérité, aussi valait-il mieux que ses chansons.

Cependant on ne peut nier la conviction démocratique du chansonnier; celle-là, sa vie, comme ses chansons, la proclame si haut qu'il faut bien en accepter l'existence *au fond* et dans la forme.

Or, M. Guizot n'est pas démocrate et se croit libéral; il devient dès lors évident que la démocratie et la liberté ne vont pas ensemble, puisque l'homme d'État n'a pu les unir dans son vaste cerveau. Si Béranger avait été démocrate et libéral à la fois, Béranger serait plus grand que M. Guizot, ce qui ne se peut : donc Béranger aimait fort peu la liberté.

Démocrate par conviction comme par goût, et jeté par l'esprit démocratique dans la licence et l'imprévoyance, il attaquait pêle-mêle tout ce qui déplaisait au peuple, ne s'inquiétant pas de la portée de ses coups, prenant le succès de ses chansons pour une victoire de la France, *aimant bien mieux la Révolution ou l'Empire que la liberté* [1], et oubliant avec une *légèreté vulgaire* que la foi et le respect ne sont nulle part plus indispensables qu'au sein des sociétés démocratiques et libres.

M. Paul Boiteau ne dissimule pas [2] l'impression pénible que lui causent ces deux mots de « *légèreté vulgaire*. » Ils sont pourtant bien logiques. De même qu'on n'est tout à fait honnête et réellement sensé que dans l'école doctrinaire, on reste atteint et convaincu de « légèreté vulgaire », quand on ne professe pas exactement la foi de l'école : tout se tient dans la dialectique de M. Guizot.

Nous ignorons si Béranger prenait le « succès de ses chansons pour une victoire de la France, » mais

[1] Le *Figaro* a supprimé cette phrase, en citant le jugement de M. Guizot sur Béranger.

[2] *Correspondance*, t. II.

il est certain que ce succès devenait chaque jour davantage une défaite pour les Bourbons de la branche aînée. D'ailleurs, ne faudrait-il pas se montrer fort indulgent, si Béranger avait nourri cette illusion? Les illustres modèles ne lui auraient pas manqué. Combien de ministres n'ont-ils pas pris le succès de leurs discours à la tribune, pour le triomphe de la liberté, et les applaudissements d'une majorité de « satisfaits, » pour les vœux de la nation?

M. Guizot reconnaît, du reste, en parlant de la retraite de Béranger, après 1830, et tout en attribuant à cette retraite des motifs forts discutables, que le chansonnier « n'était pas changé dans ses sentiments. »

Tel est à peu près le jugement de l'homme d'État sur le poëte. Ce jugement fait honneur à tous deux, malgré les restrictions inévitables dont M. Guizot a dû l'accompagner. Il a parlé, nous le croyons, avec pleine sincérité. Il ne s'est point abaissé aux allusions, aux interprétations; il a passé à côté des calomnies, et ne montre, nous le répétons, ni colère, ni rancunes.

Sûr de lui-même, il n'a point essayé de rejeter sur un autre la responsabilité des événements, et n'a pas tenté de se grandir aux dépens de la popularité d'un homme qui lui a procuré plusieurs fois l'occasion de répandre des bienfaits autour de lui, en accomplissant des actes de justice [1].

[1] Lettre de M. Guizot à Béranger.

« Mardi, 19 février 1834.

» Je vous remercie, Monsieur, de me fournir l'occasion de faire

M. Guizot était dans son droit en appréciant le chansonnier comme il l'a fait, avec modération et dignité, car nous avons tous le droit et même le devoir de condamner chez autrui des croyances que nous avons repoussées pour nous-même, parce que nous les croyions mauvaises.

Quand on reste dans cette mesure, on confesse sa foi et l'on peut se tromper, mais l'erreur alors vient de l'esprit, et n'entache pas la conscience.

» une chose juste en soi, et qui vous est agréable. Je ferai donner » 300 fr. de gratification littéraire à la veuve d'Émile Debraux, et s'il » avait été aussi difficile que vous en fait de rime et de ce qui s'ensuit, » sa veuve aurait probablement le double, le triple, que sais-je? Le » drapeau tricolore est fidèle à ses anciens amis, et décidé à compter » sur leur fidélité.

» Recevez, etc. » (*Corresp. de Béranger*, t. II, p. 161.)

« Il m'écrivait souvent pour me recommander ses amis malheureux, » dit encore M. Guizot dans ses Mémoires.

SIXIÈME PARTIE.

LES CRITIQUES BIENVEILLANTS.

MM. de Lamartine, — Louis Blanc, — Laurent Pichat, — George Sand, — A. Blaise, — Taxile Delord, — Hippolyte Lucas, — Jules Janin, — Bersot, — Louis de Loménie, — Édouard Fournier, — Clément de Ris, — Alexandre Dumas, — Julien Travers, — Eugène Noël, — Dumesnil, — Michelet, — Gœthe.

Nous venons de voir le portrait de Béranger peint par ses ennemis et ses adversaires. Suivant l'un, — M. Sainte-Beuve, — le chansonnier était un *malin* et un *égoïste,* plein de *ruse* dans son talent et dans sa vie, un *habile* toujours à l'affût de la popularité et lui sacrifiant même son devoir; suivant l'autre, — M. de Pontmartin, — il représentait l'esprit de parti dans ce qu'il y a de plus *bas,* de plus *méchant* et de plus *bête.* Un troisième, — M. Veuillot, — après avoir converti et confessé le poëte, passait brusquement de la calomnie à l'insulte, traitait d'*illustre baudruche*

et de *canaille* l'absous de la veille, et s'égayait aux dépens de ce mort voué à la réprobation dans ce monde et aux flammes de l'enfer dans l'autre. Aussitôt survenait un philosophe mélancolique, qui découvrait un théologien sous l'auteur du *Bon Dieu*, et l'appelait *faux ivrogne et faux libertin*, *homme d'opinions plates et philistin*. Nous avons ensuite consulté, sans sortir de la sphère religieuse, la pléiade des écrivains protestants. En désaccord sur tous les points avec les autres adversaires du chansonnier, ils lui ont seulement reproché son immoralité, regrettant sans doute qu'il n'ait pas consacré son immense talent à faire des psaumes, ce qui aurait répandu en France le goût des saines traditions et des beautés de la Bible. Tout à coup un bruit sourd, mêlé à la voix des grelots, a détourné notre attention; c'était le *Figaro* qui battait la grosse caisse avec un goupillon, et annonçait à son public habituel qu'il avait surpris Béranger dans la voie des *aveux cyniques;* que ce prétendu poëte était un affreux *bourgeois*, un *athée*, un ennemi de la société, *s'arcboutant au vainqueur pour ruer contre le vaincu.*

Au sortir de la foire, nous avons eu le plaisir de rencontrer M. Proudhon, admirant le poëte, oubliant l'homme, blâmant le révolutionnaire dans Béranger, mais sans douter un instant de la sincérité de ses convictions; puis M. Louis Ulbach, qui applaudit M. de Pontmartin, qui applaudit M. Pelletan, et reproche au chansonnier d'avoir été trop peu emprisonné et pas du tout exilé. Enfin, M. Pelletan s'est dressé devant nous, LA MAIN LEVÉE : il a

vengé la morale par la calomnie, et châtié l'hypocrisie du faux républicain avec la discipline de Tartuffe.

Mais quels sont ces équipages, ces gardes de Paris à cheval? Que signifient ces fronts chauves, ces palmes vertes brodées sur ces habits de couleur sombre? Il y a séance à l'Institut de la rue Saint-Benoît; on couronne un lauréat. M. Montégut ayant démontré que le chantre populaire de la France n'était qu'un *pauvre petit moineau parisien, effronté et railleur*, et le révolutionnaire qu'un partisan endurci de toutes les dictatures, surtout des dictatures napoléoniennes, le secrétaire perpétuel de la *Revue des Deux-Mondes* a donné lui-même lecture du mémoire couronné, et qui portait pour épigraphe : LE DOCTRINARISME OU LA MORT! — La séance a été continuée par un discours de M. Cuvillier-Fleury. Il a repris quelques-uns des points oubliés ou simplement effleurés par son jeune émule, et combattu quelques-unes de ses assertions, notamment au sujet du prétendu bonapartisme de Béranger. Il a, d'ailleurs, surpris son public en émettant une nouvelle théorie de l'amour, et en déclarant qu'il faudrait « l'inventer s'il n'existait pas. » Les dames qui assistaient à la séance ont souri d'un air fort rassuré. — A quoi bon l'inventer, semblaient-elles dire, puisqu'il naît sous nos pas?

Son Excellence M. Guizot s'est levé à son tour, et a terminé la séance en prononçant quelques paroles plus raisonnables et plus modérées que tout ce que nous avions entendu jusqu'alors.

On a pu remarquer que ces écrivains, — les

uns remarquables par leur talent, les autres seulement par la notoriété que leur prête un parti ou que leur donne une violence très-calculée de paroles, — n'étaient pas fort d'accord entre eux sur les reproches qu'il convenait d'adresser au chansonnier. Ces reproches, ces injures même, aussi variés que les opinions des accusateurs, prouvent déjà jusqu'à l'évidence que Béranger n'a jamais eu aucun de ces torts bien définis, aucune de ces faiblesses coupables en soi, qui méritent le blâme de tous les honnêtes gens, de tous les esprits éclairés. Nous avons relevé seulement, chez les ennemis du poëte, des antipathies littéraires ou des inimitiés politiques, qu'il était facile de récuser comme entachées d'injustice et de violence. Il nous reste maintenant à interroger les *Critiques bienveillants* du chansonnier, et ces Critiques vont nous démontrer que les prétendus crimes de l'accusé contre la démocratie et la liberté ne sont pas même des crimes aux yeux de tous les démocrates et de tous les libéraux. Nous allons constater qu'un certain nombre des hommes de l'opposition actuelle, ou partagent la manière de voir de Béranger, ou l'expliquent par la fatalité des circonstances, ou, tout en se séparant de l'homme politique sur certains points, s'inclinent devant l'homme privé, et admirent la grandeur de son caractère, ainsi que la beauté de son talent poétique.

---

§ I[er]. — MM. DE LAMARTINE, — LOUIS BLANC, — LAURENT PICHAT, — GEORGE SAND, — A. BLAISE, — TAXILE DELORD, — HIPPOLYTE LUCAS.

Que M. de Lamartine[1] nous pardonne, si nous le classons ici momentanément parmi quelques démocrates qui sont restés fidèles à la démocratie. En agissant ainsi, nous n'avons nulle intention de compromettre M. de Lamartine et l'avenir des loteries de Saint-Point. Non, nous ne croyons nullement que M. de Lamartine soit un démocrate, ni qu'il l'ait jamais été autrement que par accident. Il a toujours, au fond du cœur, aimé « les dieux et les rois de sa famille. »

Nous aimions ces Bourbons à cause de leurs malheurs et de leurs services; nous avions dans les veines un sang qui avait coulé pour eux; on nous avait appris leur histoire comme un catéchisme de famille... Voilà nos sentiments d'alors; nous n'en rougissons pas, même aujourd'hui. *Le temps peut changer les devoirs, il ne change pas les préférences.*

Voilà qui est bien entendu. — Néanmoins M. de Lamartine a joué, en 1848, un rôle qui nous autorise à le placer aujourd'hui en compagnie de plusieurs hommes dont les devoirs, alors et depuis, se sont trouvés d'accord avec les préférences.

M. de Lamartine a dit, dans son *Cours familier de littérature*, d'excellentes choses sur Béranger, et

[1] *Cours familier*, t. IV, 21e et 22e Entretien.

uns remarquables par leur talent, l de quelques-
ment par la notoriété que leur pr sont comme la
leur donne une violence très-ca publie l'écrivain.
n'étaient pas fort d'accord er n, et nous signale-
ches qu'il convenait d'adre rs un certain nombre
reproches, ces injures r importantes, que divers
opinions des accusat - très-grands amis de M. de
l'évidence que Béra l'air de regarder comme non
torts bien définis, erait à croire que M. de Lamar-
en soi, qui mér bien faible influence autour de lui,
gens, de tous démentant, ses intimes ne le discutent
seulement, le citent même pas.
thies litt pourtant, sur le bonapartisme du chanson-
était f son amour de la gloire militaire, des appré-
et de ciations très-catégoriques :
ge

En 1814, Béranger, consterné comme tout le monde des désastres que l'esprit de conquête avait accumulés sur la France, était d'autant moins partisan des conquêtes qu'il était meilleur Français. Je ne répondrais même pas qu'à l'avénement de Louis XVIII ramenant la paix nécessaire et présentant la liberté future à la nation, un soupir involontaire d'humanité et de bonne espérance ne se soit échappé de la poitriue du poëte-citoyen. J'en trouve la preuve dans la première préface de ses œuvres [1]...

M. de Lamartine ajoute encore avec beaucoup de raison :

Je ne pense pas non plus que l'irruption en France d'une poignée d'hommes héroïques de l'île d'Elbe, au 20 mars 1815... tentative qui fit bouillonner Benjamin Constant, etc.; je ne pense pas que ce retour du régime militaire ait eu *le*

[1] Voir, en effet, la Préface de 1833.

les honneurs, les applaudissements secrets du cœur *républicain* de Béranger. Je suis certain du con-

...ne M. de Lamartine, Béranger ne con-
...erté avec la gloire.

...retien à cœur ouvert avec lui, et son
... sans réserve à des doctrines tout opposées,
... l'organe en 1848, ne me laissent pas le moindre
... cet égard.

A ceux qui ne voient dans le chansonnier qu'un disciple dégénéré de Panard et de Collé, qu'une sorte de gamin de Paris spirituel, mais de mauvais ton et sans élévation, indigne du beau nom de poëte[2], nous soumettons humblement l'opinion quelque peu différente de l'auteur du *Lac* :

Ce chansonnier devait réunir en lui, pour porter coup dans tous les rangs de la société française, l'élégance attique qui se fait entendre à demi-mot à l'homme lettré, l'accent martial qui fait frissonner le soldat, la bonhomie cordiale qui fait larmoyer dans son rire le bon et rude peuple des champs. Ces trois génies, le génie fin et classique du sous-entendu et du ridicule, le génie patriotique et martial du corps-de-garde, le génie élégiaque et pastoral de la chaumière, étaient difficiles à rencontrer dans un même homme. Un Anacréon pour les amants, un Aristophane pour les malveillants, un Tyrtée pour les escouades, un Théocrite pour les paysans ; une lyre, un sifflet, un clairon, une flûte ou un flageolet dans la même main [3] !

[1] « Dans les *Cent-Jours*, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement... » (*Préface* de 1833).

[2] Voir M. Louis Ulbach (t. 1er, 4e partie).

[3] « Un *sifflet*, une *petite trompette* et un *tambour*, » d'après

d'autres moins bonne[...] fortune! Ce prodige unes de ces err[...]ent, à l'heure où cela marque de f[...]

Nous re[...]ssage qui nous a étonné et rons à l'[...]ude d'un chansonnier par l'un d'asser[...]temporains les plus lyriques, c'est enne[...] Lamartine explique, en termes d'une Lar[...] d'une exactitude parfaites, la position a[...] que Béranger s'était réservée au milieu des chefs de l'opposition d'alors. Béranger, l'écrivain le constate, ne les rechercha pas, et ils le recherchèrent : ils lui offrirent tout, « patronage, solde, honneurs, puissance dans les victoires futures du parti, » et Béranger refusa tout.

Faites-moi des échos tant que vous pourrez et tant que vous voudrez, leur répondit-il, quant à moi, je ne chante qu'à mon heure et qu'à mon goût. J'aime la Révolution, je sers le peuple.... je vois en perspective la République : je ne la refoulerai pas, comme je n'anticiperai pas sur elle; mais point de solidarité entre vous et moi. Je hais comme vous la contre-révolution, les Bourbons surtout; cette haine commune sera le seul pacte entre nous. Je veux rester indépendant, même de vous, en respect de moi-même. Je veux rester simple chanteur des rues et des camps, quand vous aurez triomphé, pour ne pas être responsable de vos ambitions et de vos fautes!... Je veux rester peuple pour vivre et mourir plus près du peuple [1].

M. Montégut, qui réserve naturellement la *lyre* à Alfred de Musset, le collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*.

[1] Voir ce que dit à ce sujet M. Pelletan, ex-collaborateur de M. de Lamartine, et son disciple persévérant, quant au style, dont il a pris les défauts, en les exagérant pour se les approprier. (T. 1er, 4e partie.)

Dès cette époque, cela va sans dire, quelques hommes crurent que « cette vertu n'était qu'une affiche, que tant d'abnégation n'était qu'une prétention plus habile et plus haute, et qu'au jour des rétributions le désintéressement de ce *chansonnier du Danube* céderait, comme tant d'autres, à la séduction du pouvoir et aux blandices de la fortune. »

Le jour des rétributions est arrivé, et Béranger n'a pas cédé, ce qui n'a point empêché M. Pelletan de « *lever la main,* » et de placer une brochure.

Nous ne songeons pas à citer tout ce qui nous paraît remarquable et juste dans le *gros volume* que M. de Lamartine a consacré au chansonnier, car l'amitié de M. de Lamartine, comme sa poésie, est un peu diffuse.

Cependant il s'y trouve des pensées courtes, que l'on peut extraire comme une série d'axiomes, et dont il est bon de prendre note.

Nous avons toujours trouvé dans Béranger l'homme immensément encore au-dessus du poëte.

Pour les admirateurs enthousiastes d'Alfred de Musset, et de M. de Lamartine lui-même, ce compliment paraîtra presque une sorte de satire polie; pour nous qui pensons que les hommes sont plus rares que les poëtes et qui partageons l'avis de Voltaire, lorsqu'il s'écrie : « Je n'estime la poésie qu'autant qu'elle est l'ornement de la raison [1], » nous sommes fier et heureux qu'en un siècle où les grands poëtes ne manquent pas, il se soit aussi trouvé un poëte *qui fût un homme.*

[1] *Corresp. génér. de Voltaire*, t. I, Lettre 79.

Béranger a trop d'esprit pour avoir tant d'enthousiasme; il possède son enthousiasme, il n'en est pas possédé... L'enthousiasme de Béranger était dans son cœur, et pas dans son verre; il le gardait pour sa vie, pour la liberté, et pour la vertu pratique dont il était sérieusement et intimement possédé. Il faisait des vers à petit feu, comme on fond la cire : il ne les chauffait à grande flamme que pour la gloire et la patrie.

Tout cela est aussi vrai que bien dit. Malheureusement il faut découvrir chacune de ces phrases au milieu d'une page entière. Souvent le fatras poétique, les comparaisons outrées, les périodes inutiles enveloppent à l'étouffer une de ces pensées exactes, et la font passer inaperçue.

Continuons d'extraire les perles enfouies sous cette montagne de stras lyrique.

La qualité dominante du talent de Béranger n'était ni dans l'habileté de ses compositions, ni dans la finesse de son style — (habileté et finesse que M. de Lamartine vient de démontrer en plusieurs chapitres) : — elle était dans son cœur. Ce cœur véritablement collectif, était le cœur d'un pays plus encore que le cœur d'un homme; *tout y vibrait d'une émotion plus universelle que personnelle.*

Suit une page et demie de développement, une longue énumération à la façon « pindarique, » et nous arrivons à la conclusion :

Cette puissance de souffrir pour tous, et cette puissance de compatir à tous, lui donnaient la puissance d'exprimer pour tous, et tous aussi reconnaissent leurs gémissements dans sa voix. Son talent, c'était sa nature; sa popularité, c'était son patriotisme; sa puissance, c'était son humanité.

On se rappelle avec quelle insistance M. Sainte-

Beuve, en 1850, s'efforçait de démontrer que Béranger n'aurait pu écrire ni une ode, ni une élégie, et qu'il était voué de naissance à n'écrire que des chansons. Cet avis n'est pas l'avis de M. de Lamartine, qui cite deux pièces : *Glycère*[1] et *Le Conquérant et le Vieillard*. La première, suivant l'auteur des *Harmonies* « ressemble à s'y méprendre à une feuille de cyprès d'André Chénier, » et toutes deux lui font dire :

L'élévation, la pureté, la mélancolie de ces vers inachevés démontrent qu'il serait devenu aussi poëte en suivant les voies des grandes lettres.

Nous le croyons également, mais sans regretter que le poëte soit demeuré chansonnier. Si sa gloire plus populaire a été plus discutée, la nation tout entière y a gagné d'entendre certains accents que la chanson seule pouvait exprimer sans les affaiblir, ou sans les dénaturer, en les exagérant par une recherche du sublime.

Revenons au caractère de Béranger :

Quoi qu'il en soit, — s'écrie M. de Lamartine à la fin de son premier *Entretien* sur le poëte, — voilà le Béranger de vingt ans; nous allons voir le Béranger de quarante. Mais j'avoue que j'ai hâte d'arriver au Béranger de soixante; *car je n'ai pas connu d'homme qui ait été aussi élaboré, aussi perfectionné moralement par les années que ce vieillard.*

Dans son second entretien, il aborde l'étude des chansons de Béranger et l'analyse des sentiments

[1] Signalée pour la première fois par M. Éd. Fournier, dans la *Revue française*, (nos du 1er et du 10 août 1857).

qui les ont inspirées ; en un mot, il s'aventure sur le terrain historique. Or, M. de Lamartine, malgré le succès des *Girondins*, n'a guère les qualités de l'historien. Il ne possède pas cet amour de l'exactitude complète et de la vérité *vraie*, ce désir de tout savoir, et de tout bien savoir, qui font l'historien. L'à-peu-près lui suffit ; il le préfère même, pourvu que cet à-peu-près soit dramatique, et se prête à des mouvements oratoires. Sorti de la poésie pour rentrer dans la réalité, condamné à quitter le monde des rêves pour le monde des faits, il reste toujours poëte et ne se débarrasse jamais des visions. Cependant, lorsqu'il appelle Béranger « le poëte des *oppositions combinées*, » il qualifie par un mot fort pittoresque et vrai, néanmoins, — dans une certaine mesure, — le rôle du chansonnier à l'époque de la Restauration. En effet, de 1815 à 1830, Béranger, implacable et décidé à renverser le trône vermoulu des Bourbons, recrute partout des combattants contre l'ennemi commun. De la guerre de l'opposition, il s'efforce de faire une guerre nationale, en lui ôtant le caractère d'une œuvre de parti. Il appelle tous les mécontents sous les armes : le soldat, l'ouvrier, le paysan, le bourgeois ; il lance toutes les haines, toutes les antipathies à la rescousse ; il ameute le pays entier, il fait saigner dans tous les cœurs la blessure mal cicatrisée. On a jugé, depuis, que cette guerre avait eu des résultats inattendus et dangereux ; mais il reste à prouver que les événements contemporains aient été la conséquence de cette tactique du chansonnier. En tout cas, au moment où le poëte l'employait sincèrement, —

identifié avec le peuple, il partageait *toutes* ses colères, — cette tactique était la seule logique, puisqu'elle poussait fatalement à sa chute une royauté qui représentait, quoi qu'on en dise aujourd'hui, l'invasion et la contre-révolution.

Quant au rôle de l'homme après 1830, M. de Lamartine lui fait la part belle sans rien exagérer, lorsqu'il affirme, « à la gloire du caractère et du génie de Béranger, qu'il fut, d'après le témoignage universel, le *seul homme d'État* de ce coup de feu. »

Il expose même parfaitement la situation, en quelques mots, où les oppositions sont trop forcées et trop cherchées, quoique réelles au fond :

Ainsi, la République? il l'écarta après l'avoir appelée; l'Empire? il le répudia après l'avoir provoqué; l'héritier naturel? l'orphelin? il le déshérita sans avoir aucun crime à reprocher à un berceau; la monarchie? il la rappela en toute hâte après l'avoir décréditée. Trois inconséquences étranges dont nous lui avons souvent demandé compte...

M. de Lamartine rapporte alors fort longuement les raisons de Béranger, mais les rapporte dans son style à lui, et avec son procédé, et cela les dénature sensiblement. Ceux qui ont connu le chansonnier pourraient souligner les mots qui viennent de lui et les tirades qui sont de M. de Lamartine : les tirades, on le prévoit, submergent les mots. Cependant, il y a un passage à peu près exact, et qui rend bien le sentiment de Béranger. Nous sautons la « planche jetée sur le ruisseau, » que tout le monde se rappelle.

On vient de proclamer le duc d'Orléans :

On m'aborda de tous les côtés dans les rues, raconte Béranger à M. de Lamartine, pour me demander compte de ce qu'ils [1] appelaient mon revirement et mon imprudence. — N'était-ce pas le moment, me disaient-ils, d'abolir la royauté, qui s'était abolie elle-même? — Patience, mes amis,... *on n'abolit pas la royauté, on l'use* [2]. Allez par degrés à la liberté, *si vous ne voulez pas que votre triomphe soit une chute* [3]; cette royauté sera usée avant peu d'années. Quant à moi, je l'ai prise comme un expédient, qui vous est utile aujourd'hui, mais... j'en sors avant d'y être entré, pour me conserver libre [4] de la combattre si elle s'arrête ou si elle recule.

M. de Lamartine regrette beaucoup cette conduite de Béranger :

Vous n'aviez, dit-il au chansonnier, vous et vos amis, *vous n'aviez qu'à* COURONNER L'HÉRITIER LÉGITIME, *dans la personne d'un enfant sorti du trône et innocent du règne.*

Lorsqu'on voudra juger plus tard l'auteur de *Jocelyn*, il faudra se rappeler qu'il a toujours été purement et simplement légitimiste, malgré un vernis de démocratie et de républicanisme qu'il doit aux circonstances. Ç'aura été le côté lyrique de son existence, mais, au fond, il n'a jamais aimé que les « dieux et les rois de sa famille, » et ni ces dieux, ni ces rois ne sont les dieux et les rois de la France.

On s'explique ainsi l'embarras, la timidité, avec

[1] Les républicains.

[2] Un passage du livre de M. Eugène Noël, que nous citons plus loin, rapporte des paroles analogues du chansonnier, et prouve que cette opinion était bien la sienne.

[3] 1848-1852.

[4] On a vu que cette liberté ne faisait nullement partie de celles que M. Pelletan chante dans ses brochures.

lesquels M. de Lamartine parle toujours, comme en s'en excusant, de la République qu'il nous a donnée. Que M. de Lamartine se rassure : il ne nous a pas *donné* la République, au sens où il l'entend, et il est moins coupable qu'il ne le croit. La République, il l'a *reçue* du peuple et il nous l'a *transmise*, comme il aurait reçu et transmis la *Régence* ou *Heuri V*. Seulement, pour ce dernier, il eût accompli la commission avec tout son cœur. Ses *devoirs* et ses *préférences* se fussent alors trouvés d'accord. Aujourd'hui qu'il ne se reconnaît, sans doute, plus de devoirs, il revient à ses préférences. Les gens d'une seule conviction, d'un seul devoir et d'une seule préférence, ont jugé qu'il changeait et reniait un peu son drapeau vaincu : ces gens-là se trompaient. — M. de Lamartine ne change pas : il est riche en devoirs, voilà tout, et ce sont ses devoirs qui changent suivant les circonstances.

Après 1830, il indique fort bien le rôle de Béranger, retiré « stoïquement dans l'ombre et dans la médiocrité volontaire ; » reprenant « avec son opposition sa popularité et ses chansons ; » se déclarant « nettement républicain dans sa chanson du *Déluge*, épitaphe de tous les trônes. »

Nous terminerons cette partie de nos citations par la suivante, où M. de Lamartine signale et décrit, avec un grand bonheur d'expression et une grande vérité, la vertu la plus caractéristique de Béranger :

Jamais peut-être, dans aucun esprit supérieur de nos jours, ce travail intérieur du temps, qui tue les illusions, qui convertit les faiblesses, qui fait éclore les vérités du sein de

l'expérience et qui régénère les vertus naturelles dans les résipiscences d'esprit; jamais, disons-nous, ce travail de vivre pour s'améliorer ne fut aussi sensible et aussi réussi que dans Béranger. C'était lui qui était son poëme; il le revoyait, il le retouchait, il le raturait tous les jours, et il avait fini par en faire ce chef-d'œuvre de génie, de bonté, de raison que nous avons connu. Qui aurait osé seulement se souvenir du chansonnier, quand on avait comme moi le bonheur de voir agir et d'entendre parler l'homme qui avait été Béranger, mais qui savait être Tacite ou Montaigne, selon l'heure.

Nous traiterons en peu de mots le chapitre des erreurs de M. de Lamartine. Quelques-unes de ses affirmations ont été depuis démenties par des faits que l'écrivain ignorait au moment où parurent ses *Entretiens* sur le chansonnier. Nous voulons seulement relever ce besoin d'arranger et d'embellir, de *poétiser*, en un mot, auquel le poëte historien cède toujours, et quelquefois si mal à propos.

Ainsi M. de Lamartine consacre un grand nombre de pages à démontrer que Béranger appartenait à une famille aristocratique, qu'il avait reçu une éducation distinguée et *devait* savoir le latin, surtout qu'il n'avait jamais été « ni un manœuvre, ni un garçon d'auberge. »

Cette seule idée déchire le cœur démocratique de l'ancien chef du Gouvernement Provisoire. — Soyons démocrate tant qu'on voudra dans nos écrits, et dans nos paroles, soit à l'Hôtel-de-Ville, soit à la tribune, mais, par la persistance des préjugés les plus étroits, prouvons que cette démocratie oratoire appartient, comme notre poésie, au monde de la fiction, et, avant

de nous dire l'ami de Béranger et d'admirer son dévouement pour le peuple, commençons par le retirer du peuple, par dresser entre le peuple et son poëte la muraille infranchissable de la naissance et de l'éducation. Éloignons de nos regards le spectacle beaucoup trop prosaïque de ce « garçon d'auberge, rinçant les verres et changeant l'assiette des rouliers de Péronne. » Parlons, au contraire, de « la *tutelle* du modèle des tantes. » Peignons le petit Béranger, « neveu et pupile chéri d'une tante aisée, pieuse, *lettrée* pour sa condition, qui lui *prêtait sa maison, sa bourse et son cœur* pour l'élever, par une *éducation vigilante*, à une *honorable profession* dans la société. » Montrons l'enfant continuant, « sous la surveillance de sa tante, » les études commencées à Paris; racontons qu'elle « le *nourrissait* de Fénelon et de Racine, de *Télémaque* et d'*Athalie.* » Obligé de reconnaître que le chansonnier fut *apprenti typographe*, versons à flots la poésie sur cette « carrière à la fois lucrative et libérale » de l'imprimerie, d'où est sorti Franklin. Appelons la typographie « *le vestibule de la littérature,* » et les typographes « *les secrétaires intimes de leur siècle.* » Nommons en passant Diderot et Mercier, typographes aussi, et quelque peu rassuré sur l'origine populaire de Béranger, écrivons-nous :

Béranger n'était donc ni un manœuvre, ni un garçon d'auberge à Péronne et ensuite à Paris; il était le Franklin en germe de la France.

Son talent futur ne naissait donc nullement d'une enfance illettrée et mercenaire; ce talent naissait d'une *famille déchue,* mais qui se respectait elle-même dans son passé; il naissait

des soins *d'une tante qui rêvait pour son pupille une restauration du nom de la famille* [1]; enfin il naissait d'une première profession *essentiellement lettrée*, et qui, *ayant fait naître un Franklin* dans un autre monde, *pouvait bien faire éclore un Béranger* dans celui-ci. Voilà la VÉRITÉ sur l'éducation du poëte.

La vérité ? il n'y a pas un mot qui ne soit une erreur. Qu'on parle encore de l'esprit affranchi des poëtes, et de la foi démocratique des gentilshommes qui ont des devoirs et des préférences en désaccord. Affranchi dans ses opinions ou dans ses idées, l'homme à qui il faut des *précédents* pour s'expliquer le talent du chansonnier, et qui invoque le nom de Franklin pour *justifier* le nom de Béranger? qui ne peut sortir du cercle restreint de ses préjugés d'en-

[1] Voici, extraite de *Ma Biographie*, une conversation entre la tante et le père de Béranger :

« — Certes (c'est M. de Béranger père qui parle), je ferai mes preuves de noblesse. — Allons (répond la tante « *qui rêvait pour son pupille la restauration du nom de la famille !* »), encore vos billevesées ! N'oubliez donc pas que vous êtes né dans un cabaret de village, et que notre bonne mère avait été servante et n'en avait pas moins de bon sens pour cela. La digne femme, il est vrai, convenait en riant que vous et votre père deviez avoir du sang noble dans les veines. « Mon mari, disait-elle, ne faisait œuvre de ses dix doigts et s'enivrait du vin de son cabaret, en bon gentilhomme campagnard. Quant à mon fils, il ne peut pas plus vivre sans dettes qu'un grand seigneur. »—Ma sœur, tous vos quolibets n'empêcheront pas que mon fils, chef de la famille après moi, ne devienne page de Sa Majesté.— Votre fils ne voudra jamais devenir laquais, etc., etc. »

Béranger ajoute : « Qu'on ne croie pas que j'invente ce dialogue que plus tard les conversations de mon père m'ont rappelé cent fois jusque dans les moindres détails. »

M. de Lamartine a entendu juste le contraire : cela lui arrive quelquefois en histoire.

fance, et qui transforme en un jeune fils de famille, le petit-fils du tailleur, en « secrétaire intime de son siècle, » l'ex-garçon d'auberge, devenu apprenti typographe ?

Ce tableau, risible aux yeux de quiconque a lu *Ma Biographie,* révèle bien des choses sur la nature de M. de Lamartine, et met à nu tout ce qu'il y a de profondément *classique* dans sa pensée, de traditionnel dans sa façon de voir, tout ce qu'il y a de convenu, de théâtral dans son amour pour le peuple.

En lisant le passage que nous venons de citer, ne se croirait-on pas transporté au XVIIe siècle, au moment où Mlle de Scudéry nous peignait des romains damerets et des grecs langoureux? C'est ainsi que cette illustre demoiselle aurait raconté l'enfance d'un Béranger de l'époque, afin de ne point trop scandaliser son public de précieux et de précieuses.

Malheureusement, si M. de Lamartine a peu l'instinct de la saine et forte poésie que contient la réalité, s'il prête à Béranger des prétentions nobiliaires qu'il n'a jamais eues, mais qui empêchent son biographe de *déroger* en proclamant leur amitié mutuelle, M. de Lamartine ne paraît pas avoir la même susceptibilité lorsqu'il s'agit des questions morales, et de l'honneur privé du chansonnier.

Après l'avoir anobli sur parchemin, il l'avilit dans ses sentiments, en déclarant que Mlle Judith Frère, « *compagne de la jeunesse, de l'âge mur, de la poésie et de la vieillesse de Béranger,* fût *Lisette.* »

M. Veuillot lui-même a presque protesté, au nom de Béranger, contre cette étrange affirmation, cette incroyable confusion de deux personnages.

Il faut entendre certaines choses pour les croire.

Quelles furent les vicissitudes de cet attachement contrarié par leur âge et par leur misère; comment triompha-t-il de longs obstacles; comment, sous le nom PLÉBÉIEN de Lisette, *Béranger célébra-t-il constamment la même personne* POÉTISÉE dans ses chansons;... comment un MARIAGE à demi-secret, à demi-avoué dans une lettre équivoque et *transparente* [1] cependant... laissa-t-il les amis de Béranger dans une ambiguité d'affirmation ou de doute sur la nature de cette vieille amitié; comment Judith et son poëte finirent-ils pourtant par se réunir sous le même toit pour mourir ensemble..?

Nous laissons de côté le *mariage*, dénoûment classique que le lyrique M. de Lamartine a encore emprunté à quelque roman de Mlle de Scudéry. M. de Lamartine n'en a jamais entendu parler, de ce mariage ridicule, « à demi-secret, à demi-avoué, » mais, du temps de ses aïeux, cela se pratiquait ainsi : on en a d'illustres exemples, sans parler de Louis XIV et de Mme de Maintenon. Du reste, qui a transformé Béranger en gentillâtre besogneux, peut bien le marier secrètement. Rien n'est plus logique. Ne nous plaignons pas, puisqu'on nous a fait grâce de la chaise de poste stationnant dans l'ombre, et du prêtre officiant, à minuit, dans quelque chapelle retirée d'un vieux manoir gothique.

Mais que penser de M. de Lamartine, lorsque, après avoir exalté en termes sentis quelquefois, le plus souvent pompeux, son amitié et son respect pour Béranger, après l'avoir dépeint comme

[1] Voir, dans *Ma Biographie* (*appendice*), cette lettre qui n'offre aucune *transparence*.

un sage, et lui avoir accordé les vertus les plus rares, il nous révèle tout à coup que cet honnête homme, si plein de dignité et de cœur, a pris, pour « compagne de sa jeunesse, de son âge mûr, de sa poésie et de sa vieillesse, » qui?.... Lisette!

Or, M. de Lamartine a sans doute lu les *chansons* de Béranger, puisqu'il en parle fort longuement. Il connaît donc celle que le poëte a intitulée : *Les infidélités de Lisette,* et dont voici le refrain :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours :
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Il connaît cette énumération des « heureux » faits par Lisette : et Lindor, « qui parle à voix basse, » et Clitandre, qui compte, « d'un air tendre, » les baisers qu'il a pris, et Mondor,

Qui toujours donne
Et rubans et bijoux,

et ce « voleur » anonyme, « qui s'enfuit par la fenêtre, » après s'être échappé la veille « du boudoir. »

Tous, comblés de tes grâces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens,

s'écrie enfin le chansonnier.

N'est-ce pas encore la même Lisette qui, délaissant la rive gauche pour la rive droite, devint la

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite?

et, de simple grisette, monta au grade de fille entretenue ?

Jadis elle se donnait :

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.

Aujourd'hui elle se vend :

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.

N'oublions pas davantage que Lisette, avant, après ou pendant ses grandeurs, allant en pèlerinage à *Notre-Dame-de-Liesse*, débauche un diacre, à « souper... l'attire, »

Le fait boire, jurer, chanter,

et démontre victorieusement qu'elle n'a pris :

Coquilles, rosaire et bourdon,

que pour goûter

... Les plaisirs du sacrilége.

Telle est la gentille personne avec laquelle le Béranger de M. de Lamartine aurait passé, non pas quelques années d'une folle jeunesse, après tout excusable, mais encore son *âge mûr* et *sa vieillesse;* telle est la femme à qui il aurait donné secrètement son nom, celle dont il a fait, à coup sûr, sa constante compagne et sa meilleure amie ; celle enfin dont il

n'aurait pas craint de recevoir parfois de petits services d'argent.

M. de Lamartine a-t-il oublié d'où venait l'argent de Lisette ? ou pense-t-il que l'argent est toujours bien venu, quelle qu'en soit la source ? L'élégiaque auteur du *Lac* nous répond à cela que Lisette est le nom *plébéien* sous lequel Béranger à célébré cette personne « *poëtisée* dans ses chansons. »

Suivant le chantre idéal des *Harmonies*, donner à la femme qu'on aime le nom d'une grisette, et lui prêter les mœurs d'une vierge folle, ce serait la POÉTISER.

Le poëte, ajoute-t-il, l'aima pendant soixante ans avec *délicatesse*, avec *estime*, avec constance, et les apparentes *légèretés* de ses chansons ne furent que des *convenances du genre*, et nullement des débauches du cœur.

Cette théorie mérite quelque attention, et révèle assez comment les poëtes éthérés comprennent les droits et les devoirs de la poésie.

Ainsi, la *noble Elvire*, si M. de Lamartine avait écrit des *chansons*, fut devenue une *Frétillon*, pour satisfaire aux « *convenances du genre*. » Quant aux convenances du cœur, elles n'existent point : le respect de soi-même et de la femme aimée ne saurait entrer en ligne de compte avec le respect du rythme. Nos sentiments, d'après ce principe, ne sont plus qu'une question de prosodie ; ce n'est pas en nous que se trouvent les rêves élevés, les exquises délicatesses, les aspirations sublimes, les nobles désespoirs, les pleurs sacrés, etc., etc. Tout cela appartient au genre : c'est l'*élégie* qui anoblit notre amour, et le *lyrisme* qui fait notre religion.

Nous le savions depuis longtemps, depuis longtemps nous savions que l'homme, créature incomplète et toujours en contradiction avec elle-même, se répandait en paroles ou se réservait pour l'action; nous savions que l'imagination et la conscience sont deux sœurs ennemies le plus souvent, que la seconde abdique, là où la première domine, et que ceux qui se jettent tout entiers dans le monde de la poésie convenue, finissent par confondre les hémistiches avec les devoirs, les images avec les idées, la rime avec la raison, les exigences de l'inspiration avec les nécessités de la vie.

Nous avions lu l'*Émile* de Rousseau, et nous connaissions les *Confessions;* nous avions lu les *Nuits* de Musset, et nous avions jugé l'homme sous le poëte; nous avions lu le *Lac* et *Jocelyn*, et nous aurions prédit d'avance les souscriptions de M. de Lamartine et les loteries de Saint-Point.

M. de Lamartine a écrit une grande vérité, lorsqu'il a dit de Béranger:

Il possède son enthousiasme; il n'en est pas possédé... Son enthousiasme est dans son cœur et pas dans son verre... il le garde pour la vertu pratique dont il est sérieusement et intimement possédé.

Cette vérité, qui se retourne contre M. de Lamartine, place Béranger au premier rang des hommes d'une valeur réelle. Ceux qui sont possédés par leur enthousiasme, suivent leur enthousiasme partout où le pousse le hasard des événements, et, quand l'enthousiasme les abandonne, il entraîne à sa suite l'homme lui-même. Dans ces conditions, l'enthou-

siasme, loin d'être une force, n'est plus qu'une éloquente faiblesse, une brillante abdication de la volonté. Cette faiblesse et cette abdication peuvent faire d'un poëte légitimiste et catholique l'arbitre momentané des destinées d'un peuple soulevé et d'une République sans vigueur; mais vienne le jour de la lutte suprême, ou de l'organisation réfléchie, et le tribun disparaît, parce que le dithyrambe n'est plus de mise, pour faire place à l'homme des *devoirs* changeants, des *préférences* tenaces et des besoins pécuniaires.

On s'aperçoit alors que l'enthousiasme était « dans le verre, non dans le cœur, » et que ceux qui chauffent leur poésie « à grande flamme, » n'ont pas su conserver une étincelle où rallumer le feu sacré des convictions inébranlables, et le sentiment éteint de la dignité personnelle.

Voilà pourquoi M. de Lamartine, faisant de Béranger un poëte de l'école des *Méditations*, suppose qu'il a cédé aux « *convenances du genre* » et « *poétisé* » la compagne de sa vie, en la traînant dans ses couplets les plus grivois, sans respect pour la pudeur de la femme, sans respect pour le caractère de l'homme qui vivait avec elle, et fut au début son obligé.

Remarquez pourtant que M. de Lamartine savait le contraire, comme tous les amis de Béranger. Il savait que M[lle] Judith n'avait rien de commun avec *Lisette;* mais, d'après l'esthétique de M. de Lamartine, nos sentiments étant des *motifs à vers*, et les convenances du genre réglant les convenances du cœur, il a paru au biographe plus saisissant et plus

poétique de mettre une honnête femme derrière les gaudrioles du chansonnier.

Sur la question politique également, nous devons avertir nos lecteurs de se tenir en garde contre les affirmations de l'ancien chef du Gouvernement Provisoire. Nous parlions tout à l'heure du contraste qu'on remarque chez presque tous les hommes entre la parole et les actes, les principes et la conduite. Ce contraste s'étend même à nos amitiés. S'il est vrai de dire, *à priori*, que les philosophes matérialistes sont fréquemment des hommes intègres et moraux, que les spiritualistes sont le plus souvent ou avares, ou ambitieux, ou livrés aux passions des sens, en un mot, esclaves des préoccupations matérielles, de même que les gens qui vivent du ciel ne s'occupent guère que de la terre, il ne faut pas s'étonner de l'affection très-sincère, de l'enthousiasme qu'à certains moments, Béranger a montré pour M. de Lamartine et pour sa politique, pendant les trois premiers mois de la République. Cependant on aurait tort de croire tout ce qu'en dit l'intéressé, et le lecteur le plus ignorant reconnaîtra facilement, dans les discours prêtés par le poëte lyrique au chansonnier, les phrases oratoires de M. de Lamartine, qui n'ont rien de commun avec le stye sobre et net de Béranger.

Le chansonnier répétait, sans se lasser, que sa famille n'était nullement noble, et qu'il ne manquait à sa « généalogie armoriée que des pièces justificatives, l'exactitude historique et les vraisemblances morales[1]. »

[1] *Ma Biographie.*

M. de Lamartine a entendu que Béranger disait :

Ma famille, quoique déchue de son ancienne aristocratie, est bien réellement noble ; elle est une *branche* séparée et *séchée* de la très-ancienne maison de ce nom, *enracinée* dans plusieurs provinces de France, et surtout en Provence, en Anjou. *Ma* famille a conservé précieusement les titres de cette filiation dans nos *pauvres archives domestiques ;* elle s'en est toujours entretenue, à portes fermées, avec une certaine vanité *pieuse* de grandeur déchue, qui est de la niaiserie, si vous voulez, mais la niaiserie *vénérable* des souvenirs. *Il y a plus, ma* famille a toujours espéré... qu'elle se ferait reconnaître, *ses titres à la main,* pour ce qu'elle est.

Béranger n'a jamais prononcé un mot, un seul, qui ressemblât à cette étrange invention. La *branche séchée,* puis *enracinée,* sort de l'herbier élégiaque de M. de Lamartine. Soyons poli, et, ce démenti à la vérité, ce discours fabriqué, cette histoire à la façon du père Loriquet, appelons tout cela de la poésie.

Béranger a toujours déclaré qu'il ne savait pas le latin, qu'il n'avait reçu aucune éducation. M. de Lamartine a entendu le contraire, ou du moins l'a raconté, et l'on se rappelle l'idylle de cette « tante aisée, pieuse, lettrée, » qui prêtait au petit garçon d'auberge, « sa maison, sa bourse et son cœur, pour l'élever, par une éducation vigilante, à une honorable profession dans la société ; » qui lui faisait continuer « les études commencées à Paris, » en le nourrissant « de Fénelon et de Racine, de *Télémaque* et d'*Athalie.* »

Béranger, enfin, a parlé de liberté à M. de Lamartine, en exprimant son approbation pour la modération réelle et difficile avec laquelle le Gouvernement

Provisoire avait usé d'un pouvoir sans contrôle, et M. de Lamartine a entendu que Béranger lui donnait les conseils suivants :

> Si jamais vous ressuscitez sur cette pauvre terre, et que la Providence vous rende, dans une révolution de votre pays, un rôle semblable à celui qu'elle vous a donné, en 1848, en France, demandez pour vous ou pour tout autre *une dictature de dix ans ou une dictature à vie, avec faculté de désigner votre successeur*, POUR DONNER A LA LIBERTÉ LE TEMPS DE DEVENIR UNE HABITUDE.

Je ne sais pas ce que Béranger a pu dire à M. de Lamartine, dans des conversations intimes, — et M. de Lamartine ne le sait guère davantage, s'il faut en juger par la façon dont il rapporte et défigure les opinions les plus connues du chansonnier, — mais je sais fort bien ce que Béranger n'a pas dit. Béranger n'a pas dit : *Fondez le despotisme pour donner l'habitude de la liberté*, parce que Béranger, même lorsqu'il causait avec M. de Lamartine, conservait le sens commun. Or ce conseil, exprimé de la sorte, serait, d'une part, la justification de toutes les tyrannies, et, d'autre part, une énorme sottise.

En écrivant de semblables phrases, M. de Lamartine a contribué plus que personne à répandre dans un certain public l'opinion que Béranger n'aimait pas la liberté et s'était naturellement rallié à la dictature, lorsqu'elle revint en 1852. Il a motivé les assertions de M. Montégut et les restrictions de M. Cuvillier-Fleury.

N'est-ce pas le cas de s'écrier : mieux vaudrait un sage ennemi ?

Et pourtant M. de Lamartine aime Béranger, il

le dit beaucoup et longuement ; mais M. de Lamartine, lorsqu'il parle des autres, ne s'oublie pas assez, et ne songe point à sauvegarder chez eux ce dont il fait si bon marché pour lui-même, nous voulons parler du caractère. Il *arrange* ses amis comme il arrange l'histoire, et ne croit pas plus compromettre le chansonnier, en lui prêtant des idées et des prétentions qu'il n'eut jamais, qu'il n'aurait cru, à la place de Béranger, compromettre Mlle Frère, en tressant à son usage une couronne poétique des *légèretés* de Lisette. L'auteur des *Harmonies* eût sacrifié la pudeur de la femme et la dignité de l'homme aux *convenances* du genre : pour satisfaire la curiosité de quelques abonnés avides de détails et de révélations inattendues sur le chansonnier, l'éditeur du *Cours familier* dénature, devant un public où Béranger comptait d'implacables ennemis, toutes les opinions et les plus chères convictions du chantre populaire. Il manque à la vérité pour plaire à ses lecteurs, et glisser sous le couvert du mort quelques aphorismes parfaitement ridicules, dont il aurait dû garder la responsabilité personnelle. Du grand citoyen et de l'ami qu'il pleure en un volume, il trace un portrait moitié réel, moitié fantastique, et mêle aux traits du modèle plusieurs des traits du peintre, aux vertus du poëte populaire quelques-unes des faiblesses du poëte lyrique.

Cependant M. de Lamartine n'est pas le seul membre du Gouvernement Provisoire qui nous ait fait connaître son opinion sur Béranger et sa politi-

que, et nous trouvons dans la *Correspondance* [1], à la date de février et mai 1859, deux lettres de M. Louis Blanc, dont la haute importance n'échappera à personne.

En effet, M. Louis Blanc est un de ces volontaires de l'exil, qui ont refusé de franchir les frontières ouvertes de la France, désireux de conserver toutes leurs illusions peut-être, mais à coup sûr aussi toute leur foi.

Nous n'avons pas à apprécier ici le rôle politique de M. Louis Blanc en 1848, ni son influence sur les courtes destinées de la seconde République. Il nous suffit de savoir que M. Louis Blanc est un homme de beaucoup de talent et d'une grande intégrité de caractère, qu'il a gardé ses convictions intactes, qu'il n'a été l'homme d'aucun compromis, d'aucun reniement. Après la défaite, il a montré une grande fermeté et une grande dignité, et si, à un moment donné, tout lui a manqué, le succès qui donne raison et la popularité qui fortifie, il ne s'est pas du moins manqué à lui-même :

> Dans un si grand revers que vous reste-il ? — Moi,
> Moi, dis-je, et c'est assez [2].

En cela bien différent de M. de Lamartine, M. Louis Blanc mérite qu'on écoute et pèse avec soin sa déposition. Elle emprunteà la tenue de l'homme une importance particulière, et le point spécial sur lequel elle absout le chansonnier, est justement celui sur lequel on l'a toujours attaqué avec

[1] Tome III, p. 243 et passim.
[2] CORNEILLE, *Médée*.

le plus d'amertume. L'auteur de l'*Histoire de Dix ans* n'a publié ni brochure, ni article à propos de la mort de Béranger. Seulement, il a écrit à M. Paul Boiteau deux lettres que ce dernier a insérées en note dans la *Correspondance*, et dont nous allons citer les principaux passages.

M. Louis Blanc commence par déclarer que « notre époque a perdu le respect à l'égard du génie. »

Béranger, ajoute-t-il, m'aimait, et d'une affection vraiment paternelle. C'est lui qui m'a, pour ainsi dire, tenu sur les fonts baptismaux de la politique [1]; c'est à lui que je dois de n'avoir pas pris pour ma vocation un goût malheureux pour la rime, dont, grâce au ciel, il n'a pas eu de peine à me guérir. Quant à ses lettres, vous me rappelez, en me les demandant, un des chagrins de ma vie. J'en possédais à peu près une soixantaine, *quelques-unes d'un grand intérêt historique, et toutes admirables, parce qu'elles portaient la vive empreinte de l'âme de Béranger* [2]. Ce trésor m'a été enlevé avec beaucoup d'autres papiers précieux, le 26 août [3], lors du sac de ma maison par les agents de police aux ordres de ceux qui m'ont proscrit; et j'ai la douleur de ne pouvoir, pour ce motif, répondre à votre appel comme il m'eût été si doux de le faire.

Ce trésor ne doit pas avoir été perdu, et nous espérons bien qu'un jour ces lettres se retrouveront.

[1] Cela ne veut pas dire que Béranger partageait les opinions particulières de M. Louis Blanc, et faisait partie de son école politique, mais seulement que Béranger avait deviné dans le jeune homme, qui se croyait poëte, un homme politique et un historien.

[2] On se rappelle que le *Figaro*, par un tour de passe-passe qui lui est familier, a transformé M. Louis Blanc en une sorte d'ennemi de Béranger.

[3] 1848.

Elles appartiennent au pays. Le gouvernement lui-même n'a-t-il pas déclaré que Béranger était une « gloire nationale? »

Une perte semblable, si elle était définitive, serait d'autant plus regrettable que dans ces lettres « *il était question à chaque ligne de la chose publique.* »

Les détails contenus dans les deux lettres de M. Louis Blanc que nous analysons sont extraits d'un livre publié à Bruxelles, par l'ancien président des *Conférences du Luxembourg*, livre dans lequel, nous dit l'écrivain, « je m'étudie à défendre la France au yeux de l'étranger, et auquel l'entrée de la France est interdite. »

Nous en reproduisons deux passages, qui nous ont semblé d'une grande importance : le premier met dans tout leur jour ce clair bon sens et cette étonnante perspicacité que nul n'a poussé plus loin que, Béranger; le second, est purement politique et nous paraît contenir non-seulement ce qu'on a dit de plus juste sur le rôle du chansonnier en 1848, mais encore la *seule* chose juste qu'on en puisse dire.

Commençons par ce qui a rapport au caractère de l'homme, nous nous occuperons ensuite du citoyen.

Je dois à Béranger de ne pas avoir perdu une partie de ma vie à faire de méchants vers. Je m'étais très mal à propos figuré que j'étais appelé à être un nourrisson des Muses; et, par une fatalité déplorable, mes premiers essais avaient eu pour résultats de me charger le front de palmes académiques. Le moyen après cela de douter de ma vocation! Béranger, qui m'aimait d'une amitié vigilante et clairvoyante, voulut examiner de

près ces poëmes de moi qu'on avait couronnés, et me fit promettre que, dans le cas où le résultat de cet examen me serait contraire, je ne chercherais plus une rime de ma vie. Un jour fut pris pour le prononcé du jugement. Non jamais justiciable de Minos n'éprouva au moment de la sentence, émotion pareille à celle qui me saisit, ce jour-là, quand la porte de Béranger me fut ouverte. — « Oh ! dit-il en m'apercevant et d'un air grave qui m'atterra, ce n'est plus une promesse que j'exige, c'est un serment. » — Je poussai un grand soupir et je jurai... Combien je me suis félicité depuis de ce qui m'affligea tant alors.

En effet, cette « clairvoyance, » cette « vigilance, » que l'historien signale, furent un véritable bienfait, et pour M. Louis Blanc, auquel elles évitèrent les luttes, les amertumes, les déceptions d'une fausse vocation, et pour nous tous qui devons à Béranger d'avoir possédé un historien de plus, et surtout de compter un versificateur de moins, dans un pays où les poëtes, grands, petits, complets, incomplets, ne manquent ni dans les lettres, ni dans les arts, ni dans la science, ni dans la politique.

Ici, nous nous adressons à tous les jeunes gens qui tiennent une plume, à tous ceux qui rêvent de remplir un jour l'univers du bruit de leur nom — le nombre en est grand ! — et nous leur demandons si, chez les hommes célèbres auxquels ils ont nécessairement soumis leurs premiers essais, ils ont souvent trouvé autre chose qu'une banale et *égoïste* bienveillance ? N'ont-ils pas senti, en recevant ces éternelles lettres de compliments, ces protestations d'intérêt, ces déclarations pompeuses en faveur de la jeunesse « intelligente et laborieuse, pleine de séve

d'avenir, » etc., dont sont prodigues les gens arrivés, que les signataires de ces lettres ne pensaient guère qu'à se créer à peu de frais une popularité parmi cette jeunesse qu'on redoute et qu'on flatte à la fois, parce qu'elle est en effet l'avenir?

N'ont-ils pas regretté aussi, lorsque les années s'écoulaient sans leur apporter la gloire entrevue et le pain promis, lorsque les paroles amicales des grands hommes restaient des paroles et ne se transformaient jamais en actes, n'ont-ils pas regretté un conseil sévère, sérieux, qui eût brisé tout d'abord de chères illusions, mais qui eût assigné un autre but plus rapproché, plus réel en tout cas, à leur activité dévoyée?

Ce conseil sévère et sérieux, Béranger l'a toujours donné à ceux qu'il aimait, ou qui lui paraissaient dignes de l'entendre et capables de le suivre. Qu'il ait de la sorte ulcéré bien des vanités, blessé bien des impuissants, cela n'est pas douteux. La sottise n'a pas d'âge : les sots abondent même parmi cette jeunesse que l'on encense à la tribune, dans les préfaces, dans les journaux, et que l'on s'inquiète si peu de moraliser par l'enseignement fécond des nobles exemples.

Voici enfin le morceau relatif à la démission que Béranger donna comme représentant du peuple :

Quelques esprits ardents ont reproché et, aujourd'hui encore, reprochent à Béranger de n'être pas demeuré, en ces jours orageux de 1848, à un poste où sa présence eût peut-être empêché beaucoup de mal. Quant à moi, je dois dire que sa décision ne m'étonna point. C'était lui qui m'avait, en

quelque sorte, tenu sur les fonts baptismaux de la politique; c'était lui qui, avec une affection presque paternelle, avait essayé de guider mes premiers pas dans l'âpre carrière. J'avais donc eu occasion de l'étudier, et nul mieux que moi n'avait la mesure de cette grande prudence de Béranger, dont les conseils avaient quelquefois irrité, en les enchaînant, les impatiences de ma jeunesse. IL ÉTAIT RÉPUBLICAIN A COUP SUR; *mais il n'apercevait la République que loin, bien loin encore dans l'avenir, parce que la génération contemporaine ne lui paraissait pas propre à fournir des républicains;* parce que, dans la plupart de ceux qui se proclamaient tels, et qu'il jugeait sincères, il ne découvrait qu'*aspirations généreuses* où il cherchait des *convictions réfléchies;* parce qu'enfin beaucoup d'entre eux, suivant lui, prenaient follement pour de la dignité personnelle le mépris de toute discipline, et l'*envie* pour l'*égalité*. Je me souviens qu'un jour il me dit, avec un sourire doucement moqueur: — « Vous êtes trop pressé, mon enfant, vous parlez de république? Mais, dans une république, il faut un vice-président, attendu que le président peut tomber malade. Or, *trouver aujourd'hui quelqu'un qui se contente d'être vice-président, voilà le difficile*[1]. — » Cette sagesse si fine, si tranquille, si prompte à s'effaroucher néanmoins, et qui volontiers s'exagérait, sous le rapport de l'observation, le mauvais côté des choses humaines, disposait mal Béranger à accepter une situation quelconque dans la tourmente de 1848. Nommé membre, malgré lui, d'une assemblée qui couvait des colères implacables, il n'en eut pas plutôt entendu les sourds grondements, qu'*il pressentit les suites. Il n'était pas homme à se méprendre sur la portée de la lutte qu'il voyait s'engager entre les élus de la province et de Paris.*

[1] Quelle différence avec les citations de M. de Lamartine! Ici on retrouve bien l'accent, le style et la pensée de Béranger. Avec M. de Lamartine, on n'a jamais que l'accent, le style et la rêverie de M. de Lamartine. Nous pouvons d'ailleurs certifier personnellement ces paroles de Béranger, pour les lui avoir entendu répéter plusieurs fois.

Y AVAIT-IL CHANCE QU'IL INTERVÎNT D'UNE MANIÈRE TANT SOIT PEU EFFICACE ? Le déchaînement des passions réactionnaires, au début même, la fin de non recevoir opposée à la plus légitime des demandes, le refus du peuple d'assister à une fête de la Concorde, inaugurée sous de pareils auspices, les clameurs de la presse, l'exaspération des clubs, tout cela semblait annoncer qu'un conflit, et furieux, était désormais inévitable; BÉRANGER, CONVAINCU DE SON IMPUISSANCE A LE PRÉVENIR, DEMANDA QUE SA VIEILLESSE NE FUT POINT CONDAMNÉE AU DÉSESPOIR D'Y FIGURER [1].

Celui qui a écrit cette page si remarquablement juste, si pleine de bon sens calme et de fine équité, est, ne l'oublions pas, un des vaincus de cette révolution de 1848, à laquelle Béranger s'est abstenu de prendre une part active en siégeant à l'Assemblée constituante. Comme le dit M. Paul Boiteau, M. Louis Blanc était « un des plus intéressés à ce que le patronage effectif de Béranger n'eût pas manqué aux actes des premiers gouvernements de la République; » et cependant M. Louis Blanc absout complétement la conduite de Béranger, parce qu'il connaissait l'homme, sa nature et ses idées; parce qu'il sait que nul mauvais calcul de popularité, nulle petite préoccupation d'habileté personnelle n'ont dicté sa conduite. Il constate et définit admirablement le caractère de cette abstention, lorsqu'il nous montre la douleur patriotique de ce vieillard et de ce républicain, qui, se sentant impuissant à conjurer

[1] Voir M. Pelletan, comparer ce qu'il dit au même sujet avec ce qu'écrit M. Louis Blanc. On en jugera mieux la distance de deux hommes, l'un qui pense par lui-même, l'autre qui ramasse partout son style, ses idées et ses colères.

les maux de la patrie et les malheurs de la République, demande au moins que « sa vieillesse ne soit point condamnée au désespoir d'y figurer. »

Du reste, quels sont ceux qui reprochent le plus durement au chansonnier sa démission de représentant? — Est-ce M. de Lamartine? Non, il en parle avec modération, sans la blâmer ni l'approuver; cependant plus près de l'approbation que du blâme. — Est-ce La Mennais, qui protesta jusqu'au bout contre les sottises et les lâchetés de la réaction, par sa présence muette et ses votes énergiques dans l'Assemblée constituante, puis nationale? Ni son amitié, ni son admiration pour Béranger n'en ont été affaiblies; il jugeait bon de rester immobile et silencieux sur la brèche, mais il approuvait hautement la retraite du poëte. — Est-ce M. Louis Blanc, l'un de ceux qui ont le plus joué leur popularité, leur vie entière, sur le coup de dé du 24 février? On vient de voir qu'il n'en est rien.

Où faut-il donc chercher ces juges sévères, ces hommes du devoir implacable, aux yeux desquels l'abstention du chansonnier paraît un crime, ou tout au moins une faiblesse coupable? — Parmi ceux, le plus souvent, qui font profession d'indifférence politique, comme M. Sainte-Beuve, ou parmi ces martyrs du lendemain de toutes les luttes sociales, qui, sans avoir partagé les périls et les souffrances, partagent tout à coup les colères qu'elles inspirent aux victimes, et confondent si bien leurs cris avec ceux des persécutés, qu'on finit par croire à leur propre persécution, comme on croit à leur austère héroïsme, à force de leur entendre parler de courage civique.

Quant à nous, nous remercions hautement M. Louis Blanc du service qu'il a rendu par son témoignage impartial, non pas seulement à Béranger, mais à la vérité historique; nous l'en remercions d'autant plus vivement que les leçons de sagesse et de modération ne viennent pas habituellement — et cela se comprend de reste — des vaincus, de ceux que l'exil, cruelle et difficile épreuve, a justement aigris. M. Louis Blanc n'a pas cru qu'il fallait rejeter sur l'un de nos meilleurs citoyens la responsabilité d'événements que le vieillard, retiré de la lice, prévoyait en les déplorant; il n'a pas jugé à propos d'oublier ce qu'il avait puisé, auprès de Béranger, « de bons sentiments et d'idées saines. » Agir ainsi, dans les circonstances actuelles, c'était montrer de la mémoire et du cœur, c'était aussi prouver une véritable force de caractère et une grande droiture d'esprit.

M. de Lamartine et M. Louis Blanc étaient des amis de Béranger; M. Laurent Pichat ne le connaissait que de réputation, ne savait de lui que ce qu'en apprenaient ses chansons et la voix publique. M. Laurent Pichat néanmoins, guidé par cet instinct du juste et du vrai qui ne trompe jamais, a, en dépit des colères et des antipathies de ses propres amis, écrit sur Béranger un jugement qui fait un égal honneur au juge et au justiciable.

La position spéciale de l'écrivain, lié avec quelques-uns des plus cruels ennemis du chansonnier, appartenant au parti démocratique, jeté par ses goûts et la tournure de son imagination dans une

autre école littéraire que celle dont Béranger a été le dernier représentant à notre époque, l'absence de toute relation personnelle entre le critique et le poëte qui venait de mourir et que l'armée de Paris avait protégé contre l'enthousiasme populaire, tout contribue à donner au travail de M. Laurent Pichat un intérêt particulier et une importance à part.

A nos yeux, il est bien évident que M. Laurent Pichat n'a pas, pour Béranger, une de ces sympathies innées, une de ces admirations naturelles qui vous entraînent du premier coup vers un homme, vers un poëte. Il a fallu, au contraire, que l'écrivain fît effort pour tendre une main amie et loyale au chansonnier; il a fallu qu'il dégageât son esprit de diverses préventions et de nombreuses inquiétudes.

Cela se comprend : comme homme il prêche et pratique une autre politique que celle de Béranger; comme philosophe et comme poëte, il a d'autres maîtres et d'autres dieux que le chansonnier.

Mais M. Laurent Pichat aime avant tout, nous le croyons et il l'a prouvé en cette occasion, la vérité: du moment où il la connaît, il la proclame, malgré les clameurs de ses amis, malgré la secrète protestation de son goût individuel. L'ancien rédacteur de la *Revue de Paris* a donc étudié la vie et les œuvres du chansonnier, sans enthousiasme préconçu, mais avec une tenace impartialité, et la volonté bien arrêtée de voir juste et de dire ensuite ce qu'il aurait vu, tout ce qu'il aurait vu. Le résultat a été éminemment favorable à Béranger; — pouvait-il en être autrement pour un homme de bon sens et de bonne foi?

Les pages [1] remarquables consacrées par M. Laurent Pichat à Béranger, sont peut-être des meilleures qui soient sorties de la plume de cet ami assidu et désintéressé des lettres :

Le début de son article indique bien l'antagonisme que nous avons signalé dans ses sentiments envers le chansonnier :

On dit que Caton traduit en justice et accusé par ses ennemis, à quatre-vingt-trois ans, prononça les paroles suivantes en face du peuple : « *Il est bien difficile*, Romains, *de rendre compte de sa conduite devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu.* » Il est bon de se rappeler ces paroles quand on veut étudier une existence bien remplie et juger cinquante années de gloire, *avec l'expérience passionnée que les faits donnent aux générations actuelles.* A l'heure où nous sommes, nous déclarons que nous serions entraîné à une sévérité peut-être injuste, si nous restions *au point de vue impitoyable* de notre opinion.

Cependant l'auteur ajoute quelques lignes plus loin :

Nous conserverons... toute l'ardeur de nos sentiments pour esquisser une étude du poëte illustre qui vient de mourir.

Seulement cette ardeur est celle qui anime les nobles sentiments, l'amour de la liberté et l'amour de la vérité ; elle n'a rien de commun avec l'ardeur du mauvais esprit de parti, elle ne conduit pas au bourbier où s'est jeté M. Pelletan, pour y noyer Béranger.

Sans rien abdiquer de l'ardeur de ses sentiments,

[1] *Les poëtes de combat*, 1 vol. Hetzel.

M. Laurent Pichat constate donc, parce que sa conscience le lui dit, que Béranger « fut toujours ce qu'autrefois on appelait un sage, ce qu'aujourd'hui on doit appeler un honnête homme... qu'il sut vaincre noblement la misère et qu'il l'a surmontée pendant cinquante années en face d'une époque avide et corrompue... »

Voici maintenant la restriction, mais convenable, et telle qu'elle ne peut blesser ni celui qui la subit, ni ses amis les plus exigeants :

Béranger se jeta sans prudence dans la lutte où toute une opposition le suivait. Ils ne virent que le moment et *ne songèrent pas au lendemain.*

Le critique, on le voit, dénonce un fait et blâme une tactique : il n'accuse pas les intentions, et ne s'efforce pas d'avilir l'homme. Ailleurs, il exprime encore un regret, mais toujours sur le même ton, avec la même retenue, sans jamais oublier le juste respect dû à la vérité et au génie :

Après 1830, Béranger publia un dernier recueil, le plus beau et le plus élevé. Le poëte a toujours marché en grandissant. Il s'est arrêté trop tôt. *Ceux qui se consacrent à la défense de la liberté ne doivent pas compter sur le repos.* Il y a toujours à pleurer pour les poëtes.

Telle est l'opinion de M. Laurent Pichat : on peut la discuter, on ne saurait se plaindre qu'il l'ait exprimée avec force et modération, quand, surtout, elle ne l'empêche pas de reconnaître le désintéressement réel du poëte :

Les amis du poëte arrivèrent au pouvoir, et il refusa tout,

titres et emplois. Cette conduite devrait être celle de tous les gens de cœur; toutefois, *nous devons l'honorer comme une vertu, puisque Béranger offre un exemple presque unique d'un pareil désintéressement.*

Il n'hésite pas davantage à mettre Béranger sur un pied d'égalité avec La Mennais et Chateaubriand, à reconnaître que sa « réputation n'était pas une de ces vogues factices qui ne peuvent se soutenir que par des publications sans cesse nouvelles. »

Arrivé à 1848, M. Laurent Pichat se prononce ainsi sur le rôle du chansonnier :

Béranger, pris d'un accès de sagesse desespérée, voulut rester à l'écart... Béranger pouvait sans scrupule ni répugnance entrer dans cette assemblée où ses amis étaient en majorité, où l'œuvre qu'on allait entreprendre était l'édification de l'avenir, où l'emportement et l'excès de quelques-uns auraient besoin d'être contenus par une prudence respectée. Les plus honnêtes, les plus purs ont traversé la fournaise; et qui sait ce qui serait arrivé en mainte circonstance si Béranger eût prêté à sa cause l'autorité de son vote et de sa personne? Il ne s'agit pas là d'ambition satisfaite, ni d'apothéose bruyante à chercher, ni d'orgueil à tenter un beau rôle. Il s'agissait d'un devoir à remplir et d'un danger à affronter. *Nous regrettons que Béranger n'ait pas engagé sa vie dans ces journées;* la couronne qu'on a déposée sur sa tombe aurait peut-être eu quelques épines; mais les épines se mêlent harmonieusement aux lauriers, et la grande gloire se complète bien par un peu de martyre.

Tout le monde aura été frappé comme nous du ton qui règne dans ces lignes, et du contraste qu'il offre avec tous les reproches que nous avons cités jusqu'à présent au sujet de la démission de Béran-

ger. M. Laurent Pichat, cela est bien visible, parle au nom des principes, il confesse sa foi, mais sans la gâter par le mauvais mélange des petites préoccupations égoïstes et des inimitiés personnelles. Il n'entend pas attaquer Béranger : il songe à un devoir méconnu. M. Louis Blanc ne partage pas la confiance de M. Laurent Pichat; il croit que l'intervention du chansonnier n'eût produit aucun résultat favorable, et nous le croyons aussi. Le regret de l'ancien collaborateur de la *Revue de Paris* n'en est pas moins un regret patriotique dont l'expression ne peut qu'inspirer de l'estime.

Alors M. Laurent Pichat reprend son étude du caractère :

Toutefois, il n'y aura pas eu beaucoup d'existences en ce siècle plus dignes de servir d'exemple et d'être proposées comme modèle, etc.[1]... Il avait compris le Christ, en faisant le bien et en restant pauvre.

C'est là ce que le peuple a honoré en lui. Le peuple a horreur des hypocrisies ; il déteste le faste égoïste et méprise tous ces orgueilleux enrichis qui ont de la boue aux genoux et aux lèvres ; *il sent que la corruption le gagne,* que les mauvais rêves l'obsèdent; et quand un *homme de bien* meurt, le peuple se presse à ses funérailles. Ce sont des fêtes, où, pour lui, la vertu brille aussi claire que le soleil, et il rentre dans ses ateliers tumultueux, vivifié, rasséréné, et chantant les refrains du poëte qui vient de lui rendre l'espérance.

Nous pourrions multiplier ces citations, partout nous trouverions le même esprit d'équité, la même vue juste et nette. Le jour où il a écrit cet article,

[1] Nous avons déjà cité ce passage à la fin du chapitre sur M. Pelletan (Voir 4e partie).

M. Laurent Pichat s'est montré moraliste et historien : il a su s'abstraire de son entourage, il a su n'écouter que la voix de sa conscience : c'est un courage rare et difficile qu'il faut signaler et donner en exemple à tous ceux qui se mêlent de prononcer sur les morts et sur les vivants.

A MM. Proudhon, Louis Ulbach et Pelletan, nous venons d'opposer, dans le parti démocratique, M. de Lamartine, qui fut démocrate un jour, par la volonté du peuple, MM. Louis Blanc et Laurent Pichat, qui n'ont rien abdiqué de leurs convictions. Nous pourrions en rester là; la balance serait au moins égale entre les adversaires et les admirateurs du chansonnier; mais, quand on rencontre sous sa plume le nom de George Sand, il faut s'y arrêter, et son témoignage est de ceux qu'on ne peut jamais négliger. D'ailleurs, n'est-il pas consolant, après avoir assisté au douloureux spectacle de quelques hommes d'esprit et de talent s'unissant à de pauvres pamphlétiers avides de bruit, afin de diminuer une des grandes figures de la patrie et de calomnier un des beaux caractères du siècle, de voir accourir spontanément au secours de la justice méconnue, de la vérité foulée aux pieds, un écrivain dans la plénitude de ses forces et de sa popularité? Cet écrivain savait pourtant que Béranger n'avait pas pour lui le sympathique enthousiasme auquel l'auteur de la *Petite Fadette* est depuis longtemps accoutumé.

En effet, Béranger et Mme George Sand n'appartiennent pas seulement à deux écoles littéraires très-opposées, et ce ne sont pas seulement les diver-

sités de l'esprit qui les séparent. De telles diversités produisent quelquefois de ces amitiés inattendues, de ces affections profondes, dont l'union du chansonnier et de La Mennais restera comme un des plus remarquables exemples. Pour s'aimer, il faut se comprendre, en tout cas s'accepter mutuellement. Béranger et La Mennais, malgré la différence de leurs caractères et de leurs génies, se comprenaient et s'acceptaient, parce que, sans avoir des qualités de même ordre, ils vivaient dans deux mondes moraux *parallèles*. Il n'en est plus ainsi, dès que nous opposons Béranger à Mme George Sand. Là tout diffère, la forme et le fond; rien de commun que leur foi certaine dans l'avenir, que leurs vœux également ardents pour le progrès. Cela peut suffire à créer l'estime, mais non l'intelligence réciproque des facultés de l'un et de l'autre. L'abîme qui séparait jadis Voltaire de Rousseau, n'était pas plus profond que celui qui sépare de nos jours le chansonnier du romancier.

Toutefois, et ceci prouve la supériorité de notre siècle, Béranger et Mme George Sand se sont rencontrés avec des désirs de sympathie, avec l'envie sincère de s'apprécier et la volonté de jeter un pont sur l'abîme. Ils n'en purent venir à bout, et le pont, resté à l'état de noble projet, se vit, dans la réalité, remplacé par une mince passerelle provisoire, mal assurée, tremblant à tous les vents.

Si nous insistons sur cette tentative infructueuse, c'est que nous devons en tirer une conclusion toute à l'honneur de Mme George Sand, et que l'intervention favorable de cette dernière dans le débat sou-

levé autour de Béranger, emprunte une certaine grandeur d'âme particulière à ces circonstances peu faites pour inspirer à l'auteur de *Lélia* le besoin de défendre l'auteur de la *Bonne Vieille*.

Cependant, le 8 mai 1860, Mme George Sand publiait dans *le Siècle* un article sur Béranger, que M. Louis Jourdan faisait précéder de ces quelques lignes :

Un illustre écrivain pour lequel nous professons une vive admiration et une affection respectueuse, Mme George Sand, veut bien communiquer au *Siècle* un article sur Béranger. Nos lecteurs s'applaudiront de trouver dans les colonnes de ce journal une appréciation si ferme et si fine à la fois du caractère de Béranger. En présence de tant et de si tristes attaques contre notre poëte national, c'est un acte de courage autant qu'un acte de patriotisme que de présenter sa défense, et tous ceux qui honorent les gloires du pays sauront gré à l'un de nos écrivains les plus éminents et les plus populaires de l'avoir entreprise.

M. Louis Jourdan avait parfaitement raison, et nous croyons qu'il faut savoir d'autant plus de gré, à son auteur, de cet acte de courage et de patriotisme, de justice surtout, que ni les empressés, ni les officieux ne doivent manquer auprès de Mme George Sand. On lui avait sans doute rapporté quelques-uns de ces mots, quelques-unes de ces boutades comme le poëte en disait tant, et qui lui ont créé, nous l'avons déjà dit, de nombreuses et violentes inimitiés. J'en vois la preuve dans plusieurs passages de l'article publié par le *Siècle*.

Ainsi, Mme George Sand nous dit presque au début, non pas avec indifférence, mais avec dignité :

Qu'à telle ou telle époque de nos relations, il ait été bien ou mal disposé envers moi, il importe très-peu à la vérité de mon sentiment sur lui. Il ne me devait rien. Il est venu à moi de lui-même et de loin en loin, toujours parfaitement aimable et intéressant.

Ailleurs :

Cet homme-là était éblouissant d'esprit, *très-mordant, cruel* même dans son jeu, mais s'arrêtant et se reprenant à propos, quand il sentait vous avoir blessé dans la personne d'un absent.

Et plus loin, car l'écrivain y revient à diverses reprises :

Que Béranger ait eu le travers de s'amuser de tout en apparence *dans ses relations avec ses amis,* cela nous paraît prouvé par beaucoup de lettres inédites alors, qui ont passé sous nos yeux à différentes époques,... mais que ces lettres fussent tenues en réserve pour des temps plus calmes, il n'en resterait pas moins dans la mémoire de tous ceux qui ont connu Béranger la certitude qu'il affichait gracieusement un grand scepticisme, et qu'*il avait une si belle habitude de railler, que ses meilleurs amis eux-mêmes n'étaient pas préservés.*

Plus loin encore :

« *Et pourtant Béranger ne nous aimait pas d'instinct, nous le savions de reste.* »

Cependant Mme George Sand a parfaitement dégagé son jugement de tous ces souvenirs importuns, et, mettant sa personne de côté, elle a voulu apprécier le chansonnier avec cette haute impartialité qui n'appartient qu'aux esprits vigoureux. Elle a cherché en elle-même, sous la première impression superficielle où se retrouvent les traces des petites

blessures et des petits chocs inévitables entre deux natures d'ordre différent et opposé, cette seconde impression plus profonde et plus durable que reçoit le moraliste, la seule vraie, parce qu'elle est la seule désintéressée. Il y a là l'effort d'une volonté virile, et c'est une belle leçon donnée à tous ceux qui prennent leurs antipathies personnelles pour des lois de l'intelligence et les rancunes de leur parti pour le code de la vérité.

D'après ce que nous avons dit précédemment, on devine sans peine que Mme George Sand n'a pas toujours ni parfaitement compris Béranger; mais peut-être Béranger, parlant de Mme Sand, eût-il été moins indulgent pour elle qu'elle ne l'a été pour lui.

Dans la circonstance présente, c'est moins le résultat que la tentative qui doit nous occuper, quoique le résultat se rapproche de la justice en beaucoup de points, et que plusieurs détails soient « une appréciation ferme et fine à la fois du caractère de Béranger. »

D'ailleurs Mme George Sand nous prévient, au début de son article, que désireuse de dire « simplement son opinion, elle écartera toute préoccupation politique comme étrangère à son sujet. »

Vivant loin de toute notion d'actualité, ajoute-t-elle, j'avoue n'avoir pas bien compris tout ce que l'on s'est dit de part et d'autre...

J'ai beaucoup écouté Béranger, en réfléchissant beaucoup sur son caractère, sur sa destinée et sur chacune de ses paroles. Ces paroles précieuses, je ne les ai pas prises en note sur un calpin, comme font certains Anglais[1], séance tenante, sous

[1] Et *nos intimes*.

les yeux de la personne célèbre qu'ils viennent examiner. Si ma mémoire m'eût permis de les retenir toutes, je ne me croirais pas le droit de les rapporter sans beaucoup de choix et de respectueuse circonspection. Mais j'en ai reçu une impression générale que je peux et veux communiquer. *C'est un devoir de conscience à l'heure qu'il est.*

Ce que Mme George Sand va nous exposer, c'est donc exclusivement « une opinion toute personnelle, » une sorte d'étude psychologique sur un homme qui « ne l'aimait pas d'instinct, » et qu'elle ne pouvait pas davantage aimer, ni admirer d'instinct. L'instinct, c'est-à-dire le fond primitif, immuable de l'individu, était tellement opposé chez eux, que des rapports de chaque jour eussent exaspéré l'antipathie, au lieu de l'adoucir, et que s'ils ne s'étaient jamais vus, rien qu'en se lisant, ils se seraient encore sentis adversaires, non pas sur le terrain des questions vivantes de leur époque, mais sur le terrain moral de la conscience. Ce qui a rapproché Mme George Sand de Béranger, c'est exclusivement le *caractère* du chansonnier, cet ensemble de vertus privées et publiques qui produit l'estime, indépendamment de la sympathie, et auxquelles un esprit bien fait reste toujours sensible, alors même que facultés, croyances, idées, conception particulière de la vie et des devoirs qu'elle impose, talent, tout se dresserait entre deux écrivains comme autant de barrières infranchissables.

Aussi n'est-ce pas évidemment au hasard ou à des considérations passagères que Mme George Sand doit de n'avoir parlé que du *caractère* de Béranger et de l'action populaire de ses chansons.

En agissant ainsi, elle a cédé, peut-être à son insu, à des nécessités d'un ordre supérieur. Voulant être juste, rester impartiale, elle a parlé naturellement de ce qu'elle avait le mieux discerné, de ce qu'elle se sentait le mieux en état de juger : le reste, rôle politique, valeur littéraire et poétique, ce qu'elle appelle « le génie et la force, » elle l'a passé sous silence, de même qu'un homme du monde faisant la biographie d'un mathématicien, raconterait l'homme moral et laisserait de côté le savant, cet être spécial qui s'occupait d'algèbre et de mécanique, tandis que son biographe ne s'est jamais occupé que de sentiments, de plaisirs ou d'idées. Le mondain aurait raison : lorsqu'on étudie une intelligence, une individualité, il faut l'aborder par le point où cette intelligence et cette individualité nous sont accessibles, et Mme George Sand a suivi cette loi, en considérant Béranger sous un seul de ses aspects divers. Le caractère, l'influence, sont des faits matériels : ils se constatent ; on peut, nous le répétons, les apprécier même poëte, chez un chimiste, même romancier de l'école lyrique, chez un chansonnier de l'école gauloise.

Néanmoins, malgré cette prudence et cette mesure, l'incompatibilité des humeurs se fait jour à chaque ligne, et l'instinct antipathique glisse quelques-unes de ses restrictions parmi les éloges et les déclarations de respect ou d'admiration que sa raison éclairée dicte à George Sand.

Il voulait faire rire, nous dit-on, pour excuser ses médisances, et rien de plus. Il voulait rire lui-même ; il était gai, il avait une certaine exubérance de vie qui ne lui permet-

tait pas de réfléchir avant de parler ou d'écrire des lettres familières. Et puis il était né chanteur, et, quand il avait donné son âme et dépensé sa force dans les hautes notes du rossignol ou dans les grands cris de l'aigle, il avait besoin de changer de mode et de siffler comme le merle, qui est encore un très-bon musicien, mais qui répand le soir, autour des villages, une chanson moqueuse plus vaudeville que poëme. Béranger avait la figure très-rustique, mais son œil était d'un oiseau, tour à tour puissant et léger.

Nous avouons franchement que le gros œil bleu et saillant de Béranger, ne nous a jamais rappelé l'œil fixe et rond de l'oiseau. Nous craignons que la comparaison suivie avec le rossignol, l'aigle et le merle, n'ait amené cette conclusion logique, comme effet de style, mais peu réelle comme observation de moraliste.

Voici maintenant de nombreux passages où le dualisme que nous avons signalé, entre l'instinct et la raison, se dessine assez nettement, où l'un et l'autre se donnent et se reprennent la parole à tour de rôle.

L'instinct. — Son caractère était d'une légèreté excessive, et sa bonhomie faussée par la coquetterie de l'esprit.

La Raison. — Cette bonhomie était pourtant réelle au fond. La preuve, c'est qu'il se livrait à tout le monde avec fort peu de prudence, qu'il a été toute sa vie dupe de mille gens qui l'ont exploité [1]...

[1] Béranger le savait. Il a été dupe, sans doute, mais, le plus souvent, dupe *volontaire*, comme tous ceux qui aiment à faire le bien. Il n'ignorait pas qu'il obligeait des ingrats, et jugeait quelquefois avec une admirable lucidité ceux-là même pour lesquels il ne ménanageait ni son temps, ni ses forces, ni son influence. Cela prouve seulement que Béranger était réellement bon. Ce qui distingue, en effet,

L'Instinct. — Mais il était charmé quand, sans amertume et sans injure, on l'appelait en face *faux bonhomme*...

La Raison. — Il eût été désolé de passer pour un niais...

L'Instinct. — Et il était pourtant extrêmement naïf en ceci qu'il livrait facilement le secret de sa malice à quiconque paraissait disposé à lui en tenir compte comme d'une grâce de plus dans son babil éblouissant. Il aimait beaucoup à briller devant ses amis. Il voulait leur plaire toujours, et il faisait une grande dépense de lui-même pour les charmer.

La Raison. — Il en venait à bout. Il a captivé les esprits les plus sérieux, et jeté des fleurs à pleines mains sur de grandes et nobles existences austères et tourmentées.

L'Instinct. — Qu'il ait parfois donné de mauvais conseils à La Mennais, c'est possible, c'est vrai. Mais La Mennais ne les a pas suivis [1]...

La Raison. — Et Béranger ne l'a pas moins aimé. Si l'on met en balance le peu de mal que ses conseils ont pu lui faire avec tout le charme que son enjouement a répandu sur sa vie et tout le bien réel que sa douce philosophie lui a fait, les amis de La Mennais doivent bénir l'influence que Béranger a eue sur lui [2].

la vraie bonté, c'est qu'elle est *sans illusion*. Si l'on n'obligeait que les saints, les gens de génie et les nobles cœurs, où serait le mérite ?

[1] Nous ne savons trop à *quels conseils* Mme George Sand fait allusion, et il aurait sans doute mieux valu les citer ou du moins les spécifier. En thèse générale, nous croyons qu'on a tort de produire devant le public des assertions vagues dont il ne sait ni l'origine, ni la portée, et que l'ignorance où on le laisse lui interdit de contrôler. Le public est le juge suprême ; c'est lui qui prononcera en dernier ressort. Nous lui devons donc de mettre sous ses yeux toutes les pièces du procès.

[2] Nous pouvons citer à l'appui de cette opinion un témoignage éloquent de M. A. Blaize, le neveu de La Mennais. Répondant à M. Forgues, éditeur des Œuvres posthumes du philosophe, qui déclarait que « la plus sincère et la plus chaude amitié des deux n'était point

L'Instinct. — Béranger n'avait que des instincts...

La Raison. — De bons et forts instincts de droiture, de tolérance et de liberté. Son cœur était meilleur que sa langue. Il était infiniment plus indulgent en actions qu'en paroles. Nous savons tant de gens qu'il a aidés de ses démarches et de sa bourse, tout en nous disant d'eux pis que pendre, qu'il

celle du chansonnier,» M. Blaize s'écrie avec indignation : — « Les ennemis de Béranger ont dû éprouver une maligne joie en lisant ces lignes ; ils ne devaient pas s'attendre à trouver un auxiliaire dans l'éditeur de La Mennais. On a assez dit que « ce coquin de Béranger » était un impie, un corrupteur, un imposteur, un faux patriote, un radoteur. Mettre en doute la sincérité de ses affections, son cœur, n'est-ce pas fournir de nouveaux prétextes à une œuvre de dénigrement et d'injure ? Ces insinuations malveillantes que rien ne motive, sont d'autant plus blâmables, qu'elles sont dirigées contre un homme que, pendant plus de vingt ans et jusqu'à sa mort, mon oncle a eu bien des raisons de considérer comme un ami dévoué. Aussi nous devons à la mémoire de La Mennais de protester... »

Ici M. Blaize rapporte plusieurs lettres écrites par Béranger à La Mennais, en 1840, à l'occasion du procès auquel la publication de l'écrit : *Du pays et du gouvernement*, donna lieu ; puis il ajoute :

« Dans les premiers jours de janvier 1842, on fêtait chez Béranger, dans sa petite maison de Passy, la sortie de prison de La Mennais. Antier, Pagnerre, Perrotin, le bon Wilhem étaient des invités. Après le dîner, Béranger nous lut sa belle chanson : *L'Apôtre*[1], composée en 1841, et dédiée à mon oncle. Celui-ci l'embrassa avec effusion.— « Ah ! mon ami, lui dit-il, vous voulez donc que mon nom soit immortel ? On ne pourra plus le séparer du vôtre. »

« Les injures, les calomnies, les clameurs qui se sont élevées sur la tombe de La Mennais et de Béranger, se tairont un jour. La postérité ne gardera que le souvenir des œuvres et de l'amitié de ces grands citoyens qui, chacun dans la mesure de ses forces et de son génie, servirent avec un dévouement qui ne se lassa jamais, la cause du peuple et de la liberté. » (A. Blaize, *Béranger et La Mennais contre M. Forgues*, Paris, 1859).

[1] Paul, où vas-tu ? — Je vais sauver le monde, etc.
(*Dernières chansons*).

est hors de doute pour nous que la charité et le dévouement y étaient quand même.

L'Instinct. — On l'a jugé très-perfide, et moi-même, frappé de quelques inconséquences dans ses jugements et dans ses actions, je l'ai cru tel pendant un certain temps.

La Raison. — Depuis, je l'ai vu mieux... Le proverbe est vrai : *Verba volant*, et beaucoup de lettres familières rentrent dans la catégorie des paroles envolées. Les seuls écrits qui restent et qui prouvent réellement sont ceux où l'âme de l'artiste s'est exhalée dans l'inspiration aidée de la réflexion, et là *Béranger est vraiment un des grands esprits dont la France doit s'honorer toujours*. Il a chanté la patrie et relevé son drapeau comme une protestation dans un temps ou le prêtre, devenu instrument politique, marchait sur la pensée, sur la liberté, sur la dignité de la France. Il a chanté le peuple et flétri le courtisan; il a pleuré sur la misère, il a rallumé et tenu vivante l'étincelle de l'honneur national; il a fait retentir le cri de la souffrance et de l'indignation; il a démasqué des vices honteux, il les a flagellés jusqu'au sang. Là est son œuvre, là est sa vie véritable, là est sa gloire; tout le reste n'est rien ou peu de chose.

L'Instinct. — Béranger aimable, méchant, beau diseur de malices, coquet, d'humilité un peu feinte, dédaignant beaucoup ce qu'il ne comprenait pas [1], voilà l'homme extérieur, qui flattait ou froissait les gens trop satisfaits d'eux-mêmes.

La Raison. — Mais ce n'était pas le beau, le vrai Béranger de la poésie, de la France et de l'histoire.

L'Instinct. — C'était le travers de l'enfant gâté par le succès.

La Raison. — Mais enfin, ce travers... les esprits sérieux ne doivent-ils pas le pardonner à qui a vieilli sous le poids d'une si écrasante et si périlleuse popularité? Songez à la difficulté d'une vie si étourdissante, à l'enivrement d'une re-

[1] *Lélia* peut-être. Mais il blâmait bien plus qu'il ne dédaignait.

nommée qui a fait le tour du monde... Ce n'est pas sans un puissant effort que ce vieillard a pu résister à l'ivresse de la vanité [1]... Il le savait si bien qu'il livrait en lui-même, à toute heure, un combat acharné à cette ivresse naturelle [2]. Il sentait le ridicule de l'orgueil en délire; il le raillait chez les autres avec âpreté, afin de s'en préserver tout le premier, et il refusait tout : et la députation, et l'Académie et la fortune...

L'Instinct (interrompant). — Afin de ne pas perdre la tête et de garder intacte sa figure de bonhomme honnête, modeste et populaire. Coquetterie pure...

La Raison. — ... Oui, mais coquetterie de bon goût, il faut en convenir, et bien permise à un triomphateur si incontesté.

L'Instinct. — Il y avait là-dessous un immense orgueil, et pas si bien caché qu'on a voulu dire.

La Raison. — Mais n'avait-il rien de respectable, cet orgueil qui a triomphé, en fait, de toutes les séductions et de toutes les ambitions?... Du bon sens à lui! c'était bien autre chose que du bon sens qui le guidait [3]. C'était une réaction

[1] « Béranger était né simple, modeste, bon, généreux; mais les vertus les plus naturelles ne tardent pas à s'amoindrir, si on ne les surveille avec soin, si on ne tend sans cesse à les développer. Cet effort continuel vers le mieux, cette surveillance intime et persévérante de soi-même, si vous l'appelez hypocrisie, Béranger fut un profond hypocrite, car cet effort fut le grand effort de sa vie entière, car cette surveillance, il l'exerça jusqu'à la fin de sa longue carrière. Quand on lui proposait des honneurs, son premier mouvement était peut-être de les repousser : son second mouvement eût été, sans doute, de les accepter, car, effectivement, l'orgueil et l'ambition sommeillent dans le cœur de tout homme; c'est alors que sa volonté intervenant, servie par un rare bon sens, lui donnait l'énergie de ne jamais se démentir, et d'offrir en exemple une conduite logique, droite, inébranlable. » (Arthur Arnould, *Revue de l'Instruction publique*, 22 mars 1860.)

[2] M. de Lamartine exprime la même idée et constate le même fait en d'autres termes.

[3] Il ne faudrait pourtant pas trop dédaigner, trop reléguer au se-

d'énergie extraordinaire; c'était une haute raison doublée d'une fierté transcendante et d'un respect de lui-même qui allait jusqu'au stoïcisme.

L'Instinct. — Il a beaucoup voulu paraître sage.

La Raison. — Il a été réellement ce qu'il paraissait, c'est-à-dire l'homme que n'atteignent point trop les choses puériles de ce monde. *En ceci vraiment, le très-grand poëte a su être un très-grand homme, un modèle que l'on pourra proposer toujours à la jeunesse, et sans la tromper.*

L'Instinct. — Vieux, il s'immobilisa et se dessécha dans une sorte de négation systématique.

La Raison. — Quand nous disons il se *dessécha*, nous ne voulons parler que de l'artiste. L'homme resta très-bon, très-humain et beaucoup plus sensible qu'il ne voulait le paraître. *Il avait tellement peur de poser en quoi que ce soit, qu'il cachait même sa sensibilité, ou s'en moquait devant les autres,* comme d'une faiblesse de vieillard.

L'Instinct. — Il était devenu inquiet et questionneur. On le sentait malheureux, dévié, raidi contre le temps qui marche et l'humanité qui avance, n'importe par quel chemin. Il interrogeait ces chemins avec une certaine anxiété [1]...

La Raison. — C'est alors surtout qu'il me parut très-grand; car, au sein de cette lutte, il se cramponnait à l'honneur, au désintéressement, et si l'on peut ainsi parler, à l'amabilité de son rôle.

L'Instinct. — On peut dire au peuple : Tu as cru que le vieillard célèbre, reposé dans son œuvre, avait marché avec toi dans l'aspiration de la lumière sociale, et que, s'oubliant lui-même, après t'avoir si bien chanté, il ne vivait plus qu'en toi et pour toi. Tu t'es trompé, il se croisait les bras et il riait.

cond rang, le *bon sens*. Il est plus rare et plus *utile* même que le génie.

[1] Pourquoi s'en étonner? Il y a des chemins si remplis de boue et de fondrières!

La Raison n'ayant pas protesté contre cette étrange affirmation, nous prenons la parole à notre tour pour protester. Nous avons connu Béranger pendant ses dix dernières années, et nous savons qu'il n'était ni si désespéré, ni si indifférent, ni si sceptique, ni si railleur, quoiqu'il raillât sans pitié les illusions des gens qui mettent le bon sens après le génie, et l'inspiration au-dessus de tout. Il était indifférent, ou sceptique, ou railleur, quand on lui donnait des rêves pour des plans de rénovation sociale, plein d'inquiétude et d'angoisse, quand on transportait ces rêves sur la place publique, quand il voyait l'intelligence du peuple troublée, sa volonté énervée par les fictions réalisées des imaginations trop accoutumées à « s'abstraire dans le beau impersonnel. » Il sifflait les acteurs, soit, mais il s'intéressait au drame qu'ils jouaient si mal, et sur lequel la toile est tombée avant le dénoûment.

Cependant la Raison reprend la parole à la fin de l'article, et c'est elle qui dicte cette belle conclusion :

Aimez-le donc toujours, vous tous qui le chantez encore, et, s'il est vrai que ses lettres le montrent sceptique et décourageant autant que découragé [1], séparez l'homme des lettres profanes de l'homme des chants sacrés. Voyez-le dans son œuvre, dans sa pensée jeune et fraîche, épurée par le travail et enflammée par *ces grands instincts de liberté* qui ont empêché la France de mourir après l'invasion. Ne le jugez pas sur les pensées de sa vieillesse, pensées éparses d'ailleurs, très-irréfléchies, incomplètes probablement, puisque la con-

[1] Mme George Sand n'avait pas lu la *Correspondance* au moment où elle écrivait ces lignes.

versation pouvait et devait en combler les lacunes et en rectifier les précipitations ; pensées d'un jour, d'une heure, d'un instant, et jetées à l'imprévu de la vie, comme la balle du grain, déjà semé en bonne terre, s'éparpille à tous les vents du ciel.

Tel est cet article, si curieux par le dualisme que nous y avons relevé, traversé par deux courants parallèles et en sens contraire. La raison l'emporte sur l'instinct, la vérité sur les impulsions du tempérament. Il restera comme le témoignage de ce que peuvent un noble esprit et une intelligence ouverte, lorsqu'ils se sentent assez forts pour briser les liens de la personnalité, oublier ce qui sépare, et rendre hommage à la grandeur, parce qu'elle est la grandeur, sans lui imposer le programme, ni l'uniforme de notre propre génie.

Ce travail a paru dans le journal *le Siècle* [1], qui, du reste, a de tout temps défendu la mémoire de Béranger, par la plume de ses principaux collaborateurs et en particulier de M. Taxile Delord. Au service de la cause qu'il soutenait, ce dernier écrivain a mis cette mesure spirituelle, ce bon sens chaleureux qu'on peut regarder comme les signes distinctifs de son talent honnête et convaincu. M. Taxile Delord n'a jamais cessé de parler de l'homme et du poëte, chez Béranger, avec autant d'admiration que de respect, chaque fois qu'une nouvelle publication des œuvres posthumes du chan-

[1] Quel que soit le jugement que l'on porte sur la politique du *Siècle*, il faut reconnaître que ce journal a fait une œuvre utile et vraiment patriotique, en mettant son immense et puissante publicité au service du chansonnier.

sonnier fournissait au critique, l'occasion d'un nouveau compte-rendu. Nous regrettons de ne pouvoir rien citer de ces nombreuses appréciations, où nous aurions eu tant de choses excellentes à relever. Mais une pareille recherche à travers la collection du *Siècle* et même du *Charivari* [1], nous entraînerait trop loin, et grossirait plus qu'il ne convient cet ouvrage déjà bien volumineux.

Nous devons donc nous contenter de signaler le nom de M. Taxile Delord, en exprimant le vœu qu'un jour il réunisse ces articles épars, et leur donne la forme plus durable du livre.

Ils en sont dignes, et le caractère personnel de l'écrivain lui-même ajoute encore à l'importance de son témoignage en faveur du poëte populaire.

Nous devons joindre ici au nom de M. Taxile Delord, le nom de M. Hippolyte Lucas, un collaborateur aussi du *Siècle*, et l'un des vétérans de la littérature. Ce journaliste a notamment publié, au sujet de la *Correspondance* de Béranger, un excellent morceau de critique, où nous trouvons une très-juste appréciation du rôle et du caractère du chansonnier, une protestation modérée, mais pleine de sens et de conviction, contre les odieuses imputations de plusieurs de ses adversaires *du lendemain*.

Nos lecteurs nous sauront gré d'en reproduire quelques passages :

On l'accuse d'avoir été un profond égoïste, parce qu'il n'a pas eu d'autre ambition que de faire ce qu'il savait faire et

[1] M. Delord y a répondu, le 13 juillet 1855, aux attaques de M. Ulbach contre Béranger.

bien faire, qu'il a décliné l'honneur de compter parmi les législateurs de la France, qu'il n'a pas même voulu être académicien. Béranger ne se croyant pas indispensable et se trouvant même insuffisant pour certaines positions, avait bien le droit d'obéir aux lois de sa nature, et de servir sa patrie à sa manière.

Nous avons lu, avec la plus scrupuleuse attention, la *Correspondance* de Béranger, et nous n'avons pas trouvé une page, une ligne, où ne soit marqué le caractère d'un homme honnête et consciencieux. Que peut-on reprocher à Béranger? Jamais poëte n'a été plus sincère : écho de son siècle, mais écho modifié selon l'âge, il a chanté successivement le plaisir, la politique, l'humanité.

Béranger a donné de plus un grand exemple aux hommes de son temps, exemple peu suivi, mais qui n'en est que plus nécessaire à une époque où le goût du luxe et des jouissances mondaines ne cesse de faire des progrès; il a su vivre de peu et limiter ses désirs à ses ressources; il a supporté dignement et courageusement la médiocrité peu dorée qui lui était échue en partage, et qui n'eût probablement pas contenté Horace; mais Béranger ne voulut pas avoir d'autre Mécène que son éditeur. Il refusa de généreuses tentatives faites pour adoucir les rigueurs dont sa vieillesse était entourée, et poussa aussi loin que possible les égards qu'il devait à sa réputation, sans en manquer vis-à-vis de personne.

M. Hippolyte Lucas termine par cette conclusion que tous les bons esprits ont déjà ratifiée :

Il y aura toujours des serpents pour mordre sur les limes; qu'ils usent leurs dents, cela les regarde. Quoi qu'on puisse faire et quoi qu'on puisse dire, « son étoile ne filera pas : » la place de Béranger restera, sinon une des plus hautes, du moins une des plus solides de la littérature française. Quelque Raphaël futur l'asseoiera, entre La Fontaine et Voltaire, sur le Parnasse de son pays.

---

§ 2. — MM. JULES JANIN, — BERSOT, — LOUIS DE LOMÉNIE.

MM. Jules Janin et Bersot appartiennent au journal des *Débats*, où M. Cuvillier-Fleury et M. Renan ont fait insérer sur Béranger de longs articles que nous avons analysés, en discutant les appréciations erronées ou trop sévères du critique pessimiste et du critique breton. Ils ne sont donc bien loin, ni l'un ni l'autre, de la *Revue des Deux-Mondes*, qui compte M. Montégut parmi ses écrivains habituels, et lui a confié la place vacante du regrettable Gustave Planche. Il nous suffit de nommer ce dernier. Tout le monde se rappelle les études qu'il a jadis consacrées au chansonnier, et l'on prévoit que le rôle de la *Revue* eût été tout différent envers le poëte populaire, si Gustave Planche n'avait pas précédé Béranger dans la tombe, et laissé à M. Montégut une férule dont le jeune écrivain s'est empressé d'user avec plus d'ardeur que d'équité.

L'étude de M. Jules Janin est assez considérable, et elle aurait mérité dans le public un succès réel qu'elle eût obtenu, sans le Recueil où elle parut. Ce Recueil l'a rendue suspecte à certains esprits, et classée, pour ainsi dire, en dehors de la critique indépendante.

Cette impression avait sans doute quelque chose d'injuste : M. Jules Janin, nous le croyons, a très-sincèrement proclamé son sentiment, mais la *Revue Européenne*, fondée dans le but de renverser sa ri-

vale, la *Revue Contemporaine*, ne jouissait pas d'une extrême popularité. La rivalité des deux sœurs ennemies n'émut jamais que le monde officiel, et les coups que se portèrent réciproquement M. Lacaussade et M. de Calonne eurent pour uniques témoins les divers fonctionnaires qui s'abonnaient à ces deux Recueils, en attendant qu'ils y écrivissent à leur tour. Cette guerre intestine a peut-être enfanté ses horreurs et ses héroïsmes, ses défections et ses dévouements, ses apostasies et ses habiletés profondes, et, tout porte à le croire, le sang des vanités blessées se mêla abondamment aux larmes des ambitions déçues. Malheureusement tous ces beaux faits d'armes, perdus dans l'obscurité d'où ne sortirent jamais ni la *Revue Européenne*, du temps qu'elle vivait, ni la *Revue Contemporaine* [1], qui vit toujours, passèrent inaperçus, et le public vrai ne se douta point des orages amoncelés dans les cœurs longtemps unis, puis brusquement séparés, de M. Lacaussade et de M. de Calonne. Le caractère officiel de la *Revue Européenne* et l'indifférence au milieu de laquelle elle agonisa jusqu'à sa mort, ont donc nui au travail intéressant et parfois éloquent de M. Jules Janin.

On espérait dans les bureaux sis quai Voltaire, que ce nom toujours vivant et le nom populaire de Béranger éveilleraient enfin l'attention du public, que le feuilletoniste du journal des *Débats*, en semant à pleines mains ses phrases vives et alertes, son

[1] Pour ce motif nous laisserons de côté le travail que M. Caro a consacré à Béranger dans la *Revue Contemporaine*.

esprit à facettes, infuserait un peu de sa vie exubérante au Recueil mort-né : on n'avait pas compté sur les préventions du lecteur, sur son parti pris et son insurmontable défiance. Nous le répétons, l'Étude de M. Jules Janin méritait un accueil plus chaleureux. Ceux qui suivirent l'écrivain dans les catacombes l'y retrouvèrent avec quelques-unes de ses meilleures qualités, et ne lui ménagèrent pas leur approbation; mais qui songerait de soi-même à chercher dans une nécropole autre chose que des épitaphes? Nous y avons trouvé cependant une œuvre pleine de charme et de vérité. Elle ne manquait même pas de courage, puisque M. Jules Janin se mettait en contradiction avec ses confrères du journalisme et relevait la statue renversée par ces derniers. Ils la croyaient en poudre, et leur spirituel adversaire, au même instant, la leur montrait complète et debout [1].

Béranger, nous dit M. J. Janin, s'est vu exposé de son vivant et après sa mort à toutes les violences des plus fervents, des plus hypocrites et des plus sincères catholiques; voici maintenant que la philosophie à son tour [2] veut peser dans sa main sévère cette poussière et ces chansons. Pourtant à ce mot : philosophie, on hésite; si le philosophe est un grand esprit, un habile écrivain, un homme entouré de louanges et dont la parole est sérieuse, on s'arrête, et véritablement il faut que l'on soit bien persuadé de la bonté d'une cause et de la sincérité de l'homme accusé pour les défendre contre cer-

[1] *Revue Européenne*, nos des 1er, 15 février, et 1er mars 1860, BÉRANGER, *ses Chansons, ses Lettres, sa Biographie et ses Contemporains*, par M. Jules Janin.

[2] M. Renan. (Voir, t. Ier, 3e *partie*, *les Ennemis naturels*.)

taines autorités. Mais quoi de plus naturel, lorsqu'on rencontre autour d'une seule mémoire un si terrible acharnement, que de venir en aide à ce mort illustre qui ne peut plus se défendre, à ce mort que nous avons entouré, dans sa vie et dans ses œuvres, de nos admirations et de nos respects ?

Quoi de plus naturel? cela vous est facile à dire, et vous avez prouvé que cela vous était facile à faire ; mais, pour combien de gens, est-il naturel de défendre « une seule mémoire contre un si terrible acharnement? »

Nous en connaissons, et beaucoup, pour qui le contraire seul est naturel; qui se taisent ou qui s'unissent aux gros bataillons, justement parce qu'il s'agit d'un mort « qui ne peut plus se défendre » (ni par conséquent leur être utile); justement parce qu'ils ont entouré ce mort de leurs admirations et de leurs respects « dans sa vie et dans ses œuvres, » et que le plaisir de médire des grands hommes se trouve doublé quand, par nos médisances, nous nous vengeons de la peine de les avoir admirés.

Dans ce travail de M. Jules Janin, il faudrait citer un grand nombre de passages, si l'on voulait être juste en citant tout ce qui est bien dit et finement pensé. Obligé de choisir, nous serons nécessairement sobre d'emprunts, malgré notre regret de laisser de côté une foule de choses délicates et vraies, où respire l'accent de la conviction, inspirées soit par la lecture des *lettres* ou par la lecture de *Ma Biographie*, soit par les *chansons* elles-mêmes ou par le besoin de répondre à des reproches mal fondés.

Ainsi le passage suivant n'est-il pas la meilleure réponse aux regrets qu'exprime M. Montégut au sujet de *Ma Biographie*, au dépit que lui inspire la modération de Béranger, « qui se tait lorsqu'il n'a rien de bon à dire ? »

Pourtant ce *faiseur de chansons*, mêlé à de si grands événements et les racontant à ses amis, ne dit pas une parole offensive. Il va célébrer les honnêtes gens de toute sa force et de tout son cœur ; mais, s'il rencontre en son chemin un traître, un lâche, un meurtrier, un menteur, quand il pourrait le flétrir, et quand il le devrait peut-être, il s'en éloigne en silence. Il aurait peur d'être impitoyable ! Il aurait honte d'être cruel ! Surtout il redoute que son blâme lui devienne, à lui-même, un piedestal.

Veut-on maintenant une réponse sans réplique à ceux qui, comme M. Louis Ulbach et même M. Renan, ne voient dans Béranger qu'un « faiseur de chansons, » égal tout au plus aux Panard, aux Collé, inférieur à coup sûr à Désaugiers ?

Nous voudrions ici expliquer le mérite et le talent de Béranger, pour donner une idée approchante de l'état misérable, honteux et puéril dans lequel il a trouvé la chanson française ; on verrait que cet homme est un INVENTEUR ; *incontestablement sa chanson lui appartient, il l'a faite. Avant lui rien n'existait qui fût semblable à cette intime émotion, à ce profond sentiment des grandes misères de la patrie, à cet instinct presque surnaturel de l'avenir et voisin de la divination.* Sans doute on chantait en France, et depuis le commencement des siècles, mais c'était presque toujours la même chanson, sur l'air connu : *Vive le vin ! vive l'amour !* C'était toujours le même accouplement de l'amour et de la mort, de l'ivresse et de la barque à Caron. *Mais les grandes douleurs, les grandes*

pitiés, nos soldats vaincus, nos villes ravagées, nos libertés envahies; ce peuple éperdu, demandant grâce et merci, ces fanatiques châtiés dans un couplet sans pitié qui va de bouche en bouche, honorant le brave homme et déshonorant le coquin; mais ces passions si vraies, ces petits drames arrangés avec tant d'art et tant de goût, cette façon piquante d'écrire au jour le jour l'histoire contemporaine et de donner à chacun sa place méritée, il n'y a que Béranger qui ait eu le grand art de tout dire avec justice et de tout oser avec bonheur.

Ici vient à la suite un rapide historique de la chanson. Quant à Désaugiers, qu'on a voulu élever pour rabaisser Béranger, on a trop maladroitement oublié ce qu'était cet homme :

Désaugiers avait vraiment la verve et l'entrain du franc rire; il aimait vraiment la fillette et la feuillette; il était ce qu'on appelle un bon garçon, *mais un pauvre homme*, et les *philosophes* auraient grand tort d'offrir Désaugiers comme un modèle aux chansonniers de l'avenir... Pour être chansonnier, le poëte n'est pas dispensé, Dieu merci, de la fidélité à ses amitiés, de la constance à ses opinions; surtout il n'est pas dispensé de la pitié pour le malheur et du respect pour les vaincus. Voilà ce que n'a pas compris le chansonnier Désaugiers, *modèle inattendu des poëtes chantants*... Il s'est prosterné jusqu'à terre sous le char du victorieux. Il attaqua dans ses vers, d'un royalisme frénétique, plusieurs vaincus qu'il avait adorés sous l'Empire...

M. Jules Janin ne dit-il pas la vérité, presque tout entière, lorsque, empruntant les propres paroles de Béranger, il écrit, en 1860, dans la *Revue Européenne* :

Si donc il a chanté l'Empereur exilé, ce n'est pas par haine pour la Restauration, ou *par admiration pour l'Empire*; c'est

par pitié pour les malheurs d'une patrie que la République lui avait appris à adorer.

Mais il revient bientôt aux excommunications de M. Renan contre le chansonnier *théologien*, et, du bout de sa plume, nous trace ce joli petit tableau, si vivant et si mordant :

Les voyez-vous d'ici (les philosophes) lisant solennellement, du haut d'une chaire philosophique, épelant la leste et rapide chanson ? Ah ! que je la plains, la pauvrette, embourbée en ces dissertations philosophiques ! C'est ainsi que de l'herbe et de la fleur des champs le savant va faire un herbier. Restez-là, fleur desséchée, à côté des papillons piqués sur une épingle, et non loin du rossignol empaillé. La chanson, c'est tout ensemble, une poésie et un chant...

Les vers sont enfants de la lyre,
Il faut les chanter, non les lire.

Ajoutons qu'il faut les *comprendre* et les *aimer* et s'y *connaître*. Fi ! vous dis-je, ô philosophes ! qui croyez-vous connaître en inscriptions, stances, portraits, caprices, saillies, impromptus et bouts-rimés. Ce n'est pas votre affaire, et votre gloire n'est pas là. S'il vous plaît, laissez-nous nos chansons, laissez-nous nos poëtes.

Il en est d'autres, et beaucoup, qui doutent de la modestie et de la modération vraie de Béranger :

Il haïssait l'affectation et le spectacle en toute chose ; et ceux-là qui l'ont accusé de se draper héroïquement sur un piedestal de sa fabrique et dans un marbre de sa façon, ceux-là ne savaient pas le premier mot et la plus naturelle vertu de ce brave homme.

A coup sûr, mais parmi ces docteurs, il y en a qui doutent tout simplement parce qu'ils sont inca-

pables de comprendre cette vertu, et qu'on nie volontiers ce qu'on ne connaît point.

Hélas! de quel sourire et de quelle pitié il écouterait aujourd'hui les détails, les confidences et les *mémoires* dont il est devenu le sujet! Les faiseurs de livres en ont fait toutes sortes de contes; les caillettes en ont tiré toutes sortes de révélations sentimentales! Et de même qu'il a été couvert d'injures jusqu'à l'absurde, on l'a couvert de fantaisies jusqu'à l'hyperbole. Il nous semble, aujourd'hui qu'il est mort après vingt ans de calme et de méditation studieuse, que *l'opinion politique de Béranger ne peut pas faire un doute; il est mort comme il a vécu,* L'AMI D'UNE SAINE ET VIGOUREUSE LIBERTÉ.

M. Jules Janin insiste avec raison sur le calme et le silence de Béranger devant les attaques dont il fut souvent l'objet, ainsi que sur l'admirable dévouement avec lequel il secourut tant de malheureux ouvriers, de pauvres gens de lettres, d'exilés, de déportés, en un mot, de vaincus de nos luttes politiques.

Ainsi, du fond de sa retraite, il accourait à l'aide, au secours de tant d'honnêtes gens méconnus, insultés, diffamés. Dans cette défense et dans cette protection d'autrui, il n'exceptait que lui-même. Attaqué par les plumes les plus violentes et parfois les plus considérables, en proie à des injures insensées, naguère encore, aux moments les plus dangereux de notre histoire, insulté, que disons-nous? damné par les cuistres, il les méprise, il les dédaigne; il écoute à peine, en passant, ces accusations de l'autre monde, et dans tout son livre [1], et dans ses lettres les plus intimes, dans cette éloquente et sereine plaidoirie en l'honneur des exilés et des

[1] *Ma Biographie.*

proscrits de tous les temps, vous ne trouverez pas une allusion, une seule, aux déclamations de ses détracteurs [1].

Toutefois cet homme impassible, qui, pour son propre compte, eut défié le malheur, aussitôt qu'il rencontrait une misère, une honte, un malheur de la patrie, il se sentait pénétré de la plus profonde et de la plus vive douleur.

Entrez, la porte est ouverte, il appartient à quiconque a besoin d'une aumône ou d'un bon conseil. Tant de lettres qu'il écrivait à ses amis tout-puissants (jamais pour lui, pas même pour sa tante !) vous montrent un homme heureux, s'il essuie une larme ou s'il est utile à quelque infortune. Il va, il vient, il se multiplie, il s'adresse aux amis, aux indifférents, voire aux gens qu'il ne connaît pas, et qu'il n'a jamais vus !

Nous terminerons ces belles citations par la suivante où se trouve un rapprochement très-exact, au point de vue particulier du bonapartisme, entre M. Thiers et Béranger. L'opposition, qui porte au *Corps législatif* le même M. Thiers, a trop négligé de faire ce rapprochement qui l'eut peut-être préservée de soupçonner le libéralisme de Béranger, au nom de son prétendu impérialisme.

Aussi bien, l'un et l'autre (Thiers et Béranger) ils étaient des libéraux d'ancienne date ; ils avaient eu les mêmes amitiés, ils avaient partagé les mêmes rancunes... *Ils avaient aimé, de la même passion, les saines libertés de la parole, ils avaient adopté le même héros, l'Empereur, qui reste à la fois l'Empereur de M. Thiers et l'Empereur de Béranger ; ils lui reprochaient les mêmes fautes, et, dévoués à sa gloire, ils le châtiaient de la même sentence, au nom même de la liberté !*

[1] On a vu que cela révoltait M. Montégut qui trouve Béranger décidément trop parfait, et regrette qu'il n'ait pas écrit à son tour, soit des *Confessions*, soit des *Mémoires d'outre-tombe*.

A-t-on oublié, d'ailleurs, que M. Thiers fut appelé « historien national, » comme Béranger fut appelé « gloire nationale, » et au même titre ? Pourquoi donc croire à l'indépendance de M. Thiers—dont nous ne doutons nullement, — et crier à la complicité de Béranger? Pourquoi inscrire le nom de l'historien sur votre drapeau libéral et démocratique? Pourquoi en effacer le nom du poëte? Hommes de tous les compromis et de tous les expédients politiques, aurez-vous donc toujours deux poids et deux mesures?

Nous nous sommes laissé aller à citer M. Jules Janin; nos lecteurs ne le regretteront sans doute pas. Comme nous ils auront admiré, dans ces lignes, la verdeur de l'esprit et la netteté du témoignage.

Depuis bien des années déjà M. Jules Janin n'avait pas été aussi bien inspiré que le jour où il a prouvé qu'il comprenait et qu'il aimait réellement ce qui fut et sera toujours admirable dans Béranger: l'homme bon par excellence et le citoyen intègre.

Quant à M. Bersot [1], sans connaître personnellement Béranger, mais guidé par un sens juste et le respect de la vérité, il s'est montré non moins sensible à quelques-unes des plus rares vertus du chansonnier. Loin de l'irriter ou de lui paraître invraisemblables, ces vertus l'ont attiré et charmé; il a étudié avec finesse et conscience l'homme et l'écrivain dans ses œuvres. Il n'a pas suivi le courant de la réaction; après avoir écouté M. Cuvillier-Fleury et M. Renan, M. Montégut et bien d'autres, il a

[1] *Littérature et morale*, 1 vol., 1861.

protesté, lui aussi, contre les fausses interprétations, les erreurs ou les calomnies des ennemis du poëte populaire. Goûter ainsi les vertus d'un homme méconnu, n'est-ce pas une sorte de vertu, au moins littéraire, si toutefois le bon goût, le bon sens et l'impartialité ne sont pas des défauts, comme voudraient nous le faire croire certaines gens.

Il y a deux parties dans le travail de M. Bersot, l'une irréprochable et parfaite : c'est celle qui a rapport au caractère de Béranger, à son esprit, à ses idées ; l'autre plus discutable : c'est celle qui est relative au mérite littéraire du poëte.

La *Correspondance*, nous dit M. Bersot, prouve surabondamment ce que Béranger dit de lui-même : « Je ne suis pas un bonhomme, je suis un homme bon. » En effet il n'avait pas la naïveté d'un bonhomme, mais il avait une grande bonté. Son temps, ses conseils, sa bourse, son influence, il ne ménageait rien, il sacrifiait tous ses goûts à la nécessité de servir ceux qui se recommandaient à lui; en prison, il se trouvait bien ; mais la vue des misères qui l'entouraient lui rendait la prison odieuse, et il intervenait auprès du directeur pour les soulager ; sa charité était simple et discrète ; les solliciteurs, avec leur âpreté irritante, ne le rebutaient point, et, non content de ces obligations très-rudes, il prévenait les désirs de ceux qui l'entouraient, n'avait pas de tranquillité qu'il ne les eût bien établis. Par une charité particulière, il accueillait avec une bienveillance infatigable les jeunes littérateurs à leurs débuts, empêchait l'auteur de la *Marseillaise* de mourir de faim ou de se tuer, assurait le repos de sa vieillesse, pardonnait à Barthélemy repentant de violentes attaques, et le forçait d'oublier ses torts ; enfin, consolait de pauvres grands hommes aigris ou désolés, comme La Mennais et Chateaubriand.

M. Bersot a parfaitement démêlé certains senti-

ments qui distinguent absolument Béranger de la plupart de nos auteurs contemporains :

Sachant bien que qui appartient au public ne s'appartient plus, et distinguant en sa personne l'homme et l'auteur, il aurait voulu que le public ne s'attribuât de droits que sur l'auteur et laissât à l'homme sa liberté ; il refusait d'être asservi à sa réputation, il désirait que l'on ne connût de lui que ses chansons, et enviait aux écrivains du XVII[e] siècle l'obscurité de leur vie privée.

Voilà ce que ne comprendront jamais tant d'auteurs, si dévorés du besoin de faire parler d'eux et d'occuper le public qu'ils se livrent à lui de toutes les façons possibles, dans leurs œuvres et dans leur vie, dans leur personne, dans celle de leur femme, de leurs maîtresses, de leurs enfants légitimes ou non, de leurs amis, de leurs bienfaiteurs, de leurs simples connaissances. Aussi écrivent-ils des ouvrages *humains* — d'après M. Montégut, — tandis que *Ma Biographie* reste l'œuvre d'un homme honnête et modeste, ce qui n'a évidemment rien d'*humain*.

Il a, continue M. Bersot, un esprit essentiellement pratique. Peu confiant dans la science spéculative, il salue la science appliquée ; dans sa solitude, on le voit préoccupé sans cesse de composer des ouvrages de morale populaire ; il reproche à l'école romantique de rendre l'art égoïste en lui refusant un but d'utilité générale ; *il veut l'art, comme la vie, employé au bien.* Il est plein de sens. Devant la multitude des choses, souvent bien étonnantes, qui passent sous ses yeux, dans une si longue vie, il se possède, il juge, il garde, à distance des extrêmes, le milieu où la raison se tient, disposé à se tromper parce qu'il désire et espère pour le bien de l'humanité, ramené au vrai par l'expérience de l'homme et du monde,

se préservant ainsi des illusions auxquelles les partis sont si faciles, approuvant dans les doctrines socialistes leur entreprise contre le mal, mais repoussant l'utopie, appelant Fourier, par exemple, un génie égaré par l'arithmétique, et qui a méprisé les puissances morales.

M. Bersot n'est pas seulement moraliste ; il manie aussi avec une extrême légèreté l'ironie, et le trait plus léger entre plus profondément : c'est qu'il est lancé par le bon sens lui-même, ainsi qu'on a pu en juger par le charmant passage que nous avons cité à propos de M. Cuvillier-Fleury [1].

Béranger, s'écrie-t-il vers la fin de son étude, a composé sa vie ; quel mal y a-t-il à cela ? Je m'étonne toujours d'entendre reprocher à des hommes de soigner leur réputation [2], quand je considère ce que ce pays fait des réputations qu'on lui sacrifie. S'il nous est permis de mettre dans toutes nos œuvres, jusque dans une lettre à un ami, une certaine convenance, on ne voit pas pourquoi il nous serait défendu de la mettre dans notre vie, qui est une œuvre aussi et difficile. *Il n'y a d'interdit que le mensonge* ; or, en suivant toute la vie de Béranger, dans l'histoire du temps et dans la *Correspondance,* elle ne me semble pas mentir : *sa conduite publique n'est que le relief de son caractère, s'il a choisi un rôle, il a choisi celui qui était dans sa nature.*

Nous ne citerons pas davantage et nous aurons assez cité si nous avons inspiré le désir de lire cet article à ceux qui ne le connaissent pas encore, et de le relire à ceux qui l'ont déjà lu.

Malgré la date de son étude sur Béranger, M. de

[1] Voir 5e partie, t. II, p. 88 et 89.

[2] Ils le doivent d'autant plus que leur réputation n'est pas seulement à eux : elle appartient aussi à leur pays.

Loménie doit prendre place dans ces pages, non pas toutefois avec le développement qu'il mériterait, mais afin de ne pas laisser dans notre travail une grave lacune, en négligeant de nommer un des écrivains distingués de notre époque, et l'un de ceux qui ont le mieux parlé du chansonnier.

Tout le monde a parcouru la *Galerie des Contemporains illustres par un homme de rien*, et nous n'avons pas à juger dans son ensemble cette œuvre intéressante : elle a classé du premier coup l'*homme de rien* parmi les *Contemporains* dont il esquissait le portrait. Au milieu des portraits de cette galerie se trouve la figure de Béranger [2], et dessinée de main de maître. M. Louis de Loménie a voulu surtout écrire une Biographie du poëte national : il l'a fait avec une telle mesure, une connaissance si parfaite de son sujet, qu'après plus de vingt ans, et la publication de *Ma Biographie* par Béranger lui-même, il n'y a peut-être pas un mot à changer, pas une erreur à relever dans ces pages remplies d'esprit et de vérité. Nous devons même constater, car le phénomène en vaut la peine, que pas un des récits publiés par les divers critiques, depuis la mort de Béranger, n'est aussi exact, aussi parfait d'appréciation que ce récit bien antérieur, où l'on aurait pu excuser des erreurs et des oublis.

Ni M. de Lamartine, un ami pourtant du chansonnier[2], ni M. Proudhon, ne paraissent avoir été aussi au courant de la réalité de cette belle exis-

[1] Tome Ier, 3e édition, 1840.

[2] M. de Loménie ne connaissait pas personnellement Béranger.

tence que l'*homme de rien*. M. de Loménie a de plus excellemment apprécié le talent du poëte populaire et son mérite original; il a relevé, comme il convenait, ce genre *inférieur* de la chanson, auquel, depuis quelques années, nul ne s'est fait faute de donner son dédaigneux coup de pied. Aussi répond-il à Béranger parlant dans sa préface du genre de la chanson avec une modestie excessive :

En vérité, M. de Béranger, on ne vous croit pas, et vous ne vous croyez pas vous-même, vous calomniez à plaisir votre génie et votre muse. Vous savez bien que, s'il y a au monde un genre de manifestation impérissable, c'est le chant, vous savez bien que livres et monuments tombent en poussière, et que le chant traverse les générations; vous savez bien que le chant ne craint ni le temps, ni la foudre, ni le glaive, ni la flamme, ni le déluge, parce qu'il se réfugie dans le cœur des hommes comme dans une arche de salut; vous savez bien qu'Homère, Pindare, Tyrtée, l'Arabe Antar, le Persan Firdouzi, David et les prophètes sont des faiseurs de chants. Vous savez bien que c'est une chanson qui, depuis cinquante ans, a remué la France et l'Europe, vous savez bien que cette chanson, qui s'appelle *la Marseillaise*, a gagné des batailles, conquis des empires, brisé des trônes, enfanté des héros. — Vous savez tout cela; ne rapetissez donc pas votre œuvre, illustre chansonnier! Vous avez fait mieux que *la Marseillaise*, car votre muse, *étrangère aux excès politiques*, ne s'est jamais dégradée à hurler autour de l'échafaud; quand vous l'avez voulu, vous avez donné au peuple l'instinct des nobles choses; vous avez imprimé dans son âme, en caractères de feu, les grandes idées de gloire, d'honneur, de patrie, d'humanité. En cela vous avez dignement rempli la mission imposée par Dieu au génie; vous pouvez mourir tranquille: nos derniers neveux répéteront vos chants, et votre nom ne périra pas.

Et M. de Loménie démontre sa thèse :

Lisez l'admirable ballade à la manière de Bürger, intitulée *Jacques*. Quel poignant tableau des misères du paysan de nos campagnes, écrasé par l'impôt, avec son quart d'arpent *cher affermé, fumé par la misère et moissonné par l'usure!* Comme toutes les parties de ce petit drame de cinquante vers sont merveilleusement disposées! cette misérable cabane, cet enfant couché dans son berceau, cet homme mort d'épuisement sur un grabat, cette femme qui le croit endormi et l'appelle, cet huissier qui assiste impassible à ce spectacle de désolation, ce cri si naïf et si déchirant de détresse :

Demande un mois pour tout payer.
Ah! si le roi pouvait attendre!

Et puis surtout ce refrain qui résonne par intervalles comme un glas funèbre :

Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

. . . .

Elle appelle en vain, il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme!

L'orateur qui aura à combattre à la tribune l'iniquité de la répartition arithmétique de l'impôt, trouvera son plaidoyer tout fait; qu'il prenne la ballade de Béranger, et qu'il la récite. Cela vaudra les plus beaux morceaux d'éloquence parlementaire.

Poëte lyrique, Béranger brille surtout par la soudaineté et la franche spontanéité de l'inspiration. Pour atteindre au sublime, on voit qu'il n'a pas besoin de se battre les flancs comme tant d'autres; il y arrive tout naturellement, sans effort et de plein saut. Vous trouverez rarement dans ses vers ce disparate si commun de nos jours, une pensée vaste sous

une enveloppe étriquée, une idée burlesque enchâssée dans une forme grandiose ; chez Béranger, tout est harmonieusement combiné ; l'alvéole vaut le miel et réciproquement ; sa poésie ressemble à une parcelle de soleil enfermée dans un globe de cristal. Tant que le monde sera monde, on redira *le Cinq Mai, Mon âme, Louis XI, le Vieux drapeau, la Déesse, le Pigeon messager, la Sainte-Alliance des Peuples, le Juif errant,* et cette strophe admirable de la pièce intitulée *les Fous :*

> Qui découvrit un nouveau-monde ?
> Un fou qu'on raillait en tout lieu.
> Sur la croix que son sang inonde,
> Un fou qui meurt nous lègue un dieu.
> Si demain, oubliant d'éclore,
> Le jour manquait, eh bien ! demain,
> Quelque fou trouverait encore
> Un flambeau pour le genre humain.

Tout ce travail de M. Louis de Loménie brille par l'exactitude des détails et la justesse des opinions, par l'esprit le plus fin et le goût le plus sûr. M. de Loménie est pourtant quelque peu entaché de catholicisme, mais, quand il le faut, l'homme d'une Église disparaît derrière l'homme du monde aimant pour elles-mêmes la liberté, les nobles vertus et la belle poésie.

---

§ 3. — MM. ÉD. FOURNIER, — CLÉMENT DE RIS, — ALEXANDRE DUMAS, — JULIEN TRAVERS.

D'autres écrivains, ceux-là appartenant à divers partis, ou même simples littérateurs, ont aussi fourni leur contingent de témoignages favorables au grand

homme qui venait de mourir : MM. Édouard Fournier, Clément de Ris, Alexandre Dumas, Julien Travers ont successivement, en dehors des préoccupations politiques, donné des détails intéressants sur le poëte et sa personne privée.

Tout le monde sait avec quelle sagacité patiente M. Édouard Fournier, lorsqu'il ne cultive pas la poésie pour son propre compte, poursuit ses curieuses recherches sur les maîtres de la poésie française ou sur nos grands prosateurs. Avec une intelligente ardeur et un utile dévouement, il réunit des documents ignorés, des matériaux abandonnés, les coordonne, et parvient de la sorte à compléter la physionomie de Corneille ou de Molière, de La Bruyère ou de Balzac. Ce soin pieux, cet intérêt posthume sont encore un hommage au génie, et peut-être n'est-ce pas le moins précieux. Cet hommage, M. Édouard Fournier s'est empressé de le rendre à Béranger [1], et l'écrivain a eu le rare bonheur de signaler le premier plusieurs poésies inconnues du chansonnier, une idylle, *Glycère*, qui depuis a été citée bien des fois, et qui le méritait par sa grâce délicate et son charme mélancolique, puis un fragment du poëme épique lu à Lucien Bonaparte, et dont nous avons cité quelques vers en note [2]. M. Ed. Fournier nous apprend que ce morceau, « le plus ancien que nous connaissions de Béranger, » parut, « en 1802, dans un

[1] *Revue Française*. Béranger. *Lettres, poésies inconnues, anecdotes* (nos des 1er et 10 août 1857).

[2] Le soleil voit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles;
Familles et palais, il verra tout périr; etc.

recueil dont le titre, les *Saisons du Parnasse*, indique bien l'époque. »

Il y a certainement du souffle dans ces vers, de la grandeur, ajoute M. Ed. Fournier, quelque chose qui se rapproche de la manière de Gilbert dans les dernières strophes de l'ode du *Jugement dernier*. Béranger, quoiqu'il n'aimât point à revenir sur celles de ses œuvres qui n'étaient pas des chansons, ne renia jamais cette pièce. Il l'indiqua même à son ami Cauchois-Lemaire, et lui permit de la reproduire dans la notice que celui-ci lui consacra, et que le journal le *Bon Sens* a publiée.

A ce propos le critique rapporte une anecdote qui ne manque pas d'un certain piquant :

Les rédacteurs d'un livre assez étrange, qui commençait à paraître à la même époque, mais qui n'a pas été au delà des deux premiers volumes — (cela donne à supposer qu'à cette époque, comme de nos jours, Dieu merci, le nombre des *croyants* n'était pas bien considérable), — et dont voici le titre : *Biographie des croyants célèbres*, etc., prirent alors occasion de ces alexandrins ressuscités, où le poëte se révélait au moins comme un déiste, pour le mettre aussitôt de leur clientèle. Béranger a donc son article dans le livre béni, entre le cardinal Bentivoglio et l'abbé Béradier ! Ceci, si je ne me trompe, ôte à certain récit fait ces jours derniers un peu de son originalité [1]. On voulait presque canoniser le chansonnier ; c'est fait depuis longtemps, comme vous voyez.

Quant à *Glycère*, elle eut un succès prodigieux :

Un des justiciers de la critique du temps, le *Publiciste*, en signala la grâce, l'idée touchante et le ton naturel. L'article élogieux était de Mlle Pauline de Meulant... Celui qui fut plus

[1] La *conversion* de Béranger, par M. Veuillot.

tard le grand chansonnier Béranger, recevait son premier encouragement de celle qui devint Mme Guizot.

Au point de vue littéraire, nous relèverons seulement une ou deux appréciations excellentes de M. Ed. Fournier. Elles marquent bien l'originalité propre à Béranger, et nous expliquent parfaitement le travail de condensation qui se faisait dans son esprit, lorsqu'un sujet se présentait à lui :

Au lieu d'aimer à développer une idée, comme il convient pour les jeux de la scène, à la distendre, pour ainsi dire, jusqu'à la faire éclater, il se plaisait au contraire à la condenser, à la restreindre, mais sans l'amoindrir pourtant.... son génie, laborieusement discret, était une sorte d'alambic à précieuses essences, où tout se réduisait en liqueurs de choix. Je n'en veux pour preuve que ce que je dis ici ; l'idée se présente à lui d'abord sous la forme d'une pièce en trois actes ; il la tourne, l'examine, et, pendant ce premier travail, au lieu de s'étendre, elle fond déjà, ce n'est plus qu'un acte ; l'élaboration continue, et l'acte se réduit en une seule scène ; attendez encore un peu, et il n'y aura plus qu'une chanson au fond du creuset, mais cette chanson sera une perle.

Un peu plus loin M. Fournier revient encore sur le *procédé* de Béranger, et toujours avec le même bonheur :

Béranger travaillait lentement. Ce n'est, en effet, qu'avec le soin le plus patient qu'on arrive à ces merveilles de ciselure dont le sillon recèle toujours une pensée, à ces prodiges de concentration brillante que nous avons déjà fait étudier tout à l'heure dans son inflexible, mais féconde élaboration... Pascal l'a dit : « Il faut avoir le temps d'être court. » C'est ce temps-là que Béranger savait prendre. Bien différent des autres poëtes de son époque, il n'abandonnait rien aux hasards

de la rime, aux caprices de l'inspiration; il trouvait moyen de maîtriser et de mettre à la raison les deux vagabondes, mais sans qu'elles se sentissent trop de la rigueur du joug.

M. le comte Clément de Ris a, de son côté, publié deux articles sur Béranger, l'un du vivant du poëte et l'autre après sa mort, en novembre 1855 et en novembre 1857 [1]. Ces deux articles sont fort remarquables et annoncent un esprit aussi solide que lettré. Nous n'appartenons pas évidemment à la même école politique et philosophique (ou religieuse) que M. Clément de Ris, mais des différences du même genre ne l'ont pas empêché d'être équitable envers Béranger : elles ne nous empêcheront pas davantage de rendre toute justice au mérite du critique impartial. Il exprime son opinion personnelle sans enthousiasme, avec la fermeté calme d'un homme parfaitement sûr de ce qu'il pense et fort décidé à ne point laisser troubler son jugement par les bruits du dehors. Il juge Béranger sur ses œuvres, sans demander de mot d'ordre ni à la *Revue des Deux-Mondes,* ni même à M. Sainte-Beuve, quoiqu'il ait lu et M. Montégut et M. Sainte-Beuve.

Le début de son premier article pose nettement la question, et nous donne la note de ce qui va suivre :

Quand un homme a eu le rare bonheur de réfléchir une des nuances qui constituent le caractère d'un peuple, quel que soit d'ailleurs son genre de génie ou de talent, quelles que soient les facultés dont il ait été le reflet, l'*originalité* lui est légitimement acquise. Si l'avenir le discute, il sera forcé de

[1] *Critiques d'Art et de Littérature*, 1 vol., 1862.

l'accepter comme l'expression vraie du temps et du pays où il a vécu. — Béranger a été un de ces hommes.

Cela est incontestable, et cette entrée en matière nous annonce que M. Clément de Ris, loin des passions de parti, transporte la question sur le terrain purement historique et littéraire. C'est ainsi, en étudiant les vraisemblances morales, en écoutant les paroles du poëte, qu'il arrive à cette conclusion aussi logique qu'évidente, mais qu'il faut lui savoir gré d'exprimer si nettement :

Il ne faut pas s'y tromper, comme homme politique, Béranger ne pouvait avoir une bien vive sympathie pour l'Empereur. Ses souvenirs et son éducation le tournaient ailleurs. Le *Roi d'Yvetot* en est la preuve. Ce n'est pas Napoléon triomphant que le poëte a chanté :

Ce n'était pas le soleil de l'Empire
Qu'à son lever je chantais dans les cieux.

Toutefois ce qui nous a le plus charmé dans l'étude de M. de Ris, ce sont quelques observations relatives à l'immoralité de Béranger, à son patriotisme, à la comparaison qu'on a faite à satiété entre le poëte gaulois et le poëte d'Auguste, l'égoïste et délicat Horace.

On a accusé Béranger, nous dit l'écrivain, de relâcher les liens de la morale et de pousser à la débauche sous le manteau du plaisir. On a lancé de grandes phrases contre cette poésie légère. Des personnes fort honnêtes et fort religieuses ont jeté de gros pavés pour écraser cet oiseau jaseur... Ne soyons pas plus royalistes que le roi. Celui qui près de sa maîtresse ou au milieu de ses amis a songé à la *Bonne Vieille* et au *Dieu des bonnes gens*, celui-là ne passera jamais pour un bien grand débauché.

Au sujet d'Horace, M. Clément de Ris a saisi la nuance et indiqué le contraste avec la même force et la même vérité :

On a cru faire honneur à Béranger en le comparant à Horace, et les gens que les souvenirs classiques tourmentent lui ont même adressé l'épithète d'Horace français. Je crois la comparaison, si tant est qu'elle existe, beaucoup plus superficielle que réelle. Ils ont chanté tous deux les plaisirs faciles, mais Béranger par rencontre et au début, tandis qu'Horace en a fait une espèce de philosophie poétique... S'il fallait à toute force rattacher Béranger à une tradition poétique ancienne, il me paraîtrait plutôt Grec que Romain.

Enfin le critique constate en termes qui ne sentent point l'ironie ou le dédain à la mode, lorsqu'il s'agit aujourd'hui de patriotisme, que Béranger fut par excellence et jusqu'au bout un *patriote*, dans la belle et grande acception de ce mot :

Si donc les *Dernières Chansons* ne doivent rien apprendre de nouveau sur la pensée du poëte, elles sont précieuses du moins pour lui donner sa conclusion. Elles le montrent se relevant sous la main de la mort pour adresser son dernier hymne au Dieu de ses premiers chants : la patrie. Je ne saurais trop insister sur ce point. Comme philosophe, comme politique, comme poëte, Béranger peut mériter beaucoup de reproches. L'influence de son père littéraire, Voltaire, avait détruit en lui la foi religieuse. Mais comme la plupart des hommes de son âge, je parle des hommes de cœur, il remplaça bien des qualités absentes par une vertu civique de premier ordre : le patriotisme. Il brûla pour son pays de cet amour enthousiaste, généreux, sans arrière-pensée, qui, irréfléchi chez beaucoup, mais mûri chez lui par l'expérience, jeta la France entière sur le champ de la Fédération... Toute

sa vie son cœur a battu aussi fort. C'est un patriote de 92 mort en 1857.

Pour résumer en quatre mots notre impression sur M. Clément de Ris, nous dirons que c'est un critique qui pense par lui-même. Il n'écoute que son sentiment intime, il ne cherche que la vérité.

D'autre part M. Alexandre Dumas [1], peu de jours après la mort du poëte national, a publié dans le *Monte-Cristo* une longue étude biographique et littéraire sur Béranger. Cette étude est beaucoup plus exacte dans la plupart de ses détails que celle de M. de Lamartine. Le romancier a montré un sens historique et un respect de la vérité beaucoup plus réel que le poëte-historien auquel nous devons un *chansonnier gentilhomme, comptant sur les dictatures pour nous donner le goût et nous enseigner la pratique de la liberté*. On pourrait relever dans le récit de M. Dumas, quelques erreurs, inévitables en l'absence des documents non encore publiés alors sur la vie de Béranger, mais ses tendances révolutionnaires, ses opinions les plus chères n'y sont point défigurées.

C'est surtout le peuple qui glorifiait Béranger; — *l'instinct des masses ne se trompe point, il sentait très-bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône*, et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée par laquelle il entrerait un jour aux Tuileries.

A propos de la révolution de 1830, il montre le

[1] *Le Monte-Cristo*, n° du 30 juillet 1857.

rôle de Béranger tel que tout le monde le connaît aujourd'hui, mais sans affaiblir, par des commentaires inutiles, le si joli mot du chansonnier :

En ce moment Béranger passa, je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle; et riant et grondant tout à la fois :

— Ah! par Dieu, lui dis-je, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père. — Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils? me répondit-il. — Ce que vous avez fait, malheureux! vous avez fait un roi.

Sa figure prit cette expression doucement sérieuse qui lui était habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant; je n'ai pas précisément fait un roi, non. — Qu'avez-vous fait alors? — J'ai fait ce que font les petits Savoyards, quand il y a de l'orage; j'ai mis une planche sur le ruisseau.

Parlant du dernier recueil du chansonnier, celui de 1833, M. Dumas nous dit avec autant de concision que de justesse :

Maintenant, voyons ce que le chansonnier nous donnait dans son adieu. — Il nous donnait : *les Fous, les Contrebandiers, Jacques, Jeanne la Rousse, Escousse, la Prédiction de Nostradamus, le Vieux Vagabond*, etc., etc. — L'adieu était terrible, — c'était l'adieu du Parthe; à la monarchie qu'il fuyait, — il lançait : *la République.*

Sur les derniers moments de Béranger, on trouve également dans l'étude de M. Alexandre Dumas de touchants détails, se rapprochant beaucoup de l'exacte vérité.

Nous sommes heureux de pouvoir rendre une pleine et entière justice à M. Alexandre Dumas. M. Michelet n'a-t-il pas dit de lui : *C'est une force de*

la nature? — Nulle expression plus pittoresque n'a mieux peint la personnalité du fécond romancier et du saisissant dramaturge. Pendant de longues années, il nous a procuré, à tous, de charmantes heures d'oubli et de plaisir. Sans être immoral, ni malsain, il a été gai, amusant, spirituel, intéressant. On voudrait bien être ingrat envers lui, et le public, las de l'avoir trop aimé, prête une oreille complaisante à beaucoup de gens tristes, ennuyeux, lourds et fatigants, qui lui reprochent de n'être pas *sérieux*. Disons-le hautement, M. Alexandre Dumas nous paraît infiniment plus sérieux que MM. de Pontmartin, Veuillot, E. Pelletan, que tous nos philosophes éclectiques, et qu'une infinité de savants édulcorés par le christianisme. Il n'a jamais prêché emphatiquement d'erreurs, ni de sottises : il représente quelque chose, la puissance d'invention et l'amabilité française. Tous ces gens-là, au contraire, ne représentent rien en dehors de l'ambition et du fanatisme, malgré la gravité ridicule que leur donne le manque d'idées joint à la satisfaction de toucher de gros émoluments ou de faire parler d'eux en défendant le bon Dieu et en prouvant ce qui ne se démontre pas. Dans les drames, dans les romans de M. Alexandre Dumas, il y a la vie exubérante et jeune : ils nous reposent des tristesses et des fatigues de la réalité. Dans les œuvres des autres, qui se disent et qu'on croit sérieux, il n'y a, le plus souvent, que des invectives, des banalités et des prétentions : ils nous ennuient sans nous instruire, ils nous fatiguent sans nous distraire.

La province aussi nous a fourni son contingent d'admiration pour Béranger.

Nous avons sous les yeux une brochure in-8° de 72 pages, par M. Julien Travers, où nous pourrions relever quantité de passages remarquables et d'observations intéressantes. Toutefois le point de vue auquel s'est placé l'auteur sort quelque peu de notre sujet, et ne nous permet pas de lui faire de nombreux emprunts. Nous le regrettons d'autant plus que M. Julien Travers a montré beaucoup de sagacité en étudiant Béranger comme littérateur et comme critique [1]. Il a relevé avec un soin intelligent, dans la volumineuse *Correspondance* du poëte, une foule de conseils et d'opinions sur le style, la poésie, les droits et les devoirs de l'art, qui méritaient réellement d'être signalés, et que les jeunes écrivains ne sauraient trop méditer. Ce commentaire était à faire. Nous souhaitons que M. Julien Travers reprenne son étude et la développe davantage. Il y a là matière à un travail plus considérable, et l'écrivain s'en est tiré tout d'abord avec trop de bonheur pour ne pas nous donner le désir de voir sa brochure devenir un jour un véritable volume.

Béranger, nous dit-il, est celui de nos poëtes contemporains qui résistera le mieux à l'examen de la postérité. Lamartine et Victor Hugo reçurent des dons plus larges, un souffle plus puissant; mais ils n'ont pas su régler [2] l'usage de leurs mer-

[1] BÉRANGER, *littérateur et critique, d'après sa Correspondance.* Paris, chez Frédéric Henry; Caen, chez Hardel, 1861.

[2] Ils n'ont pas su régler *toujours*, faudrait-il dire, car il y a de Victor Hugo des pages admirables, où la postérité ne trouvera rien à reprendre.

veilleuses facultés, et *La Chute d'un Ange et La Légende des siècles* paraîtront des œuvres monstrueuses aux curieux qui, dans l'avenir, chercheront les beautés éparses dans ces volumes de décadence. La langue française y est faussée, forcée, défigurée ; elle y relève de Ronsard plus que de Malherbe, tandis que sa clarté, sa pureté, son doux éclat, sa constante et enchanteresse harmonie se retrouvent dans toutes les œuvres lyriques de Béranger. Elles resteront, comme celles d'Horace, un modèle achevé de style à la fois pur et hardi, abondant et sobre. L'auteur est un de ces génies qui ont su condenser la pensée et donner aux mots un sens si profond, que plus on étudie leurs chefs-d'œuvre, plus on y découvre de beautés.

N'oublions pas surtout le passage suivant, qui emprunte une réelle importance au blâme que M. Julien Travers y a mêlé :

Les seuls points vulnérables de l'écrivain sont dans ses préjugés d'enfance. Il vivait, à quinze ans, dans une mauvaise République, et toute sa vie il a fait des vœux pour vivre dans une bonne... Il avait cette foi robuste qu'ont les Juifs au Messie [1].

[1] Au moment où l'on mettait ces pages sous presse, M. Thalès Bernard publiait [1] un petit livre intitulé : *La Lisette de Béranger*. Il y annonce la prétention de nous faire connaître Mlle Judith Frère. Malheureusement M. Thalès Bernard ne connaît lui-même aucun détail sur la vie de la compagne de Béranger, et n'a pas réussi à nous peindre son esprit, que tout le monde pouvait apprécier, après une heure ou deux de conversation.

Il se contente de répéter, — d'une façon très-incomplète, — ce que chacun savait depuis longtemps. Au sujet de Béranger, M. Bernard parle également à tort et à travers. Cette brochure reproduit quelques erreurs banales, relativement à la politique et au caractère du chansonnier, transformé en un bonhomme assez niais

[1] Paris, librairie de Mme Bachelin-Deflorenne, 1864.

§ 4. — MM. EUGÈNE NOEL, — DUMESNIL, — MICHELET, — GŒTHE.

Nous avons gardé pour la fin le petit volume de M. Eugène Noël[1], comme on réserve pour le dessert, dans un repas, quelque fruit rare et délicat. En effet, nous n'avons rien lu sur Béranger d'aussi profondément vrai, ni d'aussi intéressant que ces *Souvenirs* dus à la plume d'un ami et d'un écrivain distingué. C'est une véritable « résurrection » du poëte, ainsi que le dit M. Michelet, dans une lettre citée par l'auteur et qui termine le volume :

« Cela est non-seulement fidèle, mais trop fidèle, et je

bénissant au dessert les poëtes de l'école de M. Thalès Bernard, et elle serait tout à fait insignifiante si M. Thalès Bernard n'y avait inséré plusieurs détails inattendus et fort piquants. Ainsi nous apprenons par ce petit livre : 1° que Mlle Frère était sujette au rhume de cerveau; 2° que Mme Thalès Bernard offrit, pendant une vingtaine d'années, tous les ans, au chansonnier pour sa fête, une calotte grecque brodée de ses mains ; 3° que Béranger était devenu fou vers la fin de sa vie.

Ces trois faits étaient complétement ignorés de tous les biographes de Béranger.

Mais la vraie préoccupation de l'auteur et le réel objet de cette publication tardive paraissent être de procurer à l'écrivain l'occasion de dire à chaque page : « *Mon ami* Béranger,... *mon ami* La Mennais,... *mon ami* Auguste Comte. » Il importait peut-être faiblement à la gloire de ces trois hommes que M. Thalès Bernard les ait honorés de son amitié, et M. Thalès Bernard aurait pu, sans faillir à ses devoirs, se montrer moins cruel envers La Mennais, qu'il remet bien vertement à sa place.

[1] Souvenirs de Béranger, par Eug. Noël, 1 vol., Pagnerre, 1857.

» le revois en pied, causant, enjoué, et toujours le même,
» comme l'avant-dernière fois où il me parla de l'immortalité. — J'ai été accablé de cette lecture, qui m'a navré, —
» nous dit encore le grand historien. — Je ne savais pas tant
» l'aimer. Mais cette résurrection est si forte, qu'elle m'a fait
» sentir à fond qu'il était mort, et que c'était fini. »

S'il nous est permis de placer notre personnalité à côté de celle de M. Michelet, et de donner notre témoignage après le sien, nous dirons, nous aussi, que nous avons ressenti la même émotion en lisant les *Souvenirs*. Il nous a semblé que nous revoyions Béranger, après une longue séparation, mais que nous le revoyions avec son sourire malin et bon, ses poses abandonnées, pleines d'une grâce populaire, son esprit si jeune, poussant le bon sens jusqu'au génie, tel en un mot que nous l'avions connu, et qu'il ne nous était plus apparu.

Nous venons de lire presque tout ce qu'on a écrit avant et depuis sa mort, sur le chansonnier, et nulle part nous n'avons retrouvé tout à fait le vrai Béranger, si ce n'est peut-être dans ce petit volume, où M. Eugène Noël semble avoir emprunté au maître le secret si difficile d'être simple et touchant, exact et saisissant.

Nos intimes ont en général fort mal compris le poëte et fort mal dépeint l'homme, parce qu'ils pensaient à eux, au lieu de penser à lui. M. Boiteau lui-même nous donne le *récit* assez authentique du Béranger tel que M. Perrotin le conçoit, mais il ne le *rend* pas, il ne le fait pas vivre sous nos yeux. Son style tourmenté, haché, plein de notes criardes, passant perpétuellement de l'enflure à la platitude,

ne se prête pas à la reproduction de cette belle figure si calme dans sa force, si forte dans son unité.

Le livre de M. Eugène Noël a un autre mérite : il nous fait connaître les rapports intimes de Béranger avec M. Michelet et M. Dumesnil, ainsi que l'admiration que le plus inspiré et le plus généreux de nos historiens portait au chantre populaire. On est heureux de constater cette union de deux hommes de cœur qui tous deux aimaient le peuple, qui tous deux ont rêvé son avénement réel, ont contribué, chacun dans sa sphère, à le rendre plus prochain. On a beaucoup parlé de l'amitié de Chateaubriand et de Béranger, de Béranger et de La Mennais, puis de Lamartine; il faut y joindre l'amitié de Béranger et de M. Michelet : cette dernière n'est peut-être pas celle qui témoigne le moins en faveur des convictions vraiment révolutionnaires et libérales du chansonnier.

Pour citer tout ce qu'il y a de charmant et de remarquable dans le volume de M. Noël, il faudrait citer presque tout. Forcé de nous restreindre, nous ne choisirons pas, nous prendrons un peu au hasard.

Dès le début, nous trouvons, sur la révolution de 1830, une conversation entre M. Michelet et Béranger, où Béranger parle du rôle qu'il a joué dans cette circonstance capitale de notre histoire contemporaine. Non-seulement les paroles prêtées au poëte ont le mouvement de ses discours habituels, non-seulement c'est bien là sa phrase, — il n'y manque que la voix et le geste, — mais encore ce petit morceau a l'avantage de corriger ce que le récit de M. de Lamartine, sur les mêmes événe-

ments, nous a paru contenir d'arrangé et d'exagéré :

Il parla à M. Michelet de la difficulté pour les historiens de pénétrer le vrai dans les choses passées, et même dans les présentes ; puis, citant comme exemple, quelques-uns des événements contemporains, qu'il a si bien observés, il en vint à la Révolution de juillet, où *le peuple seul et sans guide a tout fait,* disait-il. — Cependant on n'en a pas moins dit et imprimé (vous trouverez cela dans Louis Blanc) que j'avais contribué à mettre Louis-Philippe sur le trône ; mais je m'en lave les mains. Cela n'est pas, et personne ne l'a mis là ; les circonstances l'y ont amené d'elles-mêmes. Il fut mis sur le trône, parce qu'il n'y avait pas de choix ; quel autre eût été possible? Il est vrai, cependant, que, l'un des premiers, je demandai que l'on continuât la royauté; *j'étais et j'ai toujours été républicain;* mais je sentais qu'il n'était pas temps encore. *Il ne faut pas renverser la royauté, il faut l'user.* — *C'est une vieille borne,* reprenait-il, *si vous la renversez, la police la replace le lendemain;* mais qu'elle s'use d'elle-même, et personne n'y pensera plus. Louis-Philippe réunissait en sa personne tout ce qu'il fallait pour finir la royauté ; aussi, lorsque M. Dupin s'écria : *Nommons-le quoique Bourbon,* je repris vite : *Nommons-le,* PARCE QUE *Bourbon.*

— Je ne comprends pas votre *parce que,* me dit M. Dupin. — Je vous l'expliquerai plus tard, répondis-je.

Et, en effet, quelques années après, comme il me demandait de nouveau pourquoi j'avais dit : Nommons-le, *parce que* Bourbon, je répondis : *Parce qu'il devait s'user plus vite.*

M. Noël rapporte que Béranger raconta devant lui l'histoire de Mandrin, « en se promenant de long en large, les mains dans les poches. » Il ajoute : « Et quelles réflexions entremêlées au récit ! quelles boutades imprévues ! que de saillies ! »

En effet, Béranger admirait beaucoup Mandrin.

Il le regardait comme un homme supérieur, à qui les circonstances seules avaient manqué. Aussi, plus tard, à l'occasion d'un petit livre célèbre, qui venait de paraître à l'étranger, et où il était souvent question de Cartouche et de Mandrin, Béranger s'écriait-il : « Allons, voilà ce diable de *** qui me gâte mon Mandrin [1] ! »

Toutes les lettres de M. Dumesnil citées par M. Eugène Noël sont admirables de justesse et de sagacité : c'est la vie elle-même prise sur le fait :

« Je n'ai point d'idée, me disait Alfred Dumesnil (18 mars » 1844), je n'ai point d'idée d'une conversation plus limpide » et plus judicieuse, gaie, variée et grave tout à la fois. Sa » voix est agréable, et il parle le plus simplement du monde. » Hier il nous a dit toutes ses *utopies*, comme quoi il désirerait » qu'on appelât davantage les femmes à la vie publique; que, » dans chaque commune, elles dirigeassent les salles d'asile » et les œuvres de bienfaisance; qu'elles arrivassent ainsi » peu à peu à exercer dans l'État l'influence qu'on leur » refuse aujourd'hui. Mais dans toutes ses *utopies*, il a pour » principe qu'on ne doit rien détruire de ce qui est; mais » seulement le mieux organiser, l'étendre... Aussi, ajoutait-il, » si j'étais roi, *je voudrais être roi absolu, car roi constitutionnel, cela n'en vaut pas la peine...* »

Ce sont sans doute quelques-uns de ces mots si fins et d'une ironie à deux tranchants qui ont fait supposer à M. de Lamartine et à M. Montégut que Béranger rêvait la dictature, comme le régime par excellence, le régime destiné à nous donner le goût et à nous enseigner la pratique de la liberté.

[1] Bien d'autres que nous ont entendu répéter ce mot à Béranger.

Il faudrait renoncer à l'usage de la parole, si tous ceux qui nous écoutent devaient nous comprendre de la sorte ; mais nous sommes bien assuré que ni M. Noël, ni M. Dumesnil, ni M. Michelet, en entendant cette phrase, n'ont cru que Béranger demandait une « *société absolument nivelée sous le protectorat de l'État*[1]. »

« Béranger arrivait à la conclusion que c'est la BUREAU-
» CRATIE qui, de nos jours, fait tout, et qu'*avec elle il n'y a*
» *pas de réforme possible.* »

Qu'en pensent nos libéraux actuels? En 1844, il y a vingt ans, Béranger disait juste sur la *bureaucratie*, — ce principe et cette conséquence de la *centralisation*, ce merveilleux instrument de toutes les dictatures et de tous les despotismes, — ce que les meilleurs et les plus avancés parmi les réformateurs contemporains proclament chaque jour, avec autant de raison que de vérité. Parce que Béranger le pensait et le disait à un moment où les inconvénients d'une organisation, dont le résultat est de supprimer toute initiative individuelle, nous semblaient moins sensibles, est-ce bien un motif pour faire de Béranger un ennemi de la liberté? Pour lui prêter les plus mauvaises tendances du plus mauvais socialisme, celui qui voit la rénovation du monde dans l'absorption complète du citoyen par l'État?

[1] Voir M. Montégut (5e *partie : Les Critiques hostiles*) et les autres membres de la petite Église libérale. Le *doctrinarisme* les a tellement figés, qu'ils prennent tout au pied de la lettre, faute de pouvoir suivre une pensée à travers les détours où elle se joue dans la conversation.

Au commencement de 1847, continue M. Noël, lorsque parut la chanson intitulée *Notre Coq*, j'adressai à mon ami Dumesnil, qui me l'avait envoyée, quelques mots qui, communiqués au poëte, reçurent son approbation, et voici comment je m'exprimais :

« A propos de Béranger, j'aurais à vous écrire en ce mo-
» ment, je le sens, un in-folio. Le *Coquérico* me paraît une
» de nos plus grandes poésies, et peut-être ce que nous avons
» de plus français. Quelle grandeur et quel mouvement !...
» *Remarquez-vous, mon ami, qu'il n'est pas donné à l'*AIGLE
» *d'entrer dans le paradis, qu'il s'arrête à la porte, et que*
» *le coq s'en va dialoguer avec le bon Dieu?...* »

On me répondit :

» J'ai lu à Béranger la lettre où vous m'interprétez si bien
» *Coquérico* ; il en fut ravi, car il m'arrêtait à chaque phrase
» pour nous faire remarquer combien vous aviez bien com-
» pris; à l'endroit où vous dites si ingénieusement qu'il n'est
» point donné à l'aigle d'entrer dans le ciel, il s'écria : Que
» c'est joli! *Et c'est si bien cela,* ajouta Béranger, *que j'ai*
» *fait dire au coq par l'aigle* :

» Mon père, quittons-nous là ! »

Dans une autre lettre de M. Dumesnil (8 mars 1847), nous trouvons une réponse de Béranger aux critiques, quelquefois justes, qui lui ont été adressées sur l'obscurité de certains vers de ses chansons :

« On m'a reproché souvent l'obscurité de certains vers,
» sans songer que l'*air* me rognait la place, qu'il supprime
» presque toujours les coupures, qui sont possibles dans toute
» autre poésie. Et ce n'était que par le travail le plus assidu,
» la recherche la plus persévérante, que je pouvais ajuster
» ma pensée dans si peu d'espace, avec telle rime, telle forme
» de rigueur; ainsi, dans le *Roi d'Yvetot,* il fallait trouver
» un mot pour terminer chaque couplet. Au reste, ajouta-t-il,

» je suis un ouvrier si patient, si minutieux! *j'ai essayé*
» *tous les genres de poésie, et je n'en ai point trouvé de*
» *plus difficile, de plus rebelle que la chanson.* Au moins
» La Fontaine mettait le mot qu'il trouvait, et n'avait point
» pour entrave l'exigence d'un air; on ne s'en rend point
» compte sans l'avoir essayé. J'ai toujours travaillé dans le
» petit, et j'ai donné un temps infini aux petites choses. »

N'est-ce pas le cas de dire : *Maximus in minimis?*

N'oublions pas la réponse de M. Dumesnil, si juste sous sa forme simple :

« Et c'est pour cela que vous avez été compris de tous les
» petits, c'est-à-dire de tout le monde.

« Je lui parlai des chansons inédites sur Napoléon... « *J'ai*
» *cru,* nous dit-il, *qu'il m'appartenait de le louer après sa*
» *mort, moi qui ne l'ai point fait en* 1810... » Il nous ra-
» conta alors l'histoire de la chanson du *Roi d'Yvetot,*
» *comment il s'en déclara tout haut l'auteur,* et n'en eut au-
» cune persécution. »

Voilà de ces choses qui indignent M. Pelletan, et qu'il ne comprendra jamais. N'a-t-il pas reproché à Béranger de n'avoir pas chanté l'Empire triomphant et d'avoir pleuré sur le grand capitaine exilé? - *Quos vult perdere Jupiter dementat;* traduction libre : le bon sens abandonne ceux qui ont abandonné la bonne foi.

Il y a dans ce petit livre une foule de détails curieux et intéressants au suprême degré. Nous signalerons notamment deux jugements sur MM. Thiers et Guizot, non nommés, mais facilement reconnaissables [1]. Béranger affirme, au sujet du premier, « qu'il

[1] V. pages 31 et 32 (*Souvenirs de Béranger*).

a toujours été pur du côté de l'argent, et que tout ce qu'on a dit de ses bonnes affaires et de ses spéculations est faux. »

« M. Michelet les comparait à deux chevaux de course » dont Louis-Philippe se servait à tour de rôle, et qu'il en- » voyait successivement se refaire quelque temps. — Votre » comparaison est trop noble, lui dit Béranger; mais j'ai dit » à *** (Thiers) lui-même que lui et *** (Guizot), ils res- » semblaient à deux pauvres fiacres de place surmenés, » crottés, cahotés et souillés. *** (Thiers) prit très-bien la » comparaison. — Mais l'autre (Guizot), lui dis-je, l'aurait-il » bien prise? — Certainement non. »

« En somme, — ajoute M. Dumesnil dans sa lettre, — ils » ont eu le pouvoir qu'ils voulaient, mais un triste pouvoir. »

Cependant Béranger rendait justice à M. Guizot, sur les points où tout le monde doit reconnaître en lui une véritable supériorité :

« Il disait de M. Guizot qu'il était l'orateur le plus éloquent » de la chambre. Lui seul a des topiques pour tout. Dupont » (de l'Eure) quittait un jour son banc pendant qu'il parlait : « Je m'en vais, disait-il, il parle trop bien. »

Nous trouvons, à la page 36, une anecdote qui fait un véritable honneur à Béranger et à M. Michelet. Elle prouve bien une fois de plus que l'indulgence naît de la force, et que ceux qui ont le moins failli sont toujours ceux qui tendent le plus volontiers la main aux pécheurs. Nous citons le passage en entier :

« Chez Béranger nous rencontrâmes *** [1] qui resta tout le

[1] Nous respectons l'anonyme, mais on devine facilement qu'il s'agit d'un poëte satirique qui eut un jour sa popularité méritée.

» temps de notre visite. — Affaibli, engourdi comme par » l'usage habituel de l'opium, d'une nonchalance désespérante » à parler, ce pauvre homme qui fut beau, et qui le serait » encore s'il n'avait cette tenue, cette parole, ce regard, ne » porte que trop les tristes stigmates des vicissitudes d'un » homme qui s'est laissé acheter, et dont l'âme s'est trouvée » à jamais incertaine entre le bien et le mal. — Et cependant » c'était un homme merveilleusement doué, maniant le vers » comme la prose... Quoiqu'il soit advenu, il reste intéressant.

» J'ai assisté à une scène bien touchante : les deux hommes » les plus purs, les plus honnêtes de ce temps, Béranger, » M. Michelet, l'avaient là entre eux, ce pauvre homme si indi- » gent, si troublé, si déchu ; et, avec une bienveillance pleine » de grâce, ils s'adressaient à lui, le relevaient à eux, lui mon- » trant de la confiance, encourageant tout ce qu'il disait de » judicieux. M. Michelet racontait comment, à sa première » leçon, il avait redemandé le Panthéon pour Mirabeau, disant » qu'une expiation de cinquante années dans le cimetière de » Clamart, au milieu des condamnés à mort, suffisait ; qu'il » fallait maintenant réhabiliter ce pauvre grand homme ; fai- » sant entendre ainsi à celui qui l'écoutait, que l'avenir serait » juste même pour celui qui avait failli, qu'il y avait toujours » à espérer.

» Béranger faisait toutes sortes de frais d'anecdotes, d'épan- » chements, de causerie familière. Jamais je ne l'ai vu plus » bonhomme, se mettant si bien à son aise. »

C'est là, en effet, une belle scène, et qui mérite les honneurs de l'histoire [1].

Cependant nous devons nous arrêter, passer sous

[1] Béranger disait de *** : « Il a eu le malheur de tomber à un moment où tout le monde avait les yeux fixés sur lui, tandis que tels ou tels, toujours vendus et toujours à vendre, sont bien vus et bien reçus. »

silence beaucoup d'anecdotes et de traits que nous aurions voulu reproduire, et que l'on retrouvera dans ce volume si court et si rempli dont nous n'avons pas même pu prendre le « *dessus du panier*; » nous devons renoncer à rapporter ce que disait Béranger de l'évangile, de Danton et de Robespierre, de l'organisation de la commune, dont le chansonnier voulait qu'on fît « une sorte de famille, une association de secours mutuels avec école, salles d'asile, hôpitaux, lieux de retraite pour les vieillards; » dans laquelle il demandait que « les fonctions municipales ne soient pas immobilisées longtemps dans les mêmes mains [1]. »

Voici la conclusion de M. Noël :

Il aimait le peuple, moins pour l'instruire que pour s'en instruire, que pour s'y retrouver lui-même dans ses sentiments naïfs. Le peuple était sa muse. Il le suivit et ne se trompa pas. Dans un siècle de prédicateurs, il ne chercha pas à l'endoctriner, à le faire entrer dans ses pensées personnelles; il se plaisait, au contraire, à recevoir de lui des leçons... quelles leçons! Elles en ont fait un poëte immortel.

Et maintenant M. Eugène Pelletan veut-il encore compter avec nous ceux qui sont pour Béranger et ceux qui sont contre lui! « Veut-il juger le chansonnier par qui l'attaque et par qui le défend? »

Qui le défend? Presque tous les bons esprits, presque tous les grands talents de notre siècle, pres-

[1] « Elles sont, disait-il, une instruction pour ceux qui les exercent, qu'elles soient donc exercées tour à tour par le plus grand nombre possible. De la naissance à la mort, la vie n'est qu'une grande école, une sorte de préparation à une vie supérieure ; toute organisation sociale doit donc être aussi pour l'homme une initiation incessante. »

que tous ceux qui ont combattu pour le progrès et pour la liberté. En laissant de côté Chateaubriand qu'on ne peut accuser de bonapartisme, nous voyons auprès de Béranger, l'entourant de leur amitié et de leur admiration, La Mennais, Lamartine, Louis Blanc, George Sand, Michelet; tous, — moins M. de Lamartine, aujourd'hui hors de cause, — appartenant à la démocratie militante, à la religion de la liberté. A ce titre, il faut joindre aux philosophes, aux historiens, aux penseurs que nous venons de nommer, M. Laurent Pichat, qui ne connaît point Béranger, mais qui, s'élevant au-dessus des influences de son entourage, s'incline devant la pureté de l'homme et la grandeur du poëte. Il faut citer encore M. Bersot, un esprit libéral et fin. Il ne faut pas oublier Gustave Planche. Il faut nommer enfin le peuple, le peuple, ce grand juge suprême de nos actions et de nos vertus, le peuple qui n'a rien cru de ce qu'on lui disait contre son chansonnier, et qui l'a aimé réellement, parce qu'il se savait aimé par lui... autrement qu'en chansons.

Cela suffit-il à M. Pelletan? Veut-il, passant avec nous le Rhin, aller interroger en Allemagne, où l'enthousiasme pour la France n'est point une habitude, ni même une mode, le plus grand génie de l'Allemagne, et demander à Gœthe ce qu'il pensait de Béranger et de son rôle politique?

Béranger s'est montré, dans ses compositions politiques, le bienfaiteur de son pays. Après l'invasion des alliés, les Français trouvèrent en lui l'interprète le plus vrai de leurs sentiments comprimés. Il les releva en leur rappelant sous diverses formes ce qu'avait été la gloire de leurs armes avec cet Em-

pereur dont le souvenir était encore vivant dans chaque chaumière, et dont le poëte adore les grandes qualités, *sans toutefois souhaiter le retour de sa domination despotique.*

Fidèle aux principes qu'il trouve en lui-même, n'étant redevable de ses progrès qu'à lui même, Béranger ne présente dans toute sa conduite qu'un harmonieux ensemble. Il n'a jamais demandé : « Que dit la mode? Qu'est-ce qui produit de l'effet aujourd'hui? Qu'est-ce qui plaît? Que font les autres? » Ne voulant pas imiter les autres, il a tiré toute son influence du fond même de son propre cœur, sans chercher à savoir ce que le public, *ce que tel ou tel parti pouvait attendre*. Sans doute, dans maintes circonstances critiques, il a prêté l'oreille aux aspirations, aux vœux et aux besoins du peuple. *Aussi bien cette étude n'a fait que fortifier ses principes, en lui donnant à connaître que ses propres sentiments étaient en harmonie avec ceux de la foule; mais elle ne l'a pas égaré au point de lui faire exprimer d'autres pensées que celles qui animaient déjà son cœur...*

Comme il tourne et façonne un sujet dans son esprit, avant de lui donner la forme définitive! Puis, quand tout est mûr, quelle finesse, quel talent, quelle ironie, quel persiflage! Que de cœur, de naïveté et de grâce! Ses chansons, bon an mal an, ont rendu heureuses des milliers de personnes[1]...

Ainsi Gœthe lui-même, un étranger, un admirateur de Napoléon, se charge d'apprendre à M. Pelletan ce qu'il faut penser du mérite et des *convictions impérialistes* du chansonnier français.

Mais alors « qui l'attaque? » Ceux qui l'ont attaqué et l'attaqueront toujours : les libéraux gourmés de la branche aînée et de la branche cadette, les pontifes intolérants des petites églises politiques et

[1] *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann*, trad. par M. J.-M. Charles, 1 vol., chez Hetzel.

religieuses, les *bohèmes* pour qui le désintéressement est un ridicule, le dévouement une niaiserie, les convictions un bagage inutile, le génie un bon moyen de parvenir et de faire fortune. Qui encore? MM. de Pontmartin et Veuillot, *le Figaro* et M. Eugène Pelletan, — c'est-à-dire un gentilhomme qui écrit des libelles pour se consoler du talent qui lui manque et des prétentions qui lui restent; un fanatique furibond; un journal facétieux qui travaille dans la religion à ses moments perdus; un *brochurier* boursoufflé qui court après la popularité avec tant de précipitation et d'emportement qu'il perd, en route, le sens commun et le respect humain.

Oui, puisque M. Pelletan le désire, voyons le parti de Béranger : « jugeons-le par qui l'attaque et par qui le défend, » et que M. Pelletan ne se lasse pas de tenir « la main levée, » s'il espère trouver, dans cette gymnastique désespérée, honneur et profit.

SEPTIÈME PARTIE.

CONCLUSION.

Homo sum, et nil humani a me alienum puto.
(TÉRENCE.)

Béranger, — sa morale, — sa philosophie, — sa religion, — sa politique. — L'homme.

Nous avons interrogé successivement les ennemis, les adversaires et les amis du chansonnier; nous avons rapporté les raisons pour et contre, en nous appliquant à reproduire d'une façon complète les arguments soutenus par chacun des écrivains qui ont abordé cette question. Si nous n'avons pas discuté avec les hommes du parti ultramontain et ceux du *Figaro*, parce que nous ne sommes pas assez naïf pour répondre sérieusement à ce qui n'est pas sérieux, pour essayer de convertir soit des fanatiques, soit des gens sans conviction, dont la haine contre le poëte s'accroît d'autant plus qu'ils sont plus assurés de la grandeur de son rôle et de la beauté de son caractère, nous avons suivi pas à pas, depuis M. Sainte-Beuve jusqu'à M. Guizot, les critiques

auxquels le public intelligent prête son attention. On nous rendra cette justice de reconnaître que nous n'avons rien retranché de leurs objections, que nous ne les avons jamais affaiblies ni dénaturées par un commode système de suppressions perfides ou de rapprochements forcés. Nous leur avons laissé la parole loyalement, nous réservant de leur répondre, quand ils étaient dans l'erreur, ou de les approuver, lorsqu'ils étaient dans la vérité.

Que ressort-il au premier abord de notre examen? C'est que cette réaction contre Béranger, dont on avait fait tant de bruit, dès qu'on y regarde de près, devient bien peu de chose. Elle n'a compté parmi ses chefs qu'un petit nombre d'hommes, secondaires après tout par le talent et l'influence, médiocres par les idées et le caractère.

C'étaient : MM. de Pontmartin, Veuillot, Eugène Pelletan, puis *le Figaro*. Ceux-là, sauf M. Pelletan, appartenant aux partis du passé, au monde qui s'en va, et qui emportera dans l'oubli leurs grosses ambitions et leurs petits méfaits. Les autres, M. Sainte-Beuve, tous les écrivains du parti protestant, M. Proudhon, M. Montégut, M. Cuvillier-Fleury et M. Guizot, ayant encore, malgré leurs restrictions, fait une part assez belle au chansonnier, — M. Sainte-Beuve et M. Proudhon surtout — pour qu'on puisse se féliciter que des adversaires aussi redoutables et aussi habiles aient été obligés de reconnaître et le grand talent du poëte et la bonté de l'homme. — Leurs reproches se réduisaient à deux ou trois points principaux, sur lesquels, d'ailleurs, ils ne tombaient même pas d'accord.

Nous avons aussi démontré, pièces en main, que presque tous les esprits distingués de notre époque, presque tous les hommes dignes d'attention et de respect, soit par la portée de leurs idées, soit par l'honorabilité de leur caractère, avaient été et restaient les admirateurs du chansonnier.

A la suite de ceux qui sont morts, Châteaubriand, La Mennais, Gœthe, Gustave Planche, nous aurions pu nommer encore, parmi les vivants, et M. Thiers et M. Edgard Quinet, dont l'amitié pour Béranger n'a jamais changé, malgré la vicissitude des événements.

Si, d'autre part, nous nous rappelons que, même chez les adversaires du chansonnier, la violence et les négations diminuent en force et en nombre, à mesure que le talent augmente; si nous comparons les invectives de M. de Pontmartin aux simples restrictions de M. Sainte-Beuve, le pompeux et triste réquisitoire de M. Pelletan à la sévérité rachetée par de magnifiques éloges de M. Proudhon, et les calomnies du premier aux antipathies surtout littéraires de M. Louis Ulbach; si nous étudions successivement M. Montégut, M. Cuvillier-Fleury et M. Guizot, et si nous constatons que, chez ces trois publicistes, la bienveillance pour le poëte et l'homme suit une sorte de *crescendo* régulier, nous en arriverons logiquement à féliciter Béranger d'avoir mérité de tels ennemis, de pareils adversaires et de semblables amis.

Nous avons constaté enfin que la réaction contre Béranger avait été surtout un mouvement de revanche politique. En effet, sauf M. Louis Ulbach, per-

sonne ne nie le talent du poëte, qui reste consacré même par les restrictions de M. Sainte-Beuve et de M. Montégut. Les préjugés littéraires ont apporté leur contingent dans la petite campagne entreprise contre le chansonnier, mais ils n'ont eu qu'une importance tout à fait secondaire, et n'auraient pas, en d'autres circonstances, osé se montrer au grand jour. Il a fallu qu'une seconde République mourût, et qu'un second Empire s'élevât sur ses ruines, en France, pour qu'on en vînt à suspecter la bonne foi politique et les tendances soit libérales, soit révolutionnaires de Béranger. Il a fallu surtout que le gouvernement se chargeât un peu trop exclusivement des funérailles du poëte; que les uns trouvassent commode de faire un doigt de cour à l'Empire au nom du mort; que les vaincus cherchassent, en dehors de leurs propres fautes, une cause à leur défaite; que les libéraux, momentanément éloignés des affaires, eussent intérêt à démontrer que, républicain ou impérialiste, Béranger n'avait jamais aimé la liberté, dont ils prétendent posséder seuls la recette et le monopole; il a fallu, disons-nous, ce concours de circonstances exceptionnelles, pour que, devant le pays surpris et le peuple incrédule, un certain nombre d'écrivains se soient appliqués à renverser de son piedestal la statue populaire du chansonnier.

Et cependant, même sur le terrain politique, nous n'avons pu relever contre le poëte que des assertions vagues ou des interprétations erronées : — il a chanté l'Empereur, a-t-on dit, donc il était impérialiste, donc il ne devait pas aimer la liberté.

Alors on a cherché avec soin dans tout ce qu'il

avait écrit : on a relevé un mot jeté au hasard, quelque phrase à double sens, on a surtout mis à contribution M. Savinien-Lapointe et M. de Lamartine, et, sur des témoignages fort discutables, on a déclaré que Béranger aimait l'égalité sans la liberté, qu'il prêchait une dictature démocratique.

Dans sa vie entière, on a fini par trouver un fait, un seul, qui semblait se prêter à de fâcheux commentaires, et l'on s'en est emparé avec une joie naïve : nous voulons parler de la démission de Béranger, lorsqu'il fut nommé représentant du peuple, en 1848. On a tourné ce fait unique et contre l'homme privé et contre l'homme public ; on a voulu y voir et la preuve d'une égoïste habileté et même une sorte de protestation contre le régime proclamé le 24 février.

Cela convenait merveilleusement à ceux qui désiraient transformer le chansonnier en bonapartiste, afin de pouvoir satisfaire, du même coup, leur antipathie contre le gouvernement actuel et leurs vieilles rancunes contre le poëte national.

Ajoutons à ces divers sentiments, un sentiment mauvais et bas, l'envie, l'envie qui régnait sourdement au fond du cœur de plus d'un homme de lettres, ulcéré de voir la popularité accompagner jusqu'au bout un humble chansonnier, sans titres académiques, sans décorations, sans distinctions officielles ; ajoutons encore la lassitude d'entendre toujours appeler cet homme : *le juste*.

M. Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas dit : « Béranger avait trop duré... cela ennuie et impatiente à la longue... »

Au fur et à mesure, nous avons répondu à toutes les attaques, et nous croyons les avoir réfutées. Il

nous reste maintenant à résumer notre opinion sur Béranger, à exposer sa morale, sa philosophie, sa religion, à définir en quelques mots sa conduite politique, tellement défigurée depuis plusieurs années qu'il devenait essentiel de rappeler des faits mis en oubli et de rétablir dans leur réalité des faits controuvés ou faussement interprétés : après le roman, interrogeons l'histoire.

---

§ I. — SA MORALE.

Dans un certain monde, il est de mode d'accuser le chansonnier d'immoralité, et de se voiler le visage au seul titre de plusieurs de ses chansons. Beaucoup de gens aussi réprouvent ses idées philosophiques et religieuses ; les uns lui reprochant son irréligion , les autres prétendant au contraire qu'il a compromis la dignité du bon Dieu en le mettant en chansons, même pour lui rendre hommage et s'incliner devant lui. Quelques-uns enfin, mais c'est le tout petit nombre, regrettent son déisme et pensent que, sur la question religieuse, Béranger n'a pas été aussi loin que vont désormais les esprits hardis de notre époque. Ainsi à cet égard nous rencontrons trois opinions tranchées et trois sortes de critiques : ceux qui voient dans le chansonnier un athée, ou pour le moins un sceptique ; ceux qui s'indignent de l'audace avec laquelle il a osé mêler à ses refrains des sentiments religieux ; ceux qui le blâment de s'être arrêté au déisme.

Avant de toucher à la question religieuse, nous traiterons la question morale, pour deux motifs : d'abord elle est plus simple ; ensuite, chez Béranger, les tendances et les idées morales étaient indépendantes de la foi religieuse. Pour la plupart des individus il en est différemment : la religion dicte la morale, et cela se comprend. La religion s'enseigne comme le droit ; elle a comme lui son code où se trouvent relatées toutes les choses défendues. Les êtres vulgaires, en qui la conscience sommeille, gravent ces articles dans leur mémoire, et se croient honnêtes parce qu'ils se souviennent.

L'être bon réellement, celui qui pense par lui-même, qui s'étudie et se surveille incessamment, ne subit de lois que celles qu'il s'est données et qu'il a jugées respectables. Il commence par la morale appuyée sur ce sentiment intime du devoir qui dirige toujours les nobles et fortes natures.

Combien citera-t-on d'hommes ayant la force et le bon sens d'aimer le bien parce qu'il est le bien, d'écouter leur raison et d'étudier la réalité loin de tous les partis pris philosophiques et religieux ? — Hier on n'en comptait pas ; aujourd'hui on en compte à peine ; demain ils oseront s'affirmer et proclamer enfin l'affranchissement réel, complet, de l'esprit humain.

La morale de Béranger se réduisait à deux mots : SOYEZ BONS. — Partout cette idée de bonté se retrouve dans ses plus beaux vers ; partout il y prêche l'amour des hommes les uns pour les autres, la pitié pour les faibles et les malheureux ; partout on y sent dominer le sentiment de la solidarité humaine. On a

dit que Béranger aimait surtout *l'égalité;* on se trompait. Sur le drapeau révolutionnaire, il y a trois mots inscrits : Liberté, égalité, fraternité. De ces trois mots, le dernier est celui que Béranger a toujours inscrit avant les deux autres sur son drapeau à lui, qui portait : Fraternité, liberté, égalité.

Où l'on peut le mieux apprécier la morale de Béranger, c'est peut-être dans la chanson des *Deux Sœurs de Charité,* dans ces strophes où il met sur un pied d'égalité parfaite la danseuse d'opéra et la sœur grise [1] :

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dans cette morale qui abat toutes les barrières étroites où l'on avait renfermé la vertu, dans cette morale qui accueille toutes les bonnes actions, qui détruit toutes les hiérarchies—et non pas seulement les sociales,—la plupart des lecteurs ne voient qu'un jeu d'esprit assez audacieux et fort inconvenant. Il y

[1] Vierge défunte, une sœur grise,
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.
Toutes deux, dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des Anges,
L'autre dans les bras des Amours.

avait là pourtant une profession de foi très-réfléchie, un appel énergique à la fraternité réelle, en dehors des vieilles théories.

Cette morale part du point où j'arrête la morale chrétienne.

> Dieu lui-même
> Ordonne qu'on aime.
> Je vous le dis en vérité,
> Sauvez-vous par la charité.

Les mots ici peuvent tromper. Ce sont, en effet, les mots de l'Évangile ; mais l'esprit n'en est plus : il va bien au delà. Jamais l'Évangile n'a mis sur le même rang, n'a comparé pour les couronner ensemble :

> ..... Une sœur grise,
> Une beauté leste et bien mise
> Qu'on regrettait à l'Opéra.

Et ce n'est pas là seulement une boutade de poëte, une comparaison hasardée, un effet de poésie. Non, Béranger insiste, va jusqu'au bout, entre dans le détail, et ne nous laisse aucune illusion sur son intention :

> — Dans les palais et sous le chaume,
> Moi, dit la Sœur, j'ai de mes mains
> Distillé le miel et le baume
> Sur les souffrances des humains.
> — Moi, qui subjuguais la puissance,
> Dit l'actrice, j'ai bien des fois
> Fait savourer à l'indigence
> La coupe où s'enivraient les rois.

L'une s'écrie :

A descendre en paix dans la tombe
Ma voix préparait les mortels.

L'autre répond :

Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

— Aux bons cœurs, ajoute la Nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Des riches je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
— Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Il paraît impossible d'aller plus loin, de poser et de résoudre plus nettement la question. Pour Béranger, il n'existe qu'une morale : *sécher des pleurs*. Le vice n'est pas dans le plaisir, il est dans la dureté. Faire souffrir les autres, tel est le crime, le seul, et Béranger a raison. Mais là il se sépare aussitôt de la loi proclamée, il y a dix-huit cents ans, du haut du Golgotha. Cette loi prononçait l'anathème contre les sens et leurs appétits ; cette loi déclarait que l'homme, né pécheur et maudit, devait racheter son âme immortelle par l'immolation continuelle de son corps : elle donnait pour but suprême à l'être déchu d'aimer Dieu et de mériter son pardon ; de tout individu elle faisait un coupable tremblant devant son juge. Voilà ce qu'il y avait de réellement nouveau dans la « *bonne nouvelle*. » Elle séparait l'homme en deux portions, l'une physique, qu'il fallait enchaîner comme un esclave révolté ; l'autre immortelle et corrompue, qu'il fallait laver de ses

souillures. On disait bien : tous les hommes sont frères, aimez-vous les uns les autres ; mais ce sentiment de la fraternité humaine commençait à poindre de tous les côtés vers la fin du monde païen. Il aurait suffi à sauver le monde, si l'Église n'avait renversé complétement l'ordre des préoccupations morales, en mettant chaque homme dans la nécessité de se sauver d'abord lui-même. De ce moment la société frappée au cœur languit d'abord, puis disparut dans le chaos de l'invasion, et la barbarie, pour quatorze cents ans, envahit l'Europe.

Jésus croyait fermement à la fin du monde ; il ne doutait pas que les temps ne fussent révolus, et que le jour de la liquidation universelle ne dût se lever bientôt. Cette erreur explique et justifie tout ce qui manque de pratique à sa doctrine, tout ce qu'elle offre, si on voulait l'appliquer réellement, d'antisocial et d'incompatible avec le progrès de la civilisation. Elle explique surtout le côté ascétique de sa morale, et cet idéal de la vertu que nous subissons depuis tant de siècles. En effet, la vertu, telle qu'on la prêche et qu'on la respecte dans la société, même encore aujourd'hui, n'a presque rien d'actif. Elle consiste moins à développer nos facultés, à nous agrandir intellectuellement, à répandre le bonheur et la joie autour de nous, qu'à nous tenir en garde contre les incitations de la chair et de l'esprit malin. La doctrine chrétienne voit dans chaque homme deux frères ennemis, un corps et une âme, toujours en lutte l'un contre l'autre, tous deux coupables aux yeux d'un Dieu, qu'on a transformé de père en juge sévère et jaloux, et dont il faut à tout

prix obtenir le pardon. Dans cette situation, l'être humain écrasé par le sentiment de sa faiblesse et de ses devoirs, uniquement préoccupé de la nécessité de mériter son salut, n'osant compter ni sur lui-même qu'il sait coupable, ni sur Dieu chez qui il a tout d'abord méconnu la justice et la bonté, en vient à prendre l'absence de certains vices pour le bien lui-même, et se voue à une sorte d'immobilité morale pour éviter toutes les occasions de chute. Il ne s'agit plus de consoler ses frères, il s'agit de leur inspirer la terreur féconde du mal, et, par l'anéantissement de la volonté, de les amener à la foi qui leur donnera la grâce, laquelle à son tour leur procurera le salut.

Veut-on juger à fond cette morale chrétienne et ses conséquences? qu'on l'étudie au couvent, son produit parfait et direct. On l'y verra consister dans l'inaction intellectuelle et physique, dans la macération du corps, le mépris de l'esprit, la suppression de tous les sentiments naturels et de toutes les passions. — Au sein de la société, qui a conservé l'idéal, mais qui ne peut le réaliser sous peine de périr, la vertu se résume essentiellement dans une série de négations : regarder la terre comme un exil, la vie comme une épreuve délicate, au bout de laquelle nous attend l'enfer ou le paradis, telle est la théorie.

Quand on se reporte à la prédication de Jésus; quand on se rappelle que le réformateur croyait au règne prochain de Dieu, sans admettre cette morale, on cesse de la trouver illogique, et l'on comprend qu'elle pût être praticable momentanément, dans l'attente du grand événement désigné par l'expres-

sion de « Jugement dernier. » Alors la prière et la contemplation ascétique restaient, en effet, la ressource suprême de l'homme coupable inopinément appelé devant son juge. Le monde en durant, les sociétés en s'organisant, ont fait de cette morale de l'agonie, une morale insuffisante et dangereuse. — Ne s'appliquant pas à la vie, mais à la mort, cette conception de Jésus a gêné l'expansion de la vie. En dehors du couvent, — véritable nécropole édifiée sur l'hypothèse du dualisme entre le corps et l'âme, et de la chute de l'homme, — cette morale a détourné longtemps l'activité humaine du but réel où elle devait tendre. Au lieu de chercher le bonheur, et d'organiser la terre pour l'affranchissement général, le bien-être des créatures qui l'habitent, l'homme convaincu que le bonheur ne commencerait pour lui qu'au delà de la tombe, dans « un monde meilleur, » ne s'est pas occupé d'améliorer efficacement celui-ci, sur lequel nous luttons et nous souffrons depuis des milliers de siècles, sans autre résultat que de léguer de nouvelles luttes et de nouvelles souffrances à nos enfants nés eux-mêmes au milieu de la lutte et de la souffrance. Chez ses semblables voyant des coupables, bien plus que des malheureux, l'homme n'a pas éprouvé pour eux ce sentiment de sympathie exaltée qu'on éprouve pour l'innocence persécutée. Il a cru le mal nécessaire et la douleur légitime, et s'il les a parfois soulagés, ç'a toujours été sans conviction, sans ardeur, avec la pensée qu'il ne pouvait les supprimer, que la question était moins de vivre heureux et bienfaisant que de gagner sans péché la vie future. Aussi la misère sous toutes ses formes,

la misère qui engendre le vice et qui produit la dégradation intellectuelle, n'a cessé de régner. On a fait l'aumône, parce qu'elle est agréable à Dieu [1]; on n'a pas songé à détruire le paupérisme, à fonder réellement la démocratie, cette constitution politique non pas de l'égalité, mais de la fraternité humaine.

D'autre part, ni la religion, ni les morales qui en découlent ne modifient les lois absolues de la nature. Elles peuvent enrayer le progrès, le rendre difficile et sanglant : elles ne suppriment pas les passions. Seulement elles les rendent coupables. On s'y livre comme on se livrerait au mal, et on les pousse à l'excès, du moment où, vaincu dans la lutte contre elles, on devient leur esclave pour avoir tenté d'être leur tyran. Les barrières factices une fois franchies, on franchit aussitôt les barrières naturelles, et cela doit être puisqu'on les confond ensemble, puisque la raison n'a jamais connu les limites vraies du permis et du défendu. Entre l'ascétisme et la corruption, il n'y a plus d'intervalle. On va de l'un à l'autre, de l'abstinence à la dépravation, et des mauvais lieux à la Trappe [2].

La morale telle que la conçoit Béranger, chrétienne à certains égards, ne suppose plus la culpabilité de l'homme et cette incapacité de faire le bien

[1] « Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu, » dit un proverbe populaire, qui prouve bien comme on entend la charité avec les idées chrétiennes.

[2] Voir *La Dévotion à la croix*, de Calderon (Théâtre espagnol traduit par M. Damas-Hinard), et *Le Damné pour manque de foi*, de Tirso de Molina (trad. par Al. Royer).

par lui-même qui le livre inévitablement à la préoccupation égoïste de son salut, en l'éloignant des rêves de perfectionnement social. Elle se rapproche davantage de la nature et de la réalité. Elle accepte l'homme entier, avec toutes ses passions et toutes ses facultés; elle regarde le corps comme un humble ami, dont les besoins légitimes ne sauraient être honteux ni supprimés. C'est une morale essentiellement pratique, qui songe bien plus à la terre qu'au ciel, à l'homme qu'à Dieu [1]. En mille endroits de ses œuvres, le chansonnier revient sur cette idée que le plaisir rend l'âme bonne, qu'il adoucit les mœurs, qu'il porte au bien, parce qu'il crée en nous une sérénité favorable, une sorte de santé intellectuelle dont le cœur et l'esprit goûtent les fruits.

> Mais le plaisir à ma philosophie
> Révèle assez des cieux intelligents,

s'écrie-t-il dans *le Dieu des bonnes gens*. Ailleurs encore, *le bon Dieu*, s'adressant aux mortels, leur dit, « d'un air paterne : »

> Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
> Donné des filles et du vin ?

Les gens d'une certaine vertu protestent, se révoltent à la lecture de semblables vers et crient à l'immoralité. — Cela se comprend de la part de ceux

[1] Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs.
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.

pour qui la morale, comme nous l'avons exposé plus haut, consiste à s'abstenir de certains actes matériels soigneusement énumérés; pour ceux qui s'enferment dans un programme où la vertu s'appelle chasteté, où la charité consiste à faire l'aumône, où l'amour de nos semblables se résout en quelques prières destinées à racheter notre âme d'abord et la leur ensuite.

Béranger, au contraire, croyant à l'innocence, à la bonté naturelle de l'homme, déplace l'objet de la vertu : il le met exclusivement dans la pratique de la fraternité, d'une fraternité réelle, immédiate, et non de cette fraternité à terme éloigné, et qui n'existerait qu'après la mort, « dans le sein de Dieu. »

Sans doute il lève, lui aussi, les yeux,

... Vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons.

Mais, nous le répétons, il abaisse aussitôt ses regards vers la terre, et nous dit : C'est en travaillant pour elle que nous gagnerons le ciel, c'est en aimant les hommes que nous serons aimés de Dieu [1].

Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'Univers est consolé.
(*La Nature.*)

Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu ! je vous rends grâce,
O mon Dieu ! mon Dieu ! je vous rends grâce.
(*Deo gratias d'un Épicurien.*)

[1] Là-haut, Saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,

A côté de la bonté, sa morale se recommande encore par le bon sens, par l'audace avec laquelle il relève la chair et réhabilite le corps.

Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est plus au genre de la chanson que le philosophe sacrifie lorsqu'il écrit :

> Les bons cœurs seront mes élus
> Sans que pour cela je vous noie,
> Faites l'amour, vivez en joie;
> Narguez vos grands et vos cafards.

Il y a là une prédication sérieuse. Le chansonnier n'aime pas « la fillette et la feuillette, » comme Désaugiers les aimait, d'instinct et par tempérament; il ne manque pas non plus de « réserve et de chasteté, » d'une façon pour ainsi dire *impersonnelle*, et par cela seul qu'il appartient « à la race gauloise. » Il tient très-positivement à justifier la joie et le plaisir, à déclarer qu'on a interverti l'ordre des devoirs, qu'il vaut mieux, en mettant son être entier dans la balance, prendre une part plus active à l'existence universelle, et faire quelques accrocs à la vertu que négliger de venir en aide à ses semblables. A ses yeux une caresse vaut une aumône, une larme de joie vaut une prière.

Si vos plaisirs sont partagés, nous dit-il, s'ils ne

> Entrer chez nous sans confesseur.
> Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,
> Mon corps à peine est inhumé,
> *Mais qu'à mon curé Dieu pardonne,*
> *Hélas ! il n'a jamais aimé.*
>
> (*Les deux sœurs de Charité.*)

coûtent de pleurs à personne, si vous avez amené le sourire sur des visages affligés, si vous avez rendu le calme ou la gaieté à des cœurs agités ou froissés, qu'importe que vous portiez un cilice ou une robe de soie? Le cilice, c'est l'uniforme, c'est la religion, chose transitoire et que le temps emporte: ce qui reste c'est le bien accompli. Croyez-vous qu'il y ait des règles pour faire le bien, comme pour apprendre la musique? Pensez-vous que le dévouement perde jamais son mérite, et puisse cesser d'être le dévouement? Pensez-vous qu'il soit moins admirable chez l'actrice que chez la nonne? Que la générosité, l'abnégation ne soient des vertus qu'avec la bénédiction du curé et la permission du maire?

Aux yeux de Béranger poser la question, c'était la résoudre, et, s'il avait tenu les clefs du paradis, il en eût ouvert les portes toutes grandes à Frétillon: il les eût fermées à double tour devant la coquette froide qui, sans commettre de faute, aurait joué avec l'amour, et n'aurait jamais connu l'amour.

On s'est donc trompé, lorsqu'on a vu seulement, dans le *Dieu des Bonnes Gens,* un Dieu d'opposition et de circonstance; lorsqu'on a pris certains vers du poëte pour des vers de chansonnier sacrifiant aux nécessités du genre. — Béranger mettait dans la bouche de ce Dieu les préceptes d'une morale dont il a scrupuleusement pratiqué les côtés élevés : amour des hommes, sentiment profond de la solidarité humaine, charité large et active. Cette morale de bonté et de bon sens, facile pour les petites choses, se montre indulgente aux faiblesses des sens qui n'entament

point la conscience, et qui laissent le cœur intact; elle ne confond pas ce qui est essentiellement distinct : la loi sociale et religieuse, toute de convention, que le caprice des hommes abroge ou modifie, avec la loi naturelle que rien ne peut changer, et la vertu qui a mille costumes et un seul objet.

Il y a le bien et les conceptions particulières du bien que chaque peuple, chaque race, chaque civilisation adopte et proclame à son tour. Le bien c'est de faire des heureux, le mal c'est de faire souffrir. Le reste, règles absolues d'un jour, choses promises et choses défendues, ne saurait être un crime en soi. Où commence l'excès, commence la faute, parce que l'excès rend aussitôt nuisible pour nous et pour les autres ce qui n'était qu'un plaisir légitime. — L'excès de boire et d'aimer, s'appelle l'ivrognerie et la débauche; mais n'oubliez pas que l'écueil n'existe pas là seulement, qu'il se trouve derrière les vertus les plus prônées, les mieux vues dans le monde : l'excès de l'économie, c'est l'avarice, l'excès de la prudence, c'est l'égoïsme; l'excès du sentiment religieux, c'est le fanatisme, la Saint-Barthélemy et l'Inquisition.

Béranger ajoute : — Si aucun des plaisirs innocents n'est un mal en soi, aucun non plus n'est indifférent, et il dépend de nous d'en faire la source d'un bonheur pour autrui. La gaieté, la gaieté elle-même, cette floraison de l'esprit toute inconsciente et toute individuelle, peut devenir un devoir, un bienfait en action. Elle peut se répandre autour de nous comme une douce chaleur, et réchauffer les cœurs; elle peut créer l'oubli des souffrances, et arracher nos

amis à cette contemplation d'eux-mêmes qui enfante l'égoïsme.

Ce devoir, nul plus que Béranger ne l'a pratiqué. Né mélancolique, il s'imposa d'être gai, il y parvint; et, si l'on ne sait guère ce que son dévouement à ses amis, sa bonté naturelle ont répandu de bonheur autour de lui, on ne saura jamais ce que sa gaieté a consolé, relevé ou sauvé de gens austères et dévorés par cette inquiétude fièvreuse qui aura été la maladie caractérisque des hommes de notre temps.

La morale de Béranger a donc le double caractère d'une protestation contre la morale officielle, et d'une tentative de retour vers des idées plus pratiques et plus simples. — Elle donne pour premier devoir de faire le bien; elle place au second rang cette vertu négative qui consiste à nous préserver de quelques prétendus péchés, en nous inspirant un orgueil insupportable et une sévérité ridicule autant qu'injuste contre des faiblesses moins blâmables que l'insensibilité et l'étroitesse d'esprit.

Il ne faudrait pas cependant prendre tous les refrains grivois du poëte pour des articles de foi. Il y en a un certain nombre, surtout au début de sa carrière, où l'on ne doit voir que des fantaisies, imposées celles-là par les nécessités du genre, ou dictées par l'ardeur de la jeunesse. Béranger a vécu vingt ans dans le XVIIIe siècle, puis, au sortir de la Révolution, il a traversé le Directoire. Il a subi là une influence incontestable dont on retrouve la trace, non pas dans la philosophie de l'homme, mais dans les images plus libres, dans la langue plus crue de l'écrivain.

Aujourd'hui, nous sommes devenus fort sévères sur le chapitre des mots, tout en raffinant davantage dès qu'il s'agit de la corruption des sentiments. Nous avons perdu la franchise de Molière, de Voltaire, de Béranger, quoique déjà bien adoucie chez ce dernier. Si on a cessé d'appeler d'un nom comique le mari trompé, en revanche, on a fait de l'adultère une sorte de fatalité sublime ou touchante. On s'attendrit, on pleure sur la femme coupable ; — c'est à la fois moins gai et plus malsain. Les critiques qui accueillent *Fanny* et *Mme Bovary*, et ceux qui admirent la « corruption savante » du chantre de René, se voilent le visage en lisant *la Bonne fille* ou *l'Opinion de ces Demoiselles*, *Mme Grégoire* ou *Le vieux célibataire*. Faut-il nous en plaindre ? Non certes. Qu'ils adorent tant qu'ils voudront l'immoralité assaisonnée au paradoxe et relevée d'une pointe de *réalisme*, mais qu'ils ne s'érigent pas en défenseurs de la morale. A voir leurs goûts, ce qu'ils approuvent et ce qu'ils blâment, nous comprenons trop qu'à leurs yeux la morale est une question de périphrases, et qu'ils accordent tout au fond, pourvu qu'on y mette certaines formes à la mode. Une pudeur vraie serait moins accommodante. Elle ne rougirait pas d'une plaisanterie innocente par sa crudité même et le rire qui l'accompagne, tandis que leur chasteté s'accommode de la scène du balcon [1], ou de l'odyssée de l'épouse incomprise d'un médecin de village [2].

Enfin, il y a une deuxième sorte de chansons dans

[1] FANNY, par M. Ernest Faydeau.

[2] Mme Bovary, par M. Gust. Flaubert.

les œuvres de Béranger, où l'on ne doit voir que des tableaux et des satires de mœurs; telles sont par exemple : *Ma nourrice, Ma grand'mère, Le Rêve de nos jeunes filles.*

L'auteur ici ne parle pas en son propre nom; il fait parler des personnages, ou raconte des faits dont il laisse au lecteur le soin d'apprécier la moralité. Si la « *morale populaire* » s'offusque d'entendre raconter, en vers charmants, ce qu'elle absout tous les jours dans la réalité, c'est-à-dire les calculs d'ambition et les rêves de richesse de *nos jeunes filles*, laissons protester la « morale populaire, » et, quand il s'agit d'œuvres littéraires et sérieuses, ne nous inquiétons que d'art et de vérité[1].

[1] Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour ;
Et midi voit le lis qui penche
S'alanguir sous les feux du jour.
Le petit oiseau sur la branche
Laisse mourir son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille,
Sur les coussins de ce boudoir!
Elle a mis bas coiffe et mantille;
Près d'elle en vain brille un miroir.
Comme elle dort, etc.

Là, de sa dernière pensée
Sa bouche encor garde un souris.
Le ciel brûlant l'aura forcée
De quitter ses jeux favoris.
Là, de sa dernière, etc.

De sa paupière demi-close
S'échappe un vague et doux regard.
Quelle élégance dans sa pose!

§ 2. — SA PHILOSOPHIE.

La philosophie de Béranger présente les mêmes caractères de bonté et de bon sens que sa morale. On l'a dit avec raison, elle est vraiment souriante,

C'est un modèle offert à l'art.
De sa paupière, etc.

Un songe vient du bout de l'aile
Effleurer ce lac endormi.
Quel sentiment s'éveille en elle?
Son corps se soulève à demi.
Un songe vient, etc.

Peut-être elle s'affole en rêve
D'un beau page au blanc palefroi,
Qui dit : « Dame, je vous enlève;
Montez vite en croupe avec moi. »
Peut-être elle, etc.

Peut-être aux pieds de cette Laure
Un nouveau Pétrarque a chanté.
Fière du chantre qui l'adore,
Elle embellit sa pauvreté.
Peut-être aux pieds, etc.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?
Du ciel son âge a souvenir.
Au toit natal c'est l'hirondelle
Que le printemps voit revenir.
Peut-être au ciel, etc.

Ma dormeuse enfin se réveille,
Son cœur bat à rompre un lacet.
« — Que murmurait à ton oreille

et a trouvé sa formule concise dans ces beaux vers :

De l'univers observant la machine,
J'y VOIS *du mal et n'*AIME *que le bien.*

Cette philosophie n'est pas seulement indulgente, elle est clairvoyante aussi. Ce n'est pas l'optimisme avec son enthousiasme ridicule et son approbation

Le bon ange qui te berçait? »
Ma dormeuse enfin, etc.

« — Le sort me faisait ses largesses.
De bonheur je poussais un cri
Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.
Le sort me faisait, etc.

« — Quoi ! des trésors sont ta rosée,
Fleur brillante, au parfum si doux ?
« — Oui, de la foule jalousée,
J'avais de l'or jusqu'aux genoux.
« — Quoi ! des trésors, etc.

Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir !
L'enfant en remontre au vieux sage;
L'or aujourd'hui vient tout ternir.
Devant ce rêve du jeune âge,
Adieu nos rêves d'avenir.

(*Dernières chansons.*)

Cette satire si délicate et si discrète des rêves nouveaux de nos jeunes générations, a trouvé, en effet, des aristarques pudibonds qui ont déclaré qu'elle était immorale au suprême degré, et que Béranger n'aurait pas dû raconter quel songe effleurait du bout de l'aile

Ce lac endormi.

Certaines gens, il faut l'avouer, ont une morale singulière. Les faits et les pensées qui s'agitent autour d'eux les laissent dans une

absolue, ni le pessimisme qui s'attache aux mauvais côtés de la création, aux problèmes douloureux de l'existence. Elle voit le mal, mais cette vue, au lieu de stériles regrets ou de consolants paradoxes, lui inspire le vif désir de le combattre et de le vaincre. Chez Béranger nul découragement, nulle amertume : une intelligence calme de la réalité, avec la volonté arrêtée de tirer le meilleur parti possible du monde tel qu'il se meut, et des hommes tels que la vie les a faits.

— On parle toujours des droits de l'homme et du citoyen, disait le chansonnier ; on a tort, l'homme n'a pas de droits, il a des devoirs, comme individu envers ses semblables, comme citoyen envers la société. A l'égalité des droits, qui est un appel à toutes les ambitions, substituez l'égalité des devoirs qui sera l'émulation de tous pour le bien. Nous devons aimer nos frères, nous devons les aider, les secourir, leur rendre la vie plus facile et plus douce, leur donner le bien-être moral par l'éducation, le bien-être matériel par l'organisation de la démocratie, autrement dit par l'extinction du paupérisme et la réalisation dans les faits de cette fraternité dont on parle toujours et qu'on ne pratique jamais.

— Nous devons à la société de développer en nous-

parfaite indifférence, et ils tolèrent le vice avec une mansuétude admirable. Mais qu'un honnête homme dénonce ces faits ou stigmatise ces pensées, aussitôt leur indignation éclate..... contre l'importun visionnaire. La société romaine au temps des Césars, leur paraît sans reproche, et ils ne voient d'immoralité que dans les *Satires* de Juvénal. — A leurs yeux l'impudeur dévoilée serait-elle donc la seule impudeur ?

mêmes toutes nos facultés et de les pousser aussi loin que possible, afin qu'elle se trouve améliorée par l'amélioration de chacun de ses membres, et qu'elle se perfectionne incessamment dans chaque individu et par chaque individu.

— La liberté ne peut naître que de la responsabilité, c'est-à-dire de l'affranchissement complet de l'individu ; mais si vous n'augmentez pas chez lui le sentiment du devoir en proportion de l'indépendance que vous lui accorderez, la responsabilité ne sera plus que l'épanouissement de l'orgueil et de l'égoïsme personnels : après avoir eu une société sans liberté, vous aurez une société sans cœur et sans idéal, une politique sans entrailles, comme la société et la politique anglaises ou américaines. Malheur alors aux faibles, aux pauvres. Tout étant le fruit de la lutte, tout appartiendra aux forts, et notre égalité des droits n'aura produit que des vainqueurs et des vaincus.

—Il faut donc apprendre aux hommes que, si la morale, c'est de faire le bien, le premier devoir social, c'est d'aimer réellement ses semblables, de songer à eux, de consacrer sa puissance à les rendre meilleurs et plus heureux. Il faut leur répéter sans cesse que dans

Une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.

que la solidarité humaine n'est pas seulement un principe, mais un fait, le fondement même de la société ; que l'égalité sans la fraternité serait ou un nivellement brutal et un déni de justice, ou un mot

vide de sens; que la liberté sans l'amour serait l'égoïsme; que toutes les révolutions avorteront, que toutes les constitutions seront déchirées, tant que l'on n'aura pas compris, senti, que l'humanité entière souffre et se trouve réellement menacée, chaque fois que le plus infime de ses membres subit une douleur ou courbe le front sous une iniquité.

Pour arriver au règne de la justice, ce qui importait, suivant Béranger, c'était donc moins de connaître ses droits que de comprendre ses devoirs. On parviendra de la sorte, pensait-il, par un chemin plus court et plus facile, au but rêvé.

— Si, en effet, vous parlez au nom des droits, ajoutait le poëte, les anciens réclameront contre les nouveaux, et les droits s'opposeront aux droits, car personne ne voudra diminuer les siens ou perdre de ses prérogatives. Si vous parlez au nom du devoir, si vous enseignez aux riches comme aux pauvres, aux pauvres comme aux riches, que tous les hommes se doivent un mutuel appui, un partage désintéressé de puissance, de bien-être et de joie, le bonheur de chacun naîtra naturellement du bonheur de tous : de cette immense sympathie sortira la fraternité, qui est plus que l'égalité, et qui la contient. Alors la liberté, au lieu d'être un privilége que le plus fort arrache au plus faible, ou le développement d'une personnalité impitoyable, deviendra un trésor commun dont tous jouiront à la fois; ce sera la protection des petits, le frein des grands, le patrimoine essentiel de l'humanité.

Telle était à peu près la théorie de Béranger. J'ignore si elle était absolument praticable, mais elle

reposait sur une conception de la nature humaine aussi respectable que consolante. Il l'a dit lui-même : dans le monde, il voyait « des fous, pas de méchants. » Il croyait à l'ignorance, à l'entraînement des passions, à l'erreur, il ne croyait pas à la volonté du mal. Il donnait donc pour fondement aux sociétés de l'avenir un perfectionnement réel de l'être humain, et ce perfectionnement il le demandait au sentiment du devoir et de la fraternité.

Aussi bien loin de placer le bonheur dans la fortune et les triomphes de l'ambition satisfaite, il ne le voyait que dans la modération des désirs et la pratique du devoir tel qu'il le définissait.

—Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on, et une foule d'hommes ont prêché cette philosophie du désintéressement et de l'abnégation. —En effet, cela est vieux et banal comme le bon sens, la justice et la vérité ; mais ce qui semblera plus rare, si l'on daigne y réfléchir, c'est que, pendant plus de soixante-dix ans d'une existence active, cet homme, exposé longtemps à toutes les mauvaises excitations de la pauvreté, puis à tous les enivrements d'une immense popularité, a sans faillir conformé sa vie à ses principes, et prouvé, par un exemple admirable, qu'il croyait réellement à l'efficacité de ses préceptes, qu'il aimait profondément les hommes.

Ennemi de l'égoïsme et de l'orgueil, les deux seules choses qui lui inspirassent plus de colère que de pitié ; ennemi des convoitises que ces deux vices enfantent, et qui menacent de troubler la source pure du progrès, de détourner le progrès lui-même de sa voie et de son but ; rêvant, dans le triomphe de la

Révolution, le triomphe définitif de la justice et de la fraternité, jamais il ne permit qu'aucune de ses chansons fît appel aux passions grossières, ou flattât les instincts de violence et de représailles toujours éveillés au fond des cœurs des opprimés et des malheureux. S'adressant au peuple, écrivant pour lui, il fronda des abus, fomenta la haine contre les rois et le fanatisme : il ne fit jamais luire aux yeux du pauvre l'appât démoralisateur des jouissances matérielles. Il chanta la pauvreté, non pour l'opposer à la richesse, mais pour la poétiser et la consoler ; il célébra les *Gueux*, sans colère ni menace, en leur disant seulement : — l'amour et l'amitié vous restent, vous pouvez être heureux ; songez à tous les biens que vous possédez encore, à tous ces trésors de l'âme que rien ne peut vous enlever, et qui manquent souvent à ceux dont le luxe excite votre jalousie.

Qu'on lise cette admirable chanson, et qu'on y relève un seul mauvais sentiment, un seul mouvement d'irritation ou de regret :

> Oui, le bonheur est facile,
> Au sein de la pauvreté :
> J'en atteste l'Évangile,
> J'en atteste ma gaîté !

Parlant de l'homme parvenu, il nous le dépeint, non pas digne d'envie, mais au contraire regrettant ses sabots :

> Vous qu'afflige la détresse,
> Croyez que plus d'un héros,
> Dans le soulier qui le blesse,
> Peut regretter ses sabots.

S'agit-il du riche? Pourquoi l'envier plutôt que le héros? N'a-t-il pas aussi ses mécomptes et ses douleurs?

> Du faste qui vous étonne,
> L'exil punit plus d'un grand...

Puis, aussitôt, il nous montre le roi des gueux, Diogène, riche de son indépendance et de sa fierté :

> Diogène, dans sa tonne,
> Brave en paix un conquérant.

Le bonheur n'est pas dans l'ambition satisfaite; il n'est pas non plus dans la richesse : serait-il dans le pouvoir?

> D'un palais l'éclat vous frappe,
> Mais l'ennui vient y gémir.

A quoi bon s'attacher à toutes ces apparences trompeuses, à tous ces biens inutiles, qui ne valent ni la peine de les acquérir, ni le soin de les garder :

> On peut bien manger sans nappe,
> Sur la paille on peut dormir.

Mais si le héros, « dans le soulier qui le blesse, » regrette ses sabots; si « l'exil punit plus d'un grand » du faste qui nous étonne; si, dans les palais, « l'ennui vient gémir, » il reste aux Gueux ce que rien ne peut ôter à l'homme, et les seules vraies jouissances, celles du cœur :

> Quel Dieu se plaît et s'agite
> Sur ce grabat qu'il fleurit?
> C'est l'AMOUR qui rend visite
> A la pauvreté qui rit.

L'AMITIÉ que l'on regrette
N'a point quitté nos climats :
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Pas un mot, pas une allusion qui nous présente la fortune et son cortége de plaisir comme un objet légitime de nos regrets, ou comme le but de nos efforts. Ce chant des *Gueux*, qui pouvait être un chant de guerre et de révolte, tout au moins d'amertume et de tristesse, n'est qu'un chant de joie, un appel à la fraternité :

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux ;
Ils s'AIMENT entre eux
Vivent les gueux !

En un mot, le bonheur, c'est d'aimer.

Nous avons entendu souvent des jeunes gens, aigris par la misère et les déceptions, dévorés du besoin de parvenir vite, de ceux dont le chansonnier a écrit :

On veut gagner, gagner, gagner encore.
J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire ?
Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or,
Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire [1] !

Nous avons entendu, dis-je, ces jeunes gens critiquer amèrement la chanson des *Gueux*, la trouver niaise et ridicule. Cela prouve bien quel en est l'esprit, et combien sa morale sévère, sous une forme légère et gaie, suppose des cœurs généreux, des in-

[1] CHACUN SON GOUT, couplet. (*Dernières chansons*.)

telligences épurées. Les mêmes personnages haussent les épaules au fameux refrain :

> Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans,

et ne peuvent dissimuler leur irritation lorsqu'on le fredonne devant eux.

Ce que le chansonnier regrette dans ce grenier, ce sont « *les leçons de la misère;* » ces leçons qui lui ont appris à plaindre les malheureux et à chercher le bonheur dans son propre cœur, au lieu de l'attacher aux jouissances du luxe; ce qu'il regrette encore ce sont ses vingt ans, sa maîtresse et ses amis, c'est-à-dire les longs espoirs et les nobles illusions, les joies de l'amour et cette union des intelligences que la vie plus tard brise d'une main cruelle. On croirait qu'il n'y a jamais connu le découragement, ni la tristesse; à coup sûr l'envie n'y a jamais pénétré. Vieillard, nous lui retrouverons les mêmes sentiments, la même manière de juger l'or et de l'apprécier, et il écrira à soixante ans :

> Ami, viens à mon aide;
> Prête-moi cinq cents francs.
> L'argent, quel sûr remède
> Aux maux petits et grands!
> En ville et sous le chaume,
> Trois fois heureux celui
> Qui prodigue ce baume....
> AUX SOUFFRANCES D'AUTRUI [1]!

— Eh! bien, soit, dira-t-on; Béranger n'aimait pas l'argent et s'en passait volontiers : qu'y a-t-il là d'extraordinaire? La nature l'avait créé avec peu

[1] L'ARGENT, à un ami. (*Dernières chansons.*)

de besoins. Dès que ces besoins ont été satisfaits, il a trouvé commode de se donner des airs de désintéressement, en refusant le superflu dont il n'avait que faire. C'est une sorte d'égoïsme plein de sagesse et de modération, voilà tout. S'il avait droit de refuser la fortune pour lui, il devait l'accepter pour la partager avec ses amis, et ne pas affecter un mépris superbe devant cet or qui permet de répandre autour de soi tant de bonheur et de bienfaits.

C'était l'avis de Béranger lui-même :

Qui n'est pas égoïste
De l'argent sent le prix.
Dans son orgueil si triste,
Jean-Jacques en fait mépris.
Moi je bénis la source
Qui, traversant mon sol,
Désaltère en sa course
Colombe et rossignol.

Sa pauvreté persistante, son refus de s'enrichir ne furent donc pas un oubli de tout le bien que riche il aurait aimé à faire ; et plus d'une fois il a regretté cet or qu'il repoussait :

Que coûtent ces richesses ?
On me répond tout bas :
Un crime ou des bassesses.
Prince, je n'en veux pas.
Non ; l'argent, quoiqu'on dise,
N'est point lave d'enfer :
C'est bonne marchandise ;
MAIS ON LE VEND TROP CHER.

C'est-à-dire les richesses coûtent le plus souvent ou l'indépendance de l'homme, ou la fierté du ca-

ractère, et le bien auxquelles on les emploierait ne compenserait pas l'exemple dangereux qu'on aurait donné en les acquérant à ce prix.

> De prix un jour s'il baisse,
> A Dieu plaise ordonner
> Qu'enfin je me repaisse
> De milliards... à donner.

Béranger, loin de mépriser l'or, par « ce triste orgueil » qu'il reproche à Rousseau, l'aime donc [1] et l'admire, mais seulement parce que l'or se donne, parce qu'il est le *moyen* de la bonté. S'il a personnellement repoussé la fortune, ne vous en prenez qu'au prix qu'on y mettait. Le chansonnier aurait voulu être riche pour faire l'aumône, mais il voulait aussi rester pur et indépendant, et il pensait que le premier devoir de l'homme que le peuple écoute et regarde comme son maître aimé, c'est d'offrir à ce peuple le spectacle des vertus qu'on lui prêche. Oui, quoiqu'il fut généreux et serviable, quoique son argent fut infiniment plus à ses amis, à tous les malheureux, qu'à lui-même, quoiqu'il aimât réellement à obliger, et qu'il ait écrit de l'or ce magnifique éloge : « du moins on le partage, » Béranger se résolut à rester pauvre, sachant bien au fond que sa pauvreté ne priverait que lui-même. Se refusant la fortune, il a dû augmenter le nombre de ses fatigues, de ses démarches, ajouter une nouvelle somme d'activité à son dévouement charitable, et compenser les

[1] Malheureux or, Dieu qui pour moi
As toujours fait la sourde oreille,
JE T'AIMAIS SANS SUBIR TA LOI.
(L'or. — *Dernières chansons*.)

écus qui lui manquaient par des sollicitations universelles en faveur de tous ceux qu'il s'imposait de soulager. A sa pauvreté, grand exemple de sacrifice à l'indépendance, dans un siècle où ce sacrifice est plus rare que le sacrifice même de la vie, il a joint un autre exemple : il a prouvé que tous les hommes, chacun dans sa sphère, pouvaient soulager des maux, adoucir de cruelles misères ; que nul ne pouvait se dispenser de ce devoir, n'avait le droit de dire : — Je suis sans fortune.

— Vous êtes sans fortune, répondait Bérangèr, qu'importe ? Vous croiriez-vous donc quitte envers l'humanité, si vous faisiez quelques aumônes ? Ce que je vous demande pour les autres, ce que vous leur devez, ce n'est pas seulement votre argent, c'est votre cœur tout entier, vos pensées de chaque instant, votre sympathie active. Vous manquez d'or ? donnez votre influence. Votre influence est petite ou nulle ? donnez votre gaieté : elle relèvera bien des esprits abattus et leur rendra le courage, c'est-à-dire la force de triompher. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des riches autour de vous ? Allez, frappez à leur porte, soyez sans pitié pour eux ; ne craignez point de les lasser, de les ennuyer, bravez leur mauvaise humeur et leurs refus : on est si fort quand on demande pour les autres. Faites, au nom de l'humanité, ce que le prêtre fait au nom de la religion : il quête pour son Église, quêtez pour les pauvres, et vous oserez dire un jour comme moi :

J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire !

Nous avons démontré que Béranger n'avait jamais

chanté aucun mauvais sentiment de convoitise; qu'il n'avait jamais contribué à développer cette fièvre de l'or, qui est la maladie de notre siècle; qu'il l'avait même toujours combattue, en mettant le bonheur non dans le plaisir égoïste du luxe personnel, mais dans l'accomplissement du devoir social, dans l'amour des hommes et la joie de les aider. Nous avons signalé la façon si spéciale dont il parle de la pauvreté, en l'opposant à la richesse, non sur le terrain des jouissances matérielles, mais dans le monde moral. Nulle part cette conception de la vie et de son but, cette théorie de l'utilité que chaque individu doit s'imposer vis-à-vis de ses semblables, nulle part cette absence de déclamations malsaines et insensées contre la société, ne sont plus sensibles que dans la chanson sur la mort d'Escousse et de Lebras. Il s'agit de deux jeunes poëtes mettant fin à leur vie, quand l'un d'eux comptait à peine dix-neuf ans. C'est un acte de découragement et de désespoir s'il en fut, et qui se prêtait aux larmes les plus amères, aux soupirs les plus éloquents. Il y avait là matière au plus beau dithyrambe contre ce monde impitoyable, où les plus nobles intelligences meurent faute d'être comprises, etc. [1].

[1] LE SUICIDE

Sur la mort des jeunes Victor Escousse et Auguste Lebras.

Février 1832.

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose,
Suicide affreux! triste objet de stupeur!
Ils auront dit: le monde fait naufrage:

Que dit Béranger sur cette fosse ouverte ; quelle

Voyez pâlir pilotes et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit ; sauvons-nous à la nage.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil,
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : — Qu'importe que la séve
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien : arbres, fleurs, ni moissons,
Est-ce pour nous que le soleil se lève ?...

Pauvres enfants ! calomnier la vie !
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond ?
Ils répondaient : — c'est le rêve d'un ange.
L'amour ! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté ;
Y touchions-nous ? l'idole était de fange...

Pauvres enfants ! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : — Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter,
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.....

Pauvres enfants ! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis ?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : — Ce drapeau qu'on escorte

cause donne-t-il à cette abdication insensée de deux jeunes hommes pleins d'avenir et de talent ?

Dieu créateur, pardonne à leur démence,
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants suivez la loi.
AIMER, AIMER, C'EST ÊTRE UTILE A SOI ;
SE FAIRE AIMER, C'EST ÊTRE UTILE AUX AUTRES.

— Si, avant de « calomnier la vie, » vous aviez rempli « de saints devoirs ; » si vous aviez rêvé le

Au toit du chef le protége endormi ;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille, et de faim meurt en gardant la porte.....

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Que ta nourrice a peuplé vos esprits ;
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres ;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
— Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme......

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : — Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

bonheur des hommes, si vous les aviez aimés, vous n'auriez pas fini par le suicide :

> Quelle douleur amère
> N'apaisent pas de saints devoirs remplis?

— Vous êtes morts, parce que vous n'avez pensé qu'à vous, parce que vous vous êtes faits « les échos de vos sons. »

Ainsi pas un mot de reproche à la société, pas un vers pour lui dire : vous deviez à ces enfants la gloire, la fortune, le bonheur. Non, d'après le chansonnier, c'était à eux de mériter l'une et de conquérir l'autre ; — quant au bonheur, s'il leur a manqué, c'est qu'ils ont méconnu le devoir. — Il plaint les victimes, il les absout, parce que l'humanité manque de « saints apôtres; » mais il ne fait pas l'apothéose du désespoir, et ne couronne pas le soldat qui fuit le champ de bataille.

En effet, Béranger s'indignait quand il voyait que l'on demandait tout à la société, qu'on attendait tout d'elle, et qu'on l'accusait sans cesse, au lieu de l'améliorer par sa propre initiative. Suivant lui, la société représentant l'ensemble des hommes et l'intérêt général, c'était aux individus de travailler pour elle, de lui consacrer leurs facultés et leurs efforts.

— Cessez d'appeler l'aide et le secours des autres sur vous-mêmes, disait-il : occupez-vous de vos semblables, et de ce concours de bonne volonté et d'abnégation de tous pour tous naîtra l'amélioration réelle du sort de chacun.

Complétement en dehors des idées autoritaires et

religieuses qui font de l'État une sorte de Providence terrestre, image de la Providence divine, ennemi de l'égoïsme qui rapporte tout à soi, ne voit que des droits chez l'individu et que des devoirs dans la société, il mettait les droits du côté de la société, les devoirs du côté du citoyen. Aussi ne fut-il jamais disciple d'aucune de ces écoles socialistes qui prêchent « une société absolument nivelée sous le protectorat de l'État démocratique, » ni égalitaire dans le sens exagéré du mot. Il regardait tous les hommes comme des frères, et, fondant ensemble cité et citoyen, il les plaçait sous la loi unique du devoir. Il voulait la responsabilité individuelle, et l'État n'était à ses yeux qu'une *résultante*.

On comprend pourquoi et comment Béranger, avec de semblables idées, n'aimait ni le désespoir, ni les désespérés, ni même la tristesse et les mélancoliques. Dans le désespoir, il ne voyait guère, et avec raison, qu'un égoïsme exalté, le dépit des ambitions trompées. Il n'admettait pas qu'on pût se livrer au découragement, renoncer à la lutte, se laisser dominer par la tristesse. De quel droit s'affliger et pleurer, lorsque l'action nous réclame? Quand on lui disait : — Je suis triste, il répondait : — Vous n'aimez donc personne ? Vous ne pensez donc qu'à vous-même? Renoncez aux rêves, le rêve n'est bon qu'à nous rendre *inutile*, — le plus grand crime aux yeux de Béranger, — qu'à développer en nous une sensibilité nerveuse et sans objet. Agissez, pensez aux autres, et le plaisir de les soulager vous consolera de tous vos chagrins. Il n'y a que les gens inutiles qui soient tristes.

« Ne vous laissez pas aller, écrit-il à M. de Lanoye [1], aux lon-
» gues et secrètes douleurs : Dieu le défend à notre nature...
» Continuer de chanter... S'attacher à son œuvre, l'achever, la
» parfaire, c'est aussi un moyen de s'attacher à la vie. — Pres-
» que tous les bons ouvriers vivent longtemps ; c'est qu'ils
» accomplissent une loi de la Providence. »

« Peut-être, avec cette misanthropie si commune à votre âge,
» écrit-il à M. N. Peyrat [2], êtes-vous disposé à accuser notre
» pauvre espèce... Ne négligez pas de vivre avec vos frères,
» sans quoi vous n'apprendrez jamais à leur devenir utile. Et
» c'est la mission que le Père commun nous a donnée à tous,
» et à laquelle nous devons employer toutes nos forces physi-
» ques et intellectuelles. »

« Rattachons-nous, écrit-il encore à M. Bernard, aux inté-
» rêts de l'humanité. »

« Je ne suis resté indifférent à rien de ce qui a intéressé
» mon pays et l'humanité, » écrit-il ailleurs à M. Pelouze.

Telle est la philosophie véritable de Béranger. Elle repose sur le devoir de chacun envers tous, et ne connaît qu'une loi, être utile. Son principe s'appelle la fraternité, son résultat serait la liberté et l'organisation de la démocratie, qui cessera d'être une menace du jour où la démocratie elle-même cessera d'être une revendication et une revanche, pour devenir, comme la rêvait Béranger, une agape de frères, un *amour pratique* de l'humanité, un concours de toutes les volontés pour le bien général.

[1] *Correspondance*, t. II, p. 169.
[2] Voir 1re partie, *Nos intimes*, p. 49.

§ 3. — SA RELIGION.

Les idées religieuses du chansonnier, avons-nous dit, ont trouvé trois sortes d'adversaires : 1° ceux qui reprochaient au poëte son irréligion et son scepticisme ; 2° ceux qui s'indignaient de sa « théologie roturière [1], » et lui interdisaient, en vertu d'une sorte d'esthétique morale, le droit d'aimer Dieu et d'en parler à sa façon ; 3° ceux qui regrettaient que Béranger se fût arrêté, dans ces matières, au déisme, c'est-à-dire en deçà des limites où commence la scission absolue avec les idées religieuses du passé.

Nous avons en temps et lieu, lorsqu'il s'est agi de M. Renan et de ses dédains fort théocratiques, répondu aux partisans des religions raffinées, mystérieuses et mélancoliques.

Il nous reste maintenant à laver le poëte du ridicule reproche d'irréligion.

Béranger croyait très-sincèrement, et avec une grande force, en un Dieu créateur, ainsi qu'à l'immortalité de l'âme. Si son bon sens et sa conscience l'empêchaient de rentrer dans aucune des églises à dogme, soit catholiques, soit protestantes ; s'il ne croyait pas à la divinité du Christ [2], à l'immaculée

[1] Voir M. Renan (3e *partie*, t. I. *Les ennemis naturels*).

[2] « J'ai toujours cru que l'Évangile était une œuvre humaine ; car, suivant moi, l'humanité a toujours eu en elle les hommes qu'il lui fallait pour l'améliorer et la réformer [1] ; mais suivant les temps et

[1] Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh ! bien, demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain. (*Les Fous.*)

conception, à la Trinité, aux saints et aux miracles; s'il repoussait également le système barbare de la chute de l'homme, de la grâce et du rachat, au moyen de certaines pratiques, des âmes vouées à l'enfer pour une pomme coupée en deux et offerte par une première femme à un premier mari faible et crédule, Béranger néanmoins acceptait une partie de la conception chrétienne d'une vie future.

Le chansonnier, il faut bien le reconnaître, était de complexion éminemment religieuse. Toutes ses chansons parlent de Dieu et de l'autre monde; ses préfaces, sa *Biographie*, sa *Correspondance* sont remplies des expressions variées, mais toujours aussi affirmatives, de sa foi en un Père céleste dont les bons cœurs sont les élus. Il ne se sépare des sectes qui représentent le christianisme que sur la question secondaire des dogmes et sur la question plus importante du caractère qu'il convient d'attribuer à l'Être suprême. Béranger fait, à cet égard, ce que fait l'humanité depuis qu'il y a des hommes et des religions : il se fait un Dieu à son image, et l'orne de toutes les vertus dont le chansonnier trouvait en lui-même le modèle. Le *Dieu des Bonnes Gens* se distingue du Dieu biblique, par cette bonté active, cette indulgence sympathique, cette bienfaisance universelle, cette protection des opprimés, cet amour des faibles, qui distinguaient Béranger au suprême degré.

suivant les circonstances nationales et individuelles, il y a eu des hommes qui ont répondu plus ou moins aux besoins du monde, et qui ont trouvé dans leur cœur une forme plus ou moins juste, humaine, éternelle... » (L. Noel, *Souvenirs de Béranger*.)

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre ;
Tout va finir l'univers et le temps.
. . . .
Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère :
S'il créa tout, à tout il sert d'appui ;
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.....

Ces vers expriment très-nettement dans quelle mesure la foi déiste du chansonnier se sépare du christianisme officiel et même évangélique. Béranger repousse absolument le Dieu des prêtres, c'est-à-dire le Dieu du catéchisme soit catholique, soit protestant, pour affirmer un autre dieu plus adouci, plus *moderne*, en ce sens qu'à l'idéal barbare de la force, de la colère et de la vengeance, le poëte oppose l'idéal nouveau de la mansuétude, de la paix et du pardon. Ce nouvel idéal se fait jour déjà dans la prédication de Jésus, mais d'une façon quelque peu confuse, et la gangue hébraïque le recouvre encore en plus d'un endroit. Cependant, Béranger qui ne voit dans l'Évangile que le sentiment fraternel dont nos interprétations le remplissent chaque jour davantage se croit à ce point de vue fort chrétien. S'il s'exagère les conformités de sa doctrine avec la doctrine du Christ, il n'exagère rien, lorsqu'il se défend du reproche d'impiété :

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à

l'audience. Je ne puis à cet égard que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle; les croyants qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. *Moi, qui suis de ces croyants*, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété [1]?

Ailleurs, dans sa *Correspondance*, nous lisons une lettre adressée à M. Tugnot de Lanoye et qui n'était certes pas destinée à la publicité, où la foi religieuse du chansonnier se trouve très-vivement et très-nettement affirmée :

Et moi aussi j'ai été malade, j'ai été profondément triste, et de plus, j'étais bien pauvre, et je n'avais pas reçu d'éducation. Mais je faisais des vers, mais j'avais des amours, surtout (voulez-vous que je vous le dise?) *j'avais confiance en Dieu!* Cette confiance ne m'a jamais abandonné, et j'espère qu'elle sera mon oreiller de mort! Ah! Monsieur, si cette confiance est en vous, cramponnez-vous après elle. Vous voyez, elle a sauvé un pauvre chansonnier, fort mauvais sujet au dire de nos dévots de place, *qui font du christianisme et même du catholicisme sans croire à grand'chose*. MOI, J'AVAIS LE DÉISME DANS LE CŒUR, et j'ai vécu!

La foi religieuse de Béranger n'est pas douteuse, et il faut appartenir aux petites sectes des églises à dogmes, être bien borné, ou de bien mauvaise foi, pour parler de l'irréligion du chansonnier. Il avait, au contraire, un vif et profond sentiment religieux.

[1] Préface de 1833.

Il rejetait à la vérité tous les restes de barbarie légués par le passé aux religions modernes, et qui se retrouvent encore dans les mandements épiscopaux, les prédications de la chaire et les ouvrages de théologie ; sa conception de Dieu était plus conforme aux sentiments d'humanité qui honorent notre époque et seront une des gloires de notre siècle [1] ; mais enfin il était religieux, très-religieux, ou, si l'on préfère, très-croyant et même chrétien dans une certaine mesure restreinte.

On ne pourrait nier sa foi et parler de son impiété que s'il était demontré que le sentiment religieux est inhérent aux formes établies pour adorer Dieu, au lieu d'être une disposition de l'esprit, une tendance

[1] En vain un fou crie, en entrant,
Que Dieu doit être intolérant ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Satan lui-même est bien venu :
La belle en fait un saint cornu.

Dieu qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'Enfer ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.

Le Paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part ;
(L'histoire est vraiment singulière !)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
« Je vais, Margot,
» Passer pour un nigaud ;
» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

(*Les clefs du Paradis*).

de l'être moral à s'incliner devant une volonté supérieure et distincte du monde. Les religions, ne l'oublions pas, ne sont que les codes écrits, les formules du sentiment religieux. Si ce sentiment n'existait pas en dehors des églises, depuis longtemps église et sentiment auraient disparu du domaine intellectuel de l'humanité.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet, ce ne sont pas les religions qui créent le sentiment religieux, c'est le sentiment religieux qui enfante toutes les religions : voilà pourquoi, elles sont si difficiles à détruire ; voilà pourquoi lorsque l'on combat une religion, une autre vient à sa place, erreur plus nouvelle succédant à une erreur antique ; voilà pourquoi les hommes qui pensent que les croyances religieuses, nécessairement hypothétiques, sont toujours fatales au progrès rapide de l'esprit humain, — lequel doit s'affranchir de tout bagage inutile et de toute entrave, s'il veut arriver à la conquête définitive de la réalité, — voilà pourquoi, disons-nous, ces hommes ont le devoir de saper dans ses bases, non pas telle ou telle forme religieuse, mais le sentiment religieux lui-même. — Croit-on qu'un arbre porte de mauvais fruits et occupe le terrain propre à une meilleure culture ? on ne se contente pas de couper les fruits et de les jeter, on déracine l'arbre et on le brûle.

Maintenant si nous étudions les idées religieuses de Béranger, au point de vue purement philosophique, si nous nous demandons quelle était leur qualité et leur portée, nous devrons reconnaître qu'à cet égard Béranger semble avoir rétrogradé au delà

de Voltaire et des encyclopédistes. Voltaire était déiste, sans doute, mais son déisme était entièrement négatif : c'était une limite imposée par le philosophe à ses recherches et à ses luttes, ce n'était pas, à proprement parler, une foi. Quand on considère l'œuvre immense que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* avait entreprise ; quand on songe aux nombreux et terribles adversaires qu'il a combattus sans relâche et vaincus ; quand on évoque les fantômes de l'intolérance et du fanatisme représentés par un clergé puissant tout couvert du sang des calvinistes, de Calas et de Sirven; quand on se rappelle qu'il s'agissait, non pas, comme aujourd'hui, de tirer les conséquences pratiques de principes révolutionnaires généralement admis par les hommes éclairés, mais bien de trouver la théorie et de poser ces principes ; quand on se souvient que tout était à créer, l'histoire et la science, les finances et la législation, le contrôle et l'égalité, on comprend qu'un homme ne pouvait tout embrasser à la fois, ni surtout atteindre du premier coup au but suprême et reculé de la rénovation complète dont il se faisait l'héroïque promoteur. — Voltaire sentit l'impossibilité matérielle de pousser à bout une tâche si fort au-dessus des forces humaines, et lui-même, sans hésitation, marqua les deux points extrêmes où devait s'arrêter son œuvre personnelle de démolition : ces deux points furent DIEU et le ROI. Avant d'arriver jusqu'à eux, il fallait détruire un monde moral et politique tout entier. Tous les préjugés d'une part, de l'autre tous les priviléges. Si l'on voulait parvenir au cœur même de la place, il fallait combler les fossés, faire sauter les

casemates du double édifice social et religieux. Il fallait le miner, d'abord, puis ouvrir la brèche; alors, seulement alors, la liberté et la raison pouvaient espérer de planter leurs drapeaux aux larges plis fraternels sur les ruines amoncelées du principe d'autorité soit temporelle, soit spirituelle.

Voltaire prit toutes les questions politiques et sociales réservées à l'avenir, les mit à part en un seul bloc, sur ce bloc planta un écriteau ainsi conçu: ROYAUTÉ, — et fronda, sapa, dénonça les innombrables abus qui émanaient d'elle, mais aussi qui la séparaient du peuple, et la protégeaient contre ses colères. Pour les questions morales, philosophiques et religieuses, il employa le même procédé; il fit la part du feu, c'est-à-dire de ce qu'il devait concéder au passé et laisser sans solution, réunit tous ces grands problèmes en un faisceau unique, et dessus écrivit, à la craie, un seul mot : DIEU, puis il se retourna contre le clergé, se moqua des conceptions bibliques de l'univers, flagella la superstition, ridiculisa le sentiment religieux, défendit la *matière pensante,* démolit une à une toutes les croyances, toutes les institutions qui relevaient de l'idée de Dieu, et le mettaient pour longtemps à l'abri des questions indiscrètes et des enquêtes redoutables.

Aujourd'hui le duel continue, mais il n'y a plus que deux adversaires en face : la liberté et l'autorité, quel que soit son nom; l'homme et Dieu : il faut que l'un ou l'autre triomphe ou périsse.

La royauté et le déisme sont les colonnes d'Hercule de Voltaire : il s'y arrête, il n'y croit pas.

Du reste, chez la plupart des hommes du XVIIIe siècle,

— Rousseau excepté, — le déisme n'a pas d'autre caractère; c'est un mot commode, une réponse élastique et facile, derrière lesquels on sous-entend tout ce qu'on ne veut ou ne peut pas dire; c'est un rideau tendu entre le monde purement humain et l'autre monde : rideau mobile qui sera soulevé quelque jour, et qu'on est convenu de laisser en place par prudence ou par lassitude. Il appartenait au XIXe siècle de faire du déisme une sorte de religion, de donner aux problèmes posés par la raison humaine des aspects dogmatiques, à la critique philosophique des allures de sacerdoce.

Béranger n'a pas complétement échappé à cette tendance de son époque. Fils de Voltaire à certains égards, — et par son actif et généreux amour des hommes, et par son bon sens acéré, et par son intelligence aux libres allures, et par une certaine façon d'aborder en souriant les questions qu'abordent « avec tremblement, » génuflexions et soupirs, les hommes de l'école de Rousseau et de M. Renan, et par cette faculté de la raillerie sanglante qui tue et qui fait rire, — Béranger s'éloigne du plus puissant des esprits *français* sur la question du déisme. Le chansonnier y apporte un sentiment, une vivacité d'expression que Voltaire n'a jamais connus, et que le XVIIIe siècle, nous le répétons, n'aurait pas compris. Autant le philosophe de Ferney relègue Dieu, loin, bien loin dans l'infini et l'indiscutable, autant le poëte populaire le rapproche de l'homme, et le mêle à ses préoccupations. Béranger aime le Créateur : s'il ne le prie pas à la manière des dévots, s'il n'en fait pas un être capricieux et redoutable,

une sorte de pédagogue surveillant, férule en main, les marmots qu'il a créés tout exprès pour lui rendre hommage, il l'adore en comptant sur sa bonté, et en s'inclinant devant sa puissance :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,
Libre et content, *sans lui demander rien.*

C'est une religion toute philosophique et théorique, affranchie de quelques erreurs et de désirs égoïstes, mais c'est déjà une religion, puisque le sentiment religieux s'y trouve.

Cela prouve une fois de plus combien nous sommes tous fatalement les produits de notre race et de notre siècle, combien le milieu où nous naissons, où nous vivons, marque profondément son empreinte sur notre esprit. La Révolution française avait aboli le catholicisme : qu'importe ? c'est en vain qu'on décrète la suppression d'une forme religieuse, tant que le sentiment religieux persiste. A peine les églises étaient-elles fermées aux pompes catholiques, que Robespierre proclamait le culte de l'Être suprême. Le XVIIIe siècle avait ébranlé la foi et détruit les dogmes, il n'avait pas tari la source d'où ils sortent. Aussi, après la persécution religieuse, y eut-il réellement une réaction en sens contraire, une véritable recrudescence de religiosité ; seulement, — et ceci prouve avec toute évidence combien le sentiment religieux, lui-même quoique vivant encore, a perdu de sa force et de son énergie, combien il languit et semble toucher à son déclin final, — cette renaissance ne put rien enfanter de nouveau. Tout ce qui progresse, invente, tout ce qui est sain et vigoureux, crée :

au XIX[e] siècle le sentiment religieux n'a rien inventé, rien créé ; comme l'architecture et la sculpture, arts morts qu'on essaie en vain de galvaniser, il s'est contenté des formes vieillies, des dogmes usés. Il a continué de s'abriter sous l'édifice vermoulu du catholicisme, auquel il ne croit plus, et qui ne répond plus — quoi qu'on en ait — aux aspirations nouvelles, aux besoins exigeants que le souffle des temps modernes jette dans tous les esprits. Il a porté avec lui dans la vieille citadelle papale des éléments de discorde et de désertion, sans trouver en lui-même la force de s'élever un abri plus durable. — Cela devait être. Aux moribonds, que faut-il ? une tombe !

Cependant, par un dernier effort, il a tenté, il tente encore de s'éterniser en se cramponnant parfois à la philosophie. Il s'efforce d'ériger le spiritualisme en église, le déisme en une foi [1] ; vaine tenta-

[1] Cela est si vrai que le Monothéisme chrétien ou *Unitarisme* a maintenant son *Recueil de prières*, comme toute religion constituée. Un pasteur protestant, M. Leblois, vient de publier un volume très-curieux et très-intéressant, sous ce titre : *Prières pour les différents âges et les principales circonstances de la vie* [1]. M. Leblois est un esprit indépendant et hardi qui semble avoir courageusement secoué le joug de la tradition et des dogmes, pour se réfugier dans un monothéisme vivant, pur de toute alliance, de tout compromis avec l'orthodoxie. Ses prières s'adressent au seul Dieu, ne nomment Jésus que comme le meilleur des hommes, et n'ont de commun avec les religions établies que le sentiment religieux :

— « Comment exprimer les transports de joie que j'éprouve, ô » Dieu de vérité, depuis que l'image du vrai Jésus a banni de mon » cœur la fantastique figure du faux Christ !... Sous sa domination » usurpée, tu ne m'apparaissais, ô Dieu d'amour, que comme un » tyran farouche, altéré de sang, impitoyable envers tous ceux que

[1] Strasbourg et Paris. Joël Cherbuliez, libraire.

tive; ni le spiritualisme, ni le déisme ne sont des religions: choses vagues, transitoires, sans point de départ, sans conclusion, ils alourdissent la marche de la raison, ils retardent les progrès de la science; mais leur action négative ressemble à ces potions calmantes et inoffensives qui rendent plus doux le passage de la vie à la mort, de l'existence à la destruction.

A cette tentative désespérée, nous aurons dû le mouvement retrograde de la philosophie contemporaine; ces compromis entre la raison et la foi qui ont produit tant de trouble dans les consciences,

» ta colère avait frappés, et que tes irrévocables arrêts avaient voués » à la damnation éternelle. Ce Christ partial, qui prétendait en sauver quelques-uns, m'inspirait même plus de froideur que de sympathie, puisqu'il ne pouvait se résoudre à les sauver tous, et à » réunir sous son manteau de miséricorde ceux de tes enfants qui » ne l'avaient jamais entendu nommer..... *Né comme nous*, le vrai » Jésus sanctifie les lois de la naissance, que son rival avait cou» vertes de souillures. Doué d'un cœur partagé, *comme le nôtre*, » entre les sollicitations de ton esprit et les suggestions de l'égoïsme, » il nous a prouvé quelles forces prodigieuses tu as cachées au fond » de la *nature humaine*, en triomphant des tentations, en t'aimant, » ô Dieu, jusqu'à la mort, en aimant l'humanité jusqu'à se donner » pour elle. Il nous a montré *ce que nous pouvons faire* quand ton » amour embrase nos cœurs, *quand nous sommes arrivés à la » conscience de notre union avec toi, et que nous avons reconnu » ton enfant* dans chaque homme..... Puissé-je, *ô Père de Jésus et » de l'humanité*, te servir, comme Jésus, *par des pensées saintes, » par la droiture des sentiments, par la charité du cœur et par le » dévouement au genre humain!* » (BONHEUR DE CONNAITRE LE VRAI JÉSUS, page 274 et *passim*).

Béranger aurait pu réciter cet acte de foi, et il exprimait souvent, presque en mêmes termes, les mêmes sentiments. C'est ainsi qu'il comprenait l'Évangile et Jésus. Du reste, il n'y a pas un vrai déiste qui ne consentirait à dire cette belle prière. .

tant de vide dans les intelligences, tant de faiblesse dans les caractères. Nous lui devrons aussi quelques belles œuvres d'art, dans le genre de *la Vie de Jésus;* mais le faux et le confus passent, le réel et le vrai réclament leurs droits : ils chasseront du même coup le sentiment religieux qui raisonne et les philosophies qui croient, car la vérité, c'est la foi qui s'incline ou la raison qui commande.

D'ailleurs, ce déisme, cette tendance religieuse que nous relevons chez Béranger et qu'il a subie comme tous les hommes de son époque, — c'est à peine si l'on trouverait une exception parmi les écrivains et les penseurs, depuis 1800 jusqu'à 1848, — ont contribué pour leur part à populariser les chansons du poëte. Dans cette œuvre éminemment populaire, où l'on peut dire que la France de la Restauration et de 1830 revit tout entière, une autre conception religieuse n'eût pas exercé l'action favorable que Béranger en attendait sur le peuple. N'oublions jamais, en effet, quand il s'agit de Béranger, qu'il s'agit aussi du peuple, auquel le chansonnier s'est adressé, et duquel il a été entendu.

Or le peuple n'a lu ni Voltaire, ni Rousseau; en dehors d'une incrédulité brutale et instinctive, il ne connaissait que les grossières superstitions et les cérémonies catholiques. Grâce au chansonnier, il a connu un autre ordre d'idées, il a entrevu un monde moral et religieux qui n'avait rien d'officiel ni de dogmatique. Il a comparé le *Dieu des bonnes gens* au Dieu du catéchisme, et, lorsqu'il a repoussé le second, il a pu se rendre compte des motifs de sa répulsion et de sa résolution. Il s'est élevé d'un degré, en appre-

nant à réfléchir sur ces questions, en les entendant traiter devant lui, en adoptant une doctrine toute en faveur de la liberté et de l'affranchissement de la raison, si on compare le déisme consolant et démocratique du poëte au Jéhovah romain. Puisque nous ne pouvons atteindre à la vérité d'un seul bond, puisqu'il nous faut passer par une série d'approximations et d'expériences, quitter Bossuet pour Voltaire, et le spiritualisme pour la science, le peuple a progressé en adoptant la foi raisonnée et libre du chansonnier. Lorsqu'il prêchait le déisme aux ignorants, Béranger jetait encore, mais, cette fois, sans arrière-pensée, « une planche sur le ruisseau. »

De même que Béranger était déiste, il était spiritualiste. Il le dit en maint endroit de sa *Biographie* et de sa *Correspondance*, et dans ses Chansons même, surtout dans les dernières, il proclame sa croyance en l'immortalité d'une âme *immatérielle*. Cependant sur cette question de l'immortalité et de l'*immatérialité* de l'âme, le chansonnier s'exprime en termes moins arrêtés et moins nets que sur l'existence de Dieu, et cela se comprend. Si le bon sens, au premier abord, admet un Être suprême, si une certaine logique nous conduit naturellement à conclure de l'œuvre à l'ouvrier, de la création à un Créateur doué de volonté et distinct de sa création, le bon sens et la logique se refusent visiblement à concevoir une âme immortelle dans un corps mortel. Cette chose mal définie, incompréhensible, qu'on ne sait où loger, qui n'a ni étendue, ni divisibilité, ni aucune des propriétés de la matière, et qui cependant ne se manifeste que par elle ; qui la dirige et

la domine, dit-on, et qui cependant souffre de toutes ses souffrances, jouit de tous ses plaisirs, ne reçoit de sensations et d'idées que par l'intermédiaire de ces organes périssables auxquels elle doit survivre et sans lesquels il lui serait impossible de sentir, de penser et d'agir, — puisque sensation, pensée, action, si elles ne revêtent une forme tangible, deviennent aussitôt de pures entités, dont l'existence latente n'offre aucune réalité et dès lors aucun intérêt ; — l'âme, disons-nous, ne présente à la raison qu'une succession de problèmes sans solution. Aussi ne devons-nous pas nous étonner que Béranger en ait toujours parlé d'une façon assez vague, quoiqu'il crût à la persistance de la vie et de la personnalité [1] dans un monde meilleur. C'était chez lui, dirait-on, plutôt un sentiment et un désir, surtout une illusion consolante, qu'une foi réfléchie et une conviction raisonnée. Il se plaisait à rêver qu'il retrouverait un jour ses amis, ceux qu'il avait aimés et ceux qu'il avait obligés, et qui sait ? que, là-haut, il pourrait encore leur être utile. D'ailleurs le spiritualisme comme le déisme du poëte, surveillés par le vigoureux bon sens du penseur, n'ont jamais déteint sur sa morale et sa philosophie. C'étaient là les aspirations de l'homme d'imagination ; l'homme pratique et sensé a toujours conçu les devoirs du citoyen et l'organisation de la société en dehors de ces hypothèses.

En effet, le spiritualisme n'est pas toujours la

[1] Il y a là, du reste, deux conceptions qui ne sont pas corrélatives. La vie ne meurt pas : elle se transforme. La question réside seulement dans la persistance de la personnalité au delà du tombeau.

conséquence du déisme : de nombreux exemples le prouvent dans l'histoire, et, au besoin, ils ne manqueraient pas autour de nous. Les Hébreux, de bonne heure convertis par Moïse du polythéisme [1], qu'ils traversèrent, au monothéisme dans lequel ils s'arrêtèrent, ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Jésus lui-même, — il croyait fort en Dieu, — ne proclame nulle part d'une façon catégorique l'exist nce de l'âme, ni surtout son *immatérialité*. Les passages où il parle de la « Géhenne de feu, » et cette menace d'un tourment tout physique ne peuvent à coup sûr s'appliquer qu'à une conception matérielle de l'âme, qui ne saurait brûler si on la suppose incorporelle, et les damnés, dans l'enfer catholique, ne sont évidemment pas de purs esprits.

Des Pères de l'Église, ainsi que les premiers chrétiens, ont cru à l'âme matérielle [2], et l'annonce du

[1] La critique allemande a démontré surabondamment que la Bible actuelle est formée de deux sortes de documents fondus ensemble, ou même, et le plus souvent, simplement juxtaposés par quelque copiste ou rédacteur relativement assez moderne.

Ces documents ont reçu les noms d'*Élohistes* et de *Jéhovistes*, suivant le mot par lequel l'idée de Dieu s'y trouve exprimée. Dans les uns cette idée est figurée par le pluriel *Élohim*, qui veut dire les *forces*, les *puissances*, et dont on ne saurait nier le caractère polythéiste; dans les autres, de date plus récente, contemporains de Moïse ou postérieurs à sa mission, les *Élohim* sont remplacés par *Jéhovah*, personnification du Dieu unique. (Voir Michel Nicolas, *Essai de critique biblique*, 1 vol. in-8°, Michel Lévy.)

[2] « La croyance générale parmi les Pères de l'Église était que l'âme est plus ou moins matérielle. Ceux-là même qui parlent de l'*asomasie* de l'âme, n'entendent par là qu'une matière très-subtile, comme le prouve deux passages d'Origène, dans l'un desquels il dit que l'âme est incorporelle, et dans l'autre, qu'elle tient, pour ainsi dire, le mi-

Jugement dernier, où tous les humains se retrouveront avec leur corps, indique bien que le *spiritualisme* est une conception beaucoup plus moderne, introduite dans le christianisme sous l'influence des idées alexandrines, mais que le christianisme ne contenait pas à son début.

Voltaire, lui, tout en en affirmant le déisme, ne peut se résoudre à croire à l'existence de l'âme. Partout dans ses œuvres et dans sa correspondance, il montre jusqu'à quel point cette idée révolte sa raison.

— Peut-on démontrer, s'écrie-t-il à chaque instant, que Dieu n'avait pas le pouvoir, s'il l'avait voulu, de donner à la matière la faculté de penser ?

— Peut-on prouver, répète-t-il sans cesse, que la pensée n'est pas une propriété de la matière, comme l'étendue et la divisibilité ?

lieu entre la chair et l'esprit. Cependant aucun d'entre eux n'eut des idées plus grossières que Tertullien, qui donne à l'âme la forme et les propriétés du corps, par la raison que si elle n'était pas corporelle, elle ne serait capable ni de châtiment, ni de récompense. Tel était aussi l'avis de Méthodius, d'Arnobe, qui attribue à l'âme la solidité d'un corps, et de Lactance qui, à l'exemple des Pères alexandrins tenait l'âme pour une substance d'une ténuité extrême, mais lui refusait l'immatérialité, attribut de Dieu seul. A ces docteurs de l'Église il nous serait facile d'en ajouter vingt autres, tandis que nous n'en connaissons que deux, Nemesius et Augustin, qui aient affirmé clairement l'incorporéité de l'âme, avant que Claudius Mamert publiât son traité de l'état de l'âme contre Fausta Diez, lequel enseignait que les âmes ont un corps subtil de même que les anges. Ce furent les Scolastiques qui fondèrent définitivement la spiritualité de l'âme, admise comme une vérité incontestable par les philosophes et les théologiens depuis que Descartes l'a présentée dans tout son jour. (Eugène Haag, *Histoire des dogmes chrétiens*, 2 vol. in-8°. Joël Cherbuliez.)

En effet, l'estomac reçoit des aliments, les digère, les transforme en chyle qui devient du sang et se distribue à l'organisme entier. Pourquoi le cerveau ne serait-il pas un autre estomac affecté à des fonctions semblables, dans un ordre différent? Pourquoi, puisqu'il reçoit les sensations, ne pourrait-il les digérer à sa façon, les transformer en idées, unir ces idées ensemble, et donner naissance à ce que nous sommes convenus d'appeler la pensée? Il n'y a là aucune impossibilité, rien qui choque le bon sens et la raison, rien qui ne soit conforme aux lois reconnues de la nature. Mais contre cette hypothèse, un sentiment proteste en nous, et le plus invincible de tous, — la vanité. L'homme ne se sent plus assez séparé des animaux. Il lui a fallu d'abord un Dieu qui lui donnât le monde, et qui créât les mortels « à son image; » il lui a fallu ensuite une âme qui fût sa propriété exclusive, et qui lui permît d'appeler instinct la pensée chez les autres êtres vivant à ses côtés.

Le christianisme, en ne s'occupant que de l'homme, en laissant inexpliqué le monde animal et végétal, en renfermant l'univers dans deux expressions: Dieu et l'humanité, a été, quoiqu'on dise, et quelque bruit qu'on fasse de l'humilité relative qu'il a prêchée, l'apothéose de l'orgueil humain. Il a humilié l'homme devant Dieu, mais, à Dieu, il a donné l'homme pour unique préoccupation, pour unique sollicitude, et il a séparé ce dernier de la création entière, dont il fait partie pourtant, au même titre que toute créature animée. Il a même réduit l'homme à un seul couple et tout résumé ainsi : un

homme, un Dieu. — Jamais philosophie n'a donc été plus exclusive, jamais système de l'univers n'a été plus incomplet; jamais on n'a laissé dans un oubli plus profond, dans un dédain plus superbe, la nature et ses innombrables enfants.

Aussi le christianisme pur ne contient-il pas les éléments de cette synthèse universelle vers laquelle la science moderne nous conduit à pas de géant. Plus nous avançons, plus nous prenons possession de la terre, plus nous découvrons combien la vie y est enracinée et active jusque dans le moindre atome, — plus l'homme conçoit ce qu'il y a d'impossibilité et d'ignorance dans l'isolement où il a voulu se renfermer, plus le sentiment de la solidarité, non pas seulement humaine, mais absolue entre les diverses manifestations de la vie, s'accuse avec force et réclame une solution pratique. Voltaire le devinait déjà, lorsqu'il déclarait hautement, et l'on peut dire courageusement, que si l'homme avait une âme, les animaux, — qui ont les mêmes organes, qui ont de la mémoire, des idées, un raisonnement, des passions, et qui se montrent susceptibles d'éducation, — ont une âme également. Nous ne serons sortis des préjugés, de la science fausse, des cosmogonies craintives et ridicules que du jour, où nous retrempant sincèrement dans la nature *réelle*, où l'interrogeant sans faiblesse et sans orgueil, avec le saint amour de la vérité et le désir énergique de voir clair, nous renverserons les barrières qui séparent l'homme de la création, comme nous avons déjà renversé en partie les barrières qui séparaient les hommes entre eux; que du jour où

nous comprendrons que les mêmes effets supposent nécessairement les mêmes causes, *que la vie est toujours et partout l'intelligence*, et que des idées ne deviennent pas des instincts en passant de l'homme au quadrumane.

L'admiration profonde de Béranger pour l'Évangile et pour la vie de Jésus a contribué sans doute à donner à ses idées cette teinte de spiritualisme que nous y constatons. Ce qui l'avait frappé dans la prédication du jeune Hébreu, ce sont quelques paroles véritablement très-belles, cette énergique aspiration vers le bien, ce mépris des formes et des pratiques religieuses qui tranche si singulièrement avec les pompes, les minuties et le matérialisme de la religion catholique, où chaque parole du maître est devenue une cérémonie, un sacrement, une prescription. Le chansonnier y avait deviné une tendance trop conforme à ses vœux de fraternité pour qu'il s'y montrât insensible. Seulement il complétait la doctrine de Jésus par une morale et une philosophie toutes modernes et très-révolutionnaires, et il crut que cette morale, que cette philosophie en découlaient naturellement, tandis qu'elles en sont, dans une certaine mesure, la négation véritable. Le poëte a vu dans l'Évangile tout ce qu'il y mettait, et, dénaturant le christianisme, le transformant, réhabilitant le corps, supprimant la chute, croyant à la bonté des créatures, adorant Dieu, mais ne songeant qu'aux hommes, espérant la vie future, mais ne s'occupant que d'améliorer la vie présente, il a pu se dire, il a pu se croire chrétien.

En résumé, si Béranger, dans ses opinions sur Dieu, l'âme et l'Évangile, a suivi en partie le courant qui, par Rousseau et Robespierre, Chateaubriand et Lamartine, et l'école romantique tout entière, ramenait dans ses eaux troubles le sentiment religieux presque tout à fait disparu à la mort de Voltaire; s'il a subi l'influence de son siècle qui, au moment d'entrer définitivement dans le domaine de la science et de la réalité, se retourne une dernière fois vers le passé, en évoquant les rêves où s'est bercée et attardée trop longtemps l'enfance de l'humanité ; si, comme la plupart des hommes de son époque, après avoir abandonné sans retour les religions positives, il a cherché à concilier avec les nouvelles conceptions du présent ce mélange hybride des besoins modernes et des idées antiques qu'on appelle de nos jours le christianisme; si Béranger, dis-je, a reçu la marque déiste et l'empreinte spiritualiste des soixante années écoulées depuis 1789, il appartient néanmoins, par sa morale affranchie, par sa philosophie éminemment sociale, au monde de la Révolution et de l'avenir, au monde de la science et de la liberté.

---

§ 4. — SA POLITIQUE.

La vie de Béranger a été longue. Pendant soixante-dix-sept années il a assisté à tous les grands événements de notre histoire contemporaine, depuis la prise de la Bastille, qui fut le baptême po-

litique du chansonnier, jusqu'au 2 décembre 1851, qui fut son extrême-onction.

Il nous reste à étudier le rôle qu'il y a joué, l'influence qu'il y a exercée, et la part de responsabilité qu'il convient de faire remonter jusqu'à lui ; il nous reste à rechercher si le poëte fut réellement, ainsi qu'on l'a prétendu, ennemi de la liberté, s'il a, en quoi que ce soit, contribué au retour en France du régime impérial.

Eh bien! disons-le tout d'abord :—ces suppositions sont fausses, et ne résistent pas au plus léger examen. Béranger fut toujours républicain et révolutionnaire, comme on l'avait cru jusqu'à ces derniers temps ; Béranger n'a jamais chanté que la patrie, le peuple et la liberté.

Pour plus de facilité et de clarté, nous diviserons la vie politique du chansonnier en quatre périodes distinctes. Elles comprendront : 1° le *premier Empire ;* 2° la *Restauration* ; 3° la *Monarchie de Juillet ;* 4° la *République de Février* et le *second Empire.*

PREMIER EMPIRE.

La conduite de Béranger, sous Napoléon Ier, fut pleine de fermeté et de dignité. Quand tout le monde s'attelait au char de l'Empire victorieux ; quand la France, fascinée par la gloire, reconnaissante de l'ordre et de la tranquillité intérieure qui succédaient aux convulsions de la Terreur et à l'anarchie du Directoire, abdiquait devant la volonté de fer du vainqueur d'Italie, et se livrait sans résistance

au despotisme de l'Empereur; quand des conventionnels et des régicides encombraient les avenues du nouveau pouvoir, et mettaient au service de la monarchie absolue restaurée, ces bras qui avaient renversé dans le sang la monarchie légitime ; quand la France du 14 juillet 1789, de la fédération, du 10 août 1792, la France de la Gironde et de la Montagne, la France qui avait inscrit sur un drapeau rouge : liberté, égalité, fraternité, ou la mort; quand cette France acclamait d'une seule voix un nouveau maître et résignait entre ses mains toute initiative, toute liberté, à condition qu'il lui donnât le calme des rues, l'égalité, et la victoire sur les ennemis du dehors, —un jeune homme pauvre et inconnu, sans passé dont il eût à respecter les engagements, libre de sa conduite et de ses opinions, ayant seulement son avenir à faire, conservait en son cœur le culte de la République, et votait contre l'Empire.

Élevé, loin de Paris, à la campagne, puis jeté par son père au milieu des complots royalistes, le sentiment démocratique et révolutionnaire persistait en lui. Ni Robespierre ni la Terreur n'avaient pu affaiblir son amour pour des idées qui se noyaient dans le sang; ni les rêves de fortune ni les conseils de l'ambition paternelle ne pouvaient le convertir à d'autres opinions. Il résistait également au spectacle de cette gloire qui enivrait toute une nation, qu'il sut admirer et chanter, lorsqu'on voulut l'abaisser en lui sacrifiant l'honneur de la patrie, mais qui ne le consola point de la liberté absente. Il se montrait, dès lors, inébranlable dans ses croyances, avec cette nature indépendante et raisonneuse à laquelle il

dut de se conduire toujours par les lumières de son propre bon sens, laissant parler les autres, mais n'écoutant que sa conscience et sa raison.

Lorsque mon père vint nous voir en 1795, il ne fut pas peu scandalisé de mes opinions si opposées aux siennes, car il était fou de royalisme. Aussi tenta-t-il une conversion que ma jeunesse lui faisait supposer facile ; mais il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un petit ergoteur, qui ne cédait pas plus aux sermons qu'aux caresses [1].

On doit voir, ajoute-t-il plus loin, que j'ai été à bonne école du droit divin : pour n'en être pas devenu partisan, il fallait que ma jeune nature fut bien rétive [2].

Mais Napoléon, quittant l'Égypte, débarque à Fréjus, arrive à Paris, et chasse les derniers et indignes représentants de la République.

... J'applaudis, nous dit Béranger, avec toute la France à la révolution du 10 brumaire, *non pourtant sans craindre que le jeune général ne s'arrêtât pas au consulat.*

Si on lui demande pourquoi, « avec ses prévisions, » il n'a pas été révolté « par la violation de la constitution au 18 brumaire, » il répondra : — « *Je n'avais que dix-neuf ans, et tout le monde semblait n'avoir que mon âge pour penser comme moi.* » Il nous répondra encore : — Le Directoire avait précipité la France dans un abîme ; « les partis s'étaient anéantis par la violence, et leurs mouvements, dont on s'effrayait, n'étaient que les spasmes de l'agonie. Cette frayeur suffisait pour empêcher le petit nombre de

[1] *Ma Biographie.*
[2] Idem.

voix qui réclamaient une franche république de trouver de l'écho. » La France épuisée avait besoin d'ordre et de repos ; elle avait besoin de réaliser ses rapides conquêtes de 89, de les faire passer dans la loi et dans les mœurs. Pour cela, il fallait du temps et du calme ; il fallait reculer à tout prix le retour des Bourbons. La République se mourait : par patriotisme, j'acceptai donc le pouvoir du jeune général, dont l'origine, après tout révolutionnaire, et les antécédants républicains permettaient d'espérer qu'il saurait remplir, au moins dans une certaine mesure, la tâche que les événements lui confiaient. Je redoutais son ambition, son despotisme probable, mais, « *en moi, le patriotisme a toujours dominé les doctrines politiques.* » Or je sentais la patrie menacée dans son existence par la décomposition sociale que le Directoire était impuissant à conjurer. La France vaincue, c'était les Bourbons vainqueurs et l'ancien régime rétabli : c'était la Révolution perdue.

Une fois rassuré à cet égard par l'avénement de Bonaparte au consulat, Béranger sent aussitôt naître en lui les velléités d'opposition.

Qui croirait que ma première velléité d'opposition au gouvernement consulaire fut contre l'emprunt fait à Rome et à la Grèce des noms donnés d'abord aux nouvelles fonctions, et plus tard aux établissements d'instruction publique [1]....

Et c'est bien un instinct révolutionnaire qui guide ici Béranger :

[1] « ... *Consuls, tribuns, préfets, prytanées, lycées*... » (MA BIOGRAPHIE.)

Tous ces mots me semblaient jurer avec le *nouveau monde* qu'avait enfanté 89... Cela ne m'a pas empêché, malgré mon amour pour les Grecs, de prendre à guignon les grands hommes de Plutarque et Plutarque lui-même... Mon admiration pour Bonaparte ne m'a pas empêché de le traiter souvent d'homme de collége. Paoli l'avait bien deviné : c'était sous beaucoup de rapports un héros de Plutarque; *aussi restera-t-il, je l'espère,* LE DERNIER et peut-être le plus grand des hommes *de l'ancien monde* qu'il aimait à refaire, à sa manière toutefois. Hélas! rien ne porte malheur comme de lutter contre un monde nouveau. Napoléon a succombé à la tâche.

Ainsi Béranger nous le dit bien clairement : — Napoléon a succombé pour avoir lutté contre le nouveau monde de 89. — Dans *Ma Biographie*, le chansonnier insiste volontiers sur le génie incontestable du capitaine et de l'administrateur, mais toujours la restriction accompagne l'éloge. Arrivé aux tristes années 1814 et 1815, lorsqu'il nous raconte l'entrée des étrangers à Paris, lorsque Napoléon I[er] vaincu, il pourrait ne plus voir que le général Bonaparte défendant l'honneur et l'indépendance de la patrie, Béranger, qui parle au nom de l'histoire, nous dépeint, — avec tristesse pour les malheurs et les humiliations de la France, mais avec une juste sévérité pour l'auteur de ces maux, — l'hésitation du peuple de Paris, la faiblesse et la trahison des ministres et des généraux, la lâcheté des classes supérieures. Il ajoute enfin :

... Si l'Empereur alors eût pu lire dans tous les esprits, il eût reconnu sans doute une de ses plus grandes fautes, une de celles que la nature de son génie lui fit faire. *Il avait bâillonné la presse, ôté au peuple toute intervention libre dans les*

affaires, et laissé s'effacer ainsi les principes que notre Révolution nous avait inculqués; il en était résulté l'engourdissement profond des sentiments qui nous sont les plus naturels. Sa fortune nous tint longtemps lieu de patriotisme; mais, comme il avait absorbé toute la nation en lui, avec lui la nation tomba tout entière, et, dans notre chute, *nous ne sûmes plus être devant nos ennemis que ce qu'il nous avait faits lui-même.*

Ce serait le moment, ou jamais, si Béranger avait été impérialiste, si même il avait confondu entièrement la Révolution avec Napoléon, ce serait le moment d'exprimer des regrets sur la chute de l'Empereur, de démontrer, comme l'ont fait depuis beaucoup d'écrivains soit libéraux, soit démocrates, que Napoléon, en usant de toutes ses ressources, en appelant le peuple aux armes, aurait pu sauver sa couronne. — Béranger ne dit pas une syllabe, une seule, qui puisse faire supposer qu'il regrette le régime, ni l'homme.

Non, Béranger, en 1814, en 1815, ne pleure ni sur l'Empire, ni sur l'Empereur :

En 1814, nous dit-il, *je ne vis dans la chute du colosse que* LES MALHEURS D'UNE PATRIE QUE LA RÉPUBLIQUE M'AVAIT APPRIS A ADORER.

Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la *renaissance des libertés* nationales. On m'assurait qu'ils feraient alliance avec elles; malgré la Charte j'y croyais peu; mais on pouvait leur imposer ces libertés.

Le retour de l'Empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national, et lui rendit son avenir en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *Cent-Jours* l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : *Je vis*

que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement... J'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée : *La politique de Lise...* [1].

Nous le répétons, pas un mot de regret pour l'Empire et l'Empereur, partout leur condamnation politique.

Béranger a voté en faveur du Consulat, parce qu'il a cru, à dix-neuf ans, avec la France entière, que là était le salut de la France et de la Révolution. Mais, quand Napoléon succombe après un règne brillant ; quand, après avoir éloigné les Bourbons, pendant quinze ans, il a définitivement créé en France de nouvelles habitudes d'égalité et de nivellement démocratique, que ni noblesse, ni clergé ne pourront plus déraciner ; quand, après l'édification du Code civil, il ne reste plus de l'action impériale que ses tendances rétrogrades et anti-révolutionnaires, Béranger, comprenant que « le colosse » a fini son œuvre utile, Béranger « pleure sur les malheurs de la patrie que la République lui a appris à adorer, » ne partage point l'enthousiasme du peuple aux *Cent-Jours*, et espère que la liberté pourra enfin être imposée à la faiblesse des Bourbons.

Telles sont les idées exprimées par le chansonnier ; tels sont les sentiments qui ressortent clairement d'une lecture impartiale de *Ma Biographie*. Cependant on pourrait supposer que le poëte converti par les faits à de nouvelles doctrines, et désireux de flatter les nouvelles idées du pays, a quelque peu modifié dans l'expression ses véritables

[1] Préface de 1833.

opinions d'alors; on pourrait supposer que réellement bonapartiste sous le premier Empire, il s'en défend aujourd'hui par amour de la popularité, pour ménager sa gloire aux yeux des dissidents.

Interrogeons donc ses actes, sa vie et ses chansons.

« En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, » le jeune homme fait une tentative littéraire, et se décide à demander l'avis, la protection d'un homme qui puisse joindre, à des conseils littéraires, une protection efficace.

Au milieu de tous ces hommes bien en cour, qui, tous, ont plus ou moins l'oreille de l'Empereur, qui disposent des pensions et des encouragements, auquel Béranger s'adresse-t-il? à aucun. — Il met « sous enveloppe ses informes poésies, et les adresse, par la poste, au frère du premier consul, Lucien Bonaparte. »

Mon épître d'envoi, ajoute-t-il, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur.

Or, Lucien représentait dans la famille impériale le côté révolutionnaire et républicain. Mal avec son frère, dont il blâmait certaines tendances, il vécut presque toujours à l'étranger dans un exil volontaire. Demander la protection de ce prince était déjà une sorte d'aveu d'opposition.

Nous pouvons, toujours vers la même époque, relever un autre fait du même genre, et encore plus caractéristique.

Toujours tourmenté de la crainte d'être un jour obligé de

faire de la littérature un métier,... je ne négligeai pas les moyens d'en obtenir un plus solide, et pour cela je m'adressai à M. Arnault, poëte tragique, ami de Lucien, etc.... J'aurais pu penser à M. de Fontanes, *également ami de mon protecteur, qui m'avait dit lui avoir lu mes vers,* mais on m'avait parlé de l'INDÉPENDANCE DE CARACTÈRE D'ARNAULT, QUI, EN EFFET, N'AVAIT PU S'AVANCER DANS LA FAVEUR DU PREMIER CONSUL : CELA DÉTERMINA MON CHOIX. Arnault devint un ami pour moi, et si *les bornes de son crédit* ne lui permirent de me placer que trois ans plus tard, il ne m'en donna pas moins sans cesse des marques d'un véritable intérêt... etc.

Ainsi, demandant une place, Béranger, loin de s'adresser à M. de Fontanes, ou de se faire recommander à quelque ministre, à quelque serviteur satisfait et puissant du nouveau gouvernement, s'adresse au poëte Arnault, parce qu'il est INDÉPENDANT, et n'a pu s'avancer dans la faveur du premier Consul. Le postulant attend trois ans sa place, il est vrai, mais, du moins, il n'a rien abdiqué de sa fierté républicaine.

Maintenant ouvrons les *Chansons*, ouvrons les recueils de vers du temps, et nous constaterons que, sous l'Empire, Béranger, poëte à ses débuts, cherchant sa veine et talonné par la misère, n'a pas écrit un vers, un seul, à la louange de l'Empire, ni même de l'Empereur. De grandes victoires se sont succédé; Napoléon a été sacré, puis il a épousé Marie-Louise, puis la naissance du roi de Rome est survenue, et l'on sait quel enthousiasme cette naissance inspira au peuple tout entier : pourtant Béranger garde le silence. De sa plume ne sort ni un chant pour Austerlitz, ni une ode sur le Sacre,

ni un dithyrambe sur la naissance de Napoléon II.

Il était pauvre, répétons-le ; il n'avait point de passé politique, il ne prévoyait même pas qu'il serait un jour le chansonnier populaire de la France, et le peuple acclamait l'Empereur.

On pourrait donc s'attendre au moins à un mouvement d'entraînement chez ce jeune homme, et trouver naturel qu'il eût, avant la Restauration et Sainte-Hélène, acclamé, lui aussi, le maître et le vainqueur. — Il s'est tu, montrant par son attitude réservée, par la netteté de ses démarches, combien était réelle son opposition, combien était inébranlable la fermeté de ses convictions, à un âge et dans une situation matérielle où les convictions sont rares et toujours gênantes pour un ambitieux pressé de parvenir.

Mais pourquoi insister ? — M. Pelletan lui-même, avec cette logique des esprits faux et cette maladresse des libellistes qui ont plus de bile que de jugement, a constaté ce silence de Béranger :

AUSTERLITZ TONNE, LE ROI DE ROME VIENT DE NAÎTRE, VOILA LE MOMENT DE CHANTER, DE RACONTER L'ENTHOUSIASME DE LA NATION.

Merci de l'aveu.

EH ! BIEN, NON ; PAS UN CHANT DANS SA POÉSIE, PAS UN MOT DANS SA CORRESPONDANCE (1).

Merci du témoignage !

Cependant Béranger a écrit quelques chansons à cette époque. On les connaît ; elles s'appellent *le Roi*

(1) Voir t. I, 4e partie, p. 353 et passim.

d'Yvetot et *le Sénateur*. La première parut assez hardie pour que l'on admirât la longanimité de l'Empereur, qui se contenta d'en sourire, et la seconde fut dénoncée comme portant atteinte à la considération du premier corps de l'État.

On ne pouvait faire davantage alors, et, si l'Empire avait duré dix ans de plus, Béranger était obligé de se taire ou de chercher une autre voie : la France perdait son chansonnier.

Napoléon tombe, Louis XVIII remonte sur le trône de ses pères, par la grâce de Dieu et des Cosaques.

Que nous dit Béranger devant cette grande chute? — J'ai pleuré sur les malheurs de la patrie. — Ce qu'il voit dans la défaite de l'Empereur, c'est l'invasion, et quand, en janvier 1814, il fait son appel aux armes pour la défense du territoire envahi, il ne prononce pas un mot qui fasse allusion à la personne du chef de l'État, ni à la forme de son gouvernement. En lisant sa chanson, *les Gaulois et les Francs,* on ne saurait deviner si nous sommes en république ou en monarchie. Béranger n'y parle que de la France, et termine par *une promesse de la paix*, qui est encore une satire voilée du passé impérial, mais rendue respectueuse par le malheur :

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix, si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

A la fin du même mois, lorsque le danger se rap-

proche, lorsque la catastrophe devient plus imminente, il nous dit encore :

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France
Et je maudis tous ses succès [1].

Sur l'Empire croulant, sur l'Empereur dont la couronne chancelle, silence complet.

En mai 1814, tout est fini. Les Russes sont à Paris, et Louis XVIII règne. Béranger ne fait pas d'opposition au nouveau régime ; il se contente d'exalter la gloire de la France, de la consoler de ses défaites par le souvenir de ses longues victoires. Ce n'est plus du bonapartisme, comme cela aurait pu en être quelques jours auparavant, c'est du patriotisme :

Notre gloire est sans seconde :
Français, où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde
Éclairé par nos travaux ;
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train !
  Mes amis, mes amis,
  Soyons de notre pays ;
Oui, soyons de notre pays [2].

Savez-vous devant qui cette chanson fut chantée ?

[1] *Ma dernière chanson, peut-être.*

[2] Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur !
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
  Mes amis, mes amis,

—Devant les aides de camp de l'empereur Alexandre. Au moment où les uns pleuraient l'Empereur, où les autres applaudissaient « *nos amis les ennemis,* » et chantaient des *Te Deum* en l'honneur des Bourbons ramenés, Béranger laisse de côté et l'Empereur et les Bourbons : il exalte la France,— c'est-à-dire ce qui n'est ni l'empire, ni la légitimité, ni celui-ci, ni celui-là, — le pays qui fut le berceau de la Révolution, et qui reste sa personnification vivante. Puis, aussitôt désabusé des espérances trompeuses qu'avait fait naître la Restauration, et de la liberté qui pousse à l'abri des baïonnettes étrangères, il commence sa longue et rude guerre d'opposition.

Il la conduira jusqu'à 1830 [1].

Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'Anglomanie;
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

(*Le bon Français*).

[1] ***Requête présentée par les chiens de qualité*, etc.**
Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que, dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain...

Nous sommes parvenus aux Cent-Jours, Napoléon, débarqué de l'île d'Elbe, rentre aux Tuileries, porté par un irrésistible mouvement populaire et national. Lisons les *Chansons* de Béranger; cherchons-y la trace de la joie que ce retour doit causer au chansonnier. — Quoi, rien? — Est-ce vraiment possible? — Mais que nous avait-on dit? — Cependant voici enfin une chanson politique, datée de *mai* 1815, *Cent-Jours*. — Voyons le titre : TRAITÉ DE POLITIQUE *à l'usage de Lise*. Écoutons :

> Combien les belles et les princes
> Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
> . . . .
>
> Quoique toujours sous son Empire,
> L'usurpateur nous ait chassés,
> Nous avons laissé sans mot dire
> Aboyer tous les gens pressés...
>
> Quand sur son règne on prend des notes,
> Grâce pour quelques chiens félons!
> Tel qui longtemps lécha ses bottes
> Lui mord aujourd'hui les talons...
>
> En attrapant mieux que des puces,
> On a vu Carlins et Bassets
> Caresser Allemands et Russes
> Couverts encor du sang français...
>
> Nous promettons, pour cette grâce,
> Tous, hors quelques barbets honteux,
> De sauter pour les gens en place,
> De courir sur les malheureux!
> Puisque le tyran est à bas,
> Laissez-nous prendre nos ébats.

Voir aussi : *Vieux galons! Vieux habits!*

Lise, abjure la tyannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes.
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets !

Lise, en vain un roi nous assure,
Que, s'il règne, il le doit aux cieux.....
. . . .
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
ET RESPECTE NOS LIBERTÉS...

Nous voyons là des conseils, de la défiance, et la revendication de la *liberté;* nous n'y saurions trouver le plus petit coup d'encensoir à l'aigle, le plus petit enthousiasme pour sa résurrection. — A Napoléon vainqueur, Béranger décochait *le Roi d'Yvetot.* — A Napoléon vaincu, Béranger accordait le silence et le respect dû au malheur. — Au Napoléon des Cent-Jours, Béranger demande *des libertés.* Il lui prêche surtout la *paix.* Remarquons-le bien, sous l'Empire le chansonnier se tait sur nos conquêtes, et soit qu'il écrive *le Roi d'Yvetot*, ou *les Gaulois et les Francs,*

ou *le Traité de politique à l'usage de Lise*, il blâme l'ambition du conquérant et ses guerres lointaines. Du moment où César tombe, et lorsque la France humiliée semble prête à s'abandonner au découragement, le chansonnier change de tactique. Alors, mais seulement alors, soit pendant la première, soit pendant la seconde Restauration, le poëte exalte une gloire militaire dont il ne craint plus les dangers et le retour, dans laquelle il ne voit qu'un souvenir propre à « consoler son pays malheureux, » et, pour tout dire enfin, un moyen d'opposition. Il reprend cette thèse aussitôt après Waterloo, mais il y mêle l'amour de la liberté, et s'écrie en s'adressant à Lise [1] :

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté ;
Du nom de Rome et d'Athènes,
J'effrayais votre gaîté.

LA RESTAURATION.

Après les *Cent-Jours* et la deuxième invasion, commence seulement entre Béranger et la Restauration ce duel à mort qui devait aboutir au renversement du trône légitime. Pendant les quinze années qui vont s'écouler, le chansonnier se montrera impitoyable, plein d'audace et de persévérance ; avec une volonté réfléchie, sans hésitation, ni faiblesse, il sapera cette monarchie imposée par l'étranger, et qui nous apportait dans les pans de son manteau

[1] *Plus de politique*, (juillet 1815).

fleurdelisé, les émigrés et la *Congrégation*, les *cours prévotales* et la *loi du sacrilége*.

Cependant cette monarchie nous donnait aussi la Charte et certaines libertés constitutionnelles, dont l'usage si nouveau en France aurait dû, nous dit-on aujourd'hui, adoucir le ressentiment de Béranger.

Sous le despotisme, il n'y a que deux voies ouvertes à l'opposition, ou l'abstention, ou la conspiration : Béranger, ennemi de la seconde, se réfugia dans la première. Il s'abstint de chanter ces victoires, d'encourager cette immense ambition qui conduisaient la nation à sa perte et l'empereur à Sainte-Hélène; il s'abstint même de s'engager par les liens de la reconnaissance envers les complices et les satisfaits de ce régime, révolutionnaire à tout prendre, mais qui repoussait la moitié du programme révolutionnaire.

Le combattre par la presse, par le livre, par la parole, était chose absolument impossible, puisqu'il n'y avait plus ni presse, ni tribune, puisque le livre lui-même, surveillé de près, menait aussitôt les dissidents à l'exil. Restait la chanson dont on se défiait moins, à qui on faisait peu l'honneur de la redouter, et le poëte essaya de s'en servir pour exprimer ses craintes et la fatigue de la nation; mais, outre que le chansonnier, peu maître de son genre, en ignorait encore, à ce moment, la portée et l'influence, cette ressource lui eût été promptement enlevée. Un signe de l'Empereur suffisait : adieu chansons et chansonnier.

A une époque où *le Roi d'Yvetot* était une hardiesse, et *le Sénateur* une imprudence, à l'époque où l'étranger ouvrait son refuge à Chateaubriand, à

Mme de Staël, à Benjamin Constant, l'opposition écrite, chantée ou parlée, ne pouvait être qu'un heureux accident.

Il fallait donc conspirer? Mais pour qui? Pour la République? — Qui en voulait? personne. La *Terreur*, despotisme sanglant, et le *Directoire*, anarchie sans vigueur, les deux seules formes sous lesquelles on la connût, avaient pour longtemps encore dégoûté d'elle la nation lasse de l'échafaud et de la désorganisation. Renverser Napoléon par un complot, ce n'était pas ramener les institutions républicaines dans un pays épuisé par la guerre, détourné des hautes préoccupations sociales par la gloire militaire, énervé par un despotisme croissant de douze années, habitué à la soumission, en qui les vertus civiques refoulées s'étaient engourdies, puis éteintes. A cette société de la fin de l'Empire, il manquait le grand ressort sur lequel doivent s'appuyer les gouvernements populaires; il manquait l'amour de la chose publique et les idées : le fait glorieux avait tout remplacé.

Dans ces conditions, renverser Napoléon, devenu l'unique représentant de l'énergie nationale, le seul produit de la séve démocratique, c'était r'ouvrir les portes de la France à la royauté légitime, aux Bourbons, aux émigrés, aux fleurs de lis.

Béranger accepta les Bourbons, quand les chances de la guerre les poussèrent aux Tuileries; il les préféra même à l'empire, quand il vit que leur faiblesse permettait de leur arracher des concessions, quand il comprit qu'on pouvait lutter avec avantage contre eux, et les renverser. Ennemis nés de la Révolution,

leur chute n'offrait pas d'alternative dangereuse, leur abaissement progressif et leur défaite devenaient nécessairement le triomphe de la Révolution.

Il est de mode aujourd'hui d'exprimer, lorsqu'on parle de la Restauration, une sorte de regret rétrospectif, il est de mode de ne voir en elle que les libertés imposées qui ne découlaient pas d'elle, et que son rôle comme sa fatalité était de menacer sans cesse, puis de renverser violemment. Rétablissons les choses dans leur réalité, et appelons-les par leur nom. — La Restauration, au fond, n'était que la contre-révolution en chair et en os. Après le despotisme de Napoléon, l'opinion publique et des nécessités de circonstance avaient arraché certaines concessions à Louis XVIII, mais les principes sont plus forts que les faits, et, sans être fataliste, on peut affirmer que jamais un gouvernement ne pourra échapper aux conséquences de son origine.

Napoléon était un fait. Acclamé par le peuple, il représentait les besoins d'ordre et d'organisation intérieure d'un pays affranchi mais bouleversé par onze ans de révolution. Il représentait aussi le principe d'égalité opposé au principe féodal des castes privilégiées. Il tenait son droit d'un vote populaire, or ce qu'un plébiscite avait fondé, un autre plébiscite pouvait le détruire. Napoléon mort ou vaincu, tout se trouvait naturellement et par la force même des choses remis en question. Il n'y avait là qu'un « soldat heureux, » fils de ses œuvres, délégué par la nation, absorbant en lui tous ses droits, mais les recevant tous d'elle ; il n'y avait là qu'un homme, un parvenu, héritier d'une République morte de

ses excès, protégeant par sa présence, contre l'Europe du droit divin, certaines conquêtes civiles de cette République, leur donnant le temps de pénétrer dans les mœurs de la nouvelle France, et d'y prendre racine. On payait cher ce résultat, mais on avait le drapeau tricolore. On pouvait donc espérer toujours que, l'aigle, mort, le drapeau étendrait de nouveau ses larges plis au grand air de la liberté, que ses couleurs resplendiraient de nouveau au soleil de la Révolution, pour un instant détournée de sa voie.

Mais si l'Empire était encore la Révolution amoindrie ; si Napoléon, nous le répétons, était un fait, Louis XVIII était un principe. Il représentait l'ancien régime : il régnait sur nous « *par la grâce de Dieu.* » Né dans le monde ancien, il n'appartenait pas à 89, il appartenait au passé : il s'appelait le *fils de saint Louis*. Entre la nation et lui coulait un fleuve de sang, et se dressait la honte de deux invasions.

Béranger, enfant de la Révolution, républicain patient et convaincu, était assurément dans la vérité, lorsqu'il luttait sans merci contre la Restauration, lorsqu'il ne voulait d'elle à aucun prix ; lorsqu'il la repoussait même libérale, lorsqu'il retournait contre elle toutes les concessions qu'on arrachait à sa faiblesse. Béranger était dans la vérité, lorsqu'il voyait d'un côté le peuple, de l'autre ses maîtres ; lorsqu'il sondait du regard, entre les deux adversaires, un abîme que rien ne comblerait. Il était logique et montrait la sûreté de son sentiment révolutionnaire, lorsqu'il combattait ceux dont la seule présence faisait planer sur la France le fantôme de la féodalité, ceux qui menaçaient l'égalité, assez

chèrement achetée pour qu'on ne remît pas en question cette conquête définitive de la démocratie moderne ; lorsqu'il niait que la Restauration pût fonder la liberté en France, et vivre avec elle.

M. Thiers, dont le libéralisme n'est pas discuté, exprimait hier encore une idée semblable, et, par quelques paroles applaudies, justifiait toute la politique de Béranger :

Waterloo, nom sinistre ! *Waterloo fit disparaître une seconde fois l'idée de liberté*, et une immense réaction commença en Europe non pas seulement contre l'idée de liberté, mais *contre toutes les idées de la Révolution française*. — Nous étions bien jeunes alors, et quelquefois nous essayions de murmurer le mot de liberté ; mais on nous faisait taire, *en nous montrant l'échafaud sanglant de Louis XVI*[1].

Rien de plus vrai, et, à dix-neuf ans de distance, le même fait se reproduisit sous Robespierre et sous Napoléon. — Le premier, cruel ennemi de la République qu'il épuisa et rendit odieuse, s'était identifié cependant avec elle, et la représentait de telle sorte qu'elle tomba avec lui et mourut de sa mort, après avoir abdiqué pendant sa domination sanglante ; — le second, cruel ennemi, à certains égards aussi, de la Révolution qu'il dénaturait et rendait menaçante pour l'indépendance des autres peuples, s'était identifié cependant avec elle, et la représentait de telle sorte qu'elle succomba avec lui et sembla, pour un instant, mourir de sa mort, après avoir abdiqué entre ses mains.

Les paroles de M. Thiers et ce rapprochement, qui n'a rien de forcé, expliquent le rôle de Béran-

[1] Discours de M. THIERS. *Corps législatif*, séance du 11 janvier 1864. — Compte-rendu du *Moniteur*.

ger et de l'opposition démocratique pendant toute la Restauration.

Étudions maintenant ce rôle.

Une fois bien établi pour Béranger que la Restauration était purement et simplement la contre-révolution, la négation vivante du droit populaire inauguré le 14 juillet 1789, il s'agissait d'affirmer de nouveau ce droit, et d'en réveiller le sentiment dans notre pays sujet aux profonds abattements comme aux nobles et vigoureux élans. Non-seulement le chansonnier se trouvait en face de princes ennemis par naissance de la société moderne, mais il se trouvait encore en face d'une nation déshabituée de ses intérêts et de ses devoirs par quinze ans de despotisme, humiliée, découragée par une suprême défaite et deux invasions. Il y avait donc, dans ces circonstances difficiles, un double rôle à jouer. Il fallait, d'une part combattre les Bourbons ; il fallait, d'autre part, rendre au peuple le courage et la fierté ; il fallait surtout, si l'on voulait que la lutte fût sérieuse et donnât des résultats, lui ôter le caractère impuissant d'une lutte de parti, la rendre réellement nationale et populaire, en y faisant concourir les forces vives de la nation et du peuple.

Béranger comprit admirablement la situation. Aux princes légitimes, revenant avec les émigrés, les titres et les prétentions de l'ancien régime, il opposa le nouveau régime tout entier ; devant ceux qui maudissaient *tout* ce que la Révolution avait créé, il chanta *tout* ce qui était issu de la Révolution. Républicain, mais d'abord démocrate et révolutionnaire, Béranger regardait la République comme

un but et une conséquence, nullement comme un moyen : il voyait en elle ce gouvernement idéal et nécessaire auquel nous devons tendre avec énergie et persévérance, en nous gardant bien de le proclamer trop tôt, de peur que des essais malheureux et incomplets en dégoûtent pour longtemps la nation.

D'ailleurs, en 1815, la France, ne l'oublions pas, était fort peu républicaine; elle avait assez du despotisme, et elle voulait conserver les conquêtes de 89: elle n'allait pas au delà, et les souvenirs de 93 la ramenaient tremblante au pis-aller monarchique. Si donc le poëte avait chanté la République, loin d'exercer une action générale, profonde, sur la nation, il aurait satisfait, peut-être, quelques vieux conventionnels restés fidèles au drapeau de leur jeunesse, ou quelques esprits ardents et généreux, mais il aurait effrayé cette masse immense d'esprits peu éclairés et timides qui ne connaissaient de la République que ses échafauds. Il aurait jeté dans les bras de la Restauration toute la bourgeoisie essentiellement amie de l'ordre et de la paix des rues, sans réveiller le peuple, auprès de qui ni les Robespierre, ni les Danton, ni même les Girondins n'avaient laissé un grand souvenir favorable. Tous ces noms rappelaient des luttes civiles, du sang versé : aucun ne représentait l'idée claire de la patrie prospère et de la Révolution glorieuse. Chanter de tels hommes, chanter la Convention, c'eût été évoquer, dans les imaginations, le *Spectre rouge*, ce spectre que les habiles présentent à la France chaque fois qu'ils veulent condamner la liberté, fonder ou maintenir le despotisme.

D'autre part si Béranger avait chanté purement et simplement les libertés constitutionnelles, s'il avait consacré ses refrains à la vulgarisation du programme libéral et des idées doctrinaires; s'il s'était contenté de réclamer la liberté de la presse et la liberté de la tribune; de défendre la constitution anglaise et la pondération des pouvoirs, ou d'exalter la responsabilité ministérielle, toutes choses que M. Thiers appelle avec raison le « NÉCESSAIRE » de la liberté, le peuple n'aurait ni compris, ni suivi le chansonnier. Ce sont là des questions beaucoup trop compliquées, des moyens transitoires ou des combinaisons politiques, des contrats passés entre gens habiles qui se font des concessions mutuelles, et créent entre eux une fiction destinée à les protéger contre leurs empiétements respectifs. Le peuple ne s'intéresse pas à ce jeu diplomatique : — les ressorts lui en échappent, et les résultats ne le touchent point. Tout cela passe au-dessus de sa tête, ne modifie rien à son existence, ne soulage aucune de ses souffrances, ne résout aucun des problèmes sociaux dont il poursuit, ou, du moins, dont il demande la solution immédiate.

Béranger aurait pu, sans doute, écrire des traités pleins de sens et de génie sur la liberté considérée en elle-même, sur les institutions dont le jeu lui est le plus favorable, sur le « *nécessaire* » et sur le *superflu*. Mais alors Béranger n'aurait pas soulevé dans le peuple entier la haine des rois; il n'aurait pas entretenu dans les couches profondes de la nation ces passions révolutionnaires sur lesquelles il a soufflé pendant quinze ans. — Il a pris un

autre rôle plus humble et plus démocratique, plus actif surtout. Laissant à ceux qui en auraient le temps et le désir, le soin de créer la science politique et les théories de la liberté, il voulut s'adresser à l'ouvrier, au paysan, et les intéresser réellement à la Révolution. Il se dit que, dans une société fondée sur la démocratie, il fallait attacher le peuple à l'œuvre démocratique, lui donner la préoccupation, l'amour de cette immense rénovation dont il est l'objet et dont il doit être le bénéficiaire. Pendant que les orateurs de l'opposition discutaient avec les ministres, pendant que les journaux s'adressaient à la bourgeoisie intelligente et lettrée, pendant que les écrivains étudiaient la constitution anglaise et la constitution américaine, dans des ouvrages trop coûteux pour les pauvres, trop savants pour les ignorants, inutiles à ceux qui ne savaient pas lire, — il fit des chansons où il exaltait la démocratie et la liberté.

Seulement son public, le genre qu'il avait adopté et l'effet qu'il voulait produire, le conduisirent à présenter ses idées sous une forme universellement acceptable. Il dut négliger les détails pour se rattacher à quelques grands principes d'une intelligence facile, et leur ôter le côté dogmatique qui se fût opposé à leur diffusion populaire.

Il se plaça sur le vaste terrain de la Patrie et de la Révolution prise en elle-même; il invoqua la *liberté*, et non *des libertés;* au peuple vaincu de 1815, il peignit le peuple vainqueur de 92 et de 1810; il inscrivit sur son drapeau les droits éternels de l'homme et du citoyen : il laissa de côté les droits constitutionnels, qui n'en sont que la garantie légale.

Il proclama l'avénement du peuple, il prêcha l'organisation de la démocratie; enfin il ridiculisa les rois, compromit la monarchie, acheva de tuer le respect pour les distinctions arbitraires de la société, et poursuivit, sans merci, cette œuvre de nivellement commencée à la séance du Jeu de Paume, continuée par la hache du bourreau, sanctionnée par l'avénement d'un sous-lieutenant corse au trône, régularisée, à certains égards, par le despotisme impérial.

Sachant que, pour les masses, la Révolution se personnifiait dans la personne de l'Empereur, — qui représentait en effet le côté égalitaire de la Révolution et rappelait le Code civil, aux bienfaits duquel il avait su rattacher son nom [1], — Béranger chanta, non pas l'Empire ou l'Empereur, mais le soldat victorieux, devant lequel tous les rois de droit divin de

« [1] On a dit que l'Empire avait achevé l'œuvre de la Révolution, et cette opinion qui, à première vue, semble paradoxale, est plus vraie peut-être que ne l'ont pensé ceux-même qui l'exprimaient. Laissons de côté la politique extérieure de l'Empire, c'est-à-dire l'esprit de conquête et les représailles que d'incessantes agressions finirent par attirer sur la France. *A l'intérieur l'Empire a fixé et consolidé les résultats acquis par la Révolution. L'Empire c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, la Révolution régularisée.* »

(*Le Temps*, n° du 2 février 1864).

Ce passage est extrait d'un des articles si remarquables que M. Ed. Schérer publie dans le *Temps*. Critique remarquable, écrivain distingué, M. Schérer marche à la tête de cette nouvelle école vraiment libérale qui ne veut point enfermer la liberté dans le domaine purement politique, et qui lui ouvre toutes grandes les portes du monde moral, pensant avec raison que l'homme ne saurait pratiquer virilement les droits du citoyen, s'il n'a d'abord affranchi son esprit du joug des traditions autoritaires, réfugiées jusqu'à ce jour sous le manteau de la religion.

la vieille Europe s'étaient agenouillés. Après avoir combattu le règne de l'homme, il se fit, du nom le plus populaire, une arme contre les princes restaurés. Il confondit l'idée d'honneur national et d'indépendance patriotique avec l'idée démocratique et révolutionnaire, il unit ensemble la France et la Révolution, les montra victorieuses l'une par l'autre, vaincues toutes les deux à la fois. Avec lui, pour aimer la patrie, il fallut aimer la Révolution, tous les révolutionnaires furent patriotes et tous les patriotes durent devenir révolutionnaires. Mais, en acceptant cette conception légendaire de l'Empereur, Béranger eut grand soin toujours d'y joindre l'idée de liberté, et de protester contre le despotisme impérial. Jamais il n'exprima un seul regret pour le régime disparu après Waterloo; jamais il ne fit une allusion à son retour possible; jamais il ne chanta Napoléon II, *jamais il ne nomma un seul de ces généraux, de ces hauts fonctionnaires*, de ces puissants d'alors, dont les titres et la fortune rapide témoignaient de la chute de la République et du mépris des principes de 89.

Les chansons bonapartistes de Béranger sont, à cet égard, des plus remarquables et des plus concluantes. Les unes destinées à rabaisser les Bourbons, à diminuer leur prestige, à réveiller le sentiment de la fierté nationale, — le plus essentiel de tous les sentiments chez un peuple destiné à la liberté, — établissent une comparaison entre la gloire du passé et l'abaissement du présent. Elles sont une revanche patriotique contre l'invasion; elles rappellent au peuple que ces princes issus du droit divin, et qui règnent par la grâce de Dieu, qu'on représente comme

d'une essence différente et supérieure, ont été vaincus, courbés jusqu'à terre par un officier de fortune. Ils insultent aujourd'hui : hier ils tremblaient[1], ils fuyaient devant lui, et le vainqueur a marqué la *poussière de ses pieds* sur leur bandeau royal :

D'Achille [1] tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions.
Il tombe, sonnons les cloches :
Allumons tous nos lampions.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Toi, *Mironton, mirontaine* [2],
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Son sceptre *qu'on nous défère*,
Est trop pesant et trop long ;
Son fouet fait mieux notre affaire,
Trottez, peuples, trottez donc !

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras,

(*Les Mirmidons*, décembre 1819.)

[1] Napoléon.
[2] Wellington.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa *vingt trônes* à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir *sur la tête des Rois*[1] ?

Mais, craignant aussitôt d'être mal compris, Béranger nous dit : Ce n'est pas l'*Empereur* que je regrette :

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?

Depuis qu'il a cessé d'être un fait tyrannique pour devenir une idée, une manifestation de la puissance révolutionnaire, depuis qu'il est en exil, il apparaît bien plus grand au chansonnier qui voit en lui un homme de transition :

Il apparait *brillant sur cet écueil.*
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux!

Jamais Béranger ne le montre aux Tuileries couvert de la pourpre. Il ne dépeint en lui que le capitaine de la France démocratique, la sauvant des armées de l'Europe coalisée au nom des anciens principes :

Un conquérant dans sa fortune altière
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois !
Vous RAMPIEZ TOUS, *ô rois qu'on déifie,* etc.

Mais, nous le répétons, il sépare l'homme de tout son cortége monarchique, et pas un de ses généraux

[1] *Le cinq Mai.*

n'est nommé, pas un de ses ministres n'est loué ou même cité. Ceux-là ne furent que les complices et les créatures de son despotisme. S'ils avaient été des citoyens, au lieu d'être des courtisans, Napoléon, contenu dans son ambition, serait resté nécessairement le général victorieux de l'égalité et le fondateur de l'ordre, sans devenir l'ennemi de la Révolution. — Lui n'aurait pas relevé le trône abattu,—eux n'auraient pas eu besoin plus tard d'ouvrir les portes de la patrie à l'étranger, et de racheter, tristes émules du Sénat et du Corps législatif, leur servilité par la trahison.

Aussi faut-il bien remarquer que Béranger n'a chanté dans l'armée que le simple soldat, c'est-à-dire le peuple armé, ou *le Vieux caporal*, tout au plus *le Vieux sergent*, c'est-à-dire le volontaire de 92.

Depuis 1848, une scission s'est produite entre la nation et l'armée; mais, sous la Révolution, sous l'Empire et sous la Restauration, l'armée, ne l'oublions pas, avait été un élément purement démocratique. Recrutée au sein du peuple, elle représentait le citoyen sous les armes, veillant au salut de la patrie, se dévouant à son indépendance, à sa gloire. Formée d'abord des volontaires de la République, comme le peuple, elle acclama et suivit Napoléon; comme le peuple, elle ne devina rien des tendances réactionnaires de son gouvernement. A ses yeux, l'Empereur était toujours le « petit caporal, » l'ennemi des rois qu'il « *bousculait*, » à qui il dictait, dans leurs capitales, ses volontés impérieuses. En 1814, en 1815, pendant la campagne de France, derrière la Loire, l'armée seule avait été réellement

citoyenne. Pendant que ses chefs trahissaient, héroïque et désintéressée, elle avait prodigué son sang à l'Empereur vaincu, devenu l'incarnation de l'idée de patrie. En 1814, en 1815, l'armée avait versé les mêmes larmes que le peuple; avec lui, elle haïssait ses nouveaux maîtres; avec lui, elle méprisait ses chefs, ces parvenus anoblis par Napoléon, qui avaient tour à tour trahi la liberté et la patrie. — Soldats et sous-officiers, au contraire, avaient cru combattre pour l'une pendant douze ans, et avaient su mourir pour l'autre, au jour suprême de la défaite et du dévouement.

Béranger, qui n'aimait ni l'esprit de conquête, ni l'esprit militaire, qui avait prêché la paix sous l'Empire et aux Cent-Jours, garda le silence sur tous ces hommes. Pas plus qu'il n'avait chanté le sacre, il ne chanta la mort de Ney; il chanta les héroïques paysans dont le sang généreux s'était prodigué sur tous les champs de bataille de l'Europe, et, quand il les fait parler, s'ils accordent un mot d'admiration à l'Empereur, ce n'est pas le retour de son règne et de l'aigle qu'ils attendent, c'est le réveil du peuple et le retour du drapeau tricolore avec le coq gaulois; ce n'est pas le fanatisme impérial qui les anime, c'est la haine de l'étranger, des nobles et des prêtres.

Les chansons bonapartistes de Béranger se divisent donc en deux catégories : les unes, nous l'avons déjà montré, opposent la grandeur du parvenu à la petitesse des princes légitimes, et sont destinées, par des comparaisons dangereuses, à leur enlever tout prestige ; les autres, qui ont pour but de prédire et de

préparer l'avenir, sont purement démocratiques et révolutionnaires : elles repoussent clairement toute idée de résurrection du régime impérial.

Prenons *le Vieux drapeau*, par exemple. Qui Béranger met-il en scène? — Un vieux soldat, sans grade, retiré dans sa chaumière, un paysan, un homme du peuple d'en bas. — Que dit ce vieux soldat à son vieux drapeau ?

> Sur le sein de la LIBERTÉ
> Nos fils jouaient avec sa lance.
> Qu'il prouve encore aux oppresseurs
> *Combien la gloire est roturière.*

Cependant, à cette époque — nous sommes en 1820 — on ne saurait parler du drapeau tricolore sans parler de l'Empereur, aussi Béranger fait-il intervenir son souvenir; mais comment? — Pour déclarer que l'Empire est tombé et ne se relèvera plus :

> Son aigle est resté dans la poudre,
> *Fatigué de lointains exploits.*
> RENDONS-LUI LE COQ DES GAULOIS;
> Il sut aussi lancer la foudre.
> La France, oubliant ses douleurs,
> Le rebénira, LIBRE et fière.

Cela ne suffit pas, il reprend cette idée, il y insiste; il nous dit que la France ne veut plus des conquêtes et du régime militaire; que ce drapeau, jadis guerrier, doit être seulement l'appuis des lois, autrement dit de la Révolution :

> LAS D'ERRER AVEC LA VICTOIRE,
> *Des lois il deviendra l'appui.*
> Chaque soldat fut, grâce à lui,
> Citoyen au bord de la Loire.

Ce drapeau-là, ce n'est pas le drapeau de 1810, c'est le drapeau de 1789.

Écoutons maintenant le *Vieux sergent*. Lui aussi, c'est sous un « un toit champêtre » que nous le trouvons; lui aussi, c'est un enfant du peuple, à qui les faveurs impériales n'ont pas fait oublier son origine, et l'amour de la liberté :

> Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
> Son seul refuge après tant de combats,
> Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître :
> » Dieu, mes enfants vous donne un beau trépas ! ».
>
> Mais qu'entend-il ? Le tambour qui résonne :
> Il voit passer au loin un bataillon.

« C'est un drapeau qu'il ne connaît pas, » et qui devrait lui rappeler la chute de l'Empire : — il ne lui rappelle que les malheurs de la patrie. Son premier cri est pour elle :

> « Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
> » Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas. »

Alors par un retour naturel vers un passé glorieux :

> « Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
> » Aux bords du Rhin, à Jemmapes, à Fleurus,
> » Ces paysans, FILS DE LA RÉPUBLIQUE,
> » Sur la frontière à sa voix accourus ? »
>
> « De quel éclat brillaient dans la bataille
> » Ces habits bleus par la victoire usés !
> » La LIBERTÉ mêlait à la mitraille
> » *Des fers rompus et des sceptres brisés.*
> » Les nations, *reines par nos conquêtes*,
> » Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
> » Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !

Mais il ne s'agit ici que des campagnes de la République, de ces premières conquêtes faites au nom de la liberté pour affranchir les nations voisines et renverser partout les tyrannies séculaires sous lesquelles étouffait l'Europe d'avant 89.

Le *Vieux sergent*, débris de Waterloo, ne parlera-t-il pas de l'Empire? — Rassurez-vous, il n'y manquera pas :

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie,
» Pour s'anoblir NOS CHEFS sortent des rangs;
» Par la cartouche encore toute noircie,
» *Leur bouche est prête à flatter les tyrans.*
» LA LIBERTÉ DÉSERTE avec ses armes ;
» D'un trône alors ils vont offrir leurs bras,
» A notre gloire on mesure nos larmes. »

Alors le vieux sergent s'adresse au peuple vaincu, et, songeant à ces *airs proscrits* qui ont réveillé tous les rois en sursaut, à ces airs que l'Empire avait défendus :

« Peuple à ton tour que ces chants te réveillent!
» Il en est temps! » dit-il aussi tout-bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Cette chanson du *Vieux sergent* est donc une profession de foi aussi claire, aussi hardie qu'on peut la désirer. Elle est révolutionnaire, elle ne parle de l'Empire que pour le blâmer, de la République que pour l'admirer et la regretter.

Tel est le langage que Béranger prête aux soldats qu'il fait parler; quand il parle en son propre nom, il est non moins catégorique, et il affirme ses convictions avec la même netteté, dans ce même lan-

gage éloquent, nourri de fortes pensées et de l'amour intelligent de la liberté. Lui qu'on accuse d'avoir encensé la gloire militaire, parce qu'il n'a pas insulté les vaincus, parce que, devant l'étranger foulant le territoire de la patrie, il a relevé et défendu l'honneur national; lui à qui on reproche son prétendu *chauvinisme*, — mot commode avec lequel on ridiculise trop souvent le véritable patriotisme, la plus essentielle et la plus belle des vertus chez un peuple qui doit fonder la liberté, qui doit vivre par elle et pour elle — lui qu'on représente, malgré la vérité et le sens commun, malgré tous ses écrits et toutes ses paroles, comme partisan des conquêtes et de la politique de caserne, il a chanté en vers admirables la fraternité des peuples, il a donné, dès 1818, ce programme de la paix universelle dont l'idée a fait son chemin depuis, et qu'on voudrait aujourd'hui retourner contre lui. Seulement cette paix, il l'a fondée sur ses bases véritables : l'indépendance réelle de chaque peuple, le respect de leur individualité nationale et légitime, et non pas sur un mélange arbitraire et contre nature de toutes les races sous les mêmes lois, sous le même gouvernement, en dépit des mœurs et des leçons de l'histoire.

Est-il partisan de la guerre celui qui a écrit :

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
» D'un globe étroit divisez mieux l'espace :
» Chacun de vous aura place au soleil.
» *Tous attelés au char de la puissance,*
» Du vrai bonheur, vous quittez le chemin.

» Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
» L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;

» Et quand la terre est enfin refroidie,
» Le soc languit sous des bras mutilés.
» Près de la borne où chaque État commence,
» Aucun épi n'est pur de sang humain.

Est-il ennemi de la liberté celui qui a écrit :

» Des potentats, dans vos cités en flammes,
» Osent du bout de leur sceptre insolent
» Marquer, compter et recompter les âmes
» Que leur adjuge un triomphe sanglant.
» Faibles troupeaux, vous passez sans défense,
» D'un joug pesant sous un joug inhumain.

N'a-t-il pas compris les devoirs que nous avons à remplir et le but de nos efforts celui qui a écrit :

» Que Mars en vain n'arrête point sa course;
» *Fondez les lois* dans vos pays souffrants...

Pouvait-il regretter l'Empire et en prêcher le retour celui qui disait encore :

» *De votre sang ne livrez plus la source*
» Aux rois ingrats, *aux vastes conquérants*.
» Des *astres faux* conjurez l'influence ;
» Effroi d'un jour, ils pâliront demain.

Et ce refrain n'est-il pas le refrain de l'avenir :

» Peuples, formez une sainte alliance
» Et donnez-vous la main [1]. »

Qui donc a, mieux que lui, revendiqué les imprescriptibles droits de la pensée :

LA LIBERTÉ, NOURRICE DU GÉNIE,
Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil ;
QUI VA D'UN JOUG SUBIR L'IGNOMINIE

[1] *La Sainte-Alliance des peuples.*

A DE SON VERS D'AVANCE ÉTEINT L'ORGUEIL.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
Et toi, Molière, admirable penseur ?
Non, dites-vous ; ou que Dieu vous délivre
  Vous délivre au moins du Censeur.
. . . .

Je laisse donc Thalie ou Melpomène,
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine ;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en *République* on puisse y toujours vivre ;
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah ! que Dieu vous délivre,
  Vous délivre au moins du Censeur [1].

Qui a parlé avec plus d'enthousiasme et plus souvent de la liberté ?— Elle se trouve nommée presque à chacun de ses vers :

Puis j'entrevois la LIBERTÉ bannie ;
Elle revient ; *Despotes, à genoux* [2] !

Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère
  » Déesse de la liberté [3]. »

On a prétendu [4] que Béranger aimait trop l'égalité pour aimer assez la liberté. — Qu'on ouvre ses *Chansons*, et l'on verra la liberté invoquée dans tous les couplets, revenant dans tous les refrains, comme une menace pour les oppresseurs et une promesse

[1] *Le Censeur* (1822).
[2] *Le Malade* (1823).
[3] *La Déesse.*
[4] M. Émile Montégut (t. II, 5e *partie. Les Critiques hostiles*).

pour les opprimés, tandis que l'égalité est à peine nommée une seule fois.

Non, Béranger ne sacrifiait pas l'une à l'autre; il aimait ces deux sœurs inséparables, de même qu'il unissait dans son cœur la Patrie et la Révolution, parce que pour lui la France c'était le Peuple-Messie prédestiné à l'affranchissement du monde [1].

[1] « En parlant de mes jeunes années, j'ai dit que mon patriotisme avait encore, malgré mes soixante ans, toute la chaleur de la jeunesse. Peut-être trouvera-t-on que j'en donne trop bien la preuve dans l'expression des faits qui précèdent. J'ai entendu des chefs d'écoles philosophiques, de riches banquiers ou commerçants, des politiques de salon, prêcher le cosmopolitisme absolu. Loin de blâmer le sentiment dont ils se disaient animés, je le partage; *mais ils se trompaient d'époque*. Lorsqu'une nation a pris l'initiative d'un principe, et surtout du principe démocratique, et qu'elle est dans la situation géographique où nous sommes placés, dût-elle espérer qu'elle obtiendra la sympathie des hommes éclairés chez tous ses voisins, elle a pour ennemis patents ou secrets les autres gouvernements, et particulièrement ceux qui sont dominés par une aristocratie puissante. Pour de pareils ennemis tous les moyens sont bons.

» Malheur alors à cette nation, si elle voit s'éteindre l'amour qui lui est dû, et qui est sa plus grande force ! Il faut que ses fils se serrent autour de son drapeau, dans l'intérêt même du principe qu'elle a mission de faire triompher au profit des autres peuples. C'est quand ceux-ci auront conquis les mêmes droits qu'elle qu'on devra faire taire toutes les rivalités d'amour-propre et les antipathies que le sang nous a transmises. Quoi ! Français nous n'entretiendrions pas en nous, dans l'intérêt d'une pensée généreuse qui nous a déjà coûté tant de sang, un patriotisme que les Anglais poussent jusqu'à l'insolence et la cruauté, pour des profits à faire sur le thé, l'indigo et le coton.

» Tachons que l'amour du pays soit toujours notre première vertu... Ai-je besoin de rappeler que mon vieux patriotisme ne m'a jamais empêché de faire des vœux pour le respect des droits de l'humanité, et pour le maintien honorable de la paix, qui peut bien mieux que la

Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin [1].

Non, Béranger n'a pas chanté l'Empire et la gloire militaire, le despotisme éclatant. Il a combattu la Restauration, défendu les droits du peuple contre la noblesse et le clergé, poursuivi de son opposition sans pitié la monarchie légitime. Au droit divin, il a opposé le droit révolutionnaire, à la Sainte-Alliance des rois, la Sainte-Alliance des peuples.

Chaque fois qu'il a parlé de l'Empereur, il a joint le blâme à l'éloge, la restriction à la louange. De la figure impériale, il s'est attaché à peindre le côté démocratique, mais sans oublier les inconvénients du régime et les fautes de l'homme. Chaque fois qu'il a parlé de l'avenir, il a nommé la liberté, et redemandé le drapeau tricolore avec le coq gaulois. Il n'a chanté aucun des parvenus de l'Empire, aucun de ses complices; il les a désignés avec tristesse, les peignant prêts à flatter tous les tyrans, et le seul général qui soit nommé dans ses vers, c'est le *général La Fayette :*

Républicains, quel cortége s'avance ?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
— Il a des rois allumé le courroux.

conquête assurer les progrès du principe de notre Révolution? On m'a souvent entendu répéter, depuis 1830 : — « Quand on croise les baïonnettes, les idées ne passent plus. » (*Ma Biographie.*)

[1] *Les Quatre âges historiques.*

— Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers !...
Gloire immortelle à l'homme des Deux-Mondes !
Jours de triomphe éclairez l'univers [1] !

Ainsi il reste acquis de cette étude consciencieuse et impartiale de la politique de Béranger sous l'Empire et les deux Restaurations :

1° Que, pendant le règne de Napoléon, le chansonnier a critiqué autant qu'il était possible la guerre et ses excès ; que jamais il n'a ni acclamé l'Empereur victorieux, ni chanté la Grande Armée ;

2° Qu'en 1814, lorsqu'il fit appel au patriotisme populaire contre l'étranger, il parla de la France et de la paix promise à nos efforts, sans nommer Napoléon ;

3° Qu'après l'abdication de Fontainebleau, il espéra d'abord quelque bien, pour le pays, de la renaissance des libertés constitutionnelles, mais que, bientôt désillusionné, il commença immédiatement sa campagne de quinze ans contre les Bourbons ;

4° Qu'aux *Cent-Jours*, il n'éprouva aucun enthousiasme pour la résurrection inattendue de l'aigle ; qu'il invoqua la liberté, et s'éleva contre l'esprit de conquête, dans le *Traité de politique à l'usage de Lise* ;

5° Qu'à la seconde Restauration, il pleura pour la seconde fois sur les malheurs de la France, sans donner une larme à l'Empire, à l'Empereur ;

6° Qu'alors seulement il évoqua les souvenirs glorieux de nos armées, pour réveiller le sentiment

[1] *La Fayette en Amérique.*

national où devait se retremper le sentiment révolutionnaire;

7° Qu'il en parla comme d'un passé grandiose à jamais fini, dont il fallait éviter le retour;

8° Qu'il présenta Napoléon comme le soldat de la Révolution, et qu'il opposa son règne de fait, au règne de droit divin des Bourbons, afin de montrer « combien la gloire est roturière; »

9° Qu'en chantant l'avenir, il s'abstint toujours soigneusement de rappeler le régime impérial, et s'efforçât de ne présenter à l'esprit du peuple que l'idée démocratique et révolutionnaire;

10° Qu'il exalta sans cesse la liberté; qu'il célébra la paix et l'alliance fraternelle des peuples, en frondant « les lointains exploits. »

En un mot, il a uniquement entretenu par ses refrains l'amour de la patrie et de la liberté, le sentiment démocratique et révolutionnaire. Si le nom de l'Empereur s'y trouve mêlé, il établit toujours une différence essentielle entre l'homme représentant l'égalité et le Code civil, et le souverain représentant le despotisme et l'esprit militaire.

Béranger ne pouvait ni changer les événements, ni refaire l'histoire. Napoléon était tombé avec la France et la Révolution : dans son exil l'avaient suivi le drapeau tricolore et l'aigle, auxquels succédaient le drapeau blanc et les lis. Il eût été bien difficile qu'en redemandant les trois couleurs, le poëte ne parlât pas du dernier homme et du plus grand capitaine qui les avait illustrées; quand on essayait de frapper la Révolution à travers Bonaparte, il eût été bien extraordinaire que le Tyrtée

national ne vantât pas quelque peu Bonaparte au profit de la Révolution.

La question était double, de 1815 à 1830 : à côté de nos droits méconnus, de la société moderne menacée dans ses plus chères conquêtes, il y avait l'honneur national bafoué et la honte de deux invasions. Il fallait donc et défendre nos droits et rappeler à ces princes venus à la suite des Cosaques, qu'ils avaient fui vingt ans devant les armées victorieuses de la France; il fallait aussi relever le génie et le caractère de l'Empereur, coupable contre la liberté, sans doute, mais que la justice populaire n'avait point condamné, et qui se retirait vaincu seulement par l'Europe coalisée. Le canon ennemi l'avait renversé du trône, non pour rendre au peuple tous ses droits, mais pour lui ramener l'ancien régime, et replacer, debout aux Tuileries, la négation vivante du principe démocratique.

Aussi, loin de dire, avec le *Moniteur* du 18 juillet 1857 :

Nul n'a mieux donné à pressentir combien le réveil et le jour de la réparation pour ces deux gloires, la gloire de la France et celle du nom Napoléonien, étaient unies et comme solidaires, et ne faisaient naturellement qu'une même cause...

Il convient de dire : —Nul n'a mieux donné à pressentir, nul n'a proclamé plus nettement, plus constamment, que « la gloire de la France et celle du nom napoléonien, » un jour confondues devant la coalition de l'Europe victorieuse, étaient en réalité distinctes, et faisaient « naturellement » deux causes.—Nul n'a répété plus souvent : — Admirons le héros vaincu,

mais que ses fautes et sa fin nous servent de leçon ; que la France se réveille libre et fière, sans lui.

Ce qui a trompé même quelques bons esprits au sujet de la politique de Béranger, c'est que pas une de ses chansons, à cette époque, ni depuis, n'est à proprement parler *jacobine ;* c'est que, La Fayette excepté, il ne nomme pas un des hommes de la République ; il ne semble pas connaître les *Montagnards* et les *Girondins*, les *Constituants* et les *Conventionnels*. - Nous avons déjà dit quel sentiment avait empêché Béranger de réveiller ces souvenirs.

La Restauration les évoquait chaque jour ; elle se servait du spectre rouge pour ramener à elle les citoyens paisibles, les amis de l'ordre et de la stabilité des institutions. — Le chansonnier suivit la tactique opposée. — Il s'appliqua à laisser dans l'oubli ces souvenirs glorieux mais sanglants, et plus dangereux qu'utiles ; il s'appliqua à ne nommer la Révolution que d'une façon générale, à la représenter comme une immense revendication des droits de l'homme ; il s'appliqua surtout à prouver qu'elle n'était pas nécessairement ennemie de l'organisation sociale et de la paix des rues, à l'identifier avec l'idée de liberté, et non avec l'idée de représailles et de colère.

Ce rôle était d'autant plus facile au chansonnier, qu'il n'aimait pas les hommes de 93 [1], qu'il pensait

[1] « Je suis anti-Robespiériste, disait-il encore au sujet de la Convention... Parlant de la Révolution, Béranger disait que les *terroristes* n'ont point été de grands hommes, mais de simples instruments nés des événements et tombant avec eux. Danton et Robespierre n'ont été que la hache du peuple, et le peuple en a souvent mal usé.

déjà comme M. Michelet, qu'ils avaient été la hache du peuple, et que le peuple seul avait fait la Révolution dont ils devinrent les serviteurs souvent nuisibles et les premières victimes. Il ne les aimait pas, parce qu'il leur reprochait d'avoir compromis, par des violences inutiles, les principes immortels qu'ils défendaient; parce qu'il les accusait de la mort de la République et de l'épuisement de la nation; parce qu'il voyait en eux les promoteurs du despotisme impérial, qu'ils avaient rendu nécessaire peut-être, en tout cas facile, en accoutumant le peuple, sous les noms de *Terreur* et de *Comité de salut public* à une véritable dictature. — Toutes les dictatures ne se tiennent-elles pas? Et après celle de Robespierre, celle de Bonaparte, ne devait-elle point paraître mille fois plus douce et cent fois plus glorieuse? — Ce qu'il reprochait encore à ces hommmes, c'est d'avoir compromis pour longtemps la forme républicaine, d'avoir rendu menaçant et même odieux ce beau nom de République, synonyme de fraternité civique. Que de fois nous lui avons entendu répéter à des jeunes gens qui voulaient faire devant lui l'apothéose des montagnards :

— Ne vous faites pas les avocats de ces instruments du peuple, de ces premiers représentants de la démocratie. Ils ont rendu la République impossible en France, pour plus de cent ans. Ne réveillez pas ces souvenirs du jacobinisme passé. Ne vous com-

Pourquoi ? Parce qu'on avait trop attendu pour faire la Révolution. » (E. Noel, *Souvenirs de Béranger*.)

promettez pas, ne compromettez pas votre cause, en la mettant sous leur patronage. Sans nier leur patriotisme et leur énergique dévouement, n'oubliez pas que leurs noms servent d'épouvantails chaque fois qu'on veut nous refuser nos droits imprescriptibles, nos libertés légitimes. Travaillez comme eux pour l'avenir; mais évitez leurs fautes. On réhabilitera un jour leur mémoire, si elle le mérite, mais le temps n'en est pas venu encore. Ce qui sera demain une suprême justice peut-être, aujourd'hui serait une grave imprudence.

Béranger avait-il tort? Et en 1848, tous les souvenirs, si mal à propos évoqués, de la première République, n'ont-ils pas produit l'effet que le chansonnier en redoutait? N'ont-ils pas donné ses meilleurs prétextes, son meilleur point d'appui à la réaction, en excitant dans le pays entier une sorte de terreur rétrospective, qui paralysa les plus généreuses intentions des hommes les moins sanguinaires qu'on ait jamais vus dans l'histoire?

Béranger ne voulut donc pas les nommer pour les exalter, comprenant le danger de semblables apothéoses; il ne voulut pas davantage les nommer pour les condamner et repousser toute solidarité avec eux, comprenant aussi qu'ils appartenaient à la Révolution, et qu'agir ainsi c'eût été la renier dans une de ses manifestations, venir indirectement à l'appui de ses éternels adversaires. — Il ne demandait sur les hommes de 93 que le silence. — A ce silence intelligent, à cette abstention sensée [1] il dut de rester

[1] De noms affreux, cette époque est remplie;
Mais jeune alors, je n'ai rien pu juger :

dans le vaste domaine des principes vivants et féconds. Il chanta, il défendit, il prêcha la Révolution, en dehors de ses formes transitoires. Il ne fut ni Jacobin, ni Girondin ; il ne data ni de 89, ni de 92 ; il ne se rangea ni sous le drapeau de Robespierre, ni sous le drapeau de Danton ou de Camille Desmoulins : il fut simplement l'homme de la démocratie, du peuple et de la patrie, et tant que la démocratie luttera, tant que le peuple revendiquera des droits, tant que la patrie réclamera notre dévouement, les chansons de Béranger seront actuelles, alors même — ce qui est à désirer — que toutes les anciennes traditions de la Convention auraient disparu du programme révolutionnaire, alors même que ce programme ne contiendrait plus qu'un seul mot : Liberté.

LA MONARCHIE DE JUILLET.

Cependant quelques personnes insisteront et diront :

— En admettant que Béranger ait aimé exclusivement le peuple et la Révolution, qu'il n'ait jamais exalté le despotisme impérial, qu'il ait toujours pro-

En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.

(*La Déesse de la Liberté.*)

testé contre l'esprit de conquête, et rêvé personnellement pour la France un régime de liberté réelle, il n'en aurait pas moins entretenu par ses refrains le souvenir de Napoléon, et le peuple, de tout son enseignement, n'a retenu que ce nom.

Voyons donc les faits.

A quelle époque Béranger est-il à l'apogée de sa réputation et de sa popularité? — En 1830. — A quelle époque l'influence de ses chansons est-elle le plus visible et le plus directe? — En 1830 également. — Il a pu dire, après la chute de Charles X, et sans que personne songeât à le contredire :

Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
Puis, quand ce trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours.
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ta muse a fabriqué de poudre !

Ta part est belle à ces grandes journées,
Où du butin tu détournas les yeux.
Leur souvenir, couronnant tes années,
Te suffira, si tu sais être vieux.
Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
Guide leur nef, instruis-les de l'écueil;
Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire !

Or, au moment où ses couplets sont dans toutes les mémoires, sur toutes les lèvres; lorsque tous les combattants répètent ses vers et acclament son nom, à ce moment, que fait le peuple de Paris? — Parle-t-il de Napoléon II? Songe-t-il aux membres exilés de

la famille Bonaparte? S'attend-il à voir Béranger travailler pour eux et mettre leur nom en avant? — Nullement! — Tous les partis ont les yeux fixés sur le chansonnier, mais un seul compte sur lui : c'est le parti républicain.

Quant à Béranger, qu'on accuse aujourd'hui de n'avoir pas aimé les libertés constitutionnelles et de leur avoir préféré la gloire et l'égalité sous une dictature révolutionnaire, quelle est sa conduite dans cet instant décisif? Il dit aux républicains :

— Je suis républicain, vous le savez, mais j'aime trop la République pour risquer de la compromettre par un retour intempestif et prématuré. « Je ne veux pas qu'on nous donne encore une fois ce fruit-là trop vert. » La République est un mot et une chose. Le mot effraie, et la chose n'est pas encore dans nos mœurs. J'aime la République, je la crois utile et bonne, inévitable et nécessaire, et je vous conjure, en son nom, de ne rien précipiter. Le peuple en attend beaucoup; si son attente était trompée, sa colère se retournerait contre l'institution elle-même, et nous rejetterait encore dans le despostime. Au sortir de la Terreur, de l'Empire et de la Restauration, la République est impossible. Aucun des problèmes sociaux n'est encore résolu, et les vieilles traditions monarchiques pour longtemps encore s'opposeront au développement de ces vertus civiques, sans lesquelles une république ne peut se fonder, ni vivre. « La royauté ne s'abolit pas, on l'use. C'est une borne : si vous l'enlevez, la police la replacera demain [1]. » — Pour faire une république, il faut des

[1] Eug. Noel, *Souvenirs de Béranger*.

principes et des républicains; or, en France, aujourd'hui je ne vois, d'une part, que des aspirations, des droits méconnus et des intérêts blessés; de l'autre, que des libéraux, des doctrinaires, des bonapartistes, des légitimistes, des révolutionnaires et des ambitieux. Il n'y a pas là les éléments d'une institution républicaine durable.

— Nous venons de remporter une grande victoire, ajoutait-t-il : — n'en perdons pas les fruits en voulant la pousser trop avant. Prenons un roi constitutionnel. Sorti d'une révolution, il ne sera pas, comme les Bourbons, la négation du droit populaire, mais au contraire sa consécration. Profitons des libertés qu'il nous laissera, de la douceur de son pouvoir; étudions les questions pendantes, posons mieux le problème, assez mal posé sous la Restauration. La menace était trop directe alors contre nos droits, les colères trop vives contre l'ordre de choses établi, pour que nous pussions raisonner froidement. Nous n'avons pas eu, durant ces quinze ans, le temps de réfléchir à l'avenir. Nous nous sommes seulement défendus, et nous avons, au milieu de la lutte, réservé toutes les grosses questions, toutes celles qui devaient nous diviser. Maintenant nous rentrons dans la voie révolutionnaire; nous pouvons donc songer désormais à l'avenir, le préparer à loisir, par un usage modéré de la liberté et par la discussion tranquille de tous nos intérêts.

Béranger disait encore :

— On n'a pas fait en France, jusqu'à présent, l'expérience du régime parlementaire et des libertés anglaises. Au sortir du despotisme de Louis XIV,

nous sommes tombés dans les convulsions de 93. Ces convulsions nous ont jetés épuisés dans les bras d'un général vainqueur, qui a fondé l'égalité et nous a donné l'ordre sans la liberté, avec la passion de la gloire militaire. Cette passion nous a conduit à Waterloo, puis l'étranger nous a ramené le droit divin, modifié par l'esprit des temps modernes. La Restauration a été une longue bataille entre le peuple et ses maîtres, entre le monde nouveau et le monde ancien; personne ne croyait à la Charte *octroyée*.

— Mais la nation croit au régime parlementaire, régime bâtard et transitoire, sans réalité sérieuse, véritable berceau d'enfant pour ce géant qui s'appelle le peuple. — Si nous sautons par-dessus, la nation le regrettera, elle y verra une sorte d'idéal inconnu : elle y reviendra. Évitons ce retour en arrière. Qu'elle essaie immédiatement de ce régime : qu'elle s'en dégoûte. Après avoir usé la monarchie légitime et le despotisme militaire, qu'elle use le gouvernement parlementaire. L'expérience sera complète : — il ne lui restera plus que la République.

Aussi, quand les républicains s'étonnèrent de la résolution de Béranger, et se plaignirent qu'il eût contribué à la nomination d'un roi, le chansonnier leur répondit avec son sourire si fin : — « Je n'ai pas fait un roi, j'ai jeté une planche sur le ruisseau. »

Il n'y eut, en juillet 1830, chez le peuple nourri des chants du poëte national, ni chez le poëte du *Cinq Mai*, aucune préoccupation bonapartiste. Tous deux s'étaient compris : ils hésitaient entre la République et Louis-Philippe; ils pensaient à la liberté, et voulaient donner un plus large essor à l'esprit démocra-

tique. Cependant, nous le répétons, si l'influence de Béranger et de sa politique avait été impérialiste, ou pour le moins napoléonienne, on s'en serait aperçu ce jour-là. Cette influence ne fut pas restée vingt ans sans porter ses fruits. Elle ne se fût pas révélée tout à coup ; au moment où le chansonnier, retiré de la lice, venait d'interrompre son silence pour publier, dans son recueil de 1833, et plus tard en 1840, des chants décidément socialistes, ouvertement républicains.

Alors commence contre Béranger une autre série de reproches. Les libéraux se dressent et s'écrient :

— Pourquoi Béranger n'a-t-il pas voulu prendre part à ce gouvernement qu'il avait contribué à fonder ? Pourquoi, puisqu'il le regardait comme utile et nécessaire, puisqu'il y voyait, lui aussi, la meilleure des Républiques, puisqu'il engageait tous ses amis à le soutenir, pourquoi ne lui donnait-il pas son appui et sa participation directe ? — Pourquoi ? pour une foule de raisons, et très-faciles à comprendre.

D'abord Béranger était républicain et non pas orléaniste. Il avait pu, après la bataille, replier son drapeau, il ne voulait pas l'abandonner. Il avait ajourné le triomphe de ses opinions, il ne voulait pas les trahir. Il s'abstenait par prudence et par patriotisme, il n'abdiquait pas. Incarnation vivante et populaire de la Révolution, il restait en face du régime constitutionnel, debout et l'arme au fourreau, pour un instant apaisé, mais non satisfait [1]. Il

[1] En 1847, il écrivait à un ami, au sujet des banquets réformistes auxquels il refusa d'assister :

« ... Je n'aurais rien d'utile à faire là, et j'aime mieux rester en dehors, *comme une protestation contre ce qui est et*, *au besoin*,

disait à la monarchie de Juillet : — A côté des classes libérales dont vous représentez les vœux, il y a les classes ignorantes qui attendent ; à côté des intérêts triomphants de la bourgeoisie, il y a les intérêts sacrés du peuple.

S'il avait accepté un ministère ou la mission de conseiller officiel, on aurait douté du désintéressement de son rôle et du patriotisme de sa résolution. Les impatients auraient dit : — Il a trahi, il nous a trompés ; ce que nous prenions pour du bon sens n'était que le calcul d'un égoïste ambitieux : Aux armes !

Par son attitude réservée il donnait au contraire « à ses jeunes amis, les républicains, la preuve la plus évidente de son désintéressement dans le choix du parti qu'il les avait poussés à prendre. » C'était la seule manière de les convertir, en effet, d'obtenir d'eux la résignation qu'il leur prêchait, de leur dire efficacement : — Moi qui ne tiens à rien dans le gouvernement, moi dont vous connaissez de longue date les convictions, je veille avec vous et pour vous. Soyez donc patients ; attendez en paix, au milieu des luttes fécondes de la libre discussion, le moment où notre action ne sera pas prématurée, où vos rêves pourront devenir des réalités.

Nous l'avons dit et nous ne craignons pas de le redire, Béranger, quoique ennemi du despotisme et partisan convaincu de la liberté, Béranger ne croyait pas au régime parlementaire. Il pensait qu'en France, dans un pays bouleversé par tant de révolutions successives, où le niveau égalitaire a

contre de pauvres et ridicules réformes. » (LETTRE INÉDITE *de Béranger*, 28 novembre 1847).

passé sur toutes les classes de la société, où l'esprit démocratique a soulevé toutes les espérances, il fallait, pour apaiser les cœurs et satisfaire les intelligences, autre chose que « la responsabilité ministérielle. » Il comprenait que la royauté constitutionnelle est bien moins, dans son essence, le régime de la liberté, que le partage du pouvoir. Toutes les libertés, en effet, qu'on nous présente comme le cortége naturel du gouvernement parlementaire, telles que la liberté de la presse et de la tribune, peuvent s'exercer sous d'autres régimes. Si l'on veut être exact et juste, on doit dire qu'il ne saurait exister sans elles, et qu'elles existent sans lui. — Son caractère propre, c'est la pondération des pouvoirs, c'est-à-dire la distribution de la puissance partagée entre un roi qui règne et ne gouverne pas, des ministres qui gouvernent et ne règnent pas, une chambre élective qui ne règne ni ne gouverne, mais, en revanche, qui possède seule la puissance législative, d'une part, et d'autre part, qui représente seule la nation en face des pouvoirs constitués dont le rôle est de représenter le principe d'autorité.

En Angleterre, où cette combinaison a produit de si heureux résultats, le partage du pouvoir repose sur la réalité d'un état social hiérarchique. Il y a différents corps dans la nation, et pour ainsi dire, plusieurs cerveaux.

Il y a là une noblesse puissante et riche, jouissant de tous les priviléges qui naissent naturellement de la puissance et de la richesse, chez un peuple ami des distinctions aristocratiques et plein de respect pour ses traditions.

Il y a là une bourgeoisie industrielle, non moins riche et non moins puissante derrière son comptoir que la noblesse derrière ses parchemins.

Loin, bien loin, dans les couches profondes de la nation, il y a enfin l'ouvrier et le paysan, voués au travail dévorant, livrés souvent à une misère dégradante, dominés, comme tous les hommes du nord, par de nombreux et tyranniques besoins matériels, dont l'incessant aiguillon ne leur laisse ni trêve ni repos. — Ce peuple d'en bas, n'est encore qu'une force physique, une sorte de vaste estomac affamé, tandis que la noblesse et la bourgeoisie sont, nous le répétons, de véritables cerveaux.

Dans ces conditions, le régime parlementaire, ou partage du pouvoir, était logique et nécessaire : il devenait seulement la consécration légale d'une vérité sociale. A l'autorité personnifiée dans le roi et les ministres, s'est opposé le privilége représenté par les lords et les communes. De cet antagonisme, une race énergique et patiente a fait sortir la liberté politique. La royauté, n'ayant pu, comme en France, abattre et dompter une noblesse intelligente et sérieuse, ni asservir une bourgeoisie enrichie par le commerce, dans un pays où le commerce est la première des nécessités et la nourrice exclusive de la nation entière, la royauté, disons-nous, a dû compter avec ces deux puissants adversaires, et s'en faire des alliés. Quant à eux, du moment où elle cessait d'être menaçante pour se transformer en une source féconde d'où le pouvoir émanait et se répandait sur eux, ils avaient un intérêt visible à la conserver, à l'entourer de toutes les garanties

et de tous les respects. Usufruitiers de la puissance, plus ils en respectaient la nu-propriété, plus ils augmentaient la durée de cette puissance, plus ils élargissaient son cercle d'action. La royauté les protégeait désormais contre les réclamations du peuple, qui apprenait par eux à s'incliner devant elle, et ils la protégeaient à leur tour contre l'esprit révolutionnaire.

En Angleterre, bourgeoisie, noblesse, royauté, se servent mutuellement de boucliers : que le peuple proteste contre l'une de ces trois forces constituées, les deux autres sont là qui la couvrent de leur corps, et les déshérités, réduits au droit de la parole, ne savent jamais où rencontrer cet adversaire insaisissable et caméléon, ce géant à trois têtes et à cent bras, ce Briarée constitutionnel, qui dure et durera, parce qu'au lieu d'être une fiction, il est la représentation très-exacte d'un état social, la satisfaction donnée à des réalités vivantes.

En France, au contraire, il n'y a pas plusieurs éléments séparés, de puissance à peu près égale, et qui doivent se partager le gouvernement, faute de pouvoir l'absorber. — Il y a, d'une part, la nation toute entière, masse compacte et unie, dans laquelle les différences hiérarchiques de classes creusent à peine quelques rides légères, et, d'autre part, le principe d'autorité, l'État, être de raison. — Rien ne les sépare. — Entre le peuple et le roi, il n'y a point de frontières naturelles, de barrières infranchissables. Ils se coudoient à chaque mouvement : les fluctuations de l'opinion publique décident absolument de leurs droits et de leurs devoirs récipro-

ques. — Y a-t-il lassitude? Toutes les forces vives passent du côté du pouvoir, et nous avons le despotisme. — Y a-t-il, au contraire, exubérance de l'esprit public et renaissance des aspirations légitimes du peuple? Toutes les forces vives passent du côté de la nation, et voilà la Révolution.

On peut comparer la France à une balance dont l'un des deux plateaux est toujours vide, tandis que l'autre, celui de droite ou de gauche alternativement, est toujours chargé d'un poids énorme. Pour obvier à ce terrible inconvénient, de bons esprits, surtout des esprits bien intentionnés, ont rêvé la pondération des forces comme en Angleterre, et ils ont inventé la fiction constitutionnelle. Cela est parfait; mais ils ont oublié une chose, une seule : c'est que la pondération des forces suppose au moins deux forces; — or, en France, il n'y en a plus qu'une. Ils ont oublié aussi que les fictions ne trompent personne, et ne peuvent résister au premier choc de la réalité.

Après 1830, quand nous avions un roi qui était censé ne pas gouverner, et « la responsabilité ministérielle, » on aurait dû sentir pourtant, jusqu'à quel point cette combinaison était facticeet fragile. Qu'importait au peuple que tel ministre abandonnât la place, que tel autre ministre lui succédât? Cela ne modifiait en rien le fond des choses; cela ne pouvait même pas adoucir l'amertume des deux éternels lutteurs, le peuple et l'État. Aussi, quand le peuple se souleva, tous les fantômes s'évanouirent, et la vérité parut. Le jour de la bataille, il n'y eut plus en face l'un de l'autre que les deux réalités, le principe d'autorité et le principe démocratique. — On voulut

changer les ministres, fiction! proclamer une régence, fiction! — Le 24 février 1848, le poids s'était déplacé, et le peuple prit tout simplement le pouvoir, parce que, entre lui et le pouvoir, il n'y a rien.

Étudions, imitons l'Angleterre : tâchons de fonder, à son exemple, une liberté stable, mais étudions-la et imitons-la comme des hommes, non comme des enfants. Comprenons que les institutions anglaises sont durables, parce qu'elles représentent la société anglaise, parce qu'elles reposent sur des faits et non pas sur des mots. Si en Angleterre la liberté naît du partage de la puissance et de la pondération des forces, c'est qu'en effet, il y a plusieurs forces indépendantes l'une de l'autre. Si le gouvernement parlementaire y est excellent et inébranlable, c'est qu'il a sa racine dans les mœurs sociales elles-mêmes. Le despotisme et la démocratie s'y briseraient également contre une masse imposante de priviléges et de privilégiés, contre la puissance irrésistible d'immenses fortunes territoriales et industrielles. Il y a dans la Grande-Bretagne une noblesse véritable, une bourgeoisie séparée du peuple, — d'un peuple resté à l'état de masse productive, qui n'a pu s'élever encore, du moins dans une notable partie de ses membres, à la condition d'être moral.

Imitons l'Angleterre, en fondant comme elle notre état politique sur notre état social, en donnant satisfaction aux besoins, vrais de la nation, en organisant la démocratie et l'égalité, comme notre rivale a su organiser l'aristocratie et la richesse. Em-

pruntons d'elle, ce qui convient à toutes les agglomérations humaines, la décentralisation, le respect du droit individuel et de l'initiative personnelle du citoyen; apprenons-d'elle à nous défier de la réglementation, à nous passer de l'administration : ne nous amusons pas à transporter, en deçà du détroit, toute une série d'institutions qu'on superpose au-dessus de notre pays, et qui nous donneraient l'air, plus tard, devant l'histoire, d'un peuple en carnaval, affublé d'un costume étranger, sous lequel il garde son costume national.

Soyons nous-mêmes : nous nous appelons la Démocratie, et, en France, le pouvoir n'a devant lui que la Nation. Ne créons pas des intermédiares factices entre ces deux termes d'une seule proposition. Au lieu d'échafauder des fictions entre le pouvoir et la nation, mettons le pouvoir dans la nation; au lieu de les séparer, unissons-les : la lutte deviendra impossible, et la Révolution ne sera plus une menace, mais la libre expansion de la vie, alors, loin de nous disputer des lambeaux de libertés incomplètes, nous aurons la liberté, et la France, à son tour, pourra offrir au monde émerveillé le modèle d'une bonne Constitution, l'exemple d'un sage développement de l'activité humaine.

Un orateur dont le talent semble grandir tous les jours, et qui a le mérite de marcher les yeux fixés sur l'avenir, en s'inquiétant peu des traditions du passé, M. Émile Ollivier, l'a dit en termes excellents : — « Ce que nous demandons, ce n'est pas la liberté anglaise, liberté fondée sur le privilége et sur l'inégalité, mais la liberté française,

celle de 1789, la liberté fondée sur l'égalité et la démocratie. » [1].

Toutefois, si Béranger ne croyait pas à la durée du régime parlementaire, il le regardait comme un admirable moyen de transition, comme une excellente hôtellerie où la Révolution pouvait s'abriter, plutôt que de rester dans la rue, exposée à toutes les intempéries de l'atmosphère. Sachant que nous avions peu l'intelligence et l'*amour pratique* de la liberté, il voyait en nous, après 1830, des aveugles à qui on vient de faire l'opération de la cataracte. Il craignait pour nous l'éblouissement du grand jour, et nous conseillait prudemment le clair obscur parlementaire, la pénombre constitutionnelle. Partisan de la liberté, il aimait les libertés, et ne s'en déclarait pas satisfait. — En effet, qui dit libertés, dit un certain nombre de libertés faciles à compter, mais, pour qu'on les compte, il faut qu'il y en ait d'exclues : sans cela, on dirait la liberté, et on ne compterait plus.

Le caractère propre des libertés, c'est d'être réglementées, et la liberté réglementée c'est le privilége. Dès lors, si les uns profitent de ce privilége, les autres en souffrent. Voilà pourquoi la liberté de la presse et la liberté de la tribune, telles que nous les avons connues jusqu'à présent, ont pu avoir parfois des inconvénients. — Que les limites disparaissent : il n'y a plus de privilége, et le privilége disparu, il ne reste plus que la liberté, qui est un bien.

Toutes ces considérations empêchaient sans

[1] *Corps Législatif.* — Séance du vendredi 12 janvier 1864.

doute Béranger de se joindre ouvertement aux libéraux, et d'accepter leur programme. Il le trouvait trop étroit pour contenir la démocratie toute entière. Au lieu de prendre part aux luttes ministérielles, aux agitations du pays légal, il se retournait vers le peuple d'en bas, celui au-dessus de qui passent ces luttes et ces agitations.

> Que me font.......
> Votre gloire et votre industrie,
> Et vos orateurs assemblés ? [1]

s'écrie *le Vieux Vagabond* du chansonnier. — En effet, et c'est là le tort des libéraux, ils ne songent pas assez aux problèmes de la misère et du travail. Ils parlent, ils écrivent, ils gouvernent, et ils croient le monde sauvé. Le monde attend que leurs paroles deviennent des actes, leurs écrits des faits, leur pouvoir la liberté de tous [2].

[1] Le pauvre a-t-il une patrie ?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés ?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

[2] Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

Lorsque nous parlons des libéraux, du reste, nous ne parlons que des anciens libéraux, de ceux que Béranger a connus, et dont M. Thiers apportait hier encore le programme au Corps législatif, dans un discours éloquent et clair, simple et modéré, comme il sait les faire.

Depuis 1850, il s'est formé, en France, un nouveau parti libéral, très-différent de son aîné. Ce parti a inscrit sur son drapeau ; *décentralisation, droit individuel, initiative et responsabilité du citoyen.* — Ce sont là de grandes et fécondes idées. Nous sommes entrés dans la voie, et si les difficultés ne sont pas encore aplanies, le but, du moins, est clairement défini. Parmi les membres de ce nouveau parti libéral qui s'appuie sur les libertés constitutionnelles, sans s'y renfermer, qui demande au contraire que l'activité et la responsabilité se répandent successivement dans toutes les couches de la nation, et fassent du citoyen un centre intelligent de vie politique et morale, au lieu d'un instrument passif de l'administration, nous devons surtout nommer M. Édouard Laboulaye, un esprit aussi distingué que clairvoyant, chez lequel la modération de la forme s'unit à la fermeté des convictions, un écrivain que ses adversaires respectent, que tout le monde lit avec profit, et qui convertit les dissidents de bonne foi. Nul n'a indiqué plus nettement tout ce qui manque au pouvoir constitutionnel, tel que nous l'avons pratiqué en France pendant une trentaine d'années, nul n'a mieux défini ce qui pouvait le compléter, et transformer la fiction en réalité :

Les libertés sont de deux sortes : les unes qui subsistent

par elles-mêmes, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les libertés individuelles, sociales municipales, etc., les autres qui servent de *garantie* aux premières, ce sont les libertés politiques. Toutes sont nécessaires; mais *la marque du nouveau parti libéral, c'est d'avoir enfin compris que les libertés politiques ne sont rien par elles-mêmes, et que le peuple s'en lasse comme de formes vides et trompeuses, s'il n'y a pas derrière elles les droits individuels et sociaux qui sont le* FOND *et la* SUBSTANCE *même de la liberté*. C'est pour avoir méconnu cette vérité que, de 1814 à 1848, deux gouvernements animés de bonnes intentions n'ont pas réussi à enraciner dans les mœurs la liberté qui les eût sauvés [1].

Autrement, dit le régime constitutionnel emprunté à l'Angleterre, nous donnait les *garanties*, mais nous n'avions rien à garantir, puisque nous ne possédions pas le « fond» et la « substance » même de la liberté, c'est-à-dire les libertés individuelles, sociales et municipales.

Ainsi M. Laboulaye, comme tous les hommes réellement distingués de notre époque, redit, à son tour, en d'autres termes, ce que M. Ollivier disait au Corps législatif, ce que Béranger ne cessait de répéter à ceux qui lui parlaient de la constitution anglaise :

La question de la liberté est tranchée chez tous les peuples libres; *il ne reste à la France qu'à saisir la solution et à se l'approprier dans la mesure de son génie.* Ce n'est point là une imitation servile et souvent dangereuse, c'est une œuvre originale et d'une grande portée.

Quant à Béranger, sa conduite, après 1830, fut aussi loyale que logique. Il ne voulut pas combattre le

[1] *Le Parti libéral*, 1 vol. in-8°.

nouveau pouvoir, car il eût craint, en l'ébranlant trop tôt, de renverser du même coup les libertés si péniblement conquises qu'il nous apportait après tant d'années de luttes et d'efforts ; il ne voulut pas non plus l'acclamer ni le soutenir, car le chansonnier n'était pas orléaniste : il restait le républicain de l'avenir, l'homme du peuple et de la Révolution [1]. Seulement il comprit aussitôt que le mouvement révolutionnaire allait nécessairement se modifier, se transformer. — Sans cesser d'être politique, il devait devenir de plus en plus social. — La bourgeoisie, en effet, semblait avoir gagné définitivement la partie. Elle n'avait plus devant elle ni royauté de droit divin, ni noblesse à prétentions féodales, ni clergé redoutable : elle était la première puissance du pays. Mais derrière elle on sentait s'agiter la masse populaire, le prolétariat. Lui aussi s'était élevé d'un échelon dans la hiérarchie sociale. Il se trouvait en face des classes lettrées et de ses patrons, comme en 89, le Tiers-État s'était trouvé en face de la monarchie et de son cortége de privilégiés. De cette situation nouvelle, naquit le socialisme : Béranger, fidèle à son rôle d'interprète et d'écho dévoué du peuple, salua cette suprême incarnation de la Révolution. En 1833, il publia tous ces chants

[1] Qu'avec honneur nous berce encore
La Paix, mère de tous les biens.
Dans les camps pourraient nous éclore
De trop redoutables soutiens.
La gloire est là si despotique!
Nul éclat au sien n'est pareil.
O liberté! ton arbre antique
Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.
(La guerre, *Dernières chansons*, 1840 à 1841.)

élevés et quelque peu menaçants qui s'appellent : *le Vieux Vagabond, Jeanne la Rousse, Jacques, les Contrebandiers, les Fous, les Quatre Ages historiques* [1]. De

[1] Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris.
Tu vas crouler ; point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris !
Où courons-nous ? Quel sage, en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé sa main ?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route,
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère,
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue, une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

. . . .

Humanité, règne ! Voici ton âge,
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents, au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis.
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde :
Que Dieu nous dise : Enfants je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille !
Mais qu'ai-je dit ? Pourquoi ce chant d'amour ?
Aux feux des camps le glaive encor scintille ;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à la lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

même que sous la Restauration, il avait chanté la liberté et l'égalité, le droit populaire et la patrie, sans se ranger ni dans le camp jacobin, ni dans le camp girondin, ni dans le camp libéral, s'appliquant à rester le volontaire de la Révolution, il accueillit le socialisme et le consacra par ses chants, sans vouloir s'enfermer dans aucune école. Comme poëte populaire, il s'attacha au sentiment, à l'idée générale, qui se dégageait du socialisme, — expression encore un peu confuse de besoins réels et de souffrances profondes.

Dans *les Fous*, il nomme Saint-Simon, Fourrier, Enfantin, applaudit à leurs efforts, et termine par ces vers admirables :

> Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
> Ces fous rêveurs tombent tous trois !
> — Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère,
> Du bonheur cherche le chemin,
> Honneur au fou qui ferait faire
> Un rêve heureux au genre humain !

Mais il ne voudrait pas qu'on prît pour l'expression d'un blâme, même indirect, cette expression de fou, et il l'explique aussitôt dans une des plus belles strophes de la poésie française :

> Qui découvrit un nouveau-monde ?
> Un fou qu'on raillait en tout lieu.
> Sur la croix que son sang inonde,
> Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
> Si demain, oubliant d'éclore,
> Le jour manquait, eh bien ! demain
> Quelque fou trouverait encore
> Un flambeau pour le genre humain.

A-t-on jamais exprimé — avec un plus noble en-

thousiasme, avec un style plus ferme et plus éloquent, — une foi plus vive, plus consolante, dans la grandeur morale de l'homme et dans la puissance du génie ?

Dès lors, Béranger se taira. Il va se retirer de la lice : il sent que son rôle est fini, que les nouvelles idées auxquelles il a souhaité la bienvenue, qu'il a indiquées au pays comme devant être désormais sa préoccupation constante, ne relèvent plus de la chanson, ni même de la poésie. La Révolution devient sociale, c'est-à-dire économique et scientifique. L'ère des généralités est passée, nous entrons dans la phase des applications scientifiques. Que la philosophie et la science se mettent à l'œuvre. Le chansonnier salue de loin la terre promise : comme Moïse, il n'est pas destiné à la fouler du pied. Que d'autres continuent sa mission.

Nous ne devons jamais l'oublier, la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais *une immense révolution sociale*. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur *coordination*, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme, etc., etc.), que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de la civilisation. QUEL ACCUEIL RECEVRAIT UN CHANSONNIER QUI, SUR DES AIRS DE PONTS-NEUFS, RÉCLAMERAIT L'ORGANISATION DE LA DÉMOCRATIE, cette œuvre si importante qui reste toujours à faire, et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser ?

Le poëte erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et de ruines amoncelées : qu'il abandonne donc l'arène aux DOCTES et aux SAGES qui viendront... Cependant, si je ne me trompe, *bien pénétré des besoins actuels*, le poëte doit se réfugier dans l'avenir *pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de prophète est assez beau* [1]...

Ces paroles sont l'expression du bon sens et de la vérité. Béranger a pris ce rôle de prophète, en indiquant le but, c'est-à-dire la rénovation sociale; mais, si la poésie peut chanter les idées générales et théoriques, elle ne peut entrer dans le détail des problèmes économiques.

— Je n'en sais pas si long, répondait Béranger, quand on l'interrogeait à cet égard. Je sais bien où nous allons, et je l'ai assez dit en prose et en vers : je ne sais pas au juste quel chemin nous suivrons. Que les savants, les philosophes, les hommes nouveaux se mettent à l'œuvre nouvelle. Je les admirerai, et je les accompagnerai de mes vœux.

Une autre conduite eût été de l'outrecuidance. Elle aurait prouvé que Béranger, ivre de popularité, ne voulait pas laisser oublier son nom, et se jetait à tout hasard dans une mêlée pour laquelle il n'était pas armé. Il se tut et travailla désormais dans le silence du cabinet. Ce fut de la sagesse, ce ne pouvait être ni un calcul, ni une apostasie, puisque ses dernières chansons avaient été l'affirmation nette et décidée du principe républicain et socialiste.

[1] *Dernières chansons*. Préface.

LA RÉPUBLIQUE ET LE SECOND EMPIRE.

Pendant tout le règne de Louis-Philippe, Béranger garda sa position expectante et son silence. Il ne l'interrompit qu'une fois, sur l'insistance de son éditeur, et il publia une dizaine de chansons nouvelles qui furent ajoutées à la fin de la grande édition en deux volumes in-8° de ses œuvres. Ces chansons choisies, — Béranger a soin de nous le dire, — de façon à prouver au public que le poëte n'avait rien changé à ses opinions, à ses espérances, contenaient *le Déluge*, où l'on nous montre le fleuve démocratique montant, montant toujours et finissant par engloutir tous les rois sous ses flots soulevés :

Ces pauvres rois, ils seront tous noyés !

Tel est le refrain du *Déluge*, et il nous semble difficile d'annoncer plus nettement le prochain, l'inévitable avénement de la République. Il y avait aussi parmi ces dix chansons nouvelles, celle intitulée : *Coquérico*, et dont M. Noël[1] nous a si bien expliqué l'esprit et les tendances.

Mais si l'on veut savoir bien au juste les sentiments de Béranger pendant la monarchie de Juillet, si l'on veut connaître sa profession de foi complète, il faut non pas interroger seulement ses chansons, il faut ouvrir *la Correspondance*[2] et lire la lettre qu'il adressait, à la date du 25 mai 1833, au prince Lu-

[1] Voir t. IIe, 6e partie : *Les Critiques bienveillants*.
[2] Tome II, p. 131.

cien Bonaparte. Ce dernier lui avait écrit de Londres, pour lui demander ce qu'il pensait de la situation politique et de la durée probable du nouveau régime. Voici ce que Béranger répondit au prince Lucien :

« Avant la révolution de Juillet, j'ai entrevu l'impossibilité
» d'établir, dans un pays d'égalité, le système anglais monar-
» chique représentatif, qui ne peut se passer de l'appui d'une
» caste privilégiée. Lors de cette révolution, *moi, vieux répu-*
» *blicain,* convaincu que la France n'était pas encore disposée
» à accepter la forme républicaine, j'ai désiré, *pour achever*
» *d'user la vieille machine monarchique,* qu'elle nous servît
» de planche pour passer le ruisseau ; et ce que je vous dis là,
» *ma conduite et mes discours à cette époque l'ont prouvé à*
» *tous mes amis.* Je crois pouvoir assigner à cet état transi-
» toire une durée égale à la Restauration [1]... Si le parti républi-
» cain n'eût pas lui-même commis des fautes que sa position ren-
» dait sans doute inévitables, nous serions plus près peut-être
» du dénoûment. Ce parti n'a pas encore appris à bien connaître
» la France nouvelle : aussi rêve-t-il l'impossible. *C'est sur*
» *les* INTÉRÊTS *créés par la Révolution qu'il faut fonder au-*
» *jourd'hui, et il a trop souvent eu l'air de menacer ces inté-*
» *rêts.* Heureusement, nous autres Français, c'est sous les
» coups de nos ennemis que nous nous disciplinons, et les
» coups ne nous manquent jamais. Les éléments républicains
» sont beaucoup plus nombreux que ne se le figurent et ceux
» qui redoutent et même ceux qui désirent la République.
» Mais, selon moi, *ils seront encore longtemps à se coordon-*
» *ner.* Toutefois, en France, nous pensons bien vite et nous
» agissons de même...

» Vous le savez, il faut toujours se défier des rêvasseurs.

[1] Béranger s'est trompé de 3 ans ; mais on avouera qu'en 1833 c'était assez bien prédire.

» Ajoutez même que, dans l'intérêt de la république que je » rêve, *je souhaite qu'elle ne fleurisse pas trop tôt*. Le plus » grave reproche que je fasse au gouvernement actuel, c'est » de la faire pousser en serre chaude...

» Vous en avez appelé à ma franchise ; vous devez voir, » prince, que je n'y ai pas fait faute. J'ai laissé aller ma plume » au risque de vous fatiguer et de me nuire dans votre » esprit, etc.... »

Il était impossible, en effet, de dire plus modérément et plus fermement au prince Lucien Bonaparte : — Si vous avez rêvé un retour de votre famille, ne comptez pas sur moi. J'ai admiré et défendu, comme il le méritait, Napoléon Ier, à une époque où l'on avilissait la France et calomniait la Révolution dans la personne du grand capitaine vaincu, mais je n'ai jamais aimé et rêvé que la République[1].»

Le 24 février 1848, la République fut tout à coup proclamée à Paris. Pendant les quinze années écoulées depuis cette lettre, Béranger avait vieilli : il comptait aujourd'hui soixante-huit ans, et, d'autre part, l'action énervante et corruptrice du long règne de Louis-Philippe avait fort mal préparé les caractères à cette énergie civique, à ces sentiments de *vertu*

[1] Béranger déclare nettement qu'il souhaite que le *roi de Rome* ne règne jamais :

« Vierge Marie, ah ! tenez lieu de mère
» A cet enfant qui m'a souri si beau.
» L'unique vœu de ma vieillesse amère,
» C'est à sa piété de devoir un tombeau.
» Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,
» *Sans être roi, ni vengeur ni vengé,*
Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé
» De la dépouille paternelle. »

(MADAME MÈRE, *Dernières chansons*, 1834 à 1838.)

dont Montesquieu faisait déjà la base de l'institution républicaine.

On comprend donc que Béranger, vieillard mis brusquement en face de son rêve réalisé, ait éprouvé plus d'inquiétudes et de craintes que de joie et d'enthousiasme. La République venait d'ailleurs trop tard pour qu'il pût la servir efficacement comme il l'eût fait, à coup sûr, trente ans auparavant.

Pour juger les opinions du chansonnier, à cette époque et sous le second Empire, nous avons moins de documents écrits que précédemment, mais ceux que nous possédons peuvent cependant nous servir à suivre la direction exacte de sa pensée.

Son premier mot en entendant proclamer la République fut : — « Nous avions un escalier à descendre, et nous sautons par la fenêtre! »—Ce mot n'exprime aucun blâme contre la forme républicaine inaugurée; il indique seulement des prévisions fâcheuses pour son avenir. Béranger ne discute pas la République, il discute sa date. Cependant, lui qui avait tout refusé sous le régime précédent, même la plus insignifiante sinécure, il accepte de faire partie de la Commission des dons patriotiques. Pour Béranger, c'était un acquiescement fort important au nouveau gouvernement.

Du reste, nous avons ici la bonne fortune de pouvoir donner à nos lecteurs une *lettre inédite* de Béranger, portant la date du 1er mars 1848, qui confirmera ce que nous venons d'avancer. On y verra que le chansonnier éprouva, pendant les premiers jours de la nouvelle République, une joie réelle, quoique mêlée de crainte, et s'y rallia sans hésiter, comme

au gouvernement de ses vœux, tout en prévoyant aussitôt les deux terribles obstacles qui allaient en entraver la marche : la question du travail et la mauvaise volonté des départements.

Écoutons le chansonnier.

« L'enthousiasme vous rend fou, mon cher ami; je suis » aujourd'hui ce que j'étais il y a huit jours[1]... Depuis le grand » événement, MA JOIE, *comme celle des vieillards, a été mêlée de* » *bien des craintes*. Croyez-moi; restez où vous êtes; calmez » votre ardeur, qui dans ce moment ne peut avoir d'utilité » pour la patrie. *Faites seulement des vœux pour les hommes* » *généreux* qui assument la responsabilité du sort de la France.

» Tout ici a été admirablement; tout va encore très-bien; » mais il faut que cela dure. *Les départements vont être appelés* » *à se prononcer*. Quelle forme donner à cet appel?... *Comment* » *fournir à l'existence des travailleurs* que le resserrement des » capitaux va mettre sans ouvrage? Comment satisfaire aux » coureurs de places?

» *Puissent tous les obstacles disparaître devant la ferme vo-* » *lonté des hommes de bien qui, jusqu'à présent, dominent les* » *prétentions personnelles qui se font jour de toute part, et* » *peut-être jusqu'au sein du conseil !*

» Attendez, croyez-moi, qu'on voie un peu plus clair ou que » *le concours de tous les nobles cœurs devienne une nécessité* » *absolue.*

» Ce que nous avons vu du peuple est si miraculeux qu'on » doit espérer beaucoup; mais, QUOIQUE SUR QU'UN JOUR OU » L'AUTRE MES ESPÉRANCES ET MES VŒUX S'ACCOMPLIRONT, je » n'en dois pas moins recommander la prudence aux gens qui » sont dans votre position. N'attribuez donc pas à des craintes,

[1] La personne qui lui écrivait avait, sans doute, fait allusion à la nouvelle influence que la proclamation de la République allait donner au chansonnier.

» *autres* que celles que je vous exprime, les conseils que je vous
» donne. Je compte beaucoup sur Lamartine. Voilà le premier
» poëte qui soit propre aux grandes choses. Son courage égale
» son éloquence. Il est beau de le voir à côté des quatre-vingt-
» un ans de vertus de mon cher Dupont, dont le dévouement
» patriotique ne peut être trop admiré...

» A vous de cœur,

» BÉRANGER. »

Nous voici parvenus enfin au fait grave de la vie politique de Béranger, à la démission qu'il donna de ses fonctions de représentant du peuple. Nous avons déjà prouvé, par des faits nombreux [1], que beaucoup de républicains et des plus intéressés à compter sur le concours de Béranger absolvaient sa conduite; nous avons démontré que des libéraux, mieux placés que les premiers pour l'impartialité, ne voyaient également rien que de légitime dans son refus de siéger sur les bancs de la Constituante.

Constatons avant tout que Béranger avait d'abord accepté son mandat populaire, et qu'il assista aux premières séances de la Chambre républicaine. Mais, dès qu'il eût vu de près les hommes qui la remplissaient et l'esprit qui la dominait, dès qu'il eût pu apprécier quelle scission profonde s'opérait entre Paris révolutionnaire et les députés des départements, dès qu'il comprit que la guerre civile, devenue chaque jour plus imminente, allait éclater, il jugea la partie perdue, et refusa de rester plus longtemps dans une situation où son cœur et ses

[1] Voir t. II, 6e partie : *Les critiques bienveillants.*

convictions se trouvaient également froissés. Il voyait venir le jour de l'insurrection et des représailles ; il voyait que, ce jour-là, il serait obligé ou d'absoudre l'émeute, et alors il ébranlait la République dans ses bases mêmes, — s'il existe un gouvernement qui ait besoin du calme des rues et du respect absolu de la loi, c'est le gouvernement républicain, — ou de voter des lois répressives qui compromettraient la liberté, et la livreraient pieds et poings liés à ses ennemis aux aguets ; il voyait surtout qu'il serait obligé de châtier comme des crimes les fautes d'un peuple égaré par ses chefs, trompé dans ses plus légitimes espérances.

Béranger voulut se retirer de la lice pendant qu'il en était temps encore, et il supplia son pays, qu'il avait jadis consolé de ses revers, ce peuple qu'il avait tant aimé, de lui épargner une suprême douleur.

Il y avait certes un beau rôle à prendre à ce moment, pour un homme qui eût disposé de la popularité dont jouissait Béranger ; mais ce rôle, malheureusement, demandait des forces que le vieillard n'avait plus, et des aptitudes, des talents que l'homme n'avait jamais eus. A ces jours de tempête, de chaos et de deuil, il eût fallu la voix tonnante d'un Mirabeau et l'habileté d'un diplomate. Béranger n'était pas orateur, et ne serait jamais monté à la tribune. Béranger, plein de bon sens, doué de prudence et même de la faculté de prévoir l'avenir, n'était pas un diplomate. De tout temps éloigné du maniement des affaires publiques, habitué à vivre en face de ses idées dans le silence du cabinet, homme de bon conseil avec ses amis, il n'avait pas cette vue claire du

détail, cette prompte résolution de la pensée nécessaires dans l'action.

Il aurait pu dire : — Vous faites des fautes, vous renversez la République, vous sacrifiez la liberté pour vingt ans. — Il n'aurait pas su indiquer, au jour le jour, le moyen pratique d'éviter les fautes, de sauver la République, de protéger la liberté.

Dans ces conditions, Béranger le sentait, il était inutile. On l'aurait vite traité de radoteur, et lui-même n'était pas sûr de ne pas radoter au milieu du bruit des passions et du conflit des intérêts. Voyant le rêve de sa vie compromis pour la seconde fois, fatigué par l'âge et de longues luttes antérieures, découragé, aimant la République et le peuple, mais ne se sentant pas la force de soutenir l'une, de guider l'autre, il demanda, comme le dit M. Louis Blanc, que « sa vieillesse ne fut point condamnée au désespoir de figurer » dans la lutte fratricide qui se préparait, qu'il ne pouvait empêcher, et dont le résultat ne lui paraissait que trop visible.

Cette retraite, un calcul? — Quelle erreur ! Quelle calomnie ! — En quoi cette retraite pouvait-elle ajouter à la popularité du poëte, ou, du moins, la conserver plus intacte? Ne se prêtait-elle pas à toutes les mauvaises interprétations, et qui pouvait lui en savoir gré ? — Le peuple? Mais cet apparent abandon le blessait : il avait sans doute compté que le chansonnier serait, à la Constituante, ce qu'il avait été dans ses chansons, l'orateur, l'avocat écouté du peuple ! — Les républicains ? Mais ils devaient voir avec regret se retirer de la lice ce serviteur dévoué de la démocratie, dont la présence eût témoigné en faveur

de leurs intentions désintéressées, de leur amour pour les classes malheureuses. — Les amis de l'ordre? Mais le départ de Béranger ne leur apportait aucune force, et il parlait contre eux, puisque le chansonnier, dont on connaissait la modération et la sagesse, abandonnait une assemblée où ils dominaient. — Les légitimistes? Mais ils savaient ce que Béranger pensait d'eux. — Les orléanistes? Mais Béranger ne leur avait jamais caché son sentiment sur leurs fautes, et ils ne pouvaient croire que Béranger portât le deuil de la monarchie libérale de 1830. — Les bonapartistes enfin? Mais Béranger se tenait à distance d'eux, et combattait de toute son influence la candidature du prince Louis-Napoléon Bonaparte, en appuyant, quoique sans enthousiasme, la candidature du général Cavaignac[1].

Non, la démission de Béranger ne pouvait être un calcul, un dernier sacrifice à la popularité, car cette démission irritait tout le monde, et blessait toutes les opinions. C'était l'aveu d'impuissance d'un vieux patriote, l'acte de découragement d'un vieux républicain; c'était la sagesse d'un vieillard comprenant que les chansons ne sont pas une école où l'on apprend le maniement des affaires publiques, déclarant qu'il ne trouvait en lui ni l'étoffe d'un orateur, ni celle d'un législateur.

Il ne reniait pas la République : il se retirait du champ de bataille, voilà tout.

Était-ce son droit? — strictement, oui. Et si la France avait eu, à ce moment, des hommes à la hau-

[1] Voir t. Ier, 2e *partie*, M. Sainte-Beuve, p. 243.

teur de la situation, des citoyens aussi habiles, aussi énergiques qu'ils étaient honnêtes et bien intentionnés; si la Révolution avait suivi son cours normal, si la République avait été gouvernée par des républicains, si le 15 mai et les journées de juin n'avaient pas compromis la démocratie un instant triomphante, personne n'aurait accusé Béranger. Tout le monde aurait compris que chaque homme a sa spécialité et ses facultés propres, que chaque phase nouvelle de l'histoire demande des hommes nouveaux, et que, pour fonder le présent, il ne faut pas appeler les hommes d'hier. Béranger avait joué son rôle; il y avait dépensé sa vie et son génie; il y avait mis ses forces et son dévouement. Il avait préparé l'avénement de la République, en la prêchant de tout temps, en contribuant plus que personne à renverser la Restauration, en tolérant la monarchie libérale de Louis-Philippe, qui devait nous mener doucement, par une sage pratique des libertés constitutionnelles, au dénouement du drame révolutionnaire; mais Béranger était vieux et ne possédait pas les qualités qui font l'homme politique, le grand législateur ou le grand ministre.

Cependant, nous aussi, nous croyons que Béranger eut tort, mais qu'il eut tort envers lui seulement. Il pouvait, il devait, afin d'éviter les soupçons même les plus ridicules, s'asseoir à côté de La Mennais; comme lui, il pouvait protester silencieusement par sa présence contre l'entraînement de la réaction, comme lui il devait associer jusqu'au bout son nom aux convulsions de la République agonisante, et se retirer seulement le jour de la défaite suprême.

Béranger a trop compté sur le « témoignage de sa vie ; » au dernier moment, il a trop oublié l'ingratitude des hommes et leur peu de mémoire ; il a trop oublié qu'au fond des cœurs règne le besoin vivace de méconnaître les services qui pèsent, et les vertus dont l'exemple gêne après avoir servi de leçon. Il a trop oublié que son désintéressement et sa simplicité, son patriotisme et sa pauvreté, l'unité de sa vie, devenus la satire sanglante des habiles et des ambitieux qui remplissent le monde, créaient autour de lui une sorte d'irritation latente ; que sa popularité excitait de sourdes envies ; qu'on attendait avec impatience l'heure où l'on pourrait se venger, en l'insultant, de l'avoir respecté, en le calomniant, de l'avoir admiré.

Heureusement les mauvaises passions s'éteignent, les injustices passent, et la vérité reste. Dans cinquante ans on s'étonnera de nos hésitations devant cette grande figure, d'une beauté morale si pure et si noble. Nos regrets, nos colères, nos défaites, nos victoires ne seront plus que des faits intéressants de l'histoire, et Béranger apparaîtra ce qu'il fut toujours : le consolateur de la France, l'ami du peuple, le citoyen dévoué, le serviteur zélé de la démocratie et de la liberté.

Nous ne dirons rien du rôle de Béranger sous le second Empire, parce qu'il n'y a rien à en dire. Vieillard complétement retiré du monde, il assista aux événements sans y prendre part, sentant qu'il n'y avait pas à lutter contre la logique des événements et la volonté populaire manifestée au 10 décembre 1848, adressant seulement à ses amis des

lettres intimes dont nous avons cité deux fragments catégoriques [1], où il proteste énergiquement contre certaines imputations. Il n'écrivait plus et cependant de sa plume défaillante tomba une dernière chanson : *la Mort et la Police* [2], satire où se joue avant de s'éteindre pour toujours cet esprit si français, testament suprême d'une foi inébranlable, malgré le démenti des faits contemporains.

Depuis cette époque on a prétendu de toutes parts que Béranger, en popularisant le nom de Napoléon, avait contribué, plus que qui que ce soit, au grand mouvement qui porta le prince Louis-Napoléon à la présidence de la République. Après avoir démontré que les opinions républicaines du chansonnier n'avaient jamais varié, qu'il n'avait jamais demandé, ni rêvé pour la France, le retour du régime impérial, il nous reste à répondre quelques mots aux hommes qui accusent Béranger d'imprudence, et font remonter jusqu'à lui la responsabilité des faits accomplis après le 24 février.

Nous étions bien jeune au mois de décembre 1848, et nous habitions la province. Cependant nous nous rappelons encore avec quel ensemble, avec quel enthousiasme les paysans marchaient au scrutin, drapeau déployé, au cri de : Vive l'Empereur. Il n'y avait là rien de factice. Dans les villes, la coalition des partis donna quelques voix de plus au prince : dans les campagnes l'élan fut irrésistible et profondément national.

[1] Voir 2e partie, t. Ier, M. Sainte-Beuve. 4e partie, M. Pelletan, p. 346.
[2] Voir 2e partie, M. Sainte-Beuve, p. 140.

Attribuer ce mouvement populaire à quelques refrains publiés vingt ou trente ans auparavant, ne nous paraît pas sérieux, et, si nous étions le gouvernement, nous serions le premier à repousser cette solidarité. L'élection du prince Louis-Napoléon tient à des causes plus graves et d'une bien autre importance. Elle tient aux mêmes circonstances qui amenèrent déjà l'élévation de Napoléon Ier. Ce fut, de la part de la nation, un retour à l'ordre, en dehors des anciens régimes et des vieilles monarchies usées.

D'ailleurs le nom de Bonaparte était le seul dont la popularité fût restée entière dans les classes inférieures, ou moyennes de la nation. De tous les noms de la Révolution, seul il rappelait l'ordre intérieur uni à la gloire éclatante. Si ce nom se joint, aux yeux des lettrés, à des idées de despotisme, pour le peuple, qui ne connaît guère la liberté et n'en n'a pas encore compris les bienfaits et l'utilité, ce nom se joint au triomphe de l'égalité, la seule des conquêtes de 89 dont il se soit jusqu'à présent maintenu énergiquement en possession. Égalité, ordre, gloire, voilà ce que le nom de Bonaparte représente aux foules. De tristes souvenirs aussi sont unis à ce nom, mais plus ces tristes souvenirs sont tristes, mieux ils plaident encore en sa faveur. L'empereur a succombé devant l'Europe coalisée et les fleurs de lys; ramené par l'enthousiasme populaire de l'île d'Elbe aux Tuileries, il les a quittées pour un exil suprême et lointain, et le peuple, éminemment patriote, s'est senti blessé de la blessure faite à l'empereur, s'est senti vaincu dans sa défaite. Waterloo efface à ses yeux toutes les fautes de l'Empire, le seul des

gouvernements, depuis soixante-dix ans, qui ne soit pas tombé devant la colère populaire.

A l'Empire succéda la terreur blanche, une immense réaction, les envahissements de la noblesse et du clergé, les hontes de l'occupation territoriale. Ce furent là de mauvais jours : le paysan n'aime point les *terreurs*, qu'elles soient blanches ou rouges.

A ces causes, il faut en ajouter une autre non moins puissante. Après 1815, un nombre considérable de soldats étaient rentrés au village, pleins de l'enthousiasme patriotique, remplis d'admiration pour le « petit caporal, » irrités par la défaite, unissant dans leurs esprits aussi généreux que peu habiles aux distinctions politiques, l'Empereur, la France et la Révolution. Leurs récits passionnés idéalisaient encore cette grande épopée terminée par une catastrophe douloureuse. A leurs petits enfants, ils montraient, aux grands jours, un sabre rouillé, un vieux ruban souillé, un morceau de parchemin, recouvert d'une signature illisible, témoins éloquents d'un passé glorieux. Devant nous-mêmes, bien des fois, on a étalé ces chères et nobles reliques, et le nom de Napoléon aussitôt passait sur toutes les lèvres, et nous ne pouvions échapper à cette contagion du souvenir, à cette émotion naïve, mais profonde et respectable.

De ce culte populaire sortit l'élection du 10 décembre.

Les chansons de Béranger ne furent pas même la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Les paysans ne savaient aucun des refrains du poëte. A peine s'ils connaissaient son nom. Il ne faut pas juger de

la France entière d'après Paris. A Paris le nom du chansonnier et ses vers remplissaient toutes les mémoires; en province, sa popularité, diminuée par un long silence, ne dépassait pas les faubourgs des grandes villes, où les ouvriers chantaient bien plutôt ses dernières chansons socialistes, que ses premières chansons patriotiques et napoléoniennes.

Soyons sensés, soyons justes; voyons les choses telles qu'elles sont, et n'attribuons pas à un homme l'élan d'un peuple. Si le gouvernement constitutionnel, si les libéraux de 1830 à 1848 n'ont pas su rattacher les masses de la campagne et des villes à la liberté, et lui en inspirer le goût; s'ils n'ont pas su confondre ses intérêts avec les intérêts de la libre pensée, ce n'est pas la faute de Béranger. Ce n'est pas sa faute si, pendant dix-huit années de paix et de liberté, aucun des hommes qui ont dirigé les affaires n'ont songé réellement aux souffrances des ouvriers et des cultivateurs; ce n'est pas sa faute si aucune réforme économique ou sociale, si aucun bienfait n'a converti les masses ignorantes au nouveau principe qui doit sauver le monde qui doit devenir la base des sociétés modernes.

Le régime constitutionnel n'avait rien fait pour les déshérités; il avait laissé tous les problèmes pendants : pourquoi s'étonner que les déshérités aient trahi la liberté qu'ils ne connaissaient que par les fictions parlementaires? pourquoi s'étonner que les problèmes se soient dressés comme une menace devant la République? — Il faut profiter des leçons : à quoi bon les nier?

Quand des amis ou des étrangers disaient à Béranger :

— « Ce sont vos chansons qui ont fait l'élection du 10 décembre ; ce sont elles qui ont popularisé le nom de Napoléon, qui ont entretenu la tradition impérialiste, » — il haussait les épaules avec raison, et répondait :

— « Ce ne sont pas mes chansons qui ont porté le nom de Napoléon dans les chaumières; mes chansons l'y ont trouvé, et c'est grâce à lui qu'elles ont quelquefois pénétré jusqu'aux dernières couches de la nation. Ce nom a été le rapide véhicule de mes chants révolutionnaires, le puissant levier de mes refrains républicains. Je ne le regrette pas. Je ne crois pas, je ne croirai jamais que mon devoir eût été d'insulter les vaincus. Tout le monde me comprenait sous la Restauration. On savait ce que je voulais, où j'allais, et mon influence populaire, comme on le vit clairement en 1830, ne nous ramenait pas à l'Empire. »

Il aurait pu répondre encore : — Cette faute, — si c'en était une, — qu'on me reproche si amèrement aujourd'hui, dans un certain parti, je ne l'ai pas commise seul. Ministres, orateurs, poëtes, romanciers, journalistes, historiens, tous, pendant trente ans, sont venus successivement s'incliner devant la statue de l'Empereur, et brûler de l'encens en son honneur. Aucun n'a aussi nettement que moi séparé l'homme du souverain, rappelé avec autant de persistance qu'il était le plus grand, mais « le DERNIER, des hommes de Plutarque et du passé[1]. »

[1] *Ma Biographie.*

Faut-il les nommer ceux qui vinrent tour à tour rendre hommage à cette grande figure de Napoléon? Faut-il citer et Casimir Delavigne, et Lamartine, et Victor Hugo, et Edgard Quinet, et M. Thiers, enfin?

— Ah! s'écriait dernièrement l'un deux, nous avons tous commis la même faute! Nous avons tous sombré sur le même écueil!

De quel droit alors s'en prendre à Béranger seul? De quel droit, quand on ne doute ni des convictions de M. Victor Hugo, ni de celles de M. Quinet, ni de celles de M. Thiers, de quel droit nier celles de Béranger?

Il faudrait alors, pour être logique, transformer Louis-Philippe lui-même en bonapartiste, car il a ramené le corps de l'Empereur aux Invalides, car il a uni le nom du plus populaire de ses fils à ce retour, à cette fête patriotique, car il n'a pas reculé, ce jour-là, devant la mise en scène la plus dramatique et la plus touchante.

Lorsque Béranger mourut, on publia ses œuvres posthumes, et l'on put s'assurer que l'homme n'avait pas changé. L'effet de l'âge se fait parfois sentir dans ses *Dernières chansons*. Elles ont moins de verve, plus de grâce et de douceur. Les préoccupations morales et philosophiques y ont remplacé les préoccupations politiques, mais l'inspiration est toujours la même : révolutionnaire et patriotique, avec un développement nouveau de la sensibilité. Il y règne la sérénité et le calme d'un beau soir. Son invocation suprême, son adieu, adressé à la France *seule*, résument sa vie entière et nous donnent la clef de toute sa politique :

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu ! Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
. . . .
Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau, j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu !

§ 5. — L'HOMME.

« Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire... » (VOLTAIRE.)

« Le caractère entre pour beaucoup dans le talent. »
(*Lettre inédite de Béranger*, 1842.)

Il y a d'aussi grands et de plus grands poëtes que Béranger, il y a des moralistes aussi hardis et plus hardis, des philosophes dont les intentions sont aussi pures, des croyants comme lui en dehors de toutes les sectes, des citoyens qui aiment autant que lui leur patrie, des politiques qui veulent avec la même ardeur l'affranchissement du peuple et le triomphe de la démocratie par la liberté ; mais chez Béranger, il y avait un homme bien supérieur au poëte, au moraliste, au philosophe, au croyant, au politique, et cet homme, c'était Béranger lui-même.

En effet, de tous les écrivains, de tous les puissants esprits de notre siècle, il est peut-être le seul qui

gagnât à être vu de près, à être connu dans l'intimité. Cette belle figure populaire, presque devenue légendaire, que la foule entourait de son admiration et, ce qui vaut mieux, de son amour, se montrait encore plus belle, quand, à travers l'homme de la popularité et de la légende, on parvenait jusqu'à l'homme de la réalité, quand, derrière l'homme public, on pouvait contempler l'homme privé.

Tout ce que nous avons signalé de remarquable et d'exceptionnel chez le penseur, le philosophe et le démocrate, se retrouvait plus condensé et plus intense dans le cœur de ce chansonnier. Son génie ne fut que le rayonnement de cette force intime, que la mise en œuvre de plusieurs vertus personnelles, dont la théorie remplit les livres et les bouches, dont la pratique s'unit bien rarement à la supériorité de l'intelligence, aux dons de la poésie.

Chez presque tous les hommes, il y a scission profonde entre la pensée et l'action, entre le rêve et la vie. Chez la plupart le génie est une sorte de maladie, le talent un suprême effort de toutes les puissances morales et intellectuelles de l'individu. Être éminemment faible et incomplet, l'homme se porte tout entier sur un seul point, et ce n'est, le plus souvent, qu'au prix de ce déplacement d'activité qu'il atteint à une certaine grandeur exclusive. Souvent aussi, doué de la faculté de concevoir, il se montre à nous privé de l'énergie du caractère : l'imagination, coursier que la volonté doit toujours guider et tenir en bride, désarçonne son incommode cavalier et s'élance, désormais sans frein, à travers les champs de la fantaisie. De là tant d'œuvres éclatantes où

manque le sens commun. Rousseau a été le type le plus parfait de ce que nous appellerons le *génie à l'état de maladie :* il a révélé mieux que personne quel abîme sépare le monde du rêve du monde de la vie réelle. Bien d'autres avant lui, du reste, et bien d'autres depuis, nous avaient et nous ont offert le même spectacle, et l'on est habitué, lorsqu'on étudie, l'histoire en main, tant de poëtes illustres et de sublimes philosophes, à voir l'homme se traîner misérablement, tandis que l'artiste ou le penseur plane à des hauteurs immaculées. De là ce préjugé populaire que le désordre est le corollaire du génie; de là cette opinion que le caractère et la volonté paient les frais de cette sorte de luxe intellectuel auquel nous devons mille chefs-d'œuvre.

A ne jeter les yeux qu'autour de nous, à ne considérer que les hommes que nous avons connus, cette théorie semblerait presque absolument démontrée. Qui ne sait quelle incurable faiblesse se joignait, chez Benjamin Constant, aux plus nobles aspirations et au talent oratoire le plus remarquable? — Qui ne sait combien l'auteur du *Génie du christianisme*, de *René* et d'*Atala*, était profondément égoïste et personnel, rempli du désespoir d'un orgueil immense et maladif?—Qui ne sait que La Mennais, ce génie tourmenté, plein des intentions les plus droites et prêt à tous les sacrifices pour la défense de ce qu'il croyait la vérité, était pourtant dans l'intimité une sorte d'enfant absorbé par ses rêves, difficile à vivre, et dépourvu du sens pratique de l'existence?—Qui n'a vu combien, chez M. de Lamar-

tine, le poëte magique et l'orateur admirable l'emportaient sur l'homme de tous les jours? Qui n'a vu combien à cet esprit élevé, malgré toutes ses lacunes et toutes ses défaillances, il eût été plus facile d'accepter la mort d'un héros, dans un moment d'enthousiasme lyrique, que de garder quelques années cette fière attitude et cette résignation digne qui sont la consécration et le couronnement de toute une vie?— Faut-il rappeler Gœthe, cette intelligence puissante et ce cœur glacé, ce chercheur avide d'idées, ce peintre habile de sentiments, qui n'eut jamais une idée généreuse, ni un sentiment tendre; ce poëte, ce romancier, ce philosophe, qui n'aima jamais que lui, et dont l'orgueil sera toujours plus grand, l'égoïsme plus profond, que son génie n'a été éclatant et universel[1]?—Faut-il citer Alfred de Musset, à qui nous devons de si beaux vers et de si tristes exemples?— Faut-il?... Mais arrêtons-nous. Que nos lecteurs regardent autour d'eux, et ils sauront bien nommer d'eux-mêmes tous ces hommes, critiques, journalistes, politiques, orateurs, dont le caractère est si malheureusement inférieur au talent. De ce côté, Béranger fut une très-réelle exception, et il mérite qu'on le classe à côté de Molière et de Cervantès, tous deux créateurs d'immortels chefs-d'œuvre, tous deux à la hauteur de leur propre génie, par cette valeur intime qui résulte d'un ensemble heureux et de la balance exacte de nobles facultés.

[1] Il va sans dire que nous parlons ici du Gœthe de la légende allemande, que nous le jugeons d'après sa réputation d'outre-Rhin, et que nous réservons notre jugement personnel sur la qualité et la valeur de ce génie.

Béranger était bon, il l'était au suprême degré, mais sa bonté n'avait rien de commun avec cette bonté instinctive et banale qui n'est qu'une sorte de relâchement des ressorts de la volonté, une paresse d'esprit, un laisser-aller commode, un mélange d'égoïsme et de bienveillance, le résultat d'un tempérament non bilieux et d'un bon estomac joints à une grande indifférence pour le bien et pour le mal. La bonté de Béranger avait, au contraire, quelque chose de très-réfléchi, et en même temps de très-naturel. Il était né bon, en effet, comme il était né poëte ; et il *travailla* sa bonté, comme il travaillait sa poésie. L'instinct ne le dominait jamais, ni l'inspiration ; tout en y puisant la force et l'élan, il les maîtrisait. Avec sa conception du devoir et de la morale telle que nous l'avons exposée, Béranger ne pouvait pas suivre tranquillement la pente de sa nature. Dominé par cette idée que nous naissons les uns pour les autres, que nous devons leur être utile et penser exclusivement à eux [1], Béranger ne se croyait pas le droit de

[1] LE CHAPELET DU BONHOMME.

« Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer ?
Las ! mon ami vient d'expirer.
— *Tu vois là-bas une chaumière :*
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, plainte nouvelle.
— « Bonhomme où ta blessure est-elle?
— Las ! il me faut encor pleurer :

chercher dans la poésie un simple délassement de l'esprit, et de s'abandonner passif à l'inspiration, fille capricieuse de la fantaisie. Il se dit qu'ayant une faculté spéciale, cette faculté lui imposait des devoirs spéciaux aussi et plus exigeants; qu'il devait l'employer au profit de tous, et la faire servir à l'utilité générale. Ainsi doué, dans sa jeunesse, d'une inspiration abondante et facile, il se voua au travail

Mon vieux père vient d'expirer.
— *Cours! Dans ce bois on tente un crime :*
Arrache aux brigands leur victime;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, peine plus grande.
— « Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las! J'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
— *Vois-tu le feu prendre au village?*
Cours l'éteindre par ton courage;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Bientôt après, douleur extrême.
— « Bonhomme, on rejoint ce qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las! Ma fille vient d'expirer.
Cours au fleuve : un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Plus tard enfin, douleur inerte.
— « Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las! Je sens ma force expirer.

difficile, et s'interdit d'être abondant. Ce qu'il cherchait ce n'était pas une satisfaction pour lui : il voulait, non pas éblouir et briller, écouter ces mille voix confuses, riantes ou mélancoliques, qui conversent dans le cœur du poëte, mais répandre une certaine quantité d'idées justes et fécondes[1].

Il élagua ainsi de sa poésie tout ce qui n'était qu'images, draperies flottantes, nuages aux mille couleurs ; il la restreignit, la condensa, lui défendit les digressions, les longues rêveries, même la contemplation platonique de la nature et les élans nombreux vers l'idéal. S'adressant au peuple qui n'est point rêveur, ni raffiné, et qui n'a pas le loisir nécessaire pour déguster lentement les banquets à trois services, il fut court et concis, préféra la clarté à la sublimité, et composa des morceaux substantiels, contenant sous un faible volume une grande quantité de principes nutritifs. Il fit des chan-

— *Va réchauffer une mésange*
Qui meurt de froid devant ta grange ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin. »

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
« Heureux qui m'a pour conducteur.
Je suis l'ange consolateur :
C'est la CHARITÉ *qu'on me nomme.*
Va donc prêcher ma loi, bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin. »

(*Dernières chansons*, de 1847 à 1851.)

[1] « J'ai dit souvent que je ne travaillais que quand je n'avais rien de mieux à faire. » (*Lettre inédite de Béranger.*)

sons, mais il condamna chaque vers à dire quelque chose, et se priva, non sans courage, — car il était poëte et il eût aimé les brillantes variations, — de tout développement inutile, de toute molle et gracieuse rêverie.

Comme il le disait lui-même, il mit « la poésie en dessous. »

Son procédé de composition à cet égard est fort remarquable et tout à fait personnel. Pour chaque chanson, il cherchait d'abord une idée circonscrite et bien définie; puis, il dressait lentement son plan général; puis, il faisait le plan de chaque couplet; puis, dans chaque couplet, il disposait une ou plusieurs idées secondaires, d'après un ordre longuement calculé; puis, il cherchait le rhythme le plus convenable et l'air le mieux approprié; puis, il composait le refrain, ce trait aigu qui devait revenir à temps égaux et enfoncer l'idée dans le cerveau du lecteur. — Alors, disait-il, je regardais ma chanson comme faite : je n'avais plus qu'à écrire les vers. — Le penseur, le moraliste, le philosophe, le politique avaient terminé leur besogne. Le poëte et l'artiste pouvaient commencer leur travail, et se livrer à l'inspiration, sans craindre désormais qu'elle envahît ou débordât l'idée. Les difficultés étaient devenues immenses, et l'imagination aux prises avec la réalité se débattait, protestait : qu'importe? — Béranger ne voulait pas se livrer à ses caprices, à ses joies : il voulait parler à tous, il voulait être entendu de tous.

Sans doute la popularité l'a récompensé de ces efforts, de ce dévouement, mais cela était trop

juste, et cela prouve seulement que Béranger avait trouvé la voie nouvelle de l'art, qui ne doit plus être un luxe aujourd'hui, un mets délicat offert aux délicats. Il doit devenir le levier puissant de l'idée, et comme une sorte d'enseignement plus élevé de la nation, dans une société fondée sur la démocratie, et qui a un intérêt puissant à rendre meilleure et plus pure cette matière de la démocratie qu'on appelle le peuple. Certes, il avait droit de jouir de la popularité, ce poëte, ce citoyen, qui ne l'avait acquise par aucun mauvais moyen, par aucun sacrifice honteux, qui l'avait méritée par sa préoccupation constante d'être utile aux classes pauvres et dédaignées, aux ignorants, aux faibles, aux opprimés.

Béranger était bon, de même qu'il était poëte, naturellement et d'instinct, et Béranger, nous le répétons, exerça sur sa bonté la même surveillance qu'il avait exercée sur sa poésie. L'enthousiasme, comme l'a fort bien dit M. de Lamartine, ne le dominait pas, il dominait son enthousiasme. Il voulut, encore une fois, que sa bonté se transformât en une vertu active et réelle. Il fallait donc qu'elle fût raisonnée, qu'il cherchât la manière de la rendre le plus efficace possible, qu'il évitât d'en faire une duperie sans résultat pour lui et pour les autres. Il fallait lui ôter ce caractère intermittent et capricieux qui dénonce la bonté instinctive, non épurée par la réflexion, non dirigée par la volonté! A ses yeux, accomplir le bien[1] étant un de-

[1] « J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage, » a dit de lui-même Voltaire. Ce beau vers s'applique admirablement

voir civique, il considéra ce devoir comme la première et la plus importante occupation de chaque jour. Beaucoup de gens sont obligeants et serviables, quand vous êtes auprès d'eux, et que leur obligeance ne coûte rien à leur paresse ou à leur ambition, surtout quand ils espèrent, par quelques petits services rendus, se créer une clientèle d'obligés qui s'acquitteront en louanges dans le public. Ceux-là, ainsi que les dévôts, ont leurs pauvres, c'est-à-dire leurs protégés. On n'obtient leur aide qu'à la condition d'appartenir à telle coterie littéraire, ou à tel parti politique; on obtenait l'aide de Béranger dès qu'on était malheureux : où le besoin commençait pour vous, pour Béranger commençait l'obligation de vous secourir. Étiez-vous misérable? Béranger ne savait plus quels étaient votre religion, ni votre nationalité, ni même votre passé.

Mais au prix d'un peu d'argent prêté, ou d'une lettre de recommandation, il ne se croyait pas quitte envers vous. Il voulait avant tout vous sauver du découragement; aussi faisait-il de vous un ami; il vous recevait à sa table, dans son intimité, vous relevait à vos propres yeux, en se mettant sur un pied d'égalité avec vous, en imposant à tous ceux qui venaient courtiser sa popularité le respect de votre malheur, dont il donnait le premier exemple. Il vous prodiguait ses conseils et sa gaîté : il était heureux, lorsqu'enfin le rire s'épanouissait sur vos lèvres, lorsque la joie éclatait

à Béranger, qui aurait pu dire avec une légère variante :

« J'ai fait *beaucoup* de bien, c'est mon plus bel ouvrage. »

dans vos regards, sachant bien qu'un homme consolé est plus fort, qu'un homme plus fort est à moitié sauvé !

La gaîté [1] fut le caractère admirable de la bonté de Béranger, sa plus belle et sa plus touchante vertu, car

[1] Je lui dus, vaille qui vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur sa paille
Et le pauvre en son grenier.
La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

« Cessez à de folles têtes
» D'inspirer vos désespoirs,
» Disait-elle aux grand poëtes :
» Le génie a ses devoirs.
» Qu'il brille au vaisseau qui sombre
» Comme un phare bienfaisant.
» Je ne suis qu'un ver luisant,
» Mais je rends la nuit moins sombre. »
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu,
En petit cercle et sans gêne
S'ébattait, au coin du feu.
Que son rire avait de charmes !
J'en pleurais épanoui,
Le rire est évanoui ;
Il n'est resté que les larmes !
Au logis ramenez-là,
Vous tous qu'elle consola,

(*Ma gaieté*. Grande édition en 2 vol. in-8° de 1847.)

il n'était pas gai naturellement. Il s'était imposé de le devenir, disant que c'est un trésor qu'on porte avec soi en tout lieu, qu'on peut partager avec chacun, et qui ne s'épuise jamais.. Nous ne connaissons pas d'homme qui se soit fait, comme lui, de cette grâce de l'esprit une théorie et un devoir, qui ait pensé assez continuellement à ses semblables pour leur sacrifier ses tristesses et ses mélancolies, pour leur cacher toujours ses propres découragements et ses douleurs intimes. Mais si Béranger se vouait volontairement à la gaîté, du moment où cette gaîté n'était pas tant à lui qu'aux autres; du moment où il en espérait un bénéfice réel pour eux, il fallait l'approprier à ce rôle bienfaisant, lui ôter ce quelque chose de bruyant qui effarouche la douleur, et de trop insouciant qui blesse l'infortune; il fallait que cette gaîté fût douce aux malheureux, consolatrice, et qu'elle évitât avec soin de détonner au milieu des larmes qu'elle devait sécher [1].

Béranger se fit de ces nécessités, de ces devoirs délicats, une étude constante, et, en aucun instant, son rire ne parut égoïste, ni provoquant. A ce parti, il voyait un autre avantage : il évitait l'emphase trop naturelle aux donneurs de conseils, et la gaîté le ramenait par une voie directe à la simplicité. Il pouvait ainsi mêler une pointe de raillerie à ses meilleures actions; châtier chez l'homme même

[1] Depuis lors ma gaîté, d'inégale et bruyante, devint calme, soutenue, et ne m'abandonna plus que quelquefois dans le monde, mais toujours pour venir m'attendre dans ma retraite, ou auprès de mes amis *qu'elle consola souvent,* ce qui m'a permis de dire qu'elle *n'offensait pas la tristesse.* » (*Ma Biographie.*)

qu'il obligeait la vanité et les prétentions, enfin s'éviter personnellement l'air gourmé d'un bienfaiteur de l'humanité. Il pouvait de la sorte, en fermant la plaie, se moquer de l'imprudent, et poursuivre de ses traits satiriques les vices du caractère jusque chez le malheureux dont il se faisait la providence visible[1].

Ce mélange de bon sens et de bonté, de finesse et de dévouement, a trompé quelques critiques contemporains. Parce qu'il n'était pas niais, parce que sa bonté, au lieu de rester un premier mouvement irréfléchi, était devenue une sorte d'art, on a prétendu qu'il était un faux bonhomme et un habile, aux calculs profonds et continuels.—Que de gens, hélas! croient que la bonté est une sottise, et que la suprême intelligence est ennemie de la sensibilité du cœur. Tant d'exemples nous ont montré l'esprit égoïste et le génie sans entrailles, que nous en sommes venus à croire que l'esprit et la bienveillance pour les hommes sont des antinomies, que la supériorité du talent conduit nécessairement à l'indifférence et au mépris de nos semblables. Cela s'est vu souvent. Souvent l'homme enivré du spectacle de sa propre

[1] Elle exaltait la jeunesse,
Les cœur chauds, les doux penchants,
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, pas de méchants.
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides!
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

(*Ma gaieté.*)

puissance s'est cru en dehors et au-dessus de l'humanité; souvent, à force de poursuivre l'idée et de vivre avec elle, il s'est désintéressé des choses et des faits, mais cette ivresse de l'orgueil, loin d'être la consécration du génie, en est l'écueil. Les hommes véritablement grands, véritablement puissants ne sont pas ceux qui s'isolent de la foule : ce sont ceux qui s'identifient avec elle, ceux qui, la dominant, se dominent eux-mêmes, ceux qui, se sentant plus forts, se croient plus de devoirs. La grandeur vraie réside dans l'équilibre, et non dans le développement monstrueux d'une faculté aux dépens de toutes les autres. Les richesses du cœur ne nuisent pas aux richesses de l'intelligence. Pour soulever l'univers, Archimède demandait un levier et un point d'appui. Le levier, c'est l'intelligence, le point d'appui la conscience. Ceux qui sacrifient la seconde à la première sont des phénomènes intéressants ou de grands artistes peut-être : ce ne sont ni des hommes complets, ni des citoyens. Ils étonnent le monde, ils peuvent le charmer, ils ne le sauvent pas. Brillantes victimes d'un faux calcul et d'une stérile vanité, ils ne connaissent pas le bonheur, car le bonheur naît de l'union et de l'égale satisfaction des multiples facultés de l'être moral. Celles qui s'atrophient, celles qui dépérissent, jettent en nous-mêmes un malaise profond, et leur agonie mêle à tous nos triomphes un râle douloureux, une suprême convulsion.

A côté de la bonté et de la finesse, il faut relever, chez Béranger, le bon sens, et ne pas oublier qu'à l'amour des hommes, il joignit un amour profond de l'indépendance. S'il leur prodigua son temps, sa

gaîté, son infatigable sympathie, son actif dévouement, il voulut se réserver une partie de lui-même, et choisir les moyens par lesquels il lui convenait de leur être utile. Grâce à une fierté bien rare de nos jours, de même qu'il avait évité autant qu'il avait pu de faire un métier de la poésie, et d'attendre son pain de chaque jour du couplet dont il limait les vers, dont il calculait la portée morale ou philosophique, — pensant que la nécessité du succès ne vous laisse pas toujours le choix de la route pour l'atteindre, — Béranger s'imposa de ne jamais être l'esclave de sa réputation, l'homme-lige de sa popularité. A son pays, à ses convictions, il rêvait de donner tout son talent et toutes ses préoccupations ; il consentait même à lui faire le sacrifice de quelques-uns de ces rêves d'ambition et de fortune qui sont dans le cœur de tous les hommes, mais il se refusait à donner sa vie intime, à sacrifier l'intégrité de son caractère.

Après leur génie, nous dit-il, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont a pu s'envelopper leur modeste existence : ne faisant pas du bruit de leur nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui chez nous succède si vite aux applaudissements... La vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographie.

Cette manière de voir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie : je ne la dois qu'à l'amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. A ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué

même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'étais vendu. A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre [1].

Béranger aurait pu ajouter, lui qui l'avait si bien senti :

— En se donnant ainsi tout entier, on n'est plus le serviteur dévoué du public, on est son *valet*, on est sa *chose;* on lui appartient trop pour s'appartenir encore à soi-même, et l'*écrivain* perd en puissance tout ce que l'*homme*, oublieux du premier des devoirs envers soi-même, a perdu en dignité.

Aussi le chansonnier fut-il inébranlable chaque fois que sa popularité sembla exiger de lui certains actes qui répugnaient à scn caractère, et chaque fois, il montra, par sa résolution, que s'il aimait à servir le peuple, à le défendre, à le chanter, il ne lui reconnaissait pas le droit d'imposer au poëte une ligne de conduite. Cette fierté a beaucoup choqué certains critiques, elle a même étonné le public peu habitué à ces dévouements dignes et réservés. Mais ces hésitations du monde lettré et ces susceptibilités du public prouvent surtout combien l'exemple était utile et la leçon nécessaire.

D'autres considérations poussèrent Béranger à refuser les honneurs et les positions officielles, à se retirer de bonne heure de la lice. Nul — M. Sainte-Beuve l'a dit — ne savait mieux que le chansonnier ce qu'il pouvait porter et ce qui dépassait ses forces. Or, en France, on a la manie, lorsqu'un homme se distingue par quelque heureuse faculté, de le

[1] *Dernières chansons*, Préface.

croire propre à tout et capable des efforts les plus divers. — Êtes-vous poëte? on voudra faire de vous un homme politique, un ministre, un administrateur, un orateur [1].

La vanité aurait pu conduire Béranger à de semblables illusions, si le bon sens ne l'avait arrêté toujours sur cette pente dangereuse. Nous ne parlons ici que de cette raison, puisque précédemment, en réfutant les adversaires du chansonnier, nous avons exposé les autres raisons morales qui expliquent et justifient son abstention après 1830 comme après 1848. Il voulut également se retirer de la publicité avant que l'âge et la fatigue lui fissent sentir trop cruellement la nécessité du silence [2]. Il craignait d'imiter certains acteurs vieillis que la passion du théâtre ramène, impuissants et ridicules, sur les planches où ils avaient brillé du plus vif éclat, se disant qu'à donner ainsi en spectacle sa propre décadence, ce n'est pas seulement le présent que l'on compromet, mais les succès d'hier et l'influence

[1] Cela est aussi sensé que si l'on demandait à un homme d'État d'écrire des chansons.

[2] En tout il agit de même : en poésie, en politique, en amour. — Ainsi, dès l'âge de cinquante ans, il renonça brusquement au commerce des femmes, s'empressant d'abdiquer dans la plénitude de sa gloire et de ses forces, longtemps avant l'heure où l'on aurait pu lui dire :

Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ils s'en vont sans payer leurs dettes.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

(*Le Septuagénaire*. — Dernières chansons.)

du nom. Or, nous dit Béranger : — « L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. Les miennes étaient épuisées, ou peu s'en fallait ; à de plus jeunes de tenter l'aventure. »

Voilà pourquoi, il se tut à l'apogée de sa gloire.

C'était son droit, c'était son devoir. Son nom représentait la démocratie : il lui devait de le conserver intact ; son talent, c'était le bien du peuple : il lui devait de ne pas le montrer amoindri.

Ce fut du bon sens, nous le répétons, et ce fut du courage, ce fut un bel exemple et ce fut une grande leçon. — Plaignons ceux qui ne virent dans cette sagesse que les calculs honteux ou mesquins d'une puérile vanité.

Le génie est presque un accident, le talent est un don, le caractère seul est un mérite personnel, une vertu véritable. Qu'on nie le génie de Béranger, qu'on discute même son talent, nous y consentons volontiers : ses écrits sont là ; ils y seront encore que depuis longtemps la terre et l'oubli auront recouvert ceux qu'entraînent les haines de parti ou à qui manque le sens littéraire. Le caractère appartient à une autre juridiction, il relève de la conscience, et, s'il est permis d'avoir l'oreille inhabile à saisir la beauté d'un vers, l'esprit fermé aux plus nobles spéculations de l'intelligence, on devient coupable alors qu'on n'est pas frappé du spectacle d'une belle vie conduite avec modération, alors qu'on n'admire pas la fermeté de la volonté unie à la plus exquise sensibilité du cœur.

Notre siècle, malheureusement, a produit un

plus grand nombre de héros que d'hommes de bien. Nous n'en voulons accuser que les événements : si quelques hommes valent moins que leurs actions, presque tous valent mieux qu'ils ne se montrent. Le dix-neuvième siècle, pendant soixante ans, n'a guère été qu'un vaste champ de bataille, où les vainqueurs de la veille étaient les vaincus du lendemain. Dieu sait que les deux choses du monde les plus difficiles à supporter sont la victoire et la défaite ! Ce qu'il est resté de convictions sur le terrain serait impossible à compter. Que de défaillances ! que d'apostasies !

Lorsque l'histoire fera le bilan des pertes que nous ont coûtées soixante ans de luttes, elle pleurera sans doute sur les morts qui, souvent, ont jonché le pavé de nos rues, mais elle constatera, avec une plus vive douleur, que le grand blessé de notre époque tourmentée fut la conscience humaine. Elle constatera qu'à la suite de bouleversements successifs, où chaque opinion trouvait tour à tour sa consécration momentanée, le succès devint une religion ; que les idées de devoir et de justice s'effacèrent sensiblement des âmes, que les faits accomplis devinrent un droit, en dehors de toute autre considération, et que les mêmes hommes purent servir, *servir* entendons-nous bien, et non pas *défendre,* ce qui est fort différent, vingt pouvoirs ennemis, sans révolter, ni même étonner le sentiment public. Elle constatera encore que les principes, trop lourd bagage pour des soldats impatients de vaincre à tout prix, furent mis de côté, que la nation se divisa en partis, et qu'au milieu de ces luttes prolongées, les

personnalités se développant outre mesure, l'idée de patrie, l'amour désintéressé du pays devinrent de simples mots de ralliement dépourvus de sens pour ceux qui les criaient le plus haut.

Cet état moral explique, sans le justifier, le sens de l'opinion qui a voulu mettre en doute les vertus de Béranger. Dans une époque féconde en talents, stérile en caractères, Béranger fut avant tout un caractère. Il eut des *vertus*, nous répétons le mot, à un moment où l'on n'avait guère que des passions et des haines, des enthousiasmes et des ambitions. Il fut un citoyen, il aima la France, quand presque tous n'étaient que les instruments d'un parti, et n'aimaient que leurs idées personnelles. Jamais il ne crut la patrie sauvée, parce que tels ou tels de ses amis possédaient un portefeuille; tout en applaudissant à leurs efforts, tout en respectant leurs bonnes intentions, tout en admirant leur talent, il comprit qu'efforts, bonnes intentions, talent ne suffisent pas toujours à la difficile tâche de guider au but une société qui se transforme.

Nature vraiment antique à quelques égards, Béranger resta l'homme de ses principes : ce qu'il avait chanté, il le pratiqua, et, par un heureux accord bien rare dans l'histoire, son tempérament, ses goûts se prêtèrent merveilleusement à l'accomplissement de certains devoirs qu'il aimait d'instinct, dont sa raison plus tard lui fit une religion.

Ne pouvant supprimer le témoignage d'une vie ouverte à tous, où les contemporains illustres, où

quelques-uns des plus obscurs ont pu tour à tour pénétrer, les ennemis de Béranger, ont accusé cette vie d'hypocrisie.

Que ressort-il pourtant de vos actes d'accusation et de vos plaidoyers? — que sa vie fut la satire de votre vie à vous; — qu'il est désagréable de voir un homme qui ne scinde pas son existence en deux parts, l'une toute sublime pour la postérité, l'autre plus douce consacrée à satisfaire les mille petites passions, les mille petits vices que sa plume châtie; — que sa pauvreté volontaire se dressait comme un remords au chevet de votre lit, où vous supputiez les bénéfices probables de quelque grand dévouement; — qu'il est d'un mauvais exemple d'enseigner au monde qu'on peut être à la fois un grand homme et un honnête homme; — que le désordre n'est pas absolument le corollaire du génie, que la politique ne tue pas forcément le sens moral, qu'il est possible d'aimer à la fois ses opinions personnelles et son pays, d'être un grand citoyen sans devenir ministre ou membre de l'Académie.

Ah! s'il avait chanté les *gueux*, en s'enrichissant; si, parmi les gloires nationales, il avait choisi telles ou telles gloires bien vues de tel ou tel parti; s'il avait maudit la France de temps en temps, suivant que ceux qui la gouvernaient partageaient ou repoussaient les idées du chansonnier, il aurait ses partisans et ses ennemis, mais il serait accepté et compris de tout le monde.

Il chérit la France, il voulut son bonheur et sa grandeur, il ne fut l'homme d'aucun parti : voilà son tort à vos yeux, voilà ce qui sera sa force aux

yeux de l'avenir. Certes, Béranger était né simple, modeste, bon, généreux ; mais les vertus les plus naturelles ne tardent pas à s'amoindrir, si on ne les surveille avec soin, si on ne tend sans cesse à les développer. Cet effort continuel vers le mieux, cette surveillance intime et persévérante de soi-même, si vous l'appelez hypocrisie, Béranger fut un profond hypocrite, car cet effort, nous l'avons démontré, fut le grand effort de sa vie entière, car cette surveillance, il l'exerça jusqu'à la fin de sa longue existence. Quand on lui proposait des honneurs, son premier mouvement était peut-être de les repousser : son second mouvement eût été sans doute de les accepter, car effectivement l'orgueil et l'ambition sommeillent dans le cœur de tout homme. C'est alors que sa volonté intervenant, servie par un rare bon sens, lui donnait l'énergie de ne jamais se démentir, et d'offrir en exemple une conduite logique, droite, inébranlable.

Le peuple ne s'y trompa jamais. Il adopta Béranger, il lui donna cette popularité tant invectivée et tant recherchée, qui créa, parmi les sectaires et les gens de lettres, une si violente animosité contre celui qui ne fut d'aucune secte, ni d'aucune académie, qui pensa qu'il vaut mieux être le chantre du pays entier, que le barde décoré, le troubadour d'une coterie.

Le public a maintenant sous les yeux les pièces du procès : qu'il prononce. Nous avons parlé suivant notre conscience, sans préoccupation de parti, sans

arrière-pensée d'opposition commode à l'abri derrière un nom populaire, mais sans crainte aussi, jugeant que nous n'avions le choix qu'entre deux déterminations : tout dire ou nous taire.

Nous avons voulu restituer à Béranger sa physionomie réelle, si étrangement défigurée depuis quelques années; nous avons pensé que l'histoire et la justice demandaient, non pas une réhabilitation du chansonnier, mais l'analyse exacte de ses opinions et de ses croyances, et nous avons exposé ces opinions, ces croyances, comme nous l'eussions fait devant un tribunal, après avoir juré de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Depuis la mort de Béranger, de nouvelles générations sont entrées dans la vie active : celles-là n'ont point de fautes à racheter dans le passé. Innocentes d'hier, nullement responsables d'aujourd'hui, demain leur appartient. En naissant à la pensée, elles trouvent tout d'abord devant elles un grand mot : Liberté, et ce mot, sans en connaître bien la portée, elles l'aiment déjà, et le balbutient avec joie, comme une sainte promesse. Peut-être leur sera-t-il donné de dégager l'idée que ce mot renferme, mais il n'y a pas de liberté sans justice, et l'ingratitude est une mauvaise école du devoir. On avait été ingrat et injuste envers un des meilleurs citoyens du pays, envers l'un des serviteurs les plus dévoués et les plus purs de la démocratie : c'était un mauvais exemple et une mauvaise action. Les principes sont indépendants des hommes, à coup sûr; néanmoins ils s'incarnent en eux, et c'est mal se préparer à bien défendre les principes que de méconnaître,

que de calomnier ceux qui les ont défendus avec ardeur et courage.

Quand la démocratie s'affirme plus fortement; quand la liberté grandit sous le choc des discussions ; quand on élargit chaque jour son horizon ; quand on commence à comprendre que la réduire à quelques fictions constitutionnelles, c'est l'ériger en privilége, et lui ôter son caractère d'universalité; quand on entrevoit qu'elle n'est pas ceci ou cela, mais qu'elle doit prendre l'homme au berceau, veiller dans la maison et dans la rue, protéger la vie privée et la vie publique, circuler dans la société entière, depuis la plus humble commune, jusqu'au faîte de l'État; quand on en vient à dire d'elle ce qu'on disait, en 1789, du Tiers-État : — Qu'est-elle? rien! Que doit-elle être? tout! — il faut se préparer par la justice à l'exercice de cette grande et féconde liberté; il faut s'en montrer digne par notre reconnaissance envers ceux qui ont aimé, rêvé, prêché son règne encore bien éloigné.

A notre société il importe surtout de donner des hommes et des citoyens, car elle sera ce qu'ils seront, et d'eux seuls elle tiendra toute sa valeur.

Il était bon, il était utile de lui rappeler que, pendant soixante ans, à l'aurore du nouveau monde, avant qu'on pût même calculer combien il mettrait de temps à émerger de l'ombre à la lumière, à sortir du chaos pour entrer dans l'ordre, un chansonnier avait donné l'exemple des vertus civiques les plus nécessaires : l'amour désintéressé de la chose publique, le dévouement actif au peuple, la fierté du caractère, le mépris des honneurs, le dédain des

distinctions qui séparent, la passion des devoirs qui réunissent!

Il était bon, il était utile, dans un siècle dévoré de la soif de l'or, livré aux besoins exigeants des jouissances du luxe, de restituer la figure de ce sage moraliste, de ce philosophe intègre, qui voulut rester pauvre, quand la fortune lui tendait la main, et qui sut prouver que le bonheur, c'est de servir la vérité, la gloire, de la servir pour elle-même!

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

POST-SCRIPTUM.

Ces pages s'imprimaient, lorsque s'est élevé, entre deux éminents critiques, — M. Taxile Delord et M. Sainte-Beuve — un débat qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention du public, et la nôtre en particulier, puisque le nom de Béranger s'y est trouvé mêlé.

M. Taxile Delord, sous une forme vive et saisissante, avait tracé de l'auteur des *Causeries du Lundi* un portrait sévère peut-être, mais jugé ressemblant par le grand jury de la critique littéraire. — En réponse, M. Sainte-Beuve avait cru devoir poser devant lui-même et tracer à son tour son propre portrait. Il y avait mis une grande bienveillance, plus facile à comprendre qu'à imiter [1]. Mais M. Taxile Delord lui ayant repris des mains le pinceau, a substitué à l'image complaisante que lui présentait son illustre confrère, une autre image bien autrement ressemblante, — au dire des connaisseurs, —

[1] Voir le *Siècle* du 31 janvier 1864 et le *Constitutionnel* du 3 février.

et où ne se retrouvait aucune des couleurs tendres qui chargent la palette de M. Sainte-Beuve... lorsqu'il parle de lui-même [1].

Restez fidèle aux talents nouveaux, — s'écrie M. Delord, s'adressant à l'auteur de *Volupté* et de *Joseph Delorme*, — tant que, dans leur essor, ils peuvent enlever d'autres talents jusqu'aux cimes... Parvenu là, joignez-vous à ceux qui essaient de les en faire descendre, croyant en être quitte pour dire qu'ils se sont retirés eux-mêmes de la droite voie, qu'ils ont manqué à leurs promesses, et que, d'ailleurs, vous avez donné le temps convenable aux regrets après avoir rompu la paille; — laissez bientôt tous ces ménagements de côté, dites de tel poëte, — de Béranger par exemple, — *qu'il est un de ceux dont il restera le plus, et le lendemain, mettez son œuvre en pièces;*... — vengez-vous ensuite sur Chateaubriand, quand il sera mort, du culte de latrie que vous lui avez voué pendant sa vie; — portez le bréviaire, et menez en laisse le carlin de ces belles dames qui ont dansé le pas du châle sous le Directoire, et qui sont devenues les mères de l'Église, après avoir été les grâces de Barras.

Il faut avant tout sauver le *principe d'autorité!* — Faites-vous son représentant en littérature, c'est un métier ingrat qui a ses jours de fatigue et de mélancolie; cherchez alors des distractions; — entrez dans votre galerie, levez les yeux sur les amis de votre jeunesse, Carrel et La Mennais, ces deux têtes sévères; Béranger, *dont vous n'osez pas affronter le doux regard; prenez votre pinceau, mettez un rire amer sur cette bouche, tracez un pli méchant sur ce front, changez Anacréon en Silène;* après avoir caricaturé les morts on a plus de verve pour attaquer les vivants. — Refaites vos anciens articles, faites-en de nouveaux; écrivez des préfaces, non pour louer les auteurs, mais pour y glisser contre celui-ci

[1] Voir le *Siècle* des 8 et 9 février 1864.

et contre celui-là des méchancetés qui se perpétueront dans des ouvrages destinés à vivre...

Alors, jeune homme, devenu presqu'un vieillard, il suffira que dans un journal... paraisse un article sincère, pour vous faire sentir avec dépit que la couronne ambitionnée n'est pas à votre portée, et que si vous avez obtenu dans ce monde tout ce que peut donner le talent, c'est-à-dire la renommée, il vous manque ce que l'homme ne doit qu'à son caractère, la considération.

Ces lignes sont écrites de main de maître, et, qu'on partage ou non le sentiment de M. Taxile Delord sur M. Sainte-Beuve, on n'en sera pas moins sensible à ces accents sévères d'une saine et courageuse critique, à ce style sobre et vigoureux, dont chaque mot porte un coup sûr et savant.

A l'égard de Béranger, les passages que nous venons de citer confirment pleinement, on le voit, ce que nous avions dit nous-même, en relevant les singulières volte-faces de M. Sainte-Beuve au sujet du chansonnier.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES AUTEURS CITÉS OU NOMMÉS DANS LES DEUX VOLUMES.

ERRATA

Page 28, ligne 12, au lieu de : *patrie*, lisez : *victoire*.

Page 87, ligne 8, au lieu de : *car cela,* lisez : *car, cela.*

Page 204, ligne 21, au lieu de : *leurs petits méfaits. Les autres*, lisez : *leurs petits méfaits; les autres.*

Page 223, première note, au lieu de : *Faydeau,* lisez : *Feydeau.*

Page 245, à la note, au lieu de : *L. Noël,* lisez : *E. Noël.*

Page 284, ligne 7, au lieu de : *que, l'aigle, mort,* lisez : *que, l'aigle mort.*

Page 292, ligne 3, au lieu de : *Ils insultent*, lisez : *Ils l'insultent.*

Page 315, ligne 6, au lieu de : *tout à coup; au moment*, lisez : *tout à coup, au moment.*

Page 322, ligne 20, au lieu de : *expansion de la vie, alors,* lisez : *expansion de la vie. Alors.*

Page 326, ligne 2, au lieu de : *sociales municipales*, lisez : *sociales, municipales.*

Page 344, ligne 24, au lieu de : *plus ces tristes souvenirs*, lisez : *plus ces souvenirs.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

Saint-Denis. — Typographie de A. MOULIN.

DU MÊME AUTEUR :

CONTES HUMORISTIQUES

1 volume in-18. (1857).

LES TROIS POÈTES

NOUVELLES

1 volume in-18. (1860).

POUR PARAITRE INCESSAMMENT

LE ROMAN DE CÉLESTIN

ÉTUDE.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.